




**Kyra Davis**

---



**SÉDUCTION,  
MEURTRES  
ET  
CHOCOLAT NOIR**



Par l'auteur de **CRIMÉS**, **PASSION** ET TALONS AIGUILLES

« Pourquoi coucher avec l'ennemi quand on peut le baiser ? »

C'est la Mort

Il est rare qu'une amie de longue date, votre mentor, vous demande de séduire son époux. Je suppose que c'est le côté étrange de la requête de Mélanie O'Reilly qui m'a poussée à l'accepter. Ou peut-être le fait que, si je suis devenue romancière, c'est en partie grâce à elle. Ou tout simplement parce que c'était une bonne façon de me vider la tête et de ne plus penser à mon-ex petit ami, Anatoly Darinski.

Toujours est-il qu'un jour, alors que nos contacts devenaient de plus en plus rares au fil des ans, Mélanie m'a invitée à déjeuner et m'a demandé si je pouvais lui rendre un immense service. Au début, j'ai cru quelle voulait me pousser à faire une donation à l'une de ses oeuvres de charité

favorites, l'Armée du salut, l'orchestre symphonique de la ville, les scouts... enfin, un truc de ce genre. L'idée ma même effleurée qu'elle aimerait que j'assiste à un de ces dîners à cinq cents dollars par tête pour soutenir Flynn Fitzgerald, le candidat républicain au Congrès le mieux placé pour le comté de Contra Costa, un pur et dur. Il faut dire que le mari de Mélanie, Eugène, fait partie de son comité de campagne.

Cela aurait été de ma part un énorme service, car je suis en désaccord complet avec presque toutes les théories que défend Fitzgerald, mais pour mon ancien prof de littérature

préférée, je l'aurais fait ! Mais lorsqu'elle m'a dit ce qu'elle attendait de moi, les bras m'en sont tombés !

Apparemment, Eugène n'est plus le même depuis qu'il est revenu avec quelques-uns de ses amis évangélistes d'une

tournée orchestrée par le mouvement fondamentaliste Moral Majority - ce qui me fait un peu penser à Rock the Vote, un événement organisé par la chaîne MTV pour réconcilier les jeunes et la politique, sauf qu'on y parlait davantage de Jésus que des joies du piercing...

Mélanie est convaincue que la caravane de Jésus a attiré à elle quelques péripatéticiennes patentées et que son époux

a mordu dans le fruit défendu.

Mais revenons à nos moutons. Ma mission n'a rien à voir avec Jésus et je ne suis pas censée jouer les Vierge Marie. Non, ma mission est de jouer les tentatrices, en me conduisant avec ce cher Eugène comme Marie-Madeleine à l'époque où elle faisait la fête. Mélanie m'a expliqué que, de toutes ses amies, j'étais la seule « jeune femme » qui n'ait jamais rencontré son mari. A trente et un ans, je ne suis pas sûre qu'on puisse me qualifier de « jeune femme », mais ce qui est certain, en revanche, c'est que je n'ai jamais rencontré Eugène O'Reilly. J'étais censée assister à leur mariage, mais une malencontreuse angine blanche m'avait clouée au lit ce jour-là.

Il est totalement exclu que je couche avec Eugène. Car non seulement ma mission consiste en une simple enquête,

mais le bonhomme doit peser moins de soixante kilos !

Quand un mec ressemble à Brad Pitt, je peux très bien mettre de côté mes idéaux politiques pour un petit tête-à-tête, à titre exceptionnel. Mais pour un conservateur qui a deux fois mon âge et est tellement maigrichon qu'il me donne l'impression d'être grosse, je refuse catégoriquement

de franchir la ligne jaune !

Je me contenterai donc de le tester. Si Eugène O'Reilly veut s'amuser à « rompre ses vœux » avec moi, je l'enverrai sur les roses et je raconterai tout à Mélanie. S'il résiste à mes charmes, tout ira pour le mieux au royaume des conservateurs.

Je reprends une gorgée de citronnade que je sirote tout en le matant depuis mon siège, dans un coin sombre de l'Antioch Bar. Puis je prends mon courage à deux mains et je traverse la pièce pour le rejoindre.

— Cette place est prise ?

Je grimpe sur le tabouret de bar en faisant semblant d'ignorer que ma minirobe rouge vient de remonter d'un cran. L'homme ne prend même pas la peine de lever le nez de son whisky soda.

— Pas que je sache...

Pour l'instant, tout se passe bien, mais je ne peux m'empêcher

de me sentir un peu vexée. Franchement, quand un mec plus âgé que vous ne prend même pas la peine de vous dire bonjour alors que vous venez quasiment de lui coller vos seins sous le nez, vous avez de quoi vous poser des questions sur votre sex-appeal !

J'essaye de me regarder discrètement dans la glace, derrière le bar. Apparemment, aucun bouton disgracieux ne me défigure et je n'ai pas de salade entre les dents.

D'accord, mes cheveux sont un peu en bataille, mais pas plus que d'habitude. Il faut dire que mon père était afro-américain et que ma mère avait les cheveux bouclés comme la plupart des femmes d'origine juive en Europe de l'Est. Alors j'ai un peu de mal à dompter ma crinière, et c'est un moindre mal...

Je m'accoude au bar et je tente une autre tactique.

— C'est la première fois que je viens ici.

— Mmm.

Il boit une nouvelle gorgée de whisky, et son regard fait machinalement le tour de la pièce. Je jette un coup d'œil sur ses mains qui m'ont l'air d'être un de ses rares atouts.

Elles sont grandes, solides... Personnellement, je suis très sensible à la beauté des mains, mais encore faut-il que le corps auquel elles appartiennent ait un minimum de charme. Tenez, prenez Anatoly : il a des mains, des bras et des épaules superbes... Mais bon, ce n'est pas le moment de penser à lui. Ni maintenant ni plus tard. Nous deux, c'est bel et bien fini.

Je me concentre de nouveau sur ma mission.

— Je ne fréquente pas souvent les bars, mais ce soir, il fallait que je sorte de chez moi. Est-ce que ça vous arrive, à vous aussi ? Le besoin impérieux d'aller quelque part où personne ne vous connaît pour oublier vos soucis ?

Pour la première fois, Eugène daigne me regarder.

— Vous essayez d'oublier quoi ?

J'hésite. Je n'avais pas prévu ce genre de question.

— Bof... des histoires de famille. Vous savez ce que c'est.

Il hoche la tête et reporte toute son attention sur son whisky.

— Mon frère cadet a fait sensation dans la famille, aujourd'hui. Il a lâché une vraie bombe !

En réalité, je n'ai qu'une soeur cadette, mais Eugène n'a pas besoin de le savoir.

Son manque d'intérêt est presque palpable, car il se contente d'un « Ah oui ? » poli.

— Il nous a annoncé qu'il était... homosexuel.

Eugène tourne la tête vers moi.

— Désolé pour vous.

Encouragée par sa réaction, je donne des détails.

— Il a un petit ami, et ils vont aller dans le Massachusetts pour se marier.

Eugène pose son verre sur le comptoir avec un bruit sourd.

— Ah, non ! Et personne ne l'a vu venir ?

Je fais non de la tête en détournant les yeux.

— Mon frère est un gentil garçon. Il a toujours été inscrit au tableau d'honneur, il a fait énormément de sport au lycée... il a même obtenu une bourse pour l'université de Syracuse.

— Syracuse est une belle ville. Très conservatrice.

— Je sais ! C'est d'ailleurs pour ça que toute la famille s'est réjouie de sa décision d'aller là-bas au lieu de choisir l'autre université qui avait accepté de le prendre...

coller vos seins sous le nez, vous avez de quoi vous poser des questions sur votre sex-appeal !

J'essaye de me regarder discrètement dans la glace, derrière le bar. Apparemment, aucun bouton disgracieux ne me défigure et je n'ai pas de salade entre les dents.

D'accord, mes cheveux sont un peu en bataille, mais pas plus que d'habitude. Il faut dire que mon père était afro-américain et que ma mère avait les cheveux bouclés comme la plupart des femmes d'origine juive en Europe de l'Est. Alors j'ai un peu de mal à dompter ma crinière, et c'est un moindre mal...

Je m'accoude au bar et je tente une autre tactique.

— C'est la première fois que je viens ici.

— Mmm.

Il boit une nouvelle gorgée de whisky, et son regard fait machinalement le tour de la pièce. Je jette un coup oeil sur ses mains qui m'ont l'air d'être un de ses rares atouts.

Elles sont grandes, solides... Personnellement, je suis très sensible à la beauté des mains, mais encore faut-il que le corps auquel elles appartiennent ait un minimum de charme. Tenez, prenez Anatoly : il a des mains, des bras et des épaules superbes... Mais bon, ce n'est pas le moment de penser à lui. Ni maintenant ni plus tard. Nous deux, c'est bel et bien fini.

Je me concentre de nouveau sur ma mission.

— Je ne fréquente pas souvent les bars, mais ce soir, il fallait que je sorte de chez moi. Est-ce que ça vous arrive, à vous aussi ? Le besoin impérieux d'aller quelque part où personne ne vous connaît pour oublier vos soucis ?

Pour la première fois, Eugène daigne me regarder.

— Vous essayez d'oublier quoi ?

J'hésite. Je n'avais pas prévu ce genre de question.

— Bof... des histoires de famille. Vous savez ce que c'est.

Il hoche la tête et reporte toute son attention sur son whisky.

— Mon frère cadet a fait sensation dans la famille, aujourd'hui. Il a lâché une vraie bombe !

En réalité, je n'ai qu'une soeur cadette, mais Eugène n'a pas besoin de le savoir.

Son manque d'intérêt est presque palpable, car il se contente d'un « Ah oui ? » poli.

— Il nous a annoncé qu'il était... homosexuel.

Eugène tourne la tête vers moi.

— Désolé pour vous.

Encouragée par sa réaction, je donne des détails.

— Il a un petit ami, et ils vont aller dans le Massachusetts pour se marier.

Eugène pose son verre sur le comptoir avec un bruit sourd.

— Ah, non ! Et personne ne l'a vu venir ?

Je fais non de la tête en détournant les yeux.

— Mon frère est un gentil garçon. Il a toujours été inscrit au tableau d'honneur, il a fait énormément de sport au lycée... il a même obtenu une bourse pour l'université de Syracuse.

— Syracuse est une belle ville. Très conservatrice.

— Je sais ! C'est d'ailleurs pour ça que toute la famille s'est réjouie de sa décision d'aller là-bas au lieu de choisir l'autre université qui avait accepté de le prendre...

Je me penche vers lui et je baisse le ton avec un trémolo dans la voix.

— ...l'UC Berkeley.

Eugène soupire bruyamment.

— Il a fait le bon choix, c'est clair. Mais il a dû se passer quelque chose. Il lui est forcément arrivé quelque chose pour se fourvoyer ainsi.

— Oui, mais quoi ? Dans la famille, nous pensions tous qu'il passait son temps à étudier et à faire la fête avec une poignée d'étudiants républicains de sa confrérie. Et finalement, nous avons découvert qu'il passait tout son temps libre à faire campagne pour... pour...

Je me prends la tête dans les mains. J'espère qu'il y verra une façon d'exprimer mon chagrin... et non une tentative de cacher mon sourire.

— ... pour Hillary Clinton !

— Mon Dieu ! Vos parents doivent être effondrés.

— Vous pensez ! Moi aussi, d'ailleurs. Je n'arrête pas d'y penser, c'est une véritable infamie.

J'affecte un regard absent en faisant semblant de revivre l'instant.

— J'attendais son arrivée avec impatience chez mes parents et soudain, le voilà qui pousse la porte. Et en une seconde, tout ce en quoi je croyais s'est écroulé !

Eugène pose la main sur mon bras. Je retiens ma respiration

: va-t-il me caresser la peau du bout des doigts ou faire un geste plus intime encore ? Mais non, il s'empresse de retirer sa main. En fin de compte, j'ai affaire à un inconnu plein de bonnes intentions et qui n'a vis-à-vis de moi qu'un simple geste de réconfort.

Puis il me dit d'une voix bien plus douce que je ne l'aurais cru :

— Vous devez croire en votre frère et vous dire que tout

se passera bien. Les gens font parfois des bêtises, mais avec

l'amour et les conseils d'une famille soudée, beaucoup retrouvent le chemin de la vertu. Ne l'abandonnez pas.

Je plonge mon regard dans celui d'Eugène, m'attendant à y lire une sorte de ferveur religieuse poussée à l'extrême, mais je n'y vois que de la sincérité et de la conviction. Il fait signe au barman.

— Monsieur, s'il vous plaît, un autre whisky soda ! Et un autre verre pour mademoiselle. Vous mettez le tout sur ma note.

Il se tourne vers moi et me sourit.

Je finis par faire la fermeture du bar avec Eugène.

J'attends

toujours qu'il tente quelque chose, mais il a seulement besoin

de compagnie. Il a beau vider un nombre considérable de cocktails, l'alcool le rend peut-être plus bavard, mais il ne l'incite pas à me faire du gringue pour autant.

Il se met debout avec peine et tente en vain de m'aider à mettre mon manteau.

— Tout fiche le camp, dans ce pays. Partout, c'est le règne de l'immoralité : à la télévision, à la radio, sans parler de l'Internet...

Je le guide doucement vers la sortie du bar et la chaleur de la nuit.

— Oui, parlons-en ! Il y a ce site web -

www.womens-erotica.com - c'est ignoble. Je m'y connecte chaque jour pour

lire les nouveaux titres, et chaque fois je suis horrifiée !

Eugène a bien trop bu pour relever mon ironie.

— C'est ce que je suis en train de vous dire ! Comment sommes-nous censés élever nos enfants selon nos bonnes vieilles valeurs chrétiennes alors qu'ils sont continuellement confrontés aux tentations du mal ?

Je hoche la tête d'un air grave.

— Vous savez que j'ai déjà un mal fou à tenter de protéger

mon chat des obscénités qu'on répand sur Animal Planet !

Figurez-vous qu'ils ont consacré une émission entière au sperme d'éléphant...

— Mon Dieu !

Eugène me regarde en essayant vainement de garder les yeux en face des trous.

— Vous rendez-vous compte que vous n'êtes pas en état de conduire ?

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Parce que vous l'êtes, vous ?

— Non, pas du tout. Je vais rentrer à mon hôtel à pied.

J'habite à Walnut Creek, je suis juste venu ici pour affaires.

Mon hôtel n'est pas loin, à deux kilomètres à peine.

— Mais il est 2 heures du matin, c'est un peu tard pour une longue promenade à pied !

— En général, je prends un taxi. Mais ce soir, j'ai besoin d'air frais. Vous n'êtes pas la seule à avoir passé une mauvaise journée, vous savez.

Je repère un banc de l'autre côté de la rue.

— Pourquoi ne pas nous asseoir un instant et discuter un peu ? Vous l'avez dit, je ne suis pas en état de conduire et vous, vous n'êtes de toute évidence pas pressé d'aller dormir. Vous pourriez me tenir compagnie en attendant que les vapeurs de l'alcool se dissipent.

Eugène me fait signe qu'il est d'accord et me suit jusqu'au banc. Du coin de l'oeil, j'aperçois un SUV vert garé en haut du pâté de maisons. Mais en dehors de ça, le quartier a l'air désert. Ce véhicule appartient sans doute à l'un des barmans qui assurent la fermeture. Je m'assieds sur le banc et je



tapote la place vide à côté de moi. Mais Eugène hésite.

— Sophie, vous êtes une jeune fille tout à fait charmante, et très belle. Mais je suis marié...

— J'ai vu votre alliance.

— Mon épouse est impossible, depuis quelque temps.

Mais pour moi, le mariage est sacré.

Il s'assied à mes côtés et me regarde, les yeux injectés de sang.

— Je fais en sorte que mes actes soient toujours en conformité avec mon discours.

Aussitôt, je me sens fondre. Il est attendrissant.

— Cette attitude vous honore, Eugène.

Il se lance dans une grande explication en agitant les bras comme des moulinets.

— C'est ça le vrai problème, de nos jours. Les gens ne croient plus en ce qu'ils disent. Ce ne sont que de sales hypocrites. Tout n'est que dépravation, corruption, Sophie.

Partout. Tenez, regardez ça !

Il se lève d'un bond pour ramasser une enveloppe de préservatif sur laquelle un personnage est caricaturé en animal à fourrure, comme dans les BD.

— Et voilà... ! De nos jours, on va jusqu'à se servir d'animaux pour faire la promotion de comportements pervers !

— Eugène, vous feriez mieux de prendre un taxi et de dormir un peu pour récupérer.

— Ces cinglés àefurry1, quelle engeance, vraiment !

Je ne cherche même pas à savoir ce que c'est censé signifier.

Comment Mélanie a-t-elle pu finir avec ce mec ? C'est un homme honnête et honorable, c'est certain, mais sa vision du monde date un peu. Je me lève à mon tour et je lui décoche un sourire compatissant.

— Je crois qu'il est temps pour moi de rentrer. J'ai un long trajet qui m'attend.

— Mais vous ne pouvez pas conduire, vous avez bu.

— Je suis passée au Schweppes depuis un bon moment, mais vous ne vous en êtes même pas aperçu...

« Vous étiez bien trop ivre pour remarquer quoi que ce soit ! »

— Et puis le Schweppes, ça ressemble beaucoup à la vodka tonic.

— Vous avez raison. Vous permettez que je vous raccompagne jusqu'à votre voiture ?

Je hausse les épaules et j'attends qu'il réussisse à se tenir debout. Il a beaucoup de mal rester sur ses pieds.

Tiens, j'ai l'impression d'entendre le bruit d'une voiture qui démarre, très loin derrière nous... A part ça, le calme règne dans la rue. Nous marchons en silence jusqu'à ma voiture, à trois pâtés de maisons de là. Il faut dire que ce soir - ou plus exactement hier soir - j'ai décidé de faire des économies en renonçant au garage du coin. J'ai donc 1 . NdE : doté de fourrure.

été forcée de me garer dans une petite rue. Lorsque nous rejoignons mon Audi, je me tourne vers Eugène et je pose une main sur son épaule.

— Laissez-moi vous raccompagner jusqu'à votre hôtel, d'accord ? Ça ne me dérange absolument pas.

Mais il fait non de la tête et se frotte les yeux.

— Je préfère marcher.

Je réprime un gloussement.

— Je crois vraiment que vous devriez me laisser vous ramener.

— Non, merci, Sophie.

Il porte ma main à ses lèvres et y dépose un baiser avant d'ajouter :

— Cela fait chaud au coeur de voir qu'on peut encore rencontrer des gens comme il faut. Vous me redonnez de l'espoir.

Sur ces belles paroles, il s'éloigne en titubant. Je le suis du regard jusqu'à ce qu'il tourne au coin de la rue.

Puis je monte dans ma voiture. Cet homme me fait de la peine. J'ignore pourquoi, mais il a l'air abattu, presque désabusé.

Je boucle ma ceinture de sécurité en soupirant et je tourne la clé de contact.

C'est alors que j'entends plusieurs coups de feu.

Aussitôt

après, une voiture démarre en trombe en faisant crisser ses pneus.

Mon coeur s'arrête de battre. Je jette un rapide coup d'oeil dans mon rétroviseur, mais je ne vois rien d'anormal.

Le bruit venait d'une des rues adjacentes.

Eugène.

Le plus malin serait de rester dans ma voiture et d'appeler

le 911 sur mon portable, mais j'oublie momentanément mon bon sens. Je me précipite hors de l'Audi et je pique un sprint vers le coin de rue où j'ai vu Eugène disparaître.

Et c'est là, juste après le coin, que je le vois. Il est allongé, immobile, sur le trottoir. Des gouttes de sang perlent sur sa chemise de soirée blanche.

Dans les immeubles voisins, des lumières s'allument.

Certains résidents tentent de voir ce qui a pu se passer. Je cours vers Eugène et je m'agenouille près de lui. Ses yeux sont entrouverts et un gargouillis s'échappe de sa gorge.

— Eugène, c'est Sophie ! Eugène, vous m'entendez ?

Je l'entends grommeler tout bas.

— Ces cinglés de furry, quelle engeance... !

— Eugène, ne parlez pas. Restez calme. Je vais appeler une ambulance.

Au moment même où je prononce ces mots, j'entends au loin un bruit de sirènes.

Et Eugène rend son dernier soupir.

*« Les gens attendent beaucoup trop des êtres qui leur sont chers.*

*Voilà pourquoi je mets toute mon énergie à être aussi désagréable que possible. »*

C'est la Mort

— Merci beaucoup d'être venue.

Mélanie me fait signe de m'asseoir sur son canapé de cuir fauve tandis qu'elle prend place dans un fauteuil bien rembourré.

Je m'assieds et fixe d'un regard vide le mur derrière elle. Trois jours se sont écoulés depuis que j'ai appelé Mélanie pour lui annoncer qu'elle était veuve. Et c'est la première fois que je la revois depuis ce sinistre événement.

J'ai pris trois comprimés d'Advil avant de faire le trajet San Francisco-Walnut Street en voiture, et pourtant, quarante-cinq minutes plus tard, mon mal de crâne ne m'a toujours pas quittée.

Mélanie s'inquiète pour moi.

— Voulez-vous quelque chose ? Johnny, l'assistant personnel de Fitzgerald, m'a apporté une superbe corbeille de fruits, l'autre jour. Je peux aussi vous proposer du fromage si vous avez faim. Et que diriez-vous d'une tasse de thé ?

Je secoue la tête sans rien dire. Difficile de manger quand on a la migraine.

Le silence s'installe, puis Mélanie serre les genoux, et du coup, son pantalon en lin prend des allures de papier froissé.

— Je ne sais vraiment pas quoi dire.

— Peut-être n'y a-t-il rien à dire.

Mélanie lâche, le visage crispé :

— Vous n'avez plus la même image de moi, à présent.

La surprise est plus forte que la sensation de gêne. Je m'exclame :

— C'est ça qui vous inquiète ? Ce que je peux penser de vous ? Mais quelle importance... ?

— Votre avis a toujours compté pour moi, Sophie.

Vous

étiez une étudiante peu banale... ma préférée, en fait.

Elle esquisse un sourire un peu triste.

— Je suis tellement fière de ce que vous avez fait. Si j'ai bien compris, votre nouveau livre -C'est la Mort - est déjà en bonne place au hit parade des best-sellers du New York Times ! Alors qu'il est sorti depuis une semaine à peine...

J'aime à penser que j'y suis un peu pour quelque chose.

— Mélanie, votre mari est mort. Un partisan farouche du parti conservateur, un homme un peu fou, bon et généreux, loyal... et qui est, en ce moment même, entre les mains du thanatopracteur.

— Je sais.

Elle parle d'une voix si faible que j'ai du mal à l

entendre,

et elle n'arrête pas de cligner des yeux, signe qu'elle retient ses larmes. Mais son chagrin ne suffit pas à atténuer mon indignation.

— Je viens de passer des nuits blanches à me reprocher d'avoir accepté de le piéger. Quand je pense qu'il a vécu les dernières minutes de sa vie avec moi et que passé mon temps à lui mentir.

Mélanie tente de plaisanter.

— Vous m'avez toujours dit que vous mentiez biffi,,,

— C'est vrai, je suis championne du mensonge 1 % l'fli toujours adoré ça. Mais voilà que tout d'un coup, Jjtte pratique me paraît hideuse... et moche ! J'ai passé ftp heures avec votre mari, et une chose est sûre : ce n'efft pas le genre d'homme à faire des compromis. Jamais»

n'aurait trahi ses convictions en vous trompant. Ce qiiw je ne comprends pas, c'est comment vous avez pu le soupJ

çonner d'une pareille infamie...

Mélanie passe la main sur la peau flasque de son cou.

— Je le connaissais bien, mais il y avait quelque chose de différent dans son comportement. Eugène n'aimait pas les secrets, il a toujours été d'avis qu'entre mari et femme, on doit tout se dire.

Mélanie a sans doute surpris ma réaction incrédule car elle ajoute :

— Je vais vous donner un exemple. L'an dernier, Eugène a tenté d'organiser un boycott du Da Vinci Code, conformément

à la requête du Vatican. De mon côté, j'ai voulu savoir pourquoi on faisait tout un plat de ce livre, alors je l'ai acheté. Et dès que j'ai plongé le nez dans les premières pages, je n'ai pas pu le reposer avant de l'avoir fini ! J'étais en train de terminer la lecture du dernier chapitre quand Eugène est entré dans la pièce. Sa réaction a été terrible.

Au début, j'ai cru qu'il pensait que lire cet ouvrage contre l'avis du Vatican était un péché et que c'était un vrai problème pour lui. Mais en fait, ce qui lui a fait le plus mal, c'est que j'avais lu le livre à son insu. Pour lui, c'était une forme de trahison.

— Vraiment ? Pourtant, les gens qui ne l'ont pas lu se comptent presque sur les doigts de la main !

— Je sais, son attitude peut paraître exagérée, mais Eugène était comme ça.

Je me trompe peut-être, mais il y a une note de respect dans sa voix.

— Ces derniers temps, je voyais bien que quelque chose n'allait pas, mais il n'en parlait pas. Ça lui ressemblait tellement peu ! Et même si je ne pouvais pas imaginer un seul instant qu'il puisse me tromper, je ne voyais pas d'autre explication. Nous commettons tous des erreurs et je me suis dit qu'après tout, il n'était peut-être pas à l'abri de la tentation... De toute façon, je ne l'aurais pas quitté, Sophie, je voulais simplement savoir. Et maintenant... il est parti.

Des larmes ruissellent sur la peau blanche de ses joues, et je suis aussitôt assaillie par un sentiment de culpabilité.

Est-ce que je dois lui présenter des excuses, mes condoléances

ou juste me lever et partir ?

Mélanie a raison. J'ai pour elle moins de considération qu'autrefois. Durant ces douze dernières années, nos rapports ont beaucoup changé. Au départ, Mélanie était mon professeur de littérature, puis elle est rapidement devenue mon mentor. Lorsque mon père est mort, j'étais totalement effondrée et Mélanie m'a aidée à passer le cap.

Après avoir décroché mon diplôme à l'université de San Francisco, je suis restée en contact avec elle. Nous nous retrouvions de temps à autre autour d'un café, et c'est à cette époque que j'ai commencé à voir Mélanie telle qu'elle était vraiment : une femme intelligente, généreuse et altruiste, mais pétrie d'incertitudes et de doutes.

Elle a fini par décrocher un poste de professeur au Saint Mary s Collège de Moraga, et nos visites se sont espacées.

Nous ne nous voyions plus que deux fois par an. C'était ma faute, d'ailleurs, car chaque fois quelle lançait l'idée d'une rencontre, j'avais toujours quelque chose d'autre à faire. Quand elle a épousé Eugène et qu'elle a déménagé à Walnut Creek, nos rendez-vous se sont faits encore plus rares... Mais elle n'oubliait jamais de me souhaiter mon anniversaire ni de me féliciter chaque fois qu'un de mes livres avait du succès. Je pensais souvent à elle, mais je décrochais rarement mon téléphone pour le lui dire. Je l'imaginai heureuse, vaquant à des occupations où je n'avais plus ma place. Par exemple,

je me suis mis dans la tête qu'elle était devenue le mentor d'un nouvel écrivain.

Mais quand je la vois maintenant, j'ai du mal à l'admirer.

J'ai l'impression qu'aujourd'hui, c'est moi qui suis la plus forte, qui ai le plus de bon sens. Ce qui est terrifiant car le bon sens n'a jamais été mon fort.

— Je ne souhaitais pas sa mort, Sophie.

Je respire un grand coup et je me force à réexaminer la situation. Qui suis-je, moi, pour lui faire de la peine ?

Lorsque je lui ai annoncé mon divorce au bout de deux malheureuses années de mariage, elle m'a fichu la paix !

Elle ne m'a jamais reproché non plus le contenu de mes romans, même si je savais que beaucoup de choses allaient à l'encontre de ses convictions religieuses.

Je me penche pour prendre sa main.

— Je le sais bien, Mélanie. C'est évident.

— Il ne m'est jamais venu à l'esprit que tout se terminerait ainsi.

— C'est juste un mauvais coup du sort, un malheureux hasard. Eugène se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. Personne ne pouvait prévoir ce qui lui est arrivé.

— Hélas oui... Il a pris une balle perdue tirée d'un véhicule en marche. Du moins, c'est ce que prétend la police d'Antioch.

Mélanie parle lentement, comme si elle essayait de s'en convaincre.

Surprise, je fais un bond en arrière.

— Vous... vous ne les croyez pas ?

— Ils ne savent pas tout.

— Qu'y a-t-il d'autre à savoir ?

Mélanie repousse une mèche grisonnante derrière son oreille.

— C'est juste une impression. Comme je vous l'ai dit, Eugène me cachait quelque chose. Ces dernières semaines, il était si agité, si distant... Je ne le reconnaissais plus.

— D'accord. Mais de là à en déduire que ce changement

d'attitude a quelque chose à voir avec sa mort...

— Il n'était pas seulement contrarié, il était nerveux.

Lorsque nous sortions, il lui arrivait de jeter des coups d'oeil furtifs par-dessus son épaule. Et il n'arrêtait pas de vérifier et revérifier que les portes étaient bien fermées.

Au début, je me suis dit qu'il avait une aventure extraconjugale avec une fille qui le harcelait, comme Michael Douglas dans le film Liaison Fatale, avec cette horrible histoire de lapin. Quand j'y repense, je me sens honteuse d'avoir eu cette idée ! Et pourtant, quelque chose n'allait pas, c'était l'évidence même. Maintenant, j'ai peur que peut-être - je dis bien peut-être - ce quelque chose ait fini par avoir raison de lui.

Sa voix est redevenue à peine audible.

— Mélanie, il faut en parler à la police !

— Je ne peux pas ! Et si jamais il était impliqué dans une affaire un peu louche ? Eugène tenait beaucoup à sa réputation, c'était tout pour lui. Si je fais quoi que ce soit qui salisse son nom, sa mémoire sera ternie et ça, c'est hors de question !

En revanche, ça ne l'a pas dérangée de le tester pour savoir s'il ne serait pas capable, après quelques verres de trop, de faire du plat à une femme deux fois plus jeune que lui... Mais je me mords les lèvres pour ne rien dire et j'essaie de la rassurer d'un sourire.

— Eugène n'était pas impliqué dans une affaire immorale ou contraire à son éthique. J'en mettrais ma main au feu.

— Sophie, ne m'en veuillez pas de vous contredire, mais vous n'avez passé qu'une soirée avec lui. Comment pouvez-vous être aussi catégorique ?

— Très bien, d'accord. Admettons que vous ayez raison.

Qu'allez-vous faire ? Garder cette information pour vous, même si cela implique que la personne qui a tué votre mari puisse s'en tirer en toute impunité ?

— Sophie, j'ai un autre service à vous demander.

— Vous plaisantez ?

— Je crois savoir que vous fréquentez un détective privé. Je l'ai lu dans le journal, juste après l'arrestation de la personne qui a tué votre beau-frère.

J'ai soudain l'estomac noué. Je ne suis pourtant plus censée avoir ce genre de réaction dès qu'on fait allusion à Anatoly. C'est un imbécile, un froussard qui a une peur panique de s'engager, doublé d'un coureur de jupons égocentrique... bâti comme un dieu et avec un petit sourire absolument craquant qui fait courir des frissons le long de ma colonne vertébrale et plus bas encore...



— Cet homme est-il discret ?

— Vous dites... ?

Pendant un bref instant, je me suis complètement déconnectée de la réalité en revivant un moment d'extase particulièrement troublant...

Mélanie me repose la question.

— Est-il discret ? Puis-je lui faire confiance ? Est-il capable de ne pas divulguer aux médias les informations qu'il serait amené à découvrir ?

— Etes-vous en train de me dire que vous voulez l'embaucher ?

— Je tiens absolument à savoir ce qui est arrivé à mon époux. Mais je ne veux pas qu'on apprenne que j'ai embauché un détective privé qui travaille en parallèle avec la police. Il y a déjà bien trop de publicité autour de la mort d'Eugène, inutile d'en rajouter.

— Je vois... Le problème, c'est qu'Anatoly est très cher.

Dans un cas comme celui-là, il ne vous facturera pas moins

de dix mille dollars.

Ce n'est pas exactement un mensonge, Anatoly a déjà mentionné un prix de ce genre en ma présence. Mais c'était uniquement pour me faire enrager.

Mélanie accuse le coup. Puis elle me dit d'un ton résolu :

— Il doit être particulièrement efficace, pour pratiquer des prix pareils. C'est bon, j'accepte.

— C'est vrai ?

Je note mentalement que les possesseurs de la carte platine American Express ne sont en aucun cas découragés par des honoraires astronomiques.

— Mais... euh... le problème, c'est qu'Anatoly n'est pas disponible. Enfin, je crois.

— Ah bon...

Sa déception est palpable. J'aurais peut-être dû me contenter de la mettre en contact avec Anatoly. Je suis sûre

qu'il accepterait l'affaire, et je pourrais rester en dehors de tout ça. Mais allez savoir pourquoi, quelque chose me chiffonne. C'est moi qui ai trouvé le corps d'Eugène, et Anatoly voudra forcément m'en parler. Il passera sans doute

pas mal de temps à me poser des questions, à m'enjôler pour tout savoir jusqu'au plus infime détail. Et une chose en entraînant une autre, je me retrouverai sans m'en rendre compte pelotonnée dans un lit, en train de siroter un express

avec mon Apollon russe allergique à tout engagement. Et ça, c'est désormais hors de question !

— Mélanie, êtes-vous certaine d'avoir besoin d'un détective ? Ce qu'il vous faut, c'est juste quelqu'un de confiance à même de fourrer son nez partout sans se faire remarquer. Quelqu'un de doué pour créer des contacts, capable de poser les bonnes questions sans détours.

— Ne seriez-vous pas en train de me parler de vous ?

Je sens l'espoir transparaître dans sa voix. Je lui réponds, un peu sur la défensive :

— J'ai bien dit « quelqu'un de doué pour créer des contacts. » Je pourrais discuter avec quelques personnes judicieusement choisies... juste pour essayer de savoir si vos craintes sont fondées. Et si tel est le cas, nous pourrions toujours faire appel à un privé pour approfondir les recherches. Mais si les problèmes d'Eugène s'expliquent par le stress de la campagne électorale - un phénomène bien connu -, il faudra que vous laissiez à la police le soin de trouver le responsable de sa mort.

— Ce serait donc une enquête préliminaire... une simple mission de recherches, c'est ça ?

— Exactement.

Mélanie hoche lentement la tête.

— Tout ça me paraît faisable. Vous seriez partante ?

J'hésite. Suis-je vraiment partante ? Il y a deux ans, l'idée même d'appliquer les méthodes de détective amateur dont je parle dans mes romans à une situation bien réelle m'aurait

fait doucement rigoler... Mais ces derniers temps, j'ai été harcelée par un tueur en série et le mari de ma soeur a été assassiné. J'ai contribué à résoudre ces deux affaires, et le fait d'avoir pu aider quelqu'un m'a procuré une indéniable satisfaction. Sans compter que confondre un criminel est une activité plutôt agréable. C'est un peu comme jouer au Cluedo avec de vrais psychopathes ! Bon, d'accord, ce n'est pas toujours très marrant de servir de cible, mais pour le reste, c'est assez sympa. En plus, pour des raisons qui me sont encore obscures, je me sens obligée d'aider Mélanie à résoudre ce mystère. La logique me dit que la mort d'Eugène est probablement due à un acte de violence commis au hasard. Si c'est le cas, il me suffira de discuter avec quelques-uns de ses collègues, de dire à Mélanie qu'elle

s'est fait des idées, et d'en rester là. Mélanie pourra faire son deuil en paix, et je ne serai plus jamais tenue d'adresser la parole à Anatoly. Une bonne chose.

Je hoche la tête avec enthousiasme.

— J'accepte.

Mélanie me sourit... un sourire au bord des larmes.

— Très bien. Souhaitez-vous me poser vos questions dès maintenant ?

— Vous voulez dire, à vous ?

— Oui. Je suppose que vous avez besoin d'informations de ma part.

— Euh, eh bien... d'accord.

Je m'empresse de formuler dans ma tête quelques questions qui tiennent la route.

— Qui était le plus proche collaborateur d'Eugène, pour cette campagne ?

— Je ne suis pas sûre de connaître la réponse. Il était très proche de Flynn Fitzgerald, sans doute plus que la plupart des autres consultants et stratèges. La conseillère avec mon Apollon russe allergique à tout engagement. Et ça, c'est désormais hors de question !

— Mélanie, êtes-vous certaine d'avoir besoin d'un détective ? Ce qu'il vous faut, c'est juste quelqu'un de confiance à même de fourrer son nez partout sans se faire remarquer. Quelqu'un de doué pour créer des contacts, capable de poser les bonnes questions sans détours.

— Ne seriez-vous pas en train de me parler de vous ?

Je sens l'espoir transparaître dans sa voix. Je lui réponds, un peu sur la défensive :

— J'ai bien dit « quelqu'un de doué pour créer des contacts. » Je pourrais discuter avec quelques personnes judicieusement choisies... juste pour essayer de savoir si vos craintes sont fondées. Et si tel est le cas, nous pourrions toujours faire appel à un privé pour approfondir les recherches. Mais si les problèmes d'Eugène s'expliquent par le stress de la campagne électorale — un phénomène bien connu -, il faudra que vous laissiez à la police le soin de trouver le responsable de sa mort.

— Ce serait donc une enquête préliminaire... une simple mission de recherches, c'est ça ?

— Exactement.

Mélanie hoche lentement la tête.

— Tout ça me paraît faisable. Vous seriez partante ?

J'hésite. Suis-je vraiment partante ? Il y a deux ans, l'idée même d'appliquer les méthodes de détective amateur dont je parle dans mes romans à une situation bien réelle m'aurait

fait doucement rigoler... Mais ces derniers temps, j'ai été harcelée par un tueur en série et le mari de ma soeur a été assassiné. J'ai contribué à résoudre ces deux affaires, et le fait d'avoir pu aider

quelqu'un m'a procuré une indéniable satisfaction. Sans compter que confondre un criminel est une activité plutôt agréable. C'est un peu comme jouer au Cluedo avec de vrais psychopathes ! Bon, d'accord, ce n'est pas toujours très marrant de servir de cible, mais pour le reste, c'est assez sympa. En plus, pour des raisons qui me sont encore obscures, je me sens obligée d'aider Mélanie à résoudre ce mystère. La logique me dit que la mort d'Eugène est probablement due à un acte de violence commis au hasard. Si c'est le cas, il me suffira de discuter avec quelques-uns de ses collègues, de dire à Mélanie qu'elle

s'est fait des idées, et d'en rester là. Mélanie pourra faire son deuil en paix, et je ne serai plus jamais tenue d'adresser la parole à Anatoly. Une bonne chose.

Je hoche la tête avec enthousiasme.

— J'accepte.

Mélanie me sourit... un sourire au bord des larmes.

— Très bien. Souhaitez-vous me poser vos questions dès maintenant ?

— Vous voulez dire, à vous ?

— Oui. Je suppose que vous avez besoin d'informations de ma part.

— Euh, eh bien... d'accord.

Je m'empresse de formuler dans ma tête quelques questions qui tiennent la route.

— Qui était le plus proche collaborateur d'Eugène, pour cette campagne ?

— Je ne suis pas sûre de connaître la réponse. Il était très proche de Flynn Fitzgerald, sans doute plus que la plupart des autres consultants et stratèges. La conseillère en communication de Fitzgerald, Maggie Gallagher, est une amie. Nous les avons invités plusieurs fois à dîner, elle et son mari. Eugène était aussi un vieil ami de Rick Wilkes, le principal conseiller en stratégie politique de Fitzgerald.

— Eugène s'est-il plaint de problèmes à son travail ?

— Non. Enfin, il était agacé qu'Anne Brooke soit toujours au coude à coude avec Fitzgerald dans les sondages.

Compte tenu du personnage, elle doit être loin derrière, à présent.

Un tas de révélations déplaisantes ont été faites au sujet d'Anne Brooke depuis qu'elle a annoncé sa candidature au Congrès. Et si les républicains avaient choisi un candidat plus modéré, la carrière de Brooke aurait été tuée dans l'oeuf. Seulement voilà, ils ont intronisé Flynn Fitzgerald, un homme qui se situe juste à droite de l'ultraconservateur Pat Robertson. Même si les citoyens du comté de Contra Costa sont plutôt conservateurs, ils ont une réticence compréhensible à voter pour un homme qui

accuse les mères

célibataires et les gays d'être responsables de la décadence de notre société. Par conséquent, Anne Brooke pourrait bien être capable de tenir tête à Fitzgerald.

— Autre chose ? Avait-il des problèmes avec certains de ses collègues, ou qui que ce soit d'autre, d'ailleurs ?

— Non. Eugène avait des idées très arrêtées, et ça ne plaisait pas toujours à certains, mais la plupart des gens finissaient par s'apercevoir qu'il était généreux. Il y avait en lui une sorte de charme discret qui transcendait les clivages politiques.

J'esquisse un sourire. Elle a raison, j'en ai fait moi-même l'expérience. C'est vrai que j'ai pris plaisir à rencontrer cet homme de convictions, même si je ne partageais pas ses idées.

Je bondis sur mes pieds.

— Je trouverai bien à qui parler, entre les gens qui le connaissaient un peu et ceux avec qui il collaborait régulièrement.

Je découvrirai peut-être des indices.

Mélanie m'observe de son fauteuil.

— Voulez-vous que je vous présente à certaines personnes ? Parce que...

— Inutile qu'on sache que vous faites votre petite enquête

sur la mort d'Eugène... ou plus exactement sur sa vie. Non, je n'ai pas besoin d'aide. Mais si l'un des membres de son cercle d'amis ou de collègues vous lance une invitation, et qu'il vous semble possible de m'emmener avec vous sans éveiller les soupçons, passez-moi un coup de fil.

Mélanie semble soulagée.

— C'est d'accord.

Elle se lève à son tour et m'accompagne jusqu'à la porte, mais elle hésite à l'ouvrir.

— Il y a une autre chose... pour laquelle votre aide me serait très précieuse.

— Attention, vous jouez avec le feu.

— Je veux juste savoir...

Sa voix se brise, et elle regarde fixement le plancher.

— ... quels ont été les derniers mots d'Eugène.

J'ai deux solutions. Ou bien je lui dis la vérité, à savoir que son mari a bredouillé : « Ces cinglés de furry, quelle engeance » (ce qui, compte tenu du fait que ça ne signifie rien, tendrait à prouver qu'il délirait complètement), ou bien je lui mens.

Je lui réponds sans hésiter :

— « Dites à Mélanie que je l'aime »... Ce sont les derniers mots qu'il a prononcés.

— C'est vrai ? Attendez... vous êtes sûre qu'il a dit Mélanie ?

— Il faut vraiment vous débarrasser de votre jalousie, Mélanie. Eugène ne vous trompait pas.

— Je sais, je sais. C'est juste que... il m'appelait très rarement Mélanie. Il utilisait toujours mon surnom, un surnom affectueux.

Je détourne les yeux.

— Vous savez... c'était un moment difficile, il se peut que j'aie mal compris. Comment vous appelait-il ?

— Curly ou Bouclette... Il adorait mes boucles.

Elle me montre une mèche de cheveux ondulés qui seraient sans doute aussi plats qu'une planche à pain sans l'aide de son coiffeur.

— C'est ce qu'il a dit, j'en suis certaine. Vous savez, on pense à tellement de choses, dans un moment pareil !

Peut-être ai-je mal entendu et a-t-il dit curly et non furry.

Après tout, on reste dans le registre du poil !

J'insère le tout dernier CD de Gorillaz et je me mets à tourner et retourner dans ma tête ce que je viens d'apprendre.

En fait, ça se résume à pas grand-chose...

Avec la circulation, je mets plus d'une heure à rentrer à San Francisco. Même si j'ai mal compris ce qu'a dit Eugène, le message était le même : il avait mal, il délirait et il était en pétard contre sa femme. Entre parenthèses, Mélanie est incapable de violence...

En plus, je suis certaine à quatre-vingt-dix pour cent d'avoir bien compris ce qu'il a dit. Eugène a proféré une injure contre ces « furry », ce qui soulève bien entendu un autre problème : et si Eugène n'était, en fin de compte, pas si fidèle que ça ? Après tout, un homme assez niais pour surnommer son épouse aux cheveux plats « Bouclette », ou

plus exactement « Curly » aurait très bien pu surnommer sa maîtresse « Furry » !

D'un autre côté, quel genre de femme accepterait de coucher avec un homme qui l'appelle « Furry » ? Non, Eugène délirait forcément, et ça n'a d'ailleurs pas beaucoup

d'importance. Cette affaire, c'est beaucoup de bruit pour rien. Je décide d'oublier tout ça jusqu'à demain et de passer mon temps à des activités plus fructueuses. Pester contre la circulation, par exemple.

Au moment où j'étudie la meilleure façon de me défouler sur les conducteurs du dimanche, mon portable sonne.

— Sophie à l'appareil !

— Sophie, c'est Mélanie. Je viens de penser à une chose...

Il y a bien une manifestation à laquelle vous pourriez assister, et qui vous permettrait de rencontrer pratiquement tous les amis et les collaborateurs d'Eugène.

— A quoi pensez-vous ?

— A son enterrement.

Je sens s'annoncer une nouvelle migraine...

— Mélanie, je ne peux tout de même pas interroger les gens à des funérailles !

— Bien sûr que non. Mais rien ne vous empêche de faire

quelques rencontres et de nouer des contacts. Et si jamais quelqu'un vous fournit spontanément une information utile, vous pouvez y revenir plus tard.

Je sens qu'on va s'amuser, à cet enterrement ! Pendant que Mélanie recevra tous les amis d'Eugène, je ferai la navette entre les invités pour entamer la conversation avec de parfaits inconnus en train de pleurer un mort !

— Si je viens, j'aimerais amener une amie... ou plus exactement ma soeur, Leah.

S'il y a tout au plus une dizaine de républicains à San Francisco, ma soeur fait partie du lot. Elle peut au moins me servir à une chose : m'aider à trouver des sujets de conversation qui puissent intéresser les hommes politiques qu'Eugène avait l'habitude de fréquenter.

— Pas de problème, Leah peut venir. Mais... pensez-vous qu'elle se sentira à l'aise en restant près de vous sans rien dire pendant que vous poserez vos questions sur Eugène ?

J'ai beaucoup de mal à imaginer Leah rester plus d'une minute sans rien dire !

— Ma copine Mary Ann m'accompagnera aussi.

Comme ça, Leah aura quelqu'un à qui se plaindre... je veux dire, à qui parler.

— Je crois que j'ai déjà rencontré cette Mary Ann une fois... C'est bien cette jolie fille aux longs cheveux bouclés ?

— En effet.

— Très bien, alors emmenez-les toutes les deux. Au fait, Sophie...

— Oui ?

— Merci.

Je souris tout en klaxonnant contre l'imbécile qui vient de me faire une queue-de-poisson. Combien de fois ai-je pu dire « merci » à Mélanie ? Certes, je lui dois beaucoup, mais je suis bien sûre que lorsque toute cette histoire sera terminée, nous finirons par être quittes.



*«Je préfère brûler dans les flammes de l'enfer plutôt que de passer l'éternité au paradis, à écouter une bande de fanatiques religieux me répéter : "Vous voyez, on vous l'avait bien dit..." »*

C'est la Mort

On dirait une marée noire... et grise de costumes et d'ensembles signés St John et Brooks Brothers. Je jette un coup d'oeil attristé sur ma robe Old Navy brun foncé...

Nous dénichons des places libres dans l'un des premiers rangs. Je jette un coup d'oeil réprobateur à l'assemblée, imitée

aussitôt par ma copine Mary Ann et ma soeur Leah.

— Vous m'aviez bien dit que pour les tenues de deuil, la tendance n'était plus au noir, mais au brun ?

Mary Ann me répond à voix basse :

— C'est la vérité. Mais pleurer quelqu'un et assister à des obsèques sont deux choses différentes...

— Ah oui ? Si je ne m'abuse, les gens viennent bien aux obsèques en tenue de deuil pour pleurer quelqu'un...

Leah pousse un soupir exaspéré.

— Sophie, vraiment... ! Les gens pleurent quand ils en ont envie, pendant leur temps libre, mais quand ils assistent à des obsèques, c'est pour se faire voir en train de pleurer. La différence est énorme.

Je hoche la tête, pensive.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Mary Ann me chuchote, en tirant nerveusement sur une mèche de cheveux :

— Je ne m'attendais pas à ce que le cercueil reste ouvert.

Mon Dieu, c'est d'une tristesse ! Et regarde-moi ça... ils lui ont mis beaucoup trop de blush.

— Cette place est-elle libre ?

Je lève le nez sur les nouveaux arrivants, deux hommes en costume gris, comme il se doit. Celui qui a posé la question doit avoir la trentaine bien tassée et il sourit à Mary Ann. Enfin, c'est sa bouche qui sourit, car ses yeux sont bien trop rouges pour refléter une quelconque gaieté.

Comme il a l'air plutôt calme, je me demande si l'état de ses yeux s'explique par une matinée de lamentations ou une nuit de beuverie. Malgré tout, dans le genre ours en peluche, il est plutôt mignon. Il commence à perdre ses cheveux, mais le hâle de son visage laisse supposer qu'il adore passer son temps au grand air, et son nez camus lui donne un air juvénile, malgré le classicisme de sa tenue.

L'autre homme est plus jeune, plus grand, et doit avoir dans les vingt-cinq ans. Ses cheveux blond filasse sont coupés un peu trop courts pour sa bouille ronde, et à le voir jouer nerveusement avec le noeud de sa cravate, on se dit qu'il n'a pas l'habitude d'en porter.

Mary Ann se pousse pour leur laisser suffisamment de place. Le trentenaire hoche la tête d'un air satisfait et se glisse le premier dans la rangée tandis que le second s'assied

au bord de la travée et ouvre un missel devant lui.

Le plus âgé fait les présentations.

— Je m'appelle Rick et lui, c'est Johnny.

Il est censé s'adresser à nous trois, mais je note que son regard s'attarde un peu sur Mary Ann.

— Salut !

Aussitôt, Johnny se sent honteux, comme s'il regrettait son ton enjoué, compte tenu des circonstances.

— Je m'appelle Mary Ann. Je vous présente Sophie et sa soeur Leah.

Johnny me dévisage, et ses yeux s'agrandissent comme des soucoupes.

— Mais je vous reconnais ! Vous êtes la romancière...

celle qui a découvert le corps !

— En effet, c'est bien moi.

Rick marque un temps d'arrêt pendant que Johnny continue de parler.

— Ça a dû être horrible. Les journaux ont dit que vous n'aviez pas à proprement parler assisté au crime, mais vous avez sûrement vu quelque chose... La marque de la voiture qui s'enfuyait, peut-être ? Il me semble impossible que quelqu'un puisse faire une chose pareille sans laisser d'indice derrière lui.

— Vous avez probablement raison, mais si un témoin a assisté à la scène, ce n'était pas moi.

Johnny lâche d'un air morose :

— Donc, c'est bien vrai. Tout ce que vous avez vu, c'est Eugène.

On dirait un gosse qu'on viendrait de forcer à regarder un autodafé avec des bouquins de Harry Potter !

Rick vient à sa rescousse.

— Difficile de se mettre à votre place, mais quel choc pour vous. Vous deviez être terrifiée et...

Je lui coupe la parole avant d'être victime d'une erreur de casting : ce type est en train de me prendre pour une innocente jeune fille en détresse !

— Vous connaissiez bien Eugène ?

— Je le voyais tous les jours. Je suis le directeur de campagne de Flynn Fitzgerald, et Johnny ici présent est son assistant personnel.

Voici donc le Rick dont tout le monde parle ! Parfait.

Côté contacts, ça devrait me faciliter la tâche.

Mary Ann demande innocemment :

— Flynn Fitzgerald ? C'est un écrivain, non ? J'ai dû lire un de ses livres, mais il y a longtemps. Je crois me souvenir qu'il était question de grandes réceptions dans la haute société...

Rick fronce le sourcil en observant Mary Ann. Il doit se demander si elle blague ou pas.

Leah s'éclaircit la gorge, un peu mal à l'aise.

— Mary Ann, je crois que tu veux parler de F. Scott Fitzgerald.

Rick vient lui aussi au secours de ma copine.

— J'adore F. Scott Fitzgerald ! J'ai relu *Tendre est la nuit* pas plus tard que le mois dernier...

Je donne une petite tape sur le genou de Mary Ann.

— C'était un grand écrivain. Mais je doute qu'il ait besoin d'un assistant ou d'un directeur de campagne.

— Et pourquoi pas ?

Décidément, elle n'en rate pas une ! J'ai beau me trouver à plus d'un mètre de Johnny, je vois bien qu'il se donne un mal de chien à réprimer un fou rire.

— Il y a une bonne raison à ça, Mary Ann. Il est mort.

Ma copine pose une main compatissante sur le bras de Rick.

— Mon Dieu, vous qui l'aimiez tant... Comme c'est cruel de perdre en si peu de temps deux êtres qui vous sont chers ! Quand Scott est-il décédé ?

L'espace d'une seconde, Rick est comme statufié, puis l'expression de son visage change. Il est évident que tout ça l'amuse malgré lui.

— Je... en fait, je n'ai jamais rencontré E Scott Fitzgerald.

Seulement Flynn Fitzgerald, l'homme politique.

Mary Ann se tape sur la cuisse, frappée par l'évidence de la situation.

— J'y suis ! C'est l'homme pour qui Eugène travaillait !

Ce qui explique que vous connaissiez Eugène.

Rick lui décoche un large sourire.

— Comme vous dites, ça explique tout. Et vous, vous connaissiez Eugène ?

Mary Ann secoue la tête, ce qui a pour effet de faire valser ses adorables boucles châtain.

— Non. je suis juste venue pour accompagner Sophie.

— Dommage ! Eugène vous aurait appréciée.

Elle penche la tête vers lui.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Eugène aimait les gens authentiques, gentils, compatissants...

Mary Ann rougit un peu.

— C'est un des plus beaux compliments qu'on m'ait jamais faits.

Leah me souffle à l'oreille :

— Ils sont en train de flirter ! Tu te rends compte ? A des obsèques !

Je jette un coup d'oeil à nos trois autres compagnons.

Johnny est plongé dans la Bible et Rick est penché vers Mary Ann, près de la toucher. Je réussis à comprendre qu'il est question d'Eugène, mais il parle trop bas pour que je puisse vraiment entendre ce qu'il dit. Je cuisinerai Mary Ann plus tard.

Je hausse les épaules en chuchotant à Leah :

— J'ai bien fait l'amour juste après l'enterrement de ton mari, alors...

— C'est différent. Tu étais en état de choc, et tous les gens en état de choc peuvent faire l'amour après un enterrement.

C'est une stratégie d'adaptation, comme disent les psy. Une façon de supporter la réalité.

— Je n'étais pas aussi choquée que tu le dis...

— Disons que tu l'aurais été si mon mari avait été autre chose qu'un vulgaire parasite et un époux adultère.

L'important, c'est que Bob et toi étiez de la famille, et toute personne apparentée au défunt est autorisée à faire l'amour après des funérailles.

— Mélanie m'a parlé de ce Rick. Eugène était un ami de la famille, ils étaient donc presque parents. J'en conclus que Rick est presque autorisé à faire l'amour... ou du moins à flirter !

Leah manifeste sa désapprobation par un claquement de langue. Juste à cet instant, un couple très distingué remonte l'allée jusqu'au premier rang, où Mélanie est assise.

L'homme doit avoir à peine plus de quarante ans et porte un costume à la coupe parfaite qui a dû lui coûter les yeux de la tête. La femme à son bras a apparemment une dizaine

d'années de moins que lui et est très chic elle aussi, avec ses cheveux blond vénitien coiffés en chignon.

Johnny se décide enfin à lever le nez de son missel.

— Voilà le boss et la patronne... Il faut que j'aille m'asseoir à côté d'eux, on ne sait jamais quand Fitzgerald peut avoir besoin de son assistant personnel.

Leah semble sceptique.

— Même à des obsèques ?

Johnny hausse les épaules.

— Bien sûr. Ne serait-ce que pour le fournir en Kleenex.

Je commence à pouffer, mais je m'arrête aussitôt en voyant que Johnny ne plaisante pas. Il se lève d'un bond pour prendre place aux côtés de son patron.

Rick lance :

— Johnny prend son travail très à coeur.

— Je vois ça !

Je n'ai pas le temps d'ajouter d'autre commentaire car le prêtre s'approche du pupitre.

La cérémonie est une longue suite de discours interminables.

Flynn Fitzgerald prend la parole, tout comme celui qui a écrit son texte et qui prétend avoir été un proche d'Eugène. Mais aucun des deux ne dit quoi que ce soit de très édifiant... Ce n'est qu'au bout d'une heure - qui me paraît une éternité - que le prêtre invite Rick Wilkes à s'approcher. Rick règle la hauteur du micro, puis il prend à son tour la parole. Le début de son discours ressemble étrangement à tous ceux qu'on vient d'entendre, seuls les mots changent. Mais alors que je commençais à sombrer, Rick évoque le passé professionnel d'Eugène.

— Il excellait dans tout ce qu'il entreprenait. Mon père n'arrêtait pas de me dire qu'Eugène était l'un des meilleurs agents du FBI, et tous ceux qui travaillent sur la campagne de Fitzgerald vous diront que c'était une star...

Leah me demande tout bas :

— Tu étais au courant ?

— Non!

J'ai parlé un peu fort. La femme juste devant nous me lance un regard mauvais, et je me tasse un peu plus sur mon siège.

Puis je glisse à Leah d'une voix mourante :

— C'est quand même incroyable que Mélanie ne m'en ait pas parlé ! Si Eugène appartenait au FBI, il a dû côtoyer pas mal de gens louches.

— Mélanie a pu se dire que ce n'était pas important parce qu'Eugène n'était pas un agent « classique » du FBI. Après tout, ce n'était peut-être... que leur agent de voyages ?

Voilà Leah qui pique un fou rire. La femme de devant nous décoche un nouveau regard noir. Nous nous réfugions dans le silence tandis que Rick poursuit son envolée lyrique.

Dès que la cérémonie est terminée, j'essaie de rester un moment seule avec Rick, mais il est accaparé par ses amis.

Je tente encore ma chance pendant l'hommage rendu à la mémoire d'Eugène au domicile de Mélanie, mais alors qu'il s'y reprend à trois fois pour adresser la parole à Mary Ann, je n'arrive pas à lui arracher trois mots de suite que déjà quelqu'un d'autre me l'enlève... Idem du côté de Flynn Fitzgerald. Pas moyen de lui parler...

En désespoir de cause, j'écoute Mary Ann et Leah discuter de l'opportunité de servir une fondue à un buffet, en

tripotant nerveusement mon collier. C'est alors que Johnny

se glisse à mes côtés et me propose un verre de vin.

Il me dit d'un air penaud :

— J'ai une confession à vous faire. J'ai lu tous vos livres sans exception, et je viens juste de terminer C'est la Mort.

Vous êtes un de mes auteurs favoris.

— Merci beaucoup, c'est très gentil.

Je fais naturellement référence au compliment et au vin.

— Voyez-vous, je suis écrivain, moi aussi.

— Vraiment ? Qu'avez-vous écrit ?

Je cherche Mélanie des yeux. Elle est en grande conversation avec un groupe de femmes, mais ça n'a pas l'air très gai.

Johnny continue sur sa lancée.

— En fait, je n'ai encore rien écrit, mais tout est là dans ma tête. Il y a de quoi faire un livre.

Joignant le geste à la parole, il se tape le front de l'index.

Je réussis à ne manifester aucune réaction. J'ai renoncé depuis longtemps à faire le décompte des gens (ça va des

avocats aux garçons de café) qui m'ont avoué être des écrivains

dans l'âme... J'estime que ce genre de déclaration ne veut pas dire grand-chose tant qu'on ne s'est pas jeté à

l'eau. Mais c'est un détail que la plupart de ces « auteurs

»

méconnus ont l'air d'ignorer.

Ça y est, c'est parti !

— J'ai fait des études d'informatique, mais les ordinateurs n'ont rien d'excitant. Franchement, vous me voyez en fondu d'informatique ? Non, ce n'est pas mon truc.

Je m'ennuyais tellement que j'ai bien failli me faire virer !

Ensuite, j'ai décroché une maîtrise en sciences politiques, mais quelque part, je me suis dit : « Et si j'écrivais des polars politiques ? » Je continue de penser que c'est ma vraie

vocation, mais pour l'instant, je suis un simple assistant.

J'aime mon boulot et Fitzgerald est super, simplement je n'ai pas très envie de faire de la politique. J'aimerais bien être écrivain, comme vous, ou alors journaliste...

Je fronce discrètement le nez. Johnny est un sombre crétin. Il pourrait, à la limite, écrire des scénarios pour les Wiggles, ce groupe de musique déluré pour enfants.

Voilà qu'il remet ça.

— Voyez cette pauvre Mélanie, comme je la plains !

Elle doit se sentir bien seule. Je l'inviterai peut-être à venir avec moi à l'église dimanche. Je ne suis pas catholique, mais elle acceptera peut-être mon invitation, ça pourrait l'aider à se sentir mieux. Regardez-la, toute seule là-bas dans le coin ! Elle a l'air si triste...

— Toute seule ?

Je cherche Mélanie des yeux. Elle a effectivement réussi à s'extraire de la foule et profite d'un rare moment de solitude.

— Leah, tiens-moi ça...

Je tends mon verre à ma soeur, à un mètre derrière moi.

Mary Ann et elle continuent d'échanger leurs impressions sur le buffet.

Au moment où Johnny ouvre une nouvelle fois la bouche,

je l'ignore superbement et fonce tout droit sur Mélanie qui m'accueille d'un sourire timide.

— Sophie, merci encore d'être venue.

— Vous auriez quand même pu me dire qu'Eugène appartenait au FBI, vous ne croyez pas ?

— Est-ce important ?

— Et comment ! Il se peut très bien qu'il ait enquêté sur

quelqu'un alors qu'il était au FBI, et que cette personne ait décidé de se venger. C'est peut-être pour ça qu'il est mort !

— Non. Eugène ne travaille plus pour le FBI depuis plus de vingt ans. Si quelqu'un avait voulu se venger, il l'aurait fait depuis longtemps.



— Vous en êtes bien sûre ? Franchement, Mélanie, ma théorie vaut bien la vôtre.

— Je n'ai pas de théorie bien précise...

— C'est exactement ce que je voulais dire.

Mélanie soupire.

— Je sais, je ne vous aide pas beaucoup. C'est que je n'ai pas l'esprit très clair, depuis quelques jours. Tout s'embrouille, je n'y comprends plus rien.

Je l'interromps.

— Mélanie, j'ai juste besoin de savoir si Eugène était impliqué dans une quelconque histoire, ou s'il connaissait

quelqu'un qui ait pu le conduire à sa perte.

L'appartenance

d'Eugène au FBI est-elle la seule info que vous m'ayez cachée ?

— Mais oui... je vous assure.

— Comment se fait-il que je ne vous croie pas ?

Mélanie me jette un regard attristé, puis elle se tourne vers un couple qui s'avance pour lui apporter un peu de réconfort... et qui n'a apparemment aucun scrupule à interrompre notre conversation.

Je reviens auprès de Leah et Mary Ann. Johnny n'est plus là.

Et Leah est furieuse.

— Quand je pense que tu m'as tendu ton verre de vin comme si j'étais le larbin de service !

— Désolée, mais Mélanie était seule, et j'ai voulu en profiter pour lui parler. Je savais bien que ce serait la seule et unique occasion de la journée.

Je regarde ma montre.

— Si on partait ? Il se fait tard et je n'en apprendrai pas plus ici.

Leah acquiesce.

— Moi, ça me va. Liz ne m'attend pas avant plusieurs heures, mais ça ne me déplairait pas de rappliquer plus tôt pour m'assurer qu'elle ne fait pas de bêtises. J'ai dans l'idée que son petit copain pourrait lui faire une visite impromptue pendant qu'elle garde Jack, et je trouve ça totalement inacceptable. Pas question de laisser cette fille étaler sa vie privée devant Jack !

Dieu puisse épargner à ce pauvre Jack le triste spectacle d'une relation de couple saine entre un homme et une femme... ! Fort de cette référence, il pourrait comprendre que sa mère et sa tante sont d'indécrottables romantiques.

Mary Ann demande :

— Si tu n'as pas confiance en ta baby-sitter, pourquoi ne pas confier Jack à sa grand-mère ?

Je réponds à la place de ma soeur.

— Maman est partie pour une croisière de trois semaines

à la Barbade, avec le club des anciens de la synagogue.

— La Barbade ? Elle ne doit pas s'ennuyer.

Leah confirme.

— Exact. Sophie et moi, nous avons beaucoup aimé.

Bon, si on allait chercher les manteaux ?

— J'ai cru comprendre que vous partiez ?

C'est la voix de Rick. Nous nous retournons d'un même élan. Mary Ann lui explique :

— Nous devons retourner en ville.

Rick regarde Mary Ann droit dans les yeux.

— Je vois. Eh bien, j'ai été ravi de faire votre connaissance.

Merci d'avoir bavardé avec moi, vous avez rendu cette journée un peu plus supportable.

Bien qu'il soit plus qu'évident qu'il ne s'adresse pas à moi, je réponds :

— Merci à vous. Je sais que l'endroit est mal choisi pour

vous demander un service d'ordre professionnel, mais j'ai soumis récemment une idée d'article à... euh... à la National Review. Il s'agirait d'explorer le fonctionnement d'une campagne politique vue de l'intérieur. J'adorerais vous interviewer à ce sujet... vous et Flynn Fitzgerald, bien sûr.

Rick se campe sur ses talons.

— La National Review ? C'est une publication assez conservatrice, non ?

— En effet.

Et Microsoft est une société d'informatique assez gigantesque... !

— Pardonnez-moi si je me mêle un peu de ce qui ne me regarde pas, mais Johnny était en train de me parler de vos livres. Il me disait qu'ils sont excellents, mais que votre personnage est un démocrate convaincu. J'en ai déduit que vous étiez démocrate, vous aussi.

— Euh... oui, c'est vrai. Mais je suis une démocrate très conservatrice.

— Quand on écrit pour la National Review, ça me paraît indispensable.

— Je suis en quelque sorte le John McCain du parti démocrate.

— Vraiment ?

Rick m'a l'air totalement sceptique.

— Absolument. Je suis convaincue qu'il faut baisser l'impôt sur le revenu et j'adore l'idée des... chèques-cadeaux pour couvrir les frais scolaires.

— Ah oui ? Vous avez des enfants... ?

C'est Leah qui répond, en lorgnant avec impatience vers la porte.

— Non. Mais elle a un neveu, mon fils Jack. Il va suivre la Adda Clevenger Junior Preparatory et j'envisage ensuite de l'envoyer à la Bay School de San Francisco. J'ai rencontré des gens au service des inscriptions de Harvard et de Yale, et tous sont d'avis que suivre les cours de la Bay School est un plus !

Rick hoche la tête d'un air approbateur.

— Quel âge a votre fils ?

— Deux ans. Je suis navrée, Rick, mais je dois justement

passer le chercher. Vous serait-il possible de remettre votre carte à ma soeur afin qu'elle puisse reprendre contact avec vous pour l'interview dont nous parlions ?

— Une interview... ?

Johnny surgit de nulle part.

— Vous allez interviewer quelqu'un ? Est-ce dans le cadre d'un travail de recherche pour votre prochain livre ?

Si vous avez besoin d'aide, je serais ravi de vous seconder dans cette tâche !

— En fait, je suis en train de rédiger un article pour la National Review.

Quelle idiote ! J'aurais dû leur dire que je faisais des recherches pour un bouquin au lieu d'avoir recours à une excuse plus que vaseuse...

Johnny est excité comme une puce.

— Parce que vous êtes également journaliste ? Mais c'est génial ! Qui souhaitez-vous interviewer ? Si je peux vous être utile...

— Le sujet de mon article est le déroulement d'une campagne. J'aimerais donc discuter avec les principaux acteurs de l'équipe Fitzgerald. Les gens avec lesquels Eugène a travaillé...

Rick sort sa carte et me la glisse dans la main.

— Je crois pouvoir vous aider. Et sachez que je lis toujours mes messages, même lorsque je suis absent du bureau.

— C'est bon à savoir. Dites, les filles, on y va ?

Dès que nous nous retrouvons dehors, je me pends au cou de Leah.

— Merci ! C'était supersympa de venir à ma rescousse.

Tout ce bla-bla sur le futur collègue pour ton même de deux ans, c'était absolument parfait !

Leah recule d'un pas et me regarde d'un drôle d'air.

— Mais tout était vrai ! Et mon fils ira à Harvard. Yale, c'est juste une solution de repli, au cas où...

— Oh mais... bien sûr, c'est évident.

Je m'assieds derrière le volant sans autre commentaire, et j'attends que Mary Ann et Leah soient bien installées.

J'adore mon neveu, mais d'ici à l'imaginer à Harvard !

Dans mon esprit, il en est toujours au stade de la Ritaline, vous savez, ce médicament contre l'hyperactivité !

Je dépose Mary Ann en premier, puis je prends la direction de la maison où habite la baby-sitter. Elle est juste en face de celle de Leah, ce qui est bien pratique.

Tout en freinant en douceur pour m'arrêter au feu rouge,

je demande à ma soeur des nouvelles de son boulot.

Il y a peu de temps encore, Leah était femme au foyer et l'épouse de Bob Miller. Aujourd'hui, Bob est mort, ce qui aurait pu être éminemment triste si ce mec n'avait été un ignoble salaud doublé d'un véritable butor... S'apitoyer sur sa disparition prématurée, ce serait comme verser des larmes de crocodile sur le départ à la retraite d'un vieux jean délavé ! Personne n'a sourcillé lorsque Leah - assez vite

remise du choc - a vendu son immense demeure de Forest Hill pour trois millions quatre cent mille dollars ainsi que la plupart des affaires de Bob, pour acheter un trois pièces d'un million six cent mille dollars situé à Laurel Heights.

Elle s'est servie de la différence de prix pour se lancer dans les affaires : elle travaille en free-lance dans l'événementiel.

Ses amies de la Junior League - cette association qui regroupe des jeunes femmes de droite - l'ont soutenue en lui envoyant des clients, et Leah a très vite prouvé quelle était faite pour ce métier. Qu'il s'agisse de fêter un départ à la retraite ou l'anniversaire du shih tzu d'une débutante, ma soeur réussit toujours à créer l'événement, et les gens s'en souviennent longtemps après.

— Mon boulot ? Tout va bien.

Leah ajuste le fermoir de son nouveau bracelet à breloques, une création Tiffany qu'elle s'est offerte récemment.

— Je suis en train d'organiser un dîner pour le départ à la retraite du P.-D.G. de Delcoe. Je les ai convaincus de faire ce dîner au Marines' Memorial en souvenir de ses états de service.

Elle marque une pause, puis change de sujet.

— Est-ce que tu te rends compte qu'aujourd'hui, c'était la première fois que je revoyais Mélanie depuis l'enterrement

de papa ? Et dire qu'il a fallu une autre mort pour que nos chemins se croisent de nouveau ! C'est étrange...

Je reste silencieuse. Je déteste repenser à l'enterrement de mon père.

Leah relance la conversation.

— Tu ne parles pratiquement plus de Mélanie...

— Nous vivons loin lune de l'autre, dans des villes différentes,

et nous ne fréquentons pas les mêmes milieux. Et puis, nous sommes toutes les deux très occupées. Mais nous

nous téléphonons toujours de temps en temps. Mélanie est quelqu'un qui continue de compter

beaucoup pour moi.

J'ouvre le toit ouvrant pour faire entrer un peu d'air frais.

— Tu dois te demander pourquoi j'ai accepté d'enquêter sur la mort d'Eugène ?

— Je sais très bien pourquoi tu le fais. Mais je doute fort que tu le saches, toi.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que les raisons qui t'ont poussée à mettre ta relation avec Mélanie au second plan et celles qui font que tu continues à te préoccuper d'elle autant qu'avant sont strictement les mêmes. Mais naturellement, tu es incapable de faire cette analyse, elle t'obligerait à revivre des souvenirs douloureux que tu as refoulés dans ton inconscient.

Je tourne au coin de la rue où habite Leah.

— Je ne comprends toujours pas de quoi tu parles...

— C'est justement ça que j'essaie de te dire. Oh ! mon Dieu... regarde ! J'avais raison, c'est la voiture du petit ami de Liz ! C'est pour ça que cette petite garce m'a demandé la permission de garder Jack chez ses parents... Elle savait que Bruce y serait toujours le bienvenu ! Et dire que j'ai gobé ce que elle m'a dit ! Elle voulait prétendument que Jack puisse jouer avec leur nouveau chiot... Laisse-moi descendre ! Et si jamais j'en chope un des deux avec ne serait-ce que les deux boutons du haut de la chemise ouverts, je te jure que je les fais arrêter pour outrage à la pudeur devant un mineur !

— Tu sais, dans une ville qui autorise les hommes à défiler en string pendant le carnaval, ça m'étonnerait fort qu'on donne suite à ta plainte !

Mais Leah ne m'écoute plus. Elle s'éjecte de la voiture pour flanquer à deux malheureux ados en mal de câlins la trouille de leur existence, censée déboucher sur une vie d'abstinence.

En roulant pour rentrer chez moi, j'essaie de comprendre

ce que Leah a voulu me dire. Mais le cœur n'y est pas, et l'effort est trop pénible. Je préfère laisser tomber. Comme Leah est encore plus foldingue que moi, prendre au sérieux

ses grandes théories me semble bien imprudent.

Dès que j'arrive dans mon quartier, je commence à faire la chasse aux places de parking. En vain. Au bout d'un quart d'heure, je suis obligée d'accepter l'idée de faire un tour du côté de chez Anatoly.

Il faut dire qu'Anatoly habite à trois pâtés de maisons d'ici et, au cours des deux derniers mois, j'ai passé le plus clair de mon temps à essayer de l'éviter. J'ai d'ailleurs décidé de ne jamais plus commettre cette erreur. A partir de maintenant, si un homme habite trop près de chez moi pour que je

me sente capable de l'ignorer, il est exclu que je sorte avec lui ! Il y a des défis qu'il est préférable de ne pas se lancer.

Naturellement, au moment où je tourne au coin de son immeuble, la première personne que je vois, c'est lui ! C'est ce qu'on appelle la loi de la poisse maximum...

Accroupi devant sa Harley, il est en train d'examiner le devant de l'engin.

Finalement, c'est peut-être pour ça que je n'ai plus entendu

parler de lui. Pas parce qu'il a déménagé, mais parce qu'il est resté au coin de sa rue pour guetter ma voiture dans l'espoir que je le fasse monter à bord.

Mais si c'était le cas, il aurait déjà dû me repérer. Or il reste accroupi, absorbé dans l'examen de son pneu.

Je ralentis, passant de vingt à trois kilomètres à l'heure.

Voir Anatoly dans cette position me rappelle certains souvenirs.

.. intimes. Surtout, ne t'arrête pas ! Si je commence à lui parler, je cours à la catastrophe. Je me comporterai comme une idiote, ou alors c'est lui qui fera en sorte que je me sente stupide. Et tout ça me précipitera dans une spirale descendante d'amour-propre et d'estime de soi...

Comme de bien entendu, il y a une place de parking libre à un mètre de lui !

Je sens des gouttes de sueur perler à mon front. J'ai deux secondes pour décider de ce qui est le plus important pour moi : ma dignité ou ma place de parking. Seigneur ! C'est presque Le Choix de Sophie ! Si je perds ma dignité, je peux toujours me tourner vers mon amie Smirnoff pour m'apporter un peu de réconfort. Mais si je dédaigne cette place de parking, je suis condamnée à faire le tour du quartier pendant des jours et des jours sans pouvoir me consoler, car il existe des lois contre les gens qui boivent avant de se garer !

Je respire un grand coup et je fais le choix que la logique impose : je me gare. Anatoly lève le nez au moment où je le regarde, et son regard se rive au mien. Nous y voilà !

Maintenant, il va s'approcher de moi et me dire que nous devons laisser de côté nos divergences pour passer un peu de

bon temps ensemble. C'est vrai, quoi ! Le hasard aidant, rien de tel que de faire l'amour en début de soirée, et en toute sécurité !

Anatoly m'accueille par un petit signe de tête tandis que je serre le frein à main. Puis il reporte toute son attention sur sa moto.

Mon amour-propre en prend un sacré coup !

Je sors de ma voiture. Tourne-lui le dos et va-t'en. Je m'approche de lui.

— Pas mal, ce pneu ! Tu as pris l'habitude de venir ici pour lui rendre hommage ou as-tu une raison spéciale de le faire aujourd'hui ?

— Quelqu'un a heurté ma moto en stationnement. Le carénage avant en a pris un coup.

— Je te comprends. Je suis furieuse quand ça m'arrive

!

— Ça va me coûter un paquet, deux mille cinq cents dollars minimum !

— Sérieusement ?

Je tapote la pièce qu'il est en train d'examiner.

— C'est un bout de métal de rien du tout ! Je ne vois pas comment on pourrait exiger une somme pareille pour ça.

— Ce n'est pas un vulgaire bout de métal, c'est le carénage avant.

Deux mois. Nous ne nous sommes pas parlé depuis deux mois et tout ce qu'il trouve à faire, c'est pleurnicher à cause de ce fichu carénage ! Mes poings se serrent.

— Bon, eh bien bonne chance avec ton... machin !

Je lui tourne le dos et je commence à m'éloigner, mais il me lance :

— Les paumes de tes mains ne te font pas trop mal ?

Je pivote lentement.

— Pardon ?

Il s'est redressé et m'observe avec ce petit sourire que je connais si bien.

— Chaque fois que tu es en colère, tu serres les poings, et je me suis toujours demandé si tu enfonçais tes ongles dans tes paumes. Comme ils sont assez longs, ça doit faire mal, non ?

— Voilà le genre de question que tu te poses...

— Ça m'arrive.

— Et... euh... peut-on savoir à quoi d'autre il t'arrive de penser ?

— Ces derniers temps, je me suis demandé si tu allais bien.



— Tout va très bien.

Je marque une pause avant d'ajouter :

— Si ça te tracassait autant, tu aurais pu me passer un coup de fil.

— Je me suis dit que tu n'apprécierais pas.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est toi qui m'as demandé de ne pas appeler.

— Je vois. Et tu m'as écoutée...

— C'était bien ce que tu voulais, non ?

Bien sûr que non ! J'aurais voulu qu'il se batte pour me garder, qu'il me demande de revenir avec lui. Qu'il me dise qu'il était désespérément amoureux de moi et qu'il ne pouvait vivre sans moi...

— Oui, c'est ce que je voulais... mais je suis surprise que tu m'aies écoutée.

Anatoly hoche la tête, puis il jette de nouveau un coup oeil sur sa moto.

— Mon assurance ne couvrira jamais ce genre de chose.

Le voilà qui remet ça avec son carénage !

— Demande une avance à tes clients. Tu en trouveras bien un qui acceptera.

Anatoly se réchauffe les mains sous son blouson de cuir et ironise.

— Les affaires ne vont pas fort, ces temps-ci. Tu ne connaîtrais pas quelqu'un qui ait besoin d'un détective privé, par hasard ?

Zut de zut ! C'est l'heure de vérité. Suis-je quelqu'un de bien ou une sale égoïste qui préfère éviter les situations embarrassantes plutôt que de donner à un homme dans le besoin l'occasion de gagner sa vie ?

— Non, je ne vois personne.

Et voilà ! J'ai la réponse à ma question : je suis une sale égoïste.

— Vraiment personne ?

A en juger le ton de sa voix, Anatoly cherche surtout à attirer mon attention sur l'état de ses finances...

— Personne ! Tous les petits copains de mes amies sont

désespérément fidèles.

— Ah bon.

Il hausse les épaules, puis se met à me détailler de bas en haut et de haut en bas.

— Tu as l'air en forme.

— Merci.

— En pleine forme.

Tiens ! Voilà mon ego malmené qui revient en force.

— Je voulais te dire... j'ai une autre chose en tête, depuis quelque temps.

— Ah oui ?

— La dernière fois que nous nous sommes parlé, tu voulais que je m'engage davantage vis-à-vis de toi.

— En effet.

— C'était il y a deux mois, et nous avons eu tous les deux le temps d'y penser.

Je sens les battements de mon coeur s'accélérer. Ça y est, il a réfléchi et il accepte que nous vivions en couple. Je vois

soudain mon avenir sous un jour bien meilleur !

Anatoly fait un pas en avant.

— Tu m'as manqué, Sophie. Nous étions bien, tous les deux. Si seulement tu n'avais pas cette idée fixe de passer à autre chose, nous pourrions reprendre là où nous en étions.

C'est ça. Et je recommencerai à me sentir mal dans ma peau ! Je m'approche de lui et j'effleure du doigt ses pectoraux.

— Anatoly... ?

J'ai de nouveau droit à son petit sourire sexy. Il se penche

tout près de moi.

— Oui... ?

— Tu peux prendre ton carénage avant et te le coller où je pense !

*« Poser des questions embarrassantes ne me dérange pas du tout. Ce sont les réponses qui me gênent. »*

C'est la Mort

Dena tient absolument à faire le point.

— Voyons voir si j'ai bien compris : Mélanie veut faire appel à un privé, Anatoly a besoin de nouveaux clients, mais

toi, tu refuses de les mettre en contact. C'est bien ça ?

— Absolument.

Nous sommes assises dans l'arrière-salle de la boutique de Dena, joliment baptisée Plaisirs coupables. Je viens de lui raconter ce qui s'est passé avec Mélanie et Eugène, sans oublier ma petite prise de bec avec Anatoly et son carénage avant. Dena se trouve être mon fournisseur favori en huiles

parfumées pour le corps, mais c'est aussi ma meilleure amie, et ce depuis le lycée. En général, chaque fois que j'ai un rapport difficile avec un ex - ou si le mari de mon ancien professeur et mentor est abattu juste après que je l'ai

dragué -, elle est la première personne que j'appelle. Mais ces derniers jours, elle était à Amsterdam pour participer à un salon professionnel sur les nouvelles tendances dans les milieux sado-maso.

— Sophie, ça n'a aucun sens. Jouer les détectives parce que ta propre vie est menacée ou parce que ta soeur est accusée à tort d'avoir assassiné son salaud de mari, c'est une chose, mais le faire juste pour ne pas avoir à répondre à deux ou trois questions innocentes d'Anatoly...

— Avec Anatoly, rien n'est innocent ! Le moindre échange avec ce mec me met les nerfs à vif ! Sauf en matière

de sexe... Anatoly prétend d'ailleurs que nous n'avons eu qu'une simple aventure.

— Tu veux dire que... tu préfères l'éviter ?

Dena croise ses jambes bronzées et passe la main dans ses cheveux noirs coupés court.

— La vraie raison qui te pousse à ne pas parler à Anatoly

de ce boulot, c'est peut-être que tu es en colère contre lui et que tu ne veux pas l'aider à faire des affaires ?

— Pas du tout, c'est faux !

Mais je vois bien à son regard sombre de Sicilienne que Dena est sceptique, et je sais que je n'arriverai pas à mentir plus longtemps.

— Bon, d'accord. Je suis peut-être un peu en rogne.

Mais dis-moi pourquoi je devrais lui refiler des clients ou l'aider en quoi que ce soit après ce qu'il m'a fait ?

— Puisque tu en parles, sache que j'ignore toujours ce qu'il t'a fait pour que tu lui en veuilles à ce point.

— Tu plaisantes ou quoi ? Nous nous fréquentions depuis presque un an, Dena. Un an ! Et je ne cherchais pas du tout à ce qu'il me passe la bague au doigt - tu saistrès bien que je ne veux pas me remarier. Je ne veux même pas vivre avec quelqu'un, j'ai trop besoin de mon espace vital. D'ailleurs, si j'emmenais un mec chez moi, quelle serait la réaction de M. Katz ? Il pourrait s'imaginer que j'essaie de le remplacer.

— Rassure-moi, tes relations avec ton chat et celles avec les mecs que tu fréquentes sont quand même d'une autre nature...

— Il est évident que ça n'a rien à voir ! Mon chat, je lui fais confiance. Mais nous nous égarons. Ce que j'attendais d'Anatoly, c'était qu'il admette qu'il était mon petit ami et qu'il accepte la monogamie. Mais même ça, il a refusé de le faire !

— Pourtant, quand vous étiez ensemble, il n'a jamais couché avec une autre fille, je me trompe ? Sophie, il voulait

juste avoir l'impression d'être libre.

— O.K., mais quelle fille serait assez folle pour laisser ce choix à son petit ami ?

— Moi ! Et je ne suis pas la seule. S'il a le choix, ça veut dire que moi aussi j'ai le choix, et c'est une très bonne chose.

Les hommes sont comme des sucettes See's Candy.

— Pardon ?

— Tu as bien entendu. Celles que je préfère, ce sont celles au chocolat, et neuf fois sur dix, c'est ce que j'achète quand je veux me faire plaisir. Mais il m'arrive d'avoir une envie folle de caramel ou de vanille, et si l'envie est vraiment forte, c'est ce que je prends. Pourquoi veux-tu que

je me limite aux sucettes en chocolat en ignorant toutes les autres par principe ?

— Mais moi, je n'ai envie que d'Anatoly !

— D'après ce que tu m'as dit, côté sexe, il assure. Un vrai pur-sang ! Seulement voilà, il ne veut pas s'engager sur le plan affectif. Alors cesse de te focaliser sur des choses qui n'en valent pas la peine ! Petit ami, petite amie ou monogamie, ce ne sont que des mots. Prends Anatoly comme il est. Un SBC, rien de plus.

— SBC ?

— Un Super Bon Coup ! Un mec avec qui tu couches et qui t'emmène aussi au restaurant, à l'occasion.

— J'ai dépassé ce stade. Pour moi, Anatoly est plus que ça. Je ressens pour lui bien plus qu'une simple attirance physique.

— Quand tu parles d'attirance, tu veux dire que tu l'aimes... Sophie, ne me dis pas que tu l'aimes ?

Je rétorque aussitôt :

— Non. Mais l'espace d'une seconde, j'ai cru que j'étais peut-être en train de tomber amoureuse de lui. Je n'avais pas encore touché le fond, mais j'ai senti que ça pourrait venir très vite.

— Mais il te rend cinglée !

Je hausse les épaules. Tout était si parfait au début...

Après l'avoir fréquenté pendant six mois, je me suis mis dans la tête qu'Anatoly était mon petit ami. Je me suis dit que si Anatoly ne sortait pas avec d'autres filles, c'est parce que la nature de nos relations ne lui permettait pas d'avoir un comportement déplacé, et non parce qu'il était incapable de caser quelques rendez-vous galants dans son agenda.

En dépit de ce que pense Dena, ce n'est pas toujours ce qu'on fait ou ce ne qu'on fait pas qui est important, c'est la raison qui vous pousse à le faire ou non. Il est évident qu'il ne ressentait pas avec la même intensité ce que moi je ressentais pour lui. Evidemment, on peut me rétorquer que je n'ai pas le droit de lui en vouloir sous prétexte qu'il n'est pas aussi attaché à moi que je le souhaiterais. Mais c'est plus fort que moi. Je ne supporte pas l'idée qu'il ne m'aime pas. Surtout après m'avoir donné tant de preuves du contraire.

Dena tripote nerveusement son stylo et soupire.

— Sophie, les hommes sont bons à des tas de choses, entre autres à nous accompagner à l'opéra. C'est comme porter un très beau bracelet ou un joli châle. Mais sur le plan des sentiments, ils ne font que nous décevoir. C'est pour ça que nous avons toutes besoin de bonnes copines.

Sophie, si ça ne va pas, si tu as besoin d'une épaule pour pleurer, appelle-moi. Si tu veux prendre ton pied, tu peux aussi m'appeler... je vends des vibromasseurs. Mais si tu meurs d'envie d'un instrument qui ne fonctionne pas avec des piles, alors là, c'est un homme qu'il te faut. Si tu suis ces règles élémentaires, tu n'auras jamais le coeur brisé.

— Si je comprends bien, tu ne crois pas en ce bon vieux

dicton : « Mieux vaut souffrir par amour que vivre sans amour. »

— Tu aimais ton premier mari et tu l'as perdu... ou plus exactement, tu l'as fichu à la porte. Mais le problème, c'est que tu as déjà donné ton coeur à quelqu'un et que ça n'a pas fonctionné. Pourquoi refaire la même erreur avec un homme qui est trop stupide pour faire le grand saut ?

Je ne peux m'empêcher de sourire. Dena est la seule personne que je connaisse qui soit à la fois impitoyable et d'un grand soutien. Je jette un coup d'oeil à ma montre et j'esquisse une grimace.

— Je dois y aller. Rick Wilkes a réussi à m'arranger une interview avec Flynn Fitzgerald cet après-midi, et je suis censée le retrouver à son QG de campagne de Pleasant Hill d'ici trois quarts d'heure.

— Rick... C'est bien le type que Mary Ann a rencontré à l'enterrement ?

— C'est bien lui.

— J'ai du mal à croire qu'une fille aussi coincée ait laissé un homme lui faire des avances pendant des obsèques.

J'aurais aimé être là pour le voir !

— Il valait mieux que tu n'y sois pas...

— Pourquoi ça ?

— Comme ça se passait à l'église, ça aurait fait mauvais genre que tu te transformes en torche en franchissant la porte !

Dena sourit.

— Fiche-moi le camp de mon bureau avant que je te donne une claque !

Lorsque je pénètre dans le QG de campagne de Fitzgerald,

je suis un peu déçue. Je m'étais attendue à me retrouver dans une ambiance type salle de marché de Wall Street, mais ici, personne ne semble particulièrement stressé ou sur les nerfs, et le seul exemple de multitâches visible, c'est une nana qui remplit des enveloppes tout en parlant au téléphone. La pièce n'est pas impressionnante non plus : lumières fluo, moquette grise - on est loin de l'image élitiste

que Fitzgerald donne sans le vouloir à ses électeurs.

— Bonjour Sophie !

Surprise, je fais un bond en l'air. Décidément, Johnny a le don de s'approcher de moi en catimini.

Il consulte sa montre.

— Dites-moi, vous êtes pile à l'heure ! Il est 16 heures pétantes.

— Je ne tenais pas à être en retard.

Je lui décoche un sourire tout ce qu'il y a de plus désintéressé,

car j'ai la sensation désagréable que les effusions verbales de Johnny sont sa façon à lui de flirter...

— Mais vous n'êtes pas en avance non plus ! Compte tenu du fait que vous venez de Frisco, c'est assez impressionnant

! Votre timing est parfait.

— Johnny... ! On dit San Francisco, jamais Frisco.

Johnny éclate de rire comme si j'avais sorti une blague géniale.

— Bon, d'accord. C'est noté. Vous autres citadins avez des problèmes avec certains mots... C'est assez marrant. A votre avis, y a-t-il un mot que les New-Yorkais détestent ?

Je ne sais pas, moi, certains l'appellent peut-être York...

— Johnny, je ne voudrais pas vous paraître impolie, mais vous pourriez peut-être prévenir Fitzgerald de mon arrivée ?

Une voix chaude et enjouée me lance :

— Je suis certain qu'il le sait déjà.

Je me retourne. Fitzgerald me sourit de ses dents blanches

à l'alignement parfait. Pour me regarder dans les yeux, il est obligé de lever la tête, ce qui me surprend assez, car malgré les talons de sept centimètres que je porte aujourd'hui, je ne fais jamais qu'un mètre soixante-dix ! Mais comme Fitzgerald a beaucoup de prestance, il donne l'illusion d'être plus grand.

Il me serre la main avec vigueur.

— Vous avez eu du mal à trouver ?

— Non... il m'a suffi de suivre le parfum de la victoire.

Il éclate de rire.

Johnny dit à son patron :

— Je vous appelle pour confirmer vos rendez-vous de demain. Bonne interview !

— Merci, Keyes.

Je suppose qu'il s'agit du nom de famille de Johnny.

Nous traversons la pièce principale et Fitzgerald me fait entrer dans un petit bureau.

— Merci beaucoup d'être venue. Je vous en prie, asseyez-vous.

Je pose ma veste sur le rebord de la chaise.

— C'est à moi de vous remercier ! C'est vous qui me rendez service.

— Ne soyez pas ridicule...

Fitzgerald ferme la porte avant de prendre place derrière son bureau en aggloméré.

— Les hommes politiques devraient toujours manifester de la gratitude envers les journalistes qui prennent le temps de parler avec eux. Vous seriez surprise d'apprendre le nombre de vos confrères qui écrivent des articles sans même prendre la peine d'interroger la personne dont ils parlent.

— Je vous remercie. Cependant, je tiens à préciser que mon article ne traitera pas de votre campagne en particulier mais des campagnes en général.

Je sors de mon sac un petit carnet et un stylo.

— Vous pourriez commencer par me dire comment se répartissent les responsabilités entre vos principaux collaborateurs.

— Vous savez, nous avons tous pas mal de casquettes...

Ma conseillère en communication passe une grande partie de son temps à corriger mes discours, et la personne chargée d'écrire mes discours passe des heures à s'adresser à la presse, et ainsi de suite.

— Si je comprends bien, les membres de votre équipe sont tous polyvalents.

— C'est ça, oui.

— La mort d'Eugène doit vous poser d'énormes problèmes... Je veux dire, compte tenu de la charge de travail.

— O'Reilly était un homme merveilleux, et nous le regrettons tous énormément. Mais j'ai un personnel incroyablement disponible et compétent, et je suis sûr qu'il saura relever ce nouveau défi.

— Quel était le rôle d'Eugène, exactement ?

Le sourire de Fitzgerald se fige un peu.



— Comme je viens de vous le dire, nous sommes tous coresponsables...

— Mais les responsabilités d'Eugène étaient plutôt axées sur quel type de problèmes ?

Pendant un instant, Fitzgerald reste muet, et je suis saisie d'un horrible soupçon. Peut-être vient-il de comprendre que

je ne suis pas venue ici pour les raisons que j'ai invoquées.

Est-ce ma petite jupe de cuir qui m'a trahie ? Seule Ann Coulter, la célèbre journaliste politique, est capable de faire son petit numéro en tenue en cuir (de droite !) Les autres doivent se contenter de porter des couleurs pastel, ou courir le risque qu'on crie à l'imposture !

Mais le visage de Fitzgerald se radoucit et il se renverse en arrière dans son fauteuil.

— Eugène faisait des recherches. Mais chaque campagne

est menée différemment, et je suis certain qu'Anne Brooke vous en dirait plus à ce sujet. Avez-vous déjà pris rendezvous avec elle ?

Je m'agite nerveusement sur ma chaise. Ça ne m'était même pas venu à l'idée !

— Je dois la voir bientôt...

Fitzgerald hausse les sourcils.

— Elle a accepté de se faire interviewer ? Je n'étais pas certain qu'elle soit d'accord dans la mesure où, vous le savez sans doute, la National Review a la réputation injuste d'être un peu orientée.

Zut ! Je viens de me faire piéger, et j'aurais dû m'en douter.

— Je lui ai dit la même chose qu'à vous. Le sujet de mon article n'est pas tant d'aborder les thèmes politiques des campagnes que les campagnes elles-mêmes.

Fitzgerald hoche la tête sans mot dire.

— En plus, je lui ai dit que j'étais impressionnée qu'elle ait le courage de dénoncer haut et fort la taxe sur la cigarette

malgré sa popularité au sein du parti démocrate.

— Ah oui... la taxe sur la cigarette ! C'est peut-être le seul sujet sur lequel nous soyons d'accord. Ça et Robert Louis Stevenson, l'école qu'elle a choisie pour son fils. J'y suis allé, moi aussi. Mais je trouve curieux qu'une femme qui refuse les bons-cadeaux pour l'école envoie son fils dans un pensionnat privé.

— Je suppose qu'elle a ses raisons.

Je n'en sais pas assez sur Brooke et sur la situation de son fils pour continuer à faire des commentaires. Je me sens trop mal à l'aise.

— Votre épouse et vous envisagez-vous d'y envoyer aussi vos enfants ?

Fitzgerald fronce le nez et regarde son bureau.

— Nous n'avons pas eu la joie d'avoir des enfants, mais nous envisageons d'en adopter.

— Je suis certaine que vous ferez un excellent père.

Je ne sais pas trop si c'est vrai. C'est un type charmant et qui possède des qualités de parfait gentleman, mais quelque chose me dit que ce n'est pas le genre de mec à lésiner sur les coups de baguette...

— Merci. Pour en revenir à Brooke, elle a mené jusqu'ici

une excellente campagne, mais je n'en attendais pas moins d'elle. C'est une femme très avisée.

J'hésite, pour choisir soigneusement mes mots.

— Je ne suis pas sûre que sa campagne soit aussi bonne que vous le dites. Depuis le début, elle passe plus de temps à s'expliquer sur « les affaires » qui la concernent - en particulier sa consommation de drogue — que de donner son avis sur les grands enjeux sociétaux. Sans parler de ce collaborateur qui s'est jeté par la fenêtre du quinzième étage de son QG de campagne ! J'ai tendance à penser que, lorsque les gens qui vous soutiennent commencent à se suicider, c'est plutôt mauvais signe...

Fitzgerald reste impassible.

— Ce qui est arrivé à ce garçon est tragique.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Il n'avait que vingt-deux ans, c'est beaucoup trop jeune pour mourir. C'est affreux.

— Mais il n'a pas été agressé, c'était bien un geste volontaire, n'est-ce pas ?

— La perte d'une vie est une tragédie, quelles que soient les circonstances. Quant à Brooke, elle n'aurait pas à défendre sa réputation si elle ne menait pas une vie que la morale réproouve... Ne vous méprenez pas, je n'ai rien de personnel contre cette femme. Je prie même pour elle tous les jours.

J'essaie d'imaginer les petites conversations intimes de Fitzgerald avec Dieu : « Seigneur, s'il vous plaît, aidez Anne

Brooke à revoir ses priorités. Faites qu'elle décide de devenir

mère au foyer, disons... juste avant novembre. »

— A ce que l'on dit, elle aurait trompé son dernier mari au moins trois fois, et quand O'Reilly m'a parlé de son avortement...

Fitzgerald stoppe net. Je n'en mettrais pas ma main à couper, mais je crois l'avoir vu tressaillir.

— C'est Eugène qui vous en a parlé ?

— Oui. Vous savez, je ne peux pas être toujours le premier à tout savoir.

Il rit, mais son rire me paraît forcé.

— Il a dû le lire dans un quelconque magazine.

— Donc, il la découvre après que la nouvelle est parue dans la presse ?

— Je ne m'en souviens plus très bien. Avez-vous l'intention

de comparer la campagne de Brooke à la mienne ?

— En effet. Eugène m'a dit que tous les gens qui participent à votre campagne sont devenus comme une grande famille. Tout le monde s'entraide.

— C'est vrai, nous sommes tous très soudés.

— Je l'ai bien vu aux obsèques d'Eugène. Rick Wilkes a fait un magnifique éloge du défunt, de même que cette femme... euh... quel est son nom déjà ? Celle qui a dit l'avoir rencontré pendant cette campagne...

— Maggie Gallagher. C'est ma conseillère en communication.

Elle et O'Reilly ont immédiatement sympathisé.

Je pense que leurs origines irlandaises y sont pour beaucoup.

— Gallagher est-elle ici, aujourd'hui ?

J'adopte le style Fitzgerald en appelant cette femme par son nom de famille. En Californie, tout le monde ou presque

s'appelle par son prénom, mais il est clair que Fitzgerald a une préférence pour les noms de famille.

— Non. Son mari doit subir une intervention chirurgicale, et elle sera absente pendant deux jours.

— Mon Dieu... C'est grave ?

— Il devrait s'en remettre. Voilà des années qu'il souffre du dos, et Gallagher et moi avons fini par le convaincre de subir une laminectomie.

En général, quand on se plaint du dos, c'est qu'on a une vie sexuelle insatisfaisante. Des tas de gens ont franchi le cap de l'adultère pour moins que ça. Dans son éloge funèbre, Gallagher a dit d'Eugène qu'il représentait un père pour elle, mais peut-être faut-il voir là-dessous quelques réminiscences freudiennes...

— O'Reilly a vraiment vu juste en nous comparant à une famille, poursuit Fitzgerald. L'unité de la famille, c'est précisément le thème de notre campagne. Les hommes et femmes politiques devraient appliquer au sein même de leur foyer les principes et les valeurs qu'ils défendent dans leur vie professionnelle. Voilà pourquoi la personnalité est si importante.

Fitzgerald commence à se prendre pour un de ses porteparoles

! Je décide d'intervenir.

— Faire campagne doit être une rude épreuve pour les nerfs, avec de tels enjeux... Il y a quelques semaines, Mélanie m'a dit qu'Eugène était un peu à cran. Comment faites-vous pour résister au stress, vous et votre équipe ?

— La prière nous aide beaucoup.

Le téléphone sonne. Fitzgerald me sourit comme pour s'excuser avant de décrocher.

Je l'observe attentivement tandis qu'il débite une série de « Je vois » et de « Intéressant » à son interlocuteur. Il y a quelque chose en lui qui me chiffonne... ses cheveux, je crois. C'est comme si tout ce gel cachait quelque chose, peut-être un début de calvitie... J'ai toujours été d'avis que les hommes qui tentent de dissimuler une chose aussi anodine qu'une perte de cheveux doivent dépenser une énergie folle à cacher tous leurs autres problèmes, et leurs erreurs.

Fitzgerald me dit en raccrochant :

— Mademoiselle Katz, je suis navré mais j'ai une affaire à

régler et j'ai bien peur de devoir écourter notre entretien.

— Je crois que je dispose de toutes les informations dont j'avais besoin pour l'instant. Mais si j'ai d'autres questions...

— N'hésitez pas à m'appeler.

Il se lève de son siège, attendant manifestement que je l'imite.

— Je me ferai un plaisir de vous aider pour tout ce qui est de mon ressort.

C'est bizarre, mais il n'a pas l'air très heureux. On le croirait même au bord de la nausée. Son « affaire à régler »

ne s'annonce pas comme une partie de plaisir.

— Je comprends. Pourriez-vous m'aider à obtenir un rendez-vous avec Maggie Gallagher et Rick...

— Mais bien sûr. Je suis désolé de vous faire fuir de la sorte, mais le maire d'Orinda est persuadé que je dois le rencontrer cet après-midi alors que j'aurais juré avoir pris ce rendez-vous pour demain. Mais tout ça n'a pas grand intérêt pour vous... Difficile d'être tous sur la même longueur d'onde !

— Je vous suis parfaitement.

Je range mon bloc dans mon sac, et il me raccompagne dans le couloir. Johnny, qui est assis à son bureau, juste devant la porte, s'empresse d'éteindre son ordinateur.

— L'interview s'est bien passée ?

Fitzgerald répond un peu trop vite :

— Très bien. Serez-vous absent pour la journée, Keyes ?

— C'était mon intention, mais si vous avez besoin de moi, je peux très bien rester.

— Non, non. Profitez bien de votre soirée.

Pourriez-vous

accompagner Mlle Katz jusqu'à sa voiture ?

— Avec plaisir !

— Parfait !

Je trouve Johnny est un peu trop ravi de la tâche qu'on vient de lui confier.

Fitzgerald se tourne une dernière fois vers moi.

— Mademoiselle Katz, j'ai été ravi de vous rencontrer...

Puis il disparaît dans son bureau, me laissant entre les mains de cet incompetent de Johnny qui me sourit bizarrement.

Je fonce vers l'ascenseur. Johnny a beaucoup de mal à suivre mon rythme, et je lui lance par-dessus mon épaule :

— Pas la peine de m'accompagner. Ça ira très bien.

— J'insiste !

Il bondit dans l'ascenseur à mes côtés et appuie sur le bouton censé nous conduire au rez-de-chaussée.

— Je pensais que l'interview durerait plus longtemps.

— Moi aussi, mais apparemment, Fitzgerald avait oublié son rendez-vous d'aujourd'hui avec le maire d'Orinda.

— Le maire d'Orinda ? Mais... ils n'ont pas rendez-vous aujourd'hui !

— Il semblerait que le maire se soit trompé en notant la date.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, et je presse le pas jusqu'à ma voiture.

— C'est moi qui confirme les rendez-vous de Fitzgerald.

Et à ma connaissance, il n'y a aucun rendez-vous de prévu avec le maire d'Orinda aujourd'hui, ni ce mois-ci, d'ailleurs.

A sa voix, on sent la panique le gagner.

— Je n'ai pas pu oublier une chose aussi importante.

Oh mon Dieu, et si jamais il avait raison ? Fitzgerald avait l'air particulièrement en rogne en sortant de son bureau.

Si j'ai vraiment foiré sur ce coup-là, je vais me retrouver dans un sacré pétrin !

— C'est possible.

Entre nous, je m'en fiche un peu.

Nous approchons de ma voiture, et je cherche désespérément mes clés dans mon sac.

— Voulez-vous dîner avec moi, ce soir ?

— Non.

Je sais que ma réponse est un peu cavalière, mais comme il est évident que Johnny et la subtilité font deux, ce n'est pas bien grave.

— Ça ne vous dit rien de venir ?

Décidément, la subtilité n'est pas son truc.

— Ecoutez, Johnny, vous m'avez l'air d'un brave garçon, mais...

— Je dois dîner avec Rick Wilkes au Max Opéra Café de Frisco et j'espérais que vous puissiez vous joindre à nous. Vous savez, celui sur Van Ness Street. Il m'invite pour mon anniversaire. C'était hier, mon anniversaire !

Vous pourriez peut-être amener votre amie Mary Ann avec vous, je crois que Rick l'aime beaucoup.

— Vous dînez avec Rick Wilkes ?

Ça pourrait sûrement m'être utile car j'ai besoin de parler à Rick. Et si je réussis à l'approcher dans un contexte social

autre qu'un enterrement, il se pourrait qu'il soit un peu plus

bavard que dans le cadre d'une interview très formelle.

— A quelle heure est ce dîner ?

Johnny est radieux.

— A 18 h 30. Vous pensez que Mary Ann viendra ?

Rick apprécierait...

— Je vous promets que je vais l'appeler. C'est très gentil à vous de nous inviter à votre dîner d'anniversaire.

D'autant

que nous sommes de simples amis.

— Pas de problème, ce sera très sympa !

Il consulte sa montre.

— Il faut que je vous laisse. Je veux me changer avant le dîner. Je tiens à vous faire honneur, chère amie.

Il me fait un clin d'oeil avant de tourner les talons et de se diriger dans la direction opposée.

Que voulez-vous, j'ai toujours attiré les winners...

Sur mon trajet de retour, j'appelle Mary Ann. Elle est tout de suite partante pour le dîner. Quelque chose me dit qu'elle s'intéresse elle aussi à Rick, ce qui me surprend un peu. Les hommes demandent toujours à Mary Ann de sortir avec eux, mais elle accepte rarement. Elle a beau être naïve, elle est très perspicace concernant le sexe opposé.

Revenir en ville me prend beaucoup plus de temps que je ne l'aurais cru. Voilà que je suis saisie d'une envie subite de frappuccino, mais impossible de dénicher un Starbucks (ce qui ne m'est pas arrivé depuis au moins dix ans !) Je me retrouve au beau milieu des embouteillages des sorties de bureaux, il y a un accident sur le Bay Bridge, etc.

Lorsque j'arrive tout près de chez moi, il ne me reste que quinze minutes avant de rejoindre le restaurant. Autant y aller directement... Mais le problème, c'est que je dois donner à manger à mon chat et que mes pauvres pieds n'en peuvent plus d'être coincés dans ces instruments de torture que mon designer a créés à leur intention !

Je monte en courant les trois étages qui me séparent de mon trois pièces et je vais illico dans la salle de bains, puis je me rue dans le salon pour appuyer sur la touche lecture de mon répondeur. Je m'assieds sur le bras de mon canapé en commençant à défaire les boucles de mes sandales.

C'est alors qu'une voix se fait entendre.

« Je sais très bien ce que vous vous proposez de faire, Sophie. »

Je fais un bond sur mon siège. Cette voix n'est pas normale, elle n'a même rien d'humain. Quelqu'un a laissé un message sur ma machine en utilisant un synthétiseur de voix.

« Vous savez ce qu'on dit, la curiosité est un vilain défaut, on dit même qu'elle tue les chats ! Ce serait vraiment dommage...

car... j'adore les chats. »

Fin du message. C'est tout.

Je baisse les yeux sur la chaussure que j'ai encore au pied en essayant de trouver un sens à ce que je viens d'entendre.

Je me répète à voix haute :

— « La curiosité est un vilain défaut, on dit même qu'elle tue les chats... »

Etait-ce une menace de mort ou une demande de donation de la SPA ?

Mais au fait, où est mon chat ?

Mon estomac se serre. Où est passé M. Katz ?

Je me lève d'un bond, et mon regard scanne rapidement la pièce, du rebord de la fenêtre au fauteuil et du fauteuil à la chauffeuse. Pas de chat ! Il n'est pas non plus sous la table basse ni sous la table du salon.

J'ouvre la bouche pour l'appeler, mais je suis trop terrifiée pour émettre le moindre son. Ce chat est forcément ici !

Je dois le trouver.

Je pars en boitillant en direction de la cuisine. Toujours rien. Bon, ce n'est pas le moment de céder à



la panique !

Il est peut-être en train de dormir dans ma chambre ou dans la chambre d'amis. Je vis dans un appartement, pas dans un château. Il me suffit de regarder dans les autres pièces.

Ce n'est même pas nécessaire, d'ailleurs. Si M. Katz est chez moi et en état de marcher sur ses quatre pattes, j'ai la solution pour le faire venir à moi. Je tends la main, et après une courte prière silencieuse, j'appuie sur le bouton de l'ouvre-boîte électrique.

Je garde les yeux fermés et je me dis, morte de trouille :

— Sophie, tu vas lui laisser le temps de venir en comptant jusqu'à dix... Un, deux...

Je sens quelque chose de doux m'effleurer les chevilles.

Je baisse les yeux : M. Katz est là ! Il me pousse du bout du nez et remue la queue en prévision du repas qui l'attend.

— Oh, merci mon Dieu !

Je tombe à genoux et j'essaie de le prendre dans mes bras.

Mais il s'échappe, préférant grimper sur la table de travail.

Il jette un regard impatient vers l'ouvre-boîte, puis il plisse ses yeux de félin et me fixe d'un air accusateur.

Soulagée, la voix encore toute tremblante, je le rassure.

— Je suis désolée, vraiment ! Je t'assure que tu l'auras, ton poisson frais.

M. Katz n'a pas l'air convaincu.

Je me lève pour sortir une boîte de Fancy Feast du placard et je l'agite sous son nez.

— Regarde comme c'est bon ! C'est pour toi, de la bonne

pâtée, comme toujours. Pas la peine de paniquer !

Je verse la moitié de la boîte dans son bol, puis je me rue

vers la chambre pour me changer. J'opte pour une jolie paire de Munros qui a l'avantage d'être très confortable.

Je suis parfaitement consciente qu'à chaque minute qui passe, ma voiture risque de se retrouver à la fourrière.

Ce coup de fil, c'était une farce, voilà tout. L'ennui, c'est que la dernière fois que j'ai eu un appel de

ce genre, c'était un tueur en série qui me faisait une blague...

Mais l'appel d'aujourd'hui est différent. Les vrais psychopathes tuent des chats, mais ils ne les aiment pas.

Tout le monde sait que la meilleure façon de détecter, dans un groupe d'enfants, lequel a le plus de risques de devenir un tueur en série, c'est d'essayer de savoir lequel aime torturer les animaux. Ce qui, soit dit en passant, est plutôt mauvais signe pour mon neveu, mais ça, c'est un autre problème...

En fait, je n'ai aucune raison valable de m'inquiéter.

Sauf que... j'aurais préféré que ce mec ne connaisse pas mon nom.

*« Pour ce qui est des hommes, je les préfère solides et silencieux. Ceux qui parlent m'ennuient. »*

C'est la Mort

Le temps que j'arrive au Max Opéra Café, Mary Ann, Johnny et Rick sont déjà attablés. Mary Ann et Rick sirotent un verre de Coca, et Johnny a opté pour un scotch.

— Bonjour ! Désolée de vous avoir fait attendre. J'ai dû me changer et, euh, donner à manger à mon chat. Mon gentil chat trop curieux.

J'observe la réaction de Rick et de Johnny. Je ne vois aucune raison qui aurait pu pousser l'un ou l'autre à laisser un message sur mon répondeur mais, d'un autre côté, je ne vois pas non plus qui aurait pu le faire...

C'est tout juste si Rick m'a écoutée. Il est bien trop occupé

à lorgner sur Mary Ann. Quant à Johnny, sa réaction est sans surprise. Il est toujours aussi enthousiaste.

— Vous aimez les chats ? J'aurais dû m'en douter rien qu'à vous voir ! Je ne vous parle pas de ces mémères à chat, bien sûr, mais on devine que vous avez cet amour en vous qui vous pousse à donner de l'affection à un animal. J'ai toujours voulu avoir un animal de compagnie, mais je suis allergique. Ceci dit, si jamais vous voulez me présenter à votre minou, je peux toujours prendre un antihistaminique avant.

A peine a-t-il fini sa phrase que le rouge de la honte monte à son front. Rick éclate de rire.

— Je me suis mal exprimé... Jamais je ne dirais une chose pareille ! C'est le mot qu'utilisait mon ex-petite amie... en parlant de son chat, bien sûr. Je vous assure que je parlais de votre animal !

Il se prend la tête dans les mains.

— Décidément, plus j'essaie de m'expliquer, plus je m'enfonce...

Mary Ann lui tapote l'épaule.

— Vous êtes juste un peu nerveux. Je trouve ça très mignon, pas toi, Sophie ?

Elle me lance un regard suppliant. Mary Ann a toujours été

plus compatissante que moi quand les gens sont gênés.

Tout en prenant place à table entre Johnny et Rick, je réponds à contrecœur :

— Bien sûr, c'est adorable. Mais pourquoi être aussi nerveux ? Nous sommes entre amis, à cette table, non ?

Johnny relève la tête et me sourit, apparemment soulagé.

— Merci de votre compréhension. Dès que je suis en présence d'une jolie femme, j'ai tendance à perdre mes moyens. Et quand cette femme se trouve être mon auteur favori, je suis fichu !

Une jeune serveuse s'approche et me tend le menu. Elle lorgne sur le verre vide de Johnny.

— Désirez-vous un autre scotch ?

— Avec plaisir. C'était du Macallan 18.

Il repousse sa chaise en me souriant.

— Excusez-moi, je fais un tour aux toilettes. Je reviens dans une minute.

Je le regarde s'éloigner, un peu perplexe.

— Il est toujours comme ça ?

Rick rigole.

— Oui, mais pas à ce point-là ! Je pense qu'il est très intimidé. Il faut dire que c'est un fan inconditionnel de vos livres, alors ça le bloque. En plus, ce qu'il a dit est vrai : dès qu'il se retrouve en compagnie d'une femme qui l'attire, il perd ses moyens. Donnez-lui une chance, ça le calmera.

— Même sans médicament ?

— Absolument. Il est un peu naïf et inexpérimenté, mais c'est un brave garçon. Je le considère un peu comme mon petit frère. Au travail, j'essaie de lui servir de mentor.

Mary Ann s'exclame :

— Comme c'est gentil à vous de le prendre sous votre aile ! Et de lui offrir un dîner pour son anniversaire. C'est très sympa.

— Des tas de gens lui ont payé un pot pour son anniversaire, hier, au bureau. Mais j'avais d'autres projets. C'est ma façon de lui prouver ma reconnaissance, et apparemment...

je suis récompensé de ma bonne action.

Il se penche un peu plus vers Mary Ann.

— Je suis content que vous soyez venue. Je me suis abstenu de vous demander notre numéro de téléphone à la cérémonie, l'autre jour. Ça ne se fait pas. Mais j'avoue y avoir pensé.

Mary Ann rosit et avale une gorgée de Coca. Rick lui plaît, c'est évident. C'est d'ailleurs compréhensible car ce type est sympa. A moins que...

Johnny s'assied près de moi.

— Me revoilà ! Je vous ai manqué ?

Je me mords les lèvres pour ne pas répondre.

Après avoir descendu deux Martini chocolat, je deviens plus indulgente envers Johnny. Au début, je le trouvais insupportable, il me paraît à présent vaguement ennuyeux.

J'espérais que Rick se mette à boire de l'alcool, ce qui est censé lui délier la langue, mais Mary Ann et lui s'en tiennent au régime sodas. S'il a l'air un peu ivre, c'est à cause

de Mary Ann, qui le met dans tous ses états. Lorsque l'un des serveurs s'approche du micro pour nous interpréter un grand succès de Broadway (au Max Opéra Café, tous les serveurs chantent, d'où le nom de l'établissement), Rick se tourne vers lui par politesse, mais le reste du temps, il n'a d'yeux que pour ma copine qui est en train de dévorer une Meaty Lasagna, une des spécialités du restaurant.

J'espérais pouvoir, mine de rien, orienter la conversation sur Eugène, afin que chacun me dise ce qu'il pense de lui sans avoir à poser de question précise. Mais quand arrive le moment de commander les desserts, personne n'a encore dit un mot sur Eugène, et je me dis qu'il est temps de changer de méthode.

J'attends que Mary Ann ait fini de nous vanter les avantages et les qualités des Juicy Tubes de Lancôme pour poser la question clé numéro un.

— Quand avez-vous rencontré Eugène pour la première

fois, tous les deux ?

Rick, qui était absorbé dans la contemplation des lèvres pulpeuses de Mary Ann, est le premier à me répondre.

— Vous dites... ? Je le connaissais depuis très longtemps.

Il travaillait avec mon père au FBI.

Johnny enchaîne :

— J'ai fait sa connaissance lorsque j'ai intégré l'équipe de Fitzgerald. Il était toujours gentil avec tout le monde, un mec vraiment chouette.

Il se met à rire.

— Vous avez entendu ce que je viens de dire ? J'ai utilisé

le mot « chouette » ! Plus personne ne dit plus ça, sauf moi, apparemment. Voyons voir si je peux l'utiliser de nouveau... Ces grissini sont vraiment chouettes !

Je fais des efforts surhumains pour ne pas lui en envoyer un à la figure.

— Qu'a-t-il fait, entre le moment où il a quitté le FBI et celui où il a rejoint l'équipe de Fitzgerald ?

Je me tourne vers Rick pour éviter que Johnny ne vienne encore mettre son grain de sel.

Rick tripote sa fourchette.

— Vous êtes une amie de Mélanie, je crois ?

— Nous sommes très proches, en effet.

— Dans ce cas, comment se fait-il quelle ne vous en ait jamais parlé ?

Sacrée bonne question !

— Quand je dis très proches, je veux dire que nos relations sont un peu celles d'une nièce avec sa tante. Je l'aime infiniment, mais je ne la vois pas tous les jours. Pour être précise, je dirais que Mélanie et moi n'étions plus en contact depuis son déménagement et son mariage avec Eugène. Il y a des choses dont elle ne m'a jamais parlé, et je me vois mal en train de lui poser des questions dans un moment pareil !

Johnny soupire.

— Pauvre Mélanie ! Je pense quelle a juste besoin de compagnie. C'est une femme si gentille... elle me rappelle un peu ma mère.

Rick a l'air songeur.

— Je suis sûr qu'elle aimerait ta mère. Elles sont toutes deux très pieuses et passionnées de lecture. Tu devrais peut-être les présenter.

— C'est une idée géniale ! Je vais très souvent déjeuner avec ma mère. La prochaine fois, je demanderai à Mélanie si

elle veut se joindre à nous. Elle a certainement besoin de se faire de nouveaux amis... Qu'en pensez-vous, Sophie ?

— Mais oui, c'est une excellente idée.

J'essaie d'imaginer le genre de parents qui ont pu engendrer un fils tel que Johnny. Non, mieux vaut ne pas creuser la question.

Je me tourne vers Rick.

— Au fait, vous étiez en train de me parler du travail d'Eugène...

— En effet.

Rick décoche un grand sourire à Johnny. Il est évident qu'il n'a pas très envie de répondre.

— Eugène a travaillé sur plusieurs campagnes électorales.

Il avait tellement de cordes à son arc... Mais pour ma part, je pense que son point fort était la recherche. Cet homme aurait dû être bibliothécaire.

— Attendez une minute, quel genre de recherches ? Il allait à la pêche aux ragots ?

— Je vous demande pardon ?

Je m'adosse à ma chaise. Je viens de penser à quelque chose... Rick baisse les yeux sur son assiette. Quant à Johnny, il a juste l'air perplexe.

— Fitzgerald l'a embauché comme privé, pour obtenir des renseignements sur nos adversaires. Et dans ce cas précis, sur Anne Brooke.

Rick réplique un peu trop vertement.

— Eugène avait le même boulot de base que tous les gens de l'équipe Fitzgerald : convaincre les électeurs de faire confiance à notre candidat, rien de plus. Notre travail, c'est de leur faire aimer Fitzgerald. Et ça ne s'obtient pas en démolissant la candidate de l'autre bord.

Je demande, incrédule :

— Vous êtes en train de me dire que Fitzgerald n'a pas embauché Eugène pour chercher des squelettes dans le placard de son adversaire ? Discréditer Brooke ne suffirait sans doute pas à rallier assez de suffrages à Fitzgerald pour lui permettre de gagner, mais ça pourrait suffire pour qu'il arrive ex aequo.

— Eugène est peut-être tombé par hasard sur quelques détails concernant la vie privée de Brooke, mais je ne pense pas que les écarts de conduite de Brooke dans le passé soient suffisamment graves pour faire pencher la balance dans l'autre camp. Si Fitzgerald essaie de donner à Brooke du fil à retordre, c'est uniquement pour défendre ses propres positions politiques et faire passer les solutions qu'il préconise. Je sais très bien qu'à San Francisco, les gens le considèrent comme un ultraconservateur, mais n'oubliez pas que dans le comté de Contra Costa, les gens considèrent

San

Francisco

comme

le

bastion

de

l'ultralibéralisme.

En défendant toutes les valeurs de la famille dans son programme, Fitzgerald touche la corde sensible de ses électeurs potentiels.

Johnny intervient :

— Fitzgerald a vraiment de grandes choses à dire sur la famille. Il sait que Dieu et la famille sont ce qu'il y a de plus important, mais il n'est pas de ces politiciens ringards qui pensent que la seule façon de s'amuser est d'emmener leur femme au pique-nique de la paroisse dans leur Espace familiale beige. Lui, il l'emmène à l'église en Sportrac vert !

C'est un mari cool, un évangéliste qui sait faire la fête !

J'ironise.

— Laissez-moi rire ! La réputation de Brooke est tellement mauvaise quelle a même fait la une des journaux de San Francisco. Si les électeurs aimaient Fitzgerald à ce point, ils lui donneraient une énorme avance dans les sondages. Or actuellement, il n'a pas plus de trois points d'avance sur son adversaire, ce qui correspond à la marge d'erreur de la plupart des sondages. Brooke est peut-être plus libérale pour les habitants de Contra Costa, mais les électeurs adhèrent à sa volonté de défendre des syndicats et ne comprennent pas la haine de Fitzgerald pour les contraceptifs. S'il campe sur ses positions, il risque fort de perdre la course. Sa seule façon de gagner, c'est que Brooke commette un suicide politique ! Ce qu'elle a l'air de faire très bien, d'ailleurs.

Rick grommelle.

— Un suicide politique ? Vous allez un peu loin.

Johnny l'interrompt :

— Je ne trouve pas ! Il faut être drôlement autodestructeur pour épouser ce spécialiste des brocolis ! Vous savez qu'elle est la femme du type qui a écrit Broccolifor Life ? Vous imaginez un peu le fric qu'il a dû se faire ?

Je sais, c'est assez vulgaire d'aborder le sujet, mais c'est marrant de...

J'ignore Johnny et je lève la main pour faire le compte des faux pas de Brooke sur mes doigts.

— Elle a été arrêtée à dix-sept ans pour conduite en état d'ivresse. Sous la pression, elle a reconnu prendre toutes sortes de drogues à l'université. A trente ans et des poussières, elle s'est fait avorter au



terme de ses trois mois de grossesse, et une ancienne collègue de bureau, du temps où elle travaillait dans le privé, prétend qu'elle a couché avec son patron pour obtenir une promotion et une augmentation. Nous savons aussi qu'elle a trompé son premier mari au moins deux fois. Comparé à cette femme, Clinton passerait presque pour une incarnation de la moralité ! Et voilà que maintenant, on l'accuse d'avoir fraudé le fisc et outrepassé l'une des innombrables règles sur le financement des campagnes... Mais personne n'était au courant de tout ça avant quelle annonce sa candidature pour le Congrès. Alors regardez-moi bien dans les yeux et redites-moi que Fitzgerald n'a pas embauché Eugène pour faire remonter ces infos et faire en sorte qu'il y ait des fuites dans les médias.

Rick est mal à l'aise. Malgré tous mes efforts, il évite soigneusement de me regarder dans les yeux. Puis il répond à contrecoeur :

— Les problèmes de Brooke nous ont rendu service, mais ça n'a rien à voir avec Eugène et le boulot qu'il a fait dans cette campagne.

C'est alors qu'une horde de serveurs fait irruption dans la salle avec un énorme gâteau au chocolat. Ils chantent tous en chœur, et en parfaite harmonie, leur version personnelle de « Joyeux Anniversaire ».

Johnny n'en revient pas.

— Vous avez fait ça pour moi ? C'est vraiment génial !

Franchement, c'est super, non ?

Je ne suis pas de cet avis, mais alors pas du tout ! Rick m'a menti, j'en suis sûre. Ce qui veut dire que j'avais raison concernant la recherche de squelettes... Certaines des accusations

avancées contre Brooke sont tellement graves que si jamais quelqu'un en apportait la preuve, il est probable qu'elle perdrait non seulement les élections mais aussi sa liberté. Si Eugène était en mesure de prouver qu'elle avait commis un acte très grave, elle aurait très bien pu n'avoir d'autre issue que de le faire taire à jamais, et vite. Une ambition politique sans limites alliée à une bonne dose d'instinct de survie, voilà une combinaison dangereuse.

Personnellement, je trouve ça terrifiant.

Le reste de la soirée se passe sans autre révélation.

Johnny

fait toujours des efforts pathétiques pour me conter fleurette, tandis que Rick et Mary Ann semblent de plus en plus amoureux. Nos routes se séparent après que Mary Ann et Rick ont échangé leur numéro de téléphone. Je donne moi aussi mon numéro... à Johnny, uniquement parce qu'il m'a promis de convaincre Maggie Gallagher de m'accorder une interview.

Je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi et me pelotonner sur mon canapé devant la télé. Mais tout espoir de retrouver un peu de calme s'envole lorsque je vois Anatoly assis devant ma porte.

Il me lance :

— Tu m'as menti.

— Comment ça ? Je ne t'ai même pas parlé.

— Tu m'as parlé pendant cinq minutes, l'autre jour.

C'était amplement suffisant. Il ne t'est jamais venu à l'idée que la raison pour laquelle je n'étais pas prêt à m'engager, c'est que tu es rarement sincère avec moi ?

J'accuse le coup.

— C'est la vraie raison ?

— Non, mais c'est une raison très plausible.

— Je crois que je te déteste.

Anatoly fait la grimace.

— Tu vois... un nouveau mensonge.

— Que fais-tu ici ?

— Ton amie Mélanie O'Reilly m'a appelé.

— Quoi... ? Mais pourquoi ? Et comment a-t-elle fait pour avoir ton numéro ?

Mon coeur bat à cent à l'heure.

— Je figure dans l'annuaire à la rubrique détectives privés. C'est ma vocation, au cas où tu l'aurais oublié.

— Non, je ne l'ai pas oublié...

J'insiste sur les deux derniers mots pour bien lui faire comprendre ce que je pense de sa condescendance.

— ... mais Mélanie n'a pas besoin de détective privé.

Je suis là.

Anatoly hausse les sourcils.

— Explique-moi en quoi tu peux l'aider ?

— Ça me paraît pourtant évident ! J'ai déjà réuni des infos pour elle.

Anatoly fait un pas en avant et pose les mains sur mes épaules.

— Je sais que je te l'ai déjà dit, mais comme tu ne m'écoutes jamais, je vais te le répéter... Tu n'es pas détective,

tu écris des livres. Tu ne passes pas ton temps à sillonner la ville pour essayer de débusquer des meurtriers.

— Je n'essaie pas de résoudre un meurtre, je glane juste des infos.

J'ouvre la porte d'accès à mon immeuble et je tente de la claquer au nez d'Anatoly, mais il est plus rapide que moi et se faufile dans l'entrée.

— Anatoly ! Je ne suis pas d'humeur à ça. Si tu veux me parler, appelle-moi. On ne se pointe pas comme ça chez moi sans prévenir !

— J'ai appelé sur ton fixe et ton portable, mais tu n'as pas daigné répondre.

— Et zut !

Je fouille dans mon sac à la recherche de mon portable.

— Je l'avais avec moi toute la journée, et tu n'as pas...

oh!

Je vois la mention « Vous avez reçu un appel » sur l'écran de mon Nokia. C'est vrai qu'il y avait pas mal de bruit, dans ce fichu restaurant.

Je grommelle :

— O.K., tu m'as téléphoné. Il n'empêche que tu n'aurais jamais dû te pointer ici sans m'en parler d'abord !

— C'est le moment ou jamais, non ? Donc, Mélanie m'a dit que Flynn Fitzgerald avait embauché Eugène pour dénicher des infos juteuses sur Anne Brooke.

Mélanie lui a raconté ça, à lui ?

— Dis-moi quelque chose que je ne suis pas censée savoir !

Il croise les bras et s'adosse au mur des boîtes aux lettres.

— Il se pourrait que la mort d'Eugène ait un mobile d'ordre politique.

J'ai du mal à cacher la panique qui m'envahit. Entendre cette thèse de la bouche de quelqu'un d'autre l'avalise, en quelque sorte. Et ça ne me plaît pas du tout.

— Mélanie m'a proposé une coquette somme pour enquêter sur la mort d'Eugène. Elle m'a même dit qu'elle voulait m'embaucher plus tôt, mais tu lui aurais dit que j'étais indisponible.

— C'est la vérité. Tu n'es pas disponible... du moins, sur le plan affectif.

— Sophie, j'ai accepté de m'occuper de cette affaire.

— Ah oui ?

Après tout, c'est peut-être une bonne chose. Il ne me lâchera pas tant que je ne lui aurai pas dit ce que je savais, alors autant lui donner les infos que j'ai déjà réunies.

Comme ça, je pourrai me concentrer sur mon prochain livre. Et si je dois absolument lui parler, eh bien, je le ferai ici, dans l'entrée. Il sera bien trop ignoble pour être sexy.

Mais Anatoly n'en a pas fini.

— Je vais dire à Mélanie que j'accepte à une condition : que tu ne sois en aucune façon impliquée dans cette enquête.

Pas question d'aller poser des questions aux gens ou de glaner des infos sur la mort d'Eugène O'Reilly !

Je n'en reviens pas.

— Pardon ? Qu'est-ce qui te donne le droit de mexclure de cette affaire ?

— Sophie, ces dernières années, tu as dérangé pas mal de gens dont certains étaient des assassins.

— Et je me suis retrouvée plusieurs fois avec un pistolet

pointé sur moi. D'ailleurs, tu l'as fait une fois, si ma mémoire est bonne...

— Tu brandissais une bouteille cassée...

— On ne jouait pas au jeu des ciseaux. Tu n'avais aucune

raison de renchérir sur moi.

Anatoly secoue la tête, un brin agacé.

— Je suis juste en train de te dire que tu as eu beaucoup de chance. Tu t'es comportée de manière stupide dans des situations extrêmement dangereuses, mais tu as réussi à rester en vie.

— Raison de plus pour que tu changes de ton !

Anatoly ignore la menace.

— Cette fois, il te faudra sans doute bien plus que de la chance. Si le mobile du meurtre a un rapport quelconque avec le travail d'Eugène au sein du FBI, ou pire encore, avec

son action dans la campagne de Fitzgerald, on ne pourra plus parler de meurtre mais d'assassinat. Pourchasser un tueur en série n'est déjà pas une partie de plaisir, mais se retrouver face à des assassins professionnels, c'est une autre

paire de manches ! Cette fois, je ne serai peut-être pas à même de te protéger.

Je ricane.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai pas besoin de ta protection !

— C'est trop dangereux, Sophie. Laisse-moi faire.

— En quoi es-tu plus qualifié que moi pour t'occuper de

cette affaire ? Attends, laisse-moi deviner... ça a sûrement un rapport avec le chromosome Y.

— Non. Juste avec le fait que j'ai servi dans les armées russe et israélienne.

— Être mercenaire ne te rend pas plus qualifié pour combattre des tueurs professionnels.

— Primo, je ne suis pas et je n'ai jamais été un mercenaire.

Lorsque je servais dans l'armée, j'étais citoyen des deux pays. Secundo, bien sûr que je suis plus qualifié !

C'est quoi un mercenaire, pour toi ?

Je me penche en avant et je le regarde droit dans les yeux.

— J'ai dit à Mélanie que je l'aiderais, et c'est bien ce que je compte faire.

— C'est en acceptant de me confier l'affaire que tu l'aideras le plus. C'est terminé pour toi, maintenant.

— Euh... je ne crois pas.

Anatoly me lance un regard furibond.

— Sophie, tu es en train de faire une énorme bêtise.

— Même si c'est vrai, je n'aurai à m'en prendre qu'à moi-même ! Sache que j'ai déjà interviewé Flynn Fitzgerald et son principal conseiller et que j'ai décroché un rendez-vous avec Anne Brooke.

O.K., là je viens de mentir, mais il n'a pas besoin de le savoir.

— Je suis déjà embarquée dans cette affaire. Si Mélanie veut t'embaucher, très bien, c'est son droit. Mais si tu envisages de résoudre cette énigme sans lui extorquer indûment des milliers de dollars, tu pourrais avoir besoin de coopérer avec moi au lieu de me traiter comme une enfant gâtée de cinq ans !

— Il serait plus simple de te traiter en adulte si tu commençais par te comporter comme telle.

— Venant d'un homme qui a acheté il y a trois mois des chaises longues pour meubler son salon, c'est plutôt cocasse.

— Elles sont très confortables !

— Tu parles... ! Bon, je dois monter, maintenant.

Anatoly sourit bêtement.

— C'est une invitation ?

— Oui. Je t'invite à sortir de cet immeuble avant que je n'appelle la police.

— La police ?

Anatoly rigole.

— Ils continuent à prendre tes appels ?

— Dehors !

Anatoly secoue la tête d'un air résigné.

— Si je comprends bien, il n'y a rien à faire pour te convaincre de cesser d'enquêter sur cette affaire ?

— Absolument rien.

— Parfait.

Anatoly ouvre la porte d'un geste brusque.

— Je t'appellerai pour que tu me dises quelles infos tu as obtenues jusqu'ici, et je t'accompagnerai pour ton interview avec Anne Brooke.

— Tu n'iras pas à cette interview.

— Si tu ne m'invites pas, je parlerai à ses partisans de l'époque où tu as signé une pétition en faveur de la peine de mort. Et elle refusera de te voir.

— Tu n'oserais quand même pas...

Anatoly hausse les sourcils puis se dirige lentement vers la rue, me laissant toute à ma frustration.

Ce n'est qu'une fois de retour dans mon appartement que je prends conscience d'avoir insisté pour faire une chose que je n'avais pas envie de faire.

Je jure entre mes dents et je me laisse tomber sur la causeuse où M. Katz dort. Et si le message téléphonique à propos de mon chat était bien une menace de mort ?

Peut-être que mon mystérieux correspondant était l'assassin

d'Eugène, et il a décidé que je serais sa prochaine victime.

Il faut absolument que j'appelle Anatoly sur-le-champ pour

lui dire que j'ai changé d'avis.

Mais si je mets mon projet à exécution, j'imagine déjà son air suffisant...

Non. Je ne peux plus reculer maintenant. Il y a très peu de choses en ce bas monde qui valent la peine de risquer sa

vie. Mettre Anatoly en colère en est assurément une.

*« Les hommes politiques ressemblent à des personnages de dessins animés. Avec quelques répliques qui font mouche et le soutien de grandes entreprises, ils arrivent à convaincre les gens d'excuser leur comportement violent ou stupide et de les apprécier. »*

C'est la Mort

Marcus me demande en me passant la main dans les cheveux :

— J'ai bien entendu ? Tu vas enquêter sur le meurtre d'Eugène O'Reilly alors que tu n'en as pas envie et en plus, voilà que Dark Vador menace ton chat ?

Son beau visage de Black esquisse une grimace. Il nage en pleine confusion.

Assise devant la glace, je soupire en jetant un coup d'oeil sur le salon de coiffure de Marcus, Oh-La-La. Une des raisons qui me font préférer ce salon c'est que les fauteuils sont placés assez loin les uns des autres, et que la musique n'est pas trop forte, ce qui permet de parler à son coiffeur sans risquer d'être entendue par des oreilles indiscrètes.

En plus, on y sert gracieusement des cappuccinos et des mimosas.

Marcus s'agite en secouant ses dreadlocks miniatures parfaitement entretenues.

— Je n'y comprends plus rien.

— Ce que je veux dire, c'est que je suis partagée entre l'envie de continuer ou de tout arrêter. Mais la balance penche du premier côté. Pourquoi, c'est ce que j'aimerais bien savoir.

— C'est peut-être parce que tu tiens à aider ton mentor ?

— Ça, c'était l'excuse de départ, mais je ne suis pas sûre que ça tienne toujours. Mélanie m'a demandé de contacter Anatoly car elle souhaitait lui confier l'enquête. C'est moi qui lui ai glissé en douce que je pouvais très bien me débrouiller toute seule en jouant les détectives amateurs.

Donc, en théorie, Anatoly avait raison quand il m'a dit qu'à partir du moment où il reprenait l'affaire, je n'avais plus d'obligation envers Mélanie.

— Il avait raison en théorie ? Mais voyons, chérie, il a entièrement raison ! Choisis l'adverbe que tu veux et place-le devant le mot « raison », tu arriveras à la même conclusion que moi.

Un peu vexée, je rétorque :

— Très bien. Mais ça ne m'empêchera pas de continuer cette enquête.

— Parce que tu en meurs d'envie.



— Oui.

— Alors que tu n'es pas sûre de le vouloir...

— Ne me demande pas pourquoi, mais j'ai besoin de le faire pour Mélanie, parce que j'ai le sentiment de n'avoir pas fait grand-chose pour elle jusqu'ici.

Je tente de tourner la tête vers Marcus, mais il la maintient fermement face à la glace. Je suis obligée de continuer le dialogue avec mon miroir.

— En plus, si je stoppe mon enquête maintenant, Anatoly va croire que c'est parce qu'il me l'a ordonné ! Je ne peux pas lui laisser ce plaisir.

— Ça prouve au moins une chose.

— Laquelle ?

— Tu as compris que c'était de la folie.

— Mais non, pas du tout. Tu te souviens de ce que tu m'as dit juste après que j'ai surpris mon ex-petit mari bien-aimé en train de s'envoyer en l'air avec cette danseuse ?

— J'ai dit que c'était un salaud.

— Exact. Mais tu m'as dit aussi qu'un jour, je deviendrais un écrivain célèbre et que je pourrais étaler ma réussite sous le nez de Scott. Et que chaque jour que Dieu fait, il souffrirait d'avoir raté sa chance de récolter les lauriers de mon oeuvre, et que j'en tirerais une immense satisfaction.

Marcus sourit.

— Regarde-toi maintenant... Ton bouquin C'est la Mort est sur la liste des best-sellers du New York Times depuis cinq semaines d'affilée. Je suis la sagesse même, ma belle. Tout ce que je dis se réalise.

— Non, pas du tout. Parce que Scott a disparu de la circulation et que je n'ai pas eu l'occasion de lui balancer tout ça à la figure ! Il doit vivre comme un roi quelque part dans un pays du tiers-monde où le jeu est autorisé par la loi et où les femmes se donnent pour une bouchée de pain ! La revanche n'est valable que si ceux dont on veut se venger le savent !

— Qu'essaies-tu de me dire ?

— Que je ne veux pas refaire deux fois la même erreur.

Je suis vraiment en colère contre Anatoly et je veux lui montrer que je suis meilleure que lui dans son boulot.

C'est

ma seule chance de le rendre malheureux, je ne peux tout de même pas laisser passer une occasion pareille.

— O.K., maintenant, tu nous joues les Kathy Bâtes dans Misery...

— Je ne suis pas folle ! Mais je reconnais que je peux paraître... disons, un peu borderline. Si j'attribuais à l'un des personnages de mes romans ce genre de motivation, Publishers Weekly me descendrait en flammes. C'est pour ça qu'il faut m'aider à trouver un bon prétexte. Mélanie m'a laissé cinq messages pour me demander de passer la main à Anatoly, et je dois trouver le moyen de la faire changer d'avis.

— Mais... tu n'as pas déjà suffisamment de boulot pour jouer à ce petit jeu ? Si ma mémoire est bonne, tu devais écrire un nouveau livre, non ?

— Oui, bien sûr. Mais enfin, Marcus, il ne t'est pas venu à l'esprit qu'enquêter sur cette affaire pourrait m'aider à écrire mon prochain bouquin ? Jouer les détectives amateurs dans la vraie vie, c'est l'idéal pour trouver une idée d'intrigue bien pépère !

— Ça n'a rien à voir avec un travail de recherche...

— Bien sûr que non, mais si quelqu'un me pose des questions à ce sujet, c'est ce que je répondrai. Je la tiens, ma motivation ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? Je ne suis pas totalement idiote...

— Inutile de te sous-estimer, tu as dépassé ce stade.

Maintenant, tu deviens carrément idiote.

Marcus branche son fer à friser.

— Chérie, regarde un peu dans quelle situation tu vas te

fouir ! Tu l'as dit toi-même, le mobile de ce meurtre est peut-être politique. Il est possible qu'Eugène ait fait sortir de ses gonds la démocrate qu'il ne fallait pas titiller.

— Ne sois pas ridicule. Les démocrates ne sont pas des tueurs.

Je parle d'un ton convaincu, mais je ne le suis pas tant que ça.

Tout en me faisant une raie sur le côté, Marcus répond :

— En es-tu aussi sûre ? C'est peut-être la nouvelle stratégie du parti pour obtenir le soutien de la National Rifle Association. Et puis, il y a ce message sur le chat.

Pour moi, c'est un langage codé, et ce sont les agents du gouvernement qui utilisent ce type de langage, non ? Tu sais comment ils parlent...

Il se penche vers son oreille et lui dit d'une voix théâtrale

— Ici, la mer de la tranquillité, l'aigle a atterri.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

— C'est tiré d'un vieux film de Sean Penn... si ma mémoire est bonne. Bref, ton histoire de chat signifie probablement que tu as affaire à un homme politique qui veut obtenir le soutien des associations extrémistes pour les droits des animaux. Or il se trouve que Miss Brooke a récemment annoncé qu'elle allait faire un énorme chèque pour aider à sauver quelques crapauds en voie de disparition.

Il se pourrait que tu aies affaire à un nouveau Staline !

— Je me garderai bien de porter un quelconque jugement

sur Anne Brooke avant de l'avoir rencontrée, mais je dois dire que je la vois mal succéder à Staline !

Marcus s'attaque à mes pointes fourchues avec de magnifiques ciseaux argentés.

— Ils ont quelques points communs. J'ai vu une interview d'elle sur Channel News, au JT du matin...

— Si je ne m'abuse, tu m'as bien dit le mois dernier que tu

allais consacrer tes matinées à lire tes auteurs préférés ?

— C'est ce que je comptais faire, oui, mais quelqu'un s'est enfui avec mon bouquin de Lee Nichols avant que j'aie la moindre chance de m'y plonger.

Je fais la grimace.

— Je t'ai dit que j'allais te le rendre la semaine dernière, c'est ça ?

— En effet, et je suis très fâché. Mais revenons à Anne.

J'ai vu son interview, et notre amie est vraiment en train de sombrer dans la paranoïa. Elle s'est plainte d'être maltraitée

par les médias, ce qui - comme tu le sais - est une autre façon de dire qu'elle veut contrôler les médias. Et n'oublie pas que Staline a fait semblant de s'intéresser à l'enseignement

de Lénine. Dans la même interview, Brooke a cité les paroles d'une chanson de Lennon tirée de son album Imagine, ou un autre, je ne sais plus. Et pour couronner le tout, j'ai entendu dire que la compagnie d'assurances de Brooke est State Farm.

Je plisse le front.

— En quoi est-ce si important ?

— Tu plaisantes ou quoi ? Chérie, où crois-tu que Staline

ait envoyé tous ces pauvres paysans ? A la State Farm ! Au kolkhoz, si tu préfères...

— Ce que tu peux être bête ! Ça n'a rien à voir avec la compagnie d'assurances... !

— C'est quand même un signe.

Je regarde les petits bouts de cheveux tomber sur le carrelage de marbre crème.

— Je veux faire cette enquête, Marcus.

Il pousse un grand soupir.

— J'ignore pourquoi je m'entête à croire que tu suivras un jour mes conseils. Tu ne serais pas toi si tu devenais raisonnable du jour au lendemain...

— Raisonnable ? Venant d'un homme qui s'amuse à comparer le chanteur vedette des Beatles au fondateur du parti communiste, j'adore !

— John a écrit une chanson entière pour dire aux gens d'imaginer un monde sans religion où règne le partage...

Ce n'est jamais qu'une version rock du Manifeste communiste

! Sérieusement, je me fais du souci pour toi, Sophie.

Je

déteste l'idée que quelqu'un puisse s'en prendre ne serait-ce

qu'à un de tes cheveux traité par mes soins...

— Personne ne me fera de mal. Je suis tout à fait capable

d'enquêter sur cette affaire... avec l'aide de mes amis. Je peux compter sur toi pour m'aider à mener à bien cette mission ?

Marcus arrête de me couper les cheveux et fait semblant de réfléchir à la question.

— Tu me demandes si je suis prêt à t'aider à mettre ta vie en danger sans bonne raison ? Hmm, je crois que je penche pour le non.

— Est-ce que tu m'aideras au moins à trouver une bonne raison à fournir à Mélanie pour expliquer que je ne lâche pas l'affaire ?

— Dis-lui... ça y est, je sais ! Dis-lui qu'Anatoly est un excellent privé, mais que c'est un ancien alcoolique et que tu dois travailler avec lui pour être sûre qu'il ne fait pas d'écarts.

— Tu sais que j'adore ton idée ! Le problème, c'est si jamais elle en parle à Anatoly...

— Dis-lui qu'il vient de rejoindre les Alcooliques Anonymes et qu'il ne veut pas que ça se sache. A mon avis, ou bien elle le virera, auquel cas tu auras ta revanche et tu seras plus relax, ou bien elle te demandera de l'avoir à l'oeil, ce qui signifie que tu devras continuer l'enquête.

C'est bien ce que tu souhaites inconsciemment, non ?

— Marcus, tu es un génie !

— C'est évident ! Si on me trouve brillant, ce n'est pas seulement à cause de mon sourire.

A peine sortie du salon de coiffure, j'appelle Mélanie.

Je suis surprise de constater que je n'ai aucun mal à la convaincre de l'alcoolisme d'Anatoly. Ni à ce qu'elle me donne son accord pour poursuivre l'enquête. Je la soupçonne d'avoir embauché Anatoly parce qu'elle se sentait coupable vis-à-vis de moi. L'idée de me mettre en danger en me demandant d'enquêter sur un meurtre l'a sans doute mise mal à l'aise. Mais ceci mis à part, je suis convaincue qu'elle souhaitait mon concours sur cette affaire. Mélanie veut que les gens aient une idée positive de son défunt mari, et elle sait que si Anatoly ou moi dénichons des infos

susceptibles de donner une image négative d'Eugène, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ces infos ne soient pas diffusées dans les journaux. Même s'il faut pour cela que je m'abstienne de divulguer à la police une info sur un acte criminel. Anatoly ferait sans doute la même chose sans que je le lui demande, mais ça, elle l'ignore.

C'est donc pour moi du gagnant-gagnant. Je peux être utile à une femme qui a besoin d'aide tout en restant aux côtés de mon phallocrate d'ex. Pas de doute, au niveau politique, je fais déjà des progrès.

*« Un peu de concurrence n'a jamais fait de mal à personne.*

*Sauf aux losers, naturellement. »*

C'est la Mort

— Ces serviettes ont une drôle d'odeur.

Je lance un regard en coin à Leah avant de renifler ma serviette. Quatre jours se sont écoulés depuis que j'ai dit à Marcus que je continuerais d'enquêter sur la mort violente d'Eugène, et je viens juste d'annoncer la nouvelle à ma soeur. Nous nous sommes donné rendez-vous dans un nouveau restaurant situé au centre-ville de Pleasanton.

Nous avons choisi cet endroit pour deux raisons. La première, c'est quelle veut tester ce restaurant pour un mariage, plus précisément pour la cérémonie de remise des cadeaux. Et la seconde, c'est que dans quelques heures, je vais rencontrer Anne Brooke dans son QG de campagne de Livermore, à deux pas d'ici. Je me suis débrouillée pour décrocher un rendez-vous en me présentant comme journaliste free-lance et en précisant que je travaillais pour le magazine Tikkun, une publication juive bien connue pour ses positions libérales. En fait, je n'ai jamais lu Tikkun (j'ai été découragée par le manque de tuyaux ou de conseils sur la mode et les potins people...), mais j'en sais suffisamment sur les causes qu'ils défendent pour convaincre Brooke et son équipe que j'écris pour eux. La bonne nouvelle concernant cet entretien, c'est qu'Anatoly n'est pas du tout au courant ! Je lui ai donné rendez-vous cet après-midi à la boulangerie Boudin, sur le Fisherman's Wharf, pour que nous fixions de nouvelles règles du jeu.

Le temps qu'il comprenne que je ne viendrai jamais à son rendez-vous, il sera trop tard pour réagir.

Leah semble lire dans mes pensées.

— Cesse de te focaliser sur Anatoly et dis-moi ce que tu penses de cette odeur.

— C'est une odeur d'assouplissant. Au fait, comment as-tu deviné que je pensais à Anatoly ?

Elle me répond avec un soupir désapprobateur.

— C'est à cause de cette petite lueur malicieuse dans tes yeux.

— Je n'avais aucune idée malicieuse, du moins pas au sens où tu l'entends.

— Bref... Si la direction de ce restaurant n'accepte pas d'opter pour la lavande, il est hors de question que je recommande l'établissement à mon client. D'autant que j'ai des sentiments mitigés sur la vaisselle. Pourquoi serventils

de la cuisine continentale sur des assiettes décorées de fleurs de lys ?

— C'est peut-être pour rappeler à leurs clients qu'ils servent des frites à la française...

En fait, j'aime bien ce restaurant. Il est clair, spacieux, et la patronne m'a prise pour le prof de gym de sa cassette vidéo.

Je tente de changer de sujet, pour que la conversation ne s'éternise pas sur le service de table.

— Mélanie ne pense pas que l'implication d'Eugène avec le FBI ait quoi que ce soit à voir avec sa mort. Elle m'a dit que son mari passait le plus clair de son temps derrière un bureau, et le peu de terrain qu'il faisait était du travail clandestin. Donc, à deux ou trois exceptions près, les truands qu'Eugène a permis de coffrer ne savent même pas qu'il est à l'origine de leur arrestation. En plus, elle m'a fait remarquer que lorsqu'un mec veut reprendre des activités criminelles à sa sortie de prison, il ne va pas s'amuser à traquer l'homme qui l'a arrêté ! Il a plutôt tendance à rester à bonne distance des flics et des fédéraux,

et à traîner avec des truands dans son genre.

— Mmm, fascinant... A propos, tu sais que les frites dites « à la française » sont à peu près aussi françaises que celles des McDo ?

Leah jette un nouveau regard sur la porcelaine à fleurs de lys et marque sa désapprobation d'un claquement de langue. J'aurais mieux fait de ne pas tenter de changer de sujet. Il y a toujours eu une règle tacite dans la famille : Leah et maman sont les seules à choisir les sujets de conversation, mon défunt père et moi étant chargés de calmer tout le monde.

J'essaie quand même de la raisonner.

— Leah, personne ne remarquera que le motif de l'assiette ne fait pas référence aux origines culturelles de l'omelette qui est servie dedans !

— Consciemment, non. Mais les gens peuvent très bien s'en aller avec le sentiment que tout n'était pas parfait. Ils n'ont pas forcément besoin d'avoir conscience d'une chose pour réagir. C'est d'ailleurs la raison d'être de la publicité subliminale.

Que voulez-vous répondre à ça ?

J'examine mon assiette à pain avec un intérêt nouveau.

Ces fleurs de lys sont-elles en train de m'envoyer des messages subliminaux ? Vais-je sortir d'ici avec le besoin urgent de distribuer des gâteaux aux plus démunis tout en portant le nouveau parfum Yves Saint-Laurent ?

Leah insiste.

— A propos de motivations inconscientes, tu m'as bien dit que tu allais continuer à aider Mélanie à mettre la main sur l'assassin de son mari ? Mais... est-ce que tu t'es interrogée sur les raisons exactes qui te poussent à le faire ? Pourquoi est-ce si important pour toi ?

— En effet, j'y ai réfléchi.

Et je lui sers le baratin que j'ai déjà servi à Marcus, en insistant sur mon besoin d'humilier Anatoly.

— Il a été tellement condescendant en m'annonçant que je n'avais plus rien à voir avec cette affaire ! Alors je vais lui montrer qu'en faisant peu de cas de mes talents d'enquêtrice, il est totalement à côté de la plaque. Je suis tout fait capable de résoudre cette histoire, et même plus vite que lui. Et lorsque je l'aurai battu à son propre jeu, je serai prête à commencer une nouvelle vie sans lui. Et en fin

de compte, quand il sera trop tard, il prendra conscience d'avoir perdu au moment même où il m'a laissé tomber.

Leah m'observe pendant une bonne minute avant de parler. Puis elle se décide à rompre le silence.

— Tu ferais un excellent cas pour un psy.

Je pose mes coudes sur la table en ignorant son regard désapprobateur.

— Bon, j'ai compris. De toute évidence, tu as une théorie sur ce qui motive mes actes, alors pourquoi ne pas m'en faire part ?

Leah détourne les yeux. Elle semble avoir un cas de conscience.

— Toi seule peut répondre à cette question.

— Quoi ? Depuis quand gardes-tu tes opinions pour toi ? Serais-tu possédée par un extraterrestre impartial ?

— Je ne voulais pas c'en parler, mais... je suis en train de suivre une thérapie.

— Sans blague ! Tu m'as toujours dit que la seule thérapie que tu suivrais devait obligatoirement passer par des soldes de chaussures Nordstrom et une carte American Express...

— C'est Jo-Jo qui m'a fait changer d'avis. Tu te souviens d'elle ? C'est une des femmes de la Junior League. Elle a trente-neuf ans et il y a peu de temps encore, elle n'avait jamais eu de liaison durable, deux semaines tout au plus.

Récemment, elle a commencé à consulter un psy qui l'a aidée à prendre conscience qu'elle prenait le mauvais chemin.

Et maintenant, après moins de deux ans de thérapie au rythme d'une séance par semaine, elle a réussi à mettre le grappin sur un chirurgien plasticien qui l'a demandée en mariage. Jo-Jo est impatiente de vivre une vie faite d'amour,

de sécurité... sans parler de la liposuccion gratuite. J'ai aussitôt pris rendez-vous avec ce psy et il m'a dit que je devais laisser les gens de mon entourage trouver tout seuls quels sont leurs problèmes.



— Donc, tu penses que j'ai un problème.

— Plusieurs ! Bien trop pour pouvoir les compter sur les doigts de la main. Mais mon psy m'a dit aussi qu'en étant trop critique avec les gens, je risque de les faire fuir.

Je n'ai donc aucune intention de te critiquer tant que tu restes à portée de voix !

— Pourtant, quand tu dis que je suis « un excellent cas pour un psy », je prends ça comme une critique...

— Ça m'a échappé, excuse-moi.

Elle décoche un sourire radieux au serveur qui lui apporte une assiette de crêpes chaudes à la ricotta et pose devant moi un ragoût à base de fruits de mer.

Je demande à Leah :

— Quel est ton but, exactement ? Consulter ce psy jusqu'à

ce que tu te déniches un médecin prêt à t'épouser ?

J'avale une grosse bouchée de ragoût. Pas terrible !

C'est peut-être l'occasion idéale pour commencer mon prochain régime.

— Je n'ai pas besoin d'épouser un médecin. Un avocat ou un dentiste ferait très bien l'affaire. Les frais d'assurance pour les dents sont tellement élevés par les temps qui courent... Et encore, ça ne couvre jamais l'aspect esthétique.

— Mais tu penses que j'ai des problèmes... Puis-je te rappeler que tu étais une femme mariée il n'y a pas si longtemps et que tu as détesté l'expérience !

Leah semble surprise.

— Je ne pouvais pas sentir mon mari, mais la vie de femme mariée, l'appartenance à une cellule familiale, ça me plaisait bien ! J'adorais exhiber mon alliance, et le seul fait d'avoir rayé « me marier » de la liste des choses à faire me donnait le moral. Si je pouvais simplement avoir le statut de femme mariée sans être obligée d'avoir un mari, ma vie serait parfaite.

— Tu pourrais peut-être devenir lesbienne et te pacser...

Je me force à avaler une nouvelle bouchée. Les crêpes de Leah ont l'air bien meilleures que mon plat.

— Je l'ai envisagé, mais quelque chose me dit que vivre avec une femme serait encore pire que vivre avec un homme. Tu te rends compte, si je choisissais une femme qui me ressemble... ?

Horriifiée, je réprime un hoquet.

— Mon Dieu ! Ce serait insupportable.

Elle hoche la tête avec un sourire amusé.

— Je crois, oui. Ce serait bien trop beau.

Nous éclatons de rire, mais ce moment complice entre soeurs est interrompu par la sonnerie de mon portable.

Leah jette un oeil noir sur mon sac.

— Franchement, Sophie, tu me déçois. Les gens qui laissent leur portable allumé dans les restaurants chic sont soit des ados mal élevés, soit des nouveaux riches.

Je proteste, sans prendre la peine de lui faire remarquer qu'elle n'est pas forcément un modèle du bon goût.

— C'est peut-être important.

Je réussis à extirper mon téléphone de mon sac.

— C'est Mélanie. Tu préfères que je la prenne dehors ?

Leah fait un geste vers les toilettes.

— Tu peux toujours t'isoler là-bas.

Je me lève et me dirige vers les toilettes en me demandant ce qu'Emily Post, la grande prêtresse des bonnes manières, dirait des règles du savoir-vivre sur l'utilisation des portables dans les toilettes ! Je me retrouve devant la porte d'un des box.

— Bonjour, Mélanie. Tout va bien ?

Elle répond sans trop de conviction.

— Je crois, oui. Je viens de recevoir un appel des plus étranges de Flynn Fitzgerald.

— Ah oui ?

— Au début, je croyais qu'il m'appelait uniquement pour savoir si je tenais le coup. Mais au fil de la conversation, il m'est apparu clairement que le véritable objet de son appel, c'était d'en savoir plus sur vous.

— Sur moi ? Mais que cherchait-il à savoir ?

— Depuis combien de temps nous sommes amies, si vous avez publié d'autres articles traitant de politique, si vous avez des liens avec d'autres publications. Ce genre de choses... Apparemment, il

croit que vous travaillez pour la National Review.

Je prends appui sur le lavabo.

— J'espère que vous ne lui avez rien dit de plus.

— J'ai compris assez vite que vous aviez inventé cette histoire pour obtenir un rendez-vous avec lui, mais il se pourrait que je n'aie pas été très convaincante en appuyant vos dires.

— Que voulez-vous dire ?

— Lorsqu'il a suggéré que vous écriviez pour cette publication, je me suis mise à rire, Sophie. J'avais presque le fou rire.

Et merde !

— Si Fitzgerald vous rappelle, dites-lui que nous avons pris le thé ensemble, ou un truc de ce genre, et que vous vous êtes rendu compte que j'ai changé de convictions politiques,

que j'ai tendance à adhérer aux thèses de la droite.

Dites-lui que je me réjouis de la chance que la Review m'a donnée et que je n'arrête pas d'en parler...

— Bon, d'accord.

— Génial ! Merci beaucoup, Mélanie. Je suis sûre qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer. A ce propos, pensez-vous pouvoir m'aider à obtenir un rendez-vous avec Maggie Gallagher ? J'ai essayé de la joindre à plusieurs reprises, mais elle ne m'a pas rappelée.

— Je vais essayer, mais je crains de ne pas vous être d'un grand secours. Nous ne sommes pas très proches, elle et moi. Je ne suis même pas certaine quelle m'apprécie beaucoup. Elle était surtout l'amie d'Eugène.

— C'est vrai ? Mais comment peut-on ne pas vous aimer ?

— Il y a sûrement une foule de raisons à cela, mais je n'ai aucune idée de ce qui la rend si distante avec moi.

Et si ça avait quelque chose à voir avec un éventuel penchant (très déplacé) de Maggie pour le mari de Mélanie

?

C'est une idée à creuser.

— Ecoutez Mélanie, je suis en train de prendre un brunch avec Leah. Je vais devoir vous quitter, mais je vous remercie de m'avoir avertie au sujet de Fitzgerald.

— Je comprends. Bon appétit, Sophie.

Je raccroche et j'observe mon reflet dans la glace. Et si jamais Fitzgerald sait que je lui ai menti ? Il n'est pas suspect à mes yeux, mais je me sens très mal à l'aise.

Lorsque je regagne la table, Leah a presque fini de manger ses crêpes, et elle a l'air plutôt agacée.

— Désolée, mais je devais absolument prendre cet appel.

— Naturellement, puisque c'était Mélanie !

Leah marque une pause. Nos regards se croisent et aussitôt, sa colère tombe d'un cran.

— Sophie, je ne te dirai pas quels sont tes problèmes.

Mais

permets-moi quand même de te faire trois suggestions.

— Vas-y, je piaffe d'impatience.

Je regarde mon assiette. Décidément, pas question de finir

mon plat, je n'en donnerais même pas à mon chat...

— Pour commencer, essaie de comprendre pourquoi Mélanie est devenue si importante pour toi et ensuite, pourquoi tu n'as aucune photo de papa dans ton appartement.

Je réponds un peu trop vite :

— Je n'accroche jamais de photos au mur. Je les conserve

dans des albums.

— L'avantage des albums, c'est qu'on peut les ranger dans un coin à l'abri des regards.

Je réussis à attirer l'attention du serveur qui passait près de notre table, et je lui demande l'addition.

Je souris à Leah en guise d'excuse.

— Je dois aller à Livermore.

Leah me répond sèchement :

— Très bien. Naturellement, ce besoin urgent de partir n'a rien à voir avec ta tendance à te défiler... Mais tu ne t'en iras pas sans entendre ma troisième suggestion.

Je lance un regard implorant à notre serveur, qui est à l'autre bout de la pièce, en train de faire

l'addition. J'en ai ras le bol de cette conversation.

— Heu... si ton client tient vraiment à ce que la réception se tienne ici, conseille-lui simplement de ne pas commander de ragoût de fruits de mer.

— Ne change pas de sujet, d'accord ? Il faut que tu renonces à ta vengeance contre Anatoly. S'il n'est pas prêt à s'engager, tu dois commencer une nouvelle vie sans lui, mais mieux vaut ne pas attendre et le faire maintenant.

Tu n'as aucune raison de l'humilier.

Surprise, je me tourne vers Leah.

— Depuis quand l'esprit de revanche te pose-t-il un problème ?

— Ça ne me pose aucun problème. Simplement, tu ne devrais pas utiliser cette excuse pour rester près de quelqu'un.

Surtout si tu es amoureuse de ce quelqu'un...

— Mais je ne suis pas amoureuse d'Anatoly !

— Je vois... Tu penses à lui tout le temps, tu te mets dans tous tes états chaque fois qu'on prononce son nom et tu n'arrives toujours pas à avaler le fait qu'il refuse de s'engager vis-à-vis de toi, mais à part ça, tu n'es pas amoureuse de lui...

Le serveur revient avec l'addition et Leah lui balance sa carte American Express sans un regard.

— Je te le disais bien, tu es un cas d'étude ambulante, Sophie !

— Leah, tu veux que je te dise comment faire pour me critiquer derrière mon dos plutôt qu'en face ?

— Dis toujours...

— C'est très simple. Je vais te faciliter la tâche.

Je me lève, je lui tourne le dos et je m'en vais.

Lorsque je me retrouve dans l'ascenseur qui mène au QG de campagne d'Anne Brooke, au dernier étage, je suis de meilleure humeur. J'ai passé ma vie à ne pas écouter Leah et je ne vois aucune raison de changer maintenant.

Je ne suis pas amoureuse d'Anatoly. En plus, je sais très bien pourquoi je suis branchée sur cette affaire de meurtre et, que mes raisons soient logiques ou non, je m'en fiche totalement. Ce sont mes raisons et si j'ai envie de me venger d'Anatoly, ça ne regarde que moi. Si j'insiste pour poursuivre l'enquête, ce n'est pas pour avoir Anatoly à mes côtés. Si c'était le cas, je lui aurais parlé de cette interview au lieu de l'envoyer se faire voir chez Boudin...

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et j'arbore mon plus beau sourire, prête à charmer toute l'équipe de campagne de Brooke.

C'est alors que je l'aperçois.

Anatoly a les mains dans les poches de sa veste de cuir, et un énorme étui d'appareil photo pend à son épaule. Il est en train de discuter avec Anne Brooke, l'air parfaitement décontracté.

Quel salaud ! Comment a-t-il su... ? Je respire un bon coup pour reprendre mon calme et j'essaie de marcher vers eux d'un pas léger (autant éviter d'y aller au pas de charge !)

Le regard d'Anatoly croise le mien, et il esquisse un sourire.

— Voilà justement notre journaliste...

Ces simples mots prononcés avec l'accent russe prennent des allures très sexy.

Anne Brooke me tend la main.

— Vous devez être Sophie Katz ? J'étais en train de parler de ces photos... Je n'avais pas compris que votre article inclurait des photos.

Je réponds, les dents serrées :

— C'est une décision de dernière minute. Une surprise, en somme !

— Je disais à Anne que j'aime être présent aux interviews

pour m'imprégner de la personnalité des interviewés, ce qui bien sûr m'aide beaucoup à choisir la façon de les photographier.

— Je n'ai pas demandé l'autorisation à Mme Brooke d'avoir une deuxième personne présente à l'entretien. Je suis

sûre qu'elle serait plus à l'aise si vous attendiez dehors.

— Mais pas du tout ! La présence d'Anatoly ne me pose aucun problème. Et s'il vous plaît, appelez-moi Anne.

Nous ne faisons pas de manières, ici.

Je hoche la tête tout en m'efforçant de digérer la petite manoeuvre d'Anatoly. Mon regard fait le tour de la pièce, et j'observe les collaborateurs d'Anne. Ils sont habillés de façon décontractée, bien plus que dans le camp adverse.

Pourtant, ils ont l'air plus fatigués, pour ne pas dire sur les nerfs. Apparemment, les cernes sous les yeux sont à la mode, et tous ces gens ont l'oreille collée à leur téléphone tout en pianotant sur leur

clavier (seuls quelques-uns écrivent encore « à l'ancienne »).

Anne est la seule à être calme. Son tailleur bleu sort du pressing et met en valeur sa silhouette, mais sans être trop moulant ou osé. Ses cheveux sont relevés en chignon et ses boucles d'oreilles en perle et saphir sont en parfaite harmonie avec son bracelet. Je la soupçonne d'avoir, elle aussi, les yeux cernés, mais elle se débrouille pour bien les camoufler. Nous traversons à sa suite deux autres pièces (remplies de gens en plein boulot) et nous pénétrons dans une mini-salle de conférences. Anne nous fait signe de nous asseoir sur deux chaises pliantes - néanmoins très confortables - avant de prendre place dans un fauteuil de bureau nettement plus sympathique que nos sièges.

— C'est donc Tikkun qui vous envoie. J'adore ce magazine.

Elle a préféré s'asseoir près de moi et non face à moi. Je me retrouve donc prise en sandwich entre elle et Anatoly.

Sans doute a-t-elle pris cette initiative pour renforcer son image de « Madame tout le monde », mais personnellement, je me sens mal à l'aise.

Elle me regarde bizarrement.

— Vous êtes juive ? Je dirais séfarade, c'est ça ? Les traditions séfarades sont très belles, elles dégagent une telle

spiritualité... J'ai déjà visité un kibboutz, vous savez...

Je l'interromps.

— Non, je ne suis pas séfarade. La famille de ma mère est ashkénaze et originaire d'Europe Centrale. Je tiens la couleur de ma peau de mon père qui était afroaméricain.

— Quelle merveilleuse combinaison ! Je ne rate aucune occasion de faire remarquer aux gens que si nous étions tous parfaitement intégrés dans notre société, nous serions tous multiraciaux.

Oui, c'est d'ailleurs pour ça que mes parents ont couché ensemble : pour essayer d'améliorer la société. Mais je garde mes sarcasmes pour moi et je tente de recadrer l'entretien.

— En fait, ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment votre campagne fonctionne. Vous...

Anatoly me coupe brusquement la parole :

— La campagne menée par Fitzgerald a été très négative,

et c'est apparemment une nouvelle tendance du côté des candidats républicains. Il serait intéressant pour Tikkun de savoir comment les candidats démocrates réagissent à ces attaques et ce qu'ils en pensent. N'est-ce pas, Sophie ?

Je lui lance un regard furibard.

Anne hoche la tête d'un air solennel.

— Ah oui, les attaques... C'est vrai que Fitzgerald ne joue pas le jeu. Comme il n'a rien de positif à dire sur lui, il est l'affût des ragots. Il veut attirer l'attention des gens sur mes prétendus écarts de conduite dans le passé, souvent

mensongers. Il pense que c'est sa seule chance de gagner, mais les électeurs ne sont pas dupes. Voilà pourquoi je suis

en avance dans les sondages.

D'après le Contra Costa Times d'hier, Brooke a quatre pour cent d'avance sur son rival. C'est le genre de situation qui a fait perdre Al Gore.

Je lui dis, en faisant très attention où je mets les pieds.

— J'ai lu des transcriptions de certains de ses discours.

Certes, il souligne l'importance des vertus morales et des personnalités fortes, mais il concentre ses propos sur lui.

Un exemple : dans le discours qu'il a prononcé au foyer des personnes âgées d'Antioch, la semaine dernière, il n'a pas du tout parlé de vous.

— Non, mais lorsque la presse lui apporte des informations, il est ravi de faire des commentaires sur ma vie privée. Et comment croyez-vous que la presse obtienne ces infos ? Eh bien, je vais vous le dire : il y a eu des fuites dans son camp. Naturellement, il refusera de l'admettre, mais tout le monde sait qu'il a embauché quelqu'un dont le seul travail était de ternir ma réputation !

Anatoly va droit au but.

— Connaissez-vous le nom de la personne qui a enquêté sur vous ?

— Il s'agit d'Eugène O'Reilly. Vous avez certainement entendu parler de lui, il a été victime d'une fusillade le soir même de ce discours au foyer des personnes âgées. Une fin assez ironique pour un ardent défenseur de la vente d'armes aux particuliers ! Des amis à moi ont eu l'occasion de discuter avec lui lors de réceptions, et tous m'ont dit qu'il était obsédé par l'idée de trouver des failles chez les gens... Il aurait mieux fait de commencer par enquêter sur son employeur, car je suis certaine que Fitzgerald n'est pas l'enfant de chœur qu'il prétend être. Mais le but de M. O'Reilly n'était pas de faire le procès de l'hypocrisie au sein de son propre camp. Il voulait juste détruire ceux qui étaient en désaccord avec ses propres opinions. Je n'ai pas l'habitude de dire du mal des morts, ce n'est pas mon propos, mais c'était un homme odieux, vraiment. Il n'avait aucun scrupule d'aucune sorte.

Je me mords la langue pour ne pas protester. Je n'ai rencontré Eugène qu'une seule fois, c'est vrai, mais je peux affirmer que ce n'était pas l'homme qu'elle décrit.

Ht même si sa position sur le Da Vinci Code m'a paru plutôt discutable, c'était le problème de



Mélanie et non celui d'Anne.

— Comment pouvez-vous être sûre qu'il s'agissait bien île M. O'Reilly ?

— Pour commencer, c'était un agent du FBI. Et à ma connaissance, c'était le seul enquêteur professionnel qui travaillait pour Fitzgerald. Et puis... disons qu'un certain nombre de personnes m'ont confié qu'il posait des questions

déplacées sur moi.

Anatoly intervient :

— Quel genre de questions ?

— Sur mon mariage. Disons, sur ma vie privée. Il utilisait différents prétextes pour approcher d'anciens amis qui ont pu croiser ma route. Mon vieil ami William, par exemple. Il l'a approché en lui racontant une histoire insensée sur une prétendue relation qu'il avait avec une femme mariée... En réalité, la seule femme mariée avec qui il ait jamais eu une liaison, c'était sa propre femme !

Mais il espérait que ce mensonge encouragerait William à se lâcher un peu et qu'il lui communiquerait une ou deux infos croustillantes sur ses rapports passés avec moi. Il n'y avait pourtant rien de sordide entre nous, croyez-le bien !

Nous n'étions que de simples amis.

Allez savoir pourquoi, je ne la crois pas.

— Donc, d'après vous, M. O'Reilly mettait son nez dans des affaires qui ne le regardaient pas. Je suppose que depuis son décès, les choses sont plus faciles pour vous.

Anne s'adosse à son fauteuil, manifestement mal à l'aise.

— Sa mort ne me réjouit en aucune façon, si c'est ce que vous voulez dire. Je ne suis pas un monstre, quoi qu'en

dise Fitzgerald.

Anatoly intervient de nouveau.

— C'est évident. Mais je crois comprendre ce que Sophie voulait dire : maintenant que le collaborateur de Fitzgerald chargé d'enquêter sur vous n'est plus de ce monde,

vous pouvez enfin vous payer le luxe de concentrer toute votre attention sur les véritables enjeux des élections, les problèmes qui vous tiennent à coeur, plutôt que d'avoir à défendre votre vie privée.

— Bien sûr. Mais ça ne signifie pas que je me réjouisse de la mort de M. O'Reilly. Ce qui lui est arrivé est...

monstrueux.

Anne a prononcé ce dernier mot avec emphase. Puis elle

marque une pause, comme pour réfléchir sur la véracité de ce qu'elle vient de dire.

— Et ce meurtre est aussi une démonstration parfaite de l'un de mes chevaux de bataille : le contrôle de la vente des armes à feu. Personne ne devrait avoir les moyens de tuer n'importe qui au hasard dans la rue ! Voilà pourquoi nous devons sensibiliser les jeunes des villes à ce problème.

Si nous dépensions plus d'argent pour les écoles et si nous facilitons aux parents l'accès à des logements sûrs et moins chers...

Là, je décroche. Quelle l'admette ou non, la vie d'Anne Brooke est bien plus simple sans Eugène en train de rôder autour d'elle ! Mais Brooke est-elle capable de faire assassiner

quelqu'un juste pour empêcher de déterrer quelques vieilles histoires ?

Anatoly croise les jambes et lui lance un sourire bienveillant.

— Vous avez vraiment des idées géniales. Si seulement vous étiez candidate dans mon district !

Quand je pense que ce type a voté pour Terminator !

— Il y a autre chose qui m'impressionne beaucoup.

C'est

votre façon de vous tenir si bien informée des activités du camp d'en face.

Anne change de position, visiblement gênée.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ceci : non seulement vous saviez que c'était O'Reilly que Fitzgerald avait embauché pour enquêter sur votre passé, mais vous avez aussi pas mal d'infos personnelles sur lui.

Anne se met à rire. Un rire un peu forcé.

— Vous me faites trop d'honneur ! Je connais très peu de choses sur M. O'Reilly, juste ce qu'il y a dans les journaux ou qu'on apprend par le bouche-à-oreille. Et par William.

— Vous semblez convaincue que la confession d'Eugène

à William sur sa prétendue liaison est fausse, et vous connaissez sa position sur le contrôle des armes à feu.

Vous

avez même l'air d'en savoir assez sur sa personnalité puisque

vous avez déclaré tout à l'heure que c'était un homme odieux et sans scrupules. Si vous en êtes arrivée à cette conclusion, ce n'est pas seulement sur la base des maigres informations que William vous a communiquées.

— Anatoly... Je dois dire que vous êtes le photographe le plus curieux et le plus indiscret qu'il m'ait été donné de rencontrer !

Tiens, prends ça dans les gencives ! Anatoly vient de faire

sauter sa couverture... C'est vraiment super. Parce que moi, contrairement à lui, je joue parfaitement mon rôle.

— En fait, je suis reporter photographe. C'est un travail qui exige qu'on soit très curieux, voire indiscret.

Et voilà, il retombe sur ses pieds, comme toujours ! J'en ai vraiment ras le bol !

—Je vois. Anatoly, le monde politique est un microcosme.

Je n'ai peut-être pas eu la chance de discuter personnellement

avec Eugène, mais je connais en revanche beaucoup de gens qui l'ont fait. Tout le monde sait qu'Eugène avait une interprétation très personnelle de la morale biblique.

— Une interprétation très personnelle de la morale biblique ? Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Ça signifie qu'il avait la réputation d'être très dévoué à son épouse, ou du moins au sacrement du mariage. Et pourtant, il ne fait aucun cas des paroles de Jésus nous exhortant

à éviter de nous jeter la pierre les uns les autres.

— Peut-être ignorait-il qu'il vivait dans une serre ?

Anne me répond d'un ton laissant filtrer un complexe de supériorité.

— Nous vivons tous dans une serre, Sophie. Si on ne voit pas à l'intérieur, c'est parce que le verre est teinté, mais

si on tape dessus avec suffisamment de force, la serre finit

forcément par casser.

Anatoly approuve.

— C'est tout à fait vrai, et joliment dit. Je me demandais juste... pensez-vous qu'O'Reilly était le seul

responsable de ces fuites ? Était-il le seul à faire remonter des informations sur vos prétendues infidélités ? Et qu'en était-il des infos sur votre penchant pour la drogue, et sur votre avortement ?

Anne répond du tac au tac.

— C'était il y a longtemps.

— J'en suis parfaitement conscient. Personnellement, je trouve que le fait d'avoir réussi vous débarrasser d'une dépendance est une preuve de force de caractère et de courage.

Wow ! Là, il en fait un peu trop.

— En fait, j'essaie juste d'imaginer si M. O'Reilly a pu être aidé dans ses tentatives de calomnie à votre rencontre ?

— Je suis sûre que Fitzgerald encourage son équipe à partager toute information susceptible de faire obstacle à ma campagne, mais mon instinct me dit que M. O'Reilly était le seul à bâtir sa carrière sur cette activité.

— Je vois. Et... avez-vous une bonne raison de croire que juste avant sa mort, il s'apprêtait dévoiler un scoop, une info autre que toutes les affaires déjà évoquées sur votre passé ?

— Toutes les affaires... ? Il y en a eu deux, pas plus !

Ça remonte à pas mal de temps et j'ai déjà présenté mes excuses !

— Pardonnez-moi, je me suis mal expliqué. J'essaie juste de comprendre jusqu'où Fitzgerald est capable d'aller pour gagner.

Anne se penche en avant et baisse la voix.

— Fitzgerald est capable de tout pour gagner. Il aime à se faire passer pour un chrétien convaincu, mais je vous garantis que cet homme n'a pas de cœur. Si c'était moi qu'on avait abattue à la place de O'Reilly, Fitzgerald aurait proposé au tueur un boulot au sein de son équipe.

Une fois l'interview terminée, Anatoly prend quelques photos d'Anne entourée de son équipe de campagne, puis conversant au téléphone avec une personne imaginaire.

En ce qui me concerne, je ne ressens pas le besoin de jouer à la fois les photographes et les journalistes. (Ce n'est pas comme d'autres !) Je reste donc à l'écart en attendant qu'ils en aient fini.

— Vous faites ça pour qui ?

Je lève le nez et je me retrouve face à un homme aux cheveux poivre et sel plutôt beau mec qui me dévisage d'un air inquisiteur.

— C'est juste une séance photos pour le magazine Tikkun.

L'homme émet un sifflement approbateur.

— Tikkun ? Je suis impressionné ! C'est surprenant qu'ils s'intéressent à une élection purement locale...

— C'est pour un article sur le déroulement des campagnes électorales. Je suis Sophie Katz, la journaliste. A qui ai-je l'honneur ?

— Sam Griffin, le mari d'Anne.

— Non, c'est vrai ?

Je lui donne une poignée de main énergique.

— En voilà, une surprise ! Monsieur... pardonnez-moi, quel est votre nom déjà ?

— Griffin. Anne a conservé son nom de jeune fille. Ça lui donne un petit côté libéré, progressiste.

Il y a comme une pointe de ressentiment dans sa voix.

Compte tenu de tout ce que j'ai pu lire sur Anne, j'avais pourtant l'impression que sa réticence à changer de nom était le cadet des soucis de son mari.

— Secondez-vous Anne dans sa campagne ?

— Elle a mon soutien plein et entier, mais je n'ai pas les qualités nécessaires pour être conseiller politique. En fait, je suis médecin.

— Ah oui ? Et quelle est votre spécialité ?

— Je suis nutritionniste. Peut-être avez-vous lu mon livre, Broccoli for Life ?

Mais bien sûr... ! C'est le rigolo de service dont Johnny m'a parlé.

— Pas encore, mais il figure sur ma liste des livres à lire en priorité.

Sam Griffin hoche la tête d'un air satisfait et contemple sa femme, admiratif.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? Elle est née pour être devant les objectifs.

Je suis son regard. Anne n'est pas laide, mais le qualificatif

« belle » est un peu exagéré. Ceci dit, je la regarderais peut-être d'un autre oeil si je ne la soupçonnais pas d'avoir tué un homme.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

— Deux ans.

— Vous êtes pratiquement des jeunes mariés.

J'ai découvert pas mal de bulletins d'informations sur le divorce d'Anne avec le père de son ado de fils, mais j'ai trouvé peu de choses sur son dernier mariage.

Il soupire.

— Je crois que nous serons des jeunes mariés à vie...

C'est une femme remarquable, je suis en adoration devant elle.

— Vraiment ?

Je me rends compte brusquement que ma remarque risque d'être mal perçue. J'essaie de rectifier le tir.

— Je veux dire... il est évident qu'elle est digne de l'adoration que vous lui portez, mais la plupart des hommes n'apprécient pas la femme de leur vie à sa juste valeur.

Suivez mon regard ! Je parle de ce type là-bas, en train de prendre des photos.

— On ne peut pas vivre auprès d'Anne sans l'apprécier.

Elle est incroyable !

Ce Sam commence à me taper sur les nerfs. Je jette un coup d'oeil discret sur sa tenue : rien à dire du côté fringues

! Il porte un pantalon habillé super élégant assorti à une veste de sport de bon goût. Ce n'est pas un Monsieur Muscle, mais il a l'air plutôt en forme. Disons que c'est le genre de mec suffisamment bien de sa personne pour frimer devant les copains, mais pas au point de vous éclipser ! Le mari parfait pour une femme qui se présente à une élection.

— Sam !

Anne fait un signe à son mari tandis qu'Anatoly range son appareil photo dans son étui.

— Tu arrives juste à l'heure pour le déjeuner.

Elle le prend amoureusement par le bras.

— C'est difficile de se ménager des moments de détente avec son époux quand on est en pleine campagne électorale, mais Sam et moi trouvons toujours le moyen d'y parvenir.

Et la voilà qui bat des cils ! Ce n'est pas une blague, elle vient de battre des cils, pour son mari. Vous avez déjà vu ça, vous ? En tout cas, il est clair que Sam est ravi, si j'en juge à sa façon de bomber le torse.

Anatoly me rejoint et sourit à l'heureux couple.

— J'ai toutes les photos nécessaires. Merci beaucoup de m'avoir consacré un peu de votre temps.

— Mais non, c'est moi. J'ai énormément de respect pour

votre publication et je suis très flattée d'y figurer.

Ça, c'est typiquement une réflexion de politique ! Je réussis à ne pas pouffer et je prends congé d'Anne et de son

énamouré de mari. J'attends d'être dehors pour adresser la parole à Anatoly.

— Comment as-tu deviné, pour l'interview ?

— Combien de fois faut-il te rappeler que je suis détective privé ?

— Et alors ? Tu as mis mon téléphone sur écoute ou quoi ? Parce que tu ne t'imagines tout de même pas que j'ai annoncé mon rendez-vous avec Anne sur Internet.

— Je te connais bien, Sophie, et je sais que jamais tu ne m'inviterais à déjeuner dans un restaurant qui n'a pas l'autorisation de vendre des boissons alcoolisées... à moins d'avoir décidé de me poser un lapin.

— Très amusant.

— Je ne plaisante pas. Tu m'as dit que tu t'étais fait passer pour une journaliste auprès de Fitzgerald, alors j'ai réfléchi et j'en ai tiré des conclusions. J'ai appelé le QG de campagne de Brooke en me faisant passer pour ton photographe, en prétextant que je voulais vérifier une nouvelle fois l'heure de l'interview. C'est comme ça que mes soupçons se sont confirmés.

— Ce n'est pas le fait de jouer aux devinettes qui fait de toi un bon détective.

— Bien au contraire ! C'est une preuve irréfutable de mes talents. Bref... L'interview est terminée, tu n'as donc plus rien à faire dans cette histoire. Je reprends l'enquête sur-le-champ.

— Au risque de me répéter, je n'ai aucune intention de te laisser agir seul.

Anatoly se renfrogne.

— Pourquoi autant d'acharnement ? Pourquoi est-ce si important pour toi de mener personnellement cette enquête ?

Je détourne les yeux, un peu embarrassée.

— Je profite de cette expérience pour améliorer la qualité

de mes bouquins. Je vais faire de cette tragédie la base d'un roman de fiction qui touchera profondément les gens.

Anatoly éclate de rire.

— Qu ai-je dit de si drôle ?

— Tu veux toucher les gens ? Mais enfin, Sophie, est-ce qu'il t'arrive de lire tes propres bouquins ? Même les films d'Adam Sandler sont dans un registre plus grave que tes livres...

— Tu es injuste avec moi ! Mes livres sont souvent très louchants...

— Tu parles... ! Encore que certaines scènes de sexe pourraient donner envie à tes lecteurs de se toucher !

— Comme c'est élégant ! Mais tu n'es guère en position de mettre en doute mes motivations. Moi, au moins, je n'extorque pas à Mélanie des milliers de dollars payables il avance ! Et ne me dis pas que c'est faux, j'en ai la preuve sous les yeux.

Je fais un geste vers sa Harley garée tout près.

Manifestement,

elle a été réparée.

— C'est Mélanie qui a fixé le montant de mes honoraires.

Je lui ai dit que c'était beaucoup trop, mais elle a insisté.

Quelqu'un lui a confié que mon tarif habituel était de dix mille dollars, et compte tenu des gens auxquels je vais avoir

affaire, j'estime que ce n'est pas trop cher payé.

— Ecoute-moi bien, Anatoly : il est hors de question que Mélanie te laisse travailler seul sur cette affaire.

Anatoly fronçe les sourcils.

— C'est marrant que tu me dises ça. La première fois que Mélanie m'a contacté, elle et moi nous sommes mis d'accord pour que tu ne sois pas impliquée dans tout ça.

Et brusquement, elle a changé d'avis. Pourquoi ?

— C'est très simple. Elle a compris que j'avais déjà glané un tas d'infos précieuses et elle attend de moi que je continue sur ma lancée en exploitant les tuyaux que j'ai obtenus.



— Quelque chose me dit que l'affaire est autrement plus complexe ! Dis-moi, comment se fait-il qu'au cours de nos entretiens, Mélanie définisse Dieu comme une « puissance suprême, plus forte que tout » ? C'est nouveau...

Je me mords les lèvres en cherchant désespérément quoi répondre.

Anatoly s'acharne.

— Lui as-tu dit que j'étais accro à je ne sais quoi ?

Je suis sauvée par le gong ! Ou plus exactement par mon portable qui se met à sonner dans mon sac. Je m'en empare et je le colle à mon oreille sans même prendre la peine de vérifier qui appelle.

— Allô?

— Sophie, c'est vous ? C'est moi, Johnny. Celui de Fitzgerald. Non, attendez... ce n'est pas ce que je voulais dire, je ne suis pas le Johnny de Fitzgerald, je suis votre Johnny. Enfin, ça ne va pas non plus...

Je ferme les yeux. Avoir Johnny après Anatoly, c'est tomber de Charybde en Scylla ! Enfin presque...

— Johnny, allez-vous m'annoncer que vous m'avez organisé un entretien avec Maggie Gallagher ?

En entendant ce nom, Anatoly hausse le sourcil. Je me donne mentalement une gifle pour lui avoir communiqué un tuyau, et donc une nouvelle piste, sans le vouloir.

— Euh, oui... je veux dire, non. Maggie n'est pas très chaude pour une interview. J'ai demandé à Fitzgerald s'il pouvait essayer de la convaincre et il m'a répondu qu'il essaierait. Voilà un truc que je n'arrive pas à comprendre.

C'est lui le patron, non ? Il n'a pas à essayer de la convaincre,

juste lui donner l'ordre de le faire. Elle travaille pour lui.

Pour moi, ça ne rime à rien. Et vous, vous trouvez ça normal ?

— Pas vraiment, non.

C'est alors qu'un énorme camion passe près de moi. Je tourne le dos à la rue pour éviter d'avoir de la poussière dans les yeux.

J'entends de nouveau la voix de Johnny.

— C'était quoi... une voiture ? Ne me dites pas que vous utilisez votre portable ? Vous ne m'avez pas dit que c'était votre numéro de portable. Mais c'est génial ! Ça veut dire que je peux vous contacter même quand vous êtes sortie ! Avez-vous aussi un fixe ? Beaucoup de gens n'utilisent que des portables, de nos jours.

— J'ai aussi un fixe.

Je ne suis pas mécontente de ne lui avoir donné qu'un seul numéro. Il m'arrive d'avoir des lueurs de génie...

— Dites-moi, Johnny, si vous n'avez pas pu me décrocher un rendez-vous avec Maggie, pourquoi m'appelez-vous

?

— Pour vous inviter à une petite fête. Vous aimez les fêtes ? Tout le monde aime ça, non ? Bref, j'organise un dîner jeudi soir. C'est une pendaison de crémaillère pour fêter mon arrivée à El Cerrito.

— Qui d'autre avez-vous invité ?

Je n'ai aucune envie d'aller à cette fête, mais si je peux y rencontrer des collaborateurs d'Eugène, il va falloir faire un effort !

— Des tas de gens : des amis, des collègues de bureau.

Rick sera là, et je crois qu'il va demander à Mary Ann de venir. Saviez-vous qu'ils se téléphonent sans arrêt ? On dirait

que le courant est bien passé entre eux ! Nous pourrions peut-être sortir tous les quatre, un de ces soirs ?

Anatoly m'observe. Apparemment, il essaie de reconstituer la conversation à partir de ce que je dis...

Je susurre (pour Anatoly, bien sûr !) :

— Vous voulez m'inviter de nouveau à dîner ?

— Oui, c'est ça !

— Je vois... Eh bien... disons jeudi chez vous. Je ne peux pas vous en dire plus dans l'immédiat, je suis occupée.

Mais je vous rappellerai.

— Génial !

— Oui, super. Alors, à bientôt, Johnny !

Je raccroche en souriant à Anatoly.

— C'était qui, celui-là ?

— Celui-là, c'est un homme qui est amoureux fou de moi.

— Et tu comptes aller chez lui ?

Je me trompe, ou est-ce de l'inquiétude que je lis dans ses yeux ? Voire de la jalousie... C'est trop beau !

— Oui. Il va me concocter lui-même un petit dîner.

— Maggie Gallagher est la conseillère en communication de Fitzgerald. Comment ce Johnny peut-il la connaître ?

Zut ! J'avais oublié qu'il avait aussi entendu cette partie de l'entretien.

— Johnny est l'assistant personnel de Fitzgerald. Il est vraiment gentil et plutôt mignon, et il m'adore.

— Jusqu'où envisages-tu d'aller pour obtenir des infos sur Eugène ?

Je fais celle qui vient de comprendre ses insinuations.

— Me crois-tu vraiment capable d'envisager de coucher avec un mec juste pour avoir quelques tuyaux sur Eugène et son passé ? Tu le penses sérieusement ?

— Je pense que les enquêtes criminelles sont très dangereuses et que tu risques ta vie uniquement pour me mettre en rogne. Je pense que tu es capable de faire des choses très stupides.

— Laisse-moi t'expliquer une ou deux choses. Primo, quand je couche avec un homme, c'est pour prendre mon pied, pas pour obtenir des infos. Et deuxio, une des choses stupides dont je suis capable, c'est de résoudre des affaires stupides à ta place !

Anatoly recule d'un pas.

— Pardon ?

— Regardons les choses en face, Anatoly. Tu es nul dans ton boulot. Il fut un temps où tu étais bien décidé à trouver le meurtrier d'Alex Tolsky, mais c'est moi qui ai résolu l'affaire. D'accord, je ne l'ai compris que lorsque je me suis retrouvée face au meurtrier qui menaçait de me tuer, mais le résultat est là...

— J'aurais pu démasquer le coupable si tu ne t'étais pas débrouillée pour me faire jeter en prison pour un crime que je n'avais pas commis.

Je balaie son objection de la main.

— Tu te cherches des excuses, mais il n'empêche que je suis meilleure que toi, et je n'abandonnerai pas cette affaire.

— On parie ?

— Ne parie jamais contre moi, Anatoly. Tu perdrais.

— C'est parce que tu triches.

— En amour comme à la guerre, tous les coups sont permis.

Anatoly s'approche de moi et se met à scruter mon visage avec l'attention d'un sculpteur à qui l'on présente son prochain modèle. Puis il finit par marmonner :

— C'est marrant, mais je ne crois pas qu'il soit question de guerre, ici.

Le silence s'installe. D'accord, nous sommes sur le trottoir et dans la rue, les voitures passent près de nous sans arrêt. Et puis il y a aussi le bruissement des feuilles des arbres qui bordent la chaussée. Mais je n'entends plus rien. Je suis bien trop concentrée pour comprendre ce qu'il vient de me dire.

C'est alors qu'il me tourne le dos pour rejoindre sa Harley remise à neuf. Et il s'en va.

Voilà pourquoi je déteste Anatoly. Ce n'est pas la première

fois qu'il me fait le coup... Il lance des petites bombes, et puis il s'en va sans se soucier des dégâts qu'il vient de causer sur le plan affectif. Il m'a bien dit qu'il m'aimait, non ? A moins qu'il se paie ma tête ? Un commentaire de ce

genre devrait être suivi d'une discussion sérieuse, ou d'une partie de jambes en l'air. Mais me sortir un truc pareil et enfourcher aussitôt sa moto (un symbole phallique bien connu) et s'en aller, c'est proprement inacceptable !

Je m'exclame à voix haute :

— J'en ai vraiment marre ! J'en ai ma claque d'analyser le moindre de ses commentaires ! J'en ai vraiment ras le bol !

Une femme qui arrivait à ma hauteur avec une petite dans sa poussette m'entend parler toute seule. Elle me lance

un regard apeuré et m'évite soigneusement. Je suppose qu'à Livermore, les gens ont moins l'habitude de parler tout seuls dans la rue qu'à San Francisco.

Je soupire et me dirige vers ma voiture. Je vais battre Anatoly à plates coutures, lui faire honte et après, je tirerai ma révérence. Je n'ai pas besoin de lui, de ses mots tendres ambigus, de ses mains solides, juste un peu rugueuses...

Je me souviens qu'une fois, il m'a soulevée d'une main tandis que l'autre s'insinuait sous mon chemisier. Dieu que c'était bon ! Serait-ce si terrible de laisser ces mains me toucher de nouveau ?

Oui, absolument.

Je saute sur le siège conducteur de ma voiture, impatiente de rentrer chez moi pour prendre une bonne douche

froide.

La première chose que je remarque en arrivant dans mon

appartement, c'est un morceau de papier plié et scotché sur la porte d'entrée.

Je le récupère pour l'examiner. C'est un mot composé de lettres découpées dans des magazines et qui dit :

« Ma vie privée ne regarde que moi. Restez en dehors de tout ça ou sinon.. . ! »

La signature est un autocollant de gamin à l'effigie de la Panthère rose.

Contrairement au message téléphonique, celui-ci est clairement une menace, mais j'ignore totalement de quoi on me menace, et pourquoi. Et puis, comment ce papier est-il arrivé sur ma porte ? Dans mon immeuble, il n'y a que trois appartements et il faut une clé juste pour accéder à l'entrée. Les gens qui habitent au premier étage sont absents (ils sont pratiquement toujours en vadrouille).

Il ne reste donc que Nancy, au deuxième étage, et moi au troisième. Je jette un coup d'oeil dans l'escalier, envisageant

un instant de m'arrêter chez elle pour savoir si elle a fait entrer quelqu'un, mais je décide de m'abstenir.

Nancy et moi, nous ne nous entendons pas très bien...

je dirais même pas du tout. Si jamais quelqu'un sonnait à son Interphone et lui disait vouloir laisser un message anonyme (et menaçant) sur ma porte, elle lui ouvrirait aussitôt ! J'examine de nouveau le message et je finis par entrer dans mon appart.

M. Katz m'accueille en donnant des coups de queue rageurs dans ma direction, puis il disparaît dans la cuisine.

Message bien reçu ! J'ai très bien saisi l'allusion, mais mon chat devra attendre encore quelques minutes pour avoir son repas.

Je me dirige vers le téléphone et je compose le numéro de portable de Marcus.

— Quoi de neuf, ma belle ? Aurais-tu déjà réussi à faire passer Anatoly pour un alcoolique ?

Je lui dis lentement :

— Je viens d'avoir un autre message de Dark Vador, du moins je le suppose. Mais cette fois, c'est un mot.

— Dark Vador t'a écrit ? Attends... tu parles bien du type qui a laissé un message sur ton répondeur ?

— Oui, c'est ça.

— Mince alors ! Et que dit le mot ?

— Juste de ne pas me mêler de sa vie privée ou sinon...

— C'est tout ?

— Oui. Le message est fabriqué à partir de lettres découpées dans des revues.

— Juste ciel ! On dirait un mauvais téléfilm des années quatre-vingt. Mais, comment sais-tu que le message est de Vador ?

— Parce que la signature représente la Panthère rose...

— Steve Martin ?

— Mais non, pas Steve Martin. Celle du dessin animé, celle qu'on voit toujours dans le générique, au début des films. Ça concorde avec le commentaire de la dernière fois sur le chat.

— Je vois.

Nous restons un moment silencieux, puis Marcus reprend la parole.

— Alors là, je renonce. Je ne vois vraiment pas.

Aurais-tu

fourré ton nez dans les affaires personnelles de la Panthère rose ? Est-ce que ça pourrait avoir un rapport avec le dernier

film ? Et si oui, es-tu Beyoncé ?

— Je ne crois pas, non. Je suis loin d'être aussi blonde et d'avoir ses formes. A ton avis, je dois appeler les flics ?

— Pour leur dire quoi ? Que Dark Vador s'est allié à cet empoté de détective français que tout le monde adore, pour t'envoyer un message ?

— O.K., j'ai compris. La situation n'est peut-être pas urgente à ce point.

— En effet.

Il marque une pause avant d'ajouter :

— Ce n'est qu'une preuve de plus que la personne responsable de tout ça est Anne Brooke.

— Je ne sais pas, Marcus. Je ne suis même pas certaine que

ça ait quelque'chose à voir avec Eugène ou la politique.

— Bien sûr que si ! Le message est un peu brutal, mais ce personnage de dessin animé l'adoucit un peu. Une vague

menace dans un message mi-figue, mi-raisin... c'est tout à fait dans l'esprit démocrate.

— Bye, Marcus.

Je repose le combiné sur son socle. Mieux vaut lui raccrocher au nez qu'admettre qu'il a raison.

*« Sans mes mensonges, je suis lisse et sans intérêt. Ce sont mes idioties qui me donnent une certaine profondeur. »*

C'est la Mort

Je passe la matinée suivante à effectuer d'autres recherches

sur Internet concernant tous les acteurs de cette sombre histoire. J'ai commencé par glaner des infos sur Fitzgerald, Brooke et les principaux membres de leurs équipes respectives.

Il y a une vraie cohérence entre leur comportement et

leurs idées. Lorsqu'il ne prend pas la parole à un meeting pour la défense de la vie, Fitzgerald est à l'église pour prier afin que le monde soit plus homogène et tolérant. De son côté, Brooke passe son temps à parler des sept péchés capitaux. Mais qui ne le fait pas ? Vous passez un après-midi à traîner et à manger des Oreos, à fantasmer sur Brad Pitt en toge, et vous voilà déjà avec trois péchés capitaux à votre passif ! Le problème, c'est que Brooke va toujours un peu trop loin. Elle ne se contente pas de s'extasier devant l'ado de dix-huit ans que son ex-mari a embauché pour repeindre leur clôture, elle couche avec.

Je finis par passer beaucoup plus de temps sur Anne que sur Fitzgerald. Ce n'est pas seulement parce qu'à mes yeux, tout la désigne comme la meurtrière d'Eugène. C'est juste que faire des recherches sur elle est bien plus divertissant...

Quel article liriez-vous à ma place ? « Fitzgerald exhorte les adolescents à pratiquer l'abstinence » ou « Les danses obscènes de Brooke avec un dignitaire étranger en plein désarroi » ?

Je suis en train d'imprimer ce dernier article lorsque mon téléphone sonne.

— Allô ?

— Sophie, c'est Mélanie. Je ne vous dérange pas ?

Je la rassure.

— Pas du tout. Quoi de neuf ?

— Je n'ai pas réussi à joindre Anatoly aujourd'hui et je me demandais l'un de vous pouvait prendre contact avec la famille de ce garçon.

Je me raidis aussitôt, tentant de comprendre le sens de sa phrase.

— La famille de ce garçon... ?



— Oui. Je sais, Anatoly estime que je ne devrais pas m'en inquiéter, mais tout ça est très perturbant.

Je serre les poings. Quel garçon ? Anatoly ne m'en a rien dit !

— Anatoly a raison, Mélanie. Il ne faut pas vous inquiéter

pour ce... hum... oh zut, quel est son nom déjà ?

— Peter Strauss. Et je ne me fais pas vraiment de souci pour lui, même si sa mort a été une véritable tragédie. Il est auprès de Dieu, à présent.

Ça commence à faire tilt dans ma tête. Peter, c'est ce garçon qui s'est suicidé en se défenestrant quelques mois à peine après avoir commencé à travailler pour la campagne de Brooke.

Mélanie poursuit :

— Mais je vous mentirais si je vous disais que je n'ai pas passé toute la nuit debout à repenser à cette lettre...

— Oui, bien sûr, la lettre... Cette lettre vous paraît si importante que ça ?

— Pas vous ?

— Je ne sais pas.

Je meurs d'envie de hurler pour évacuer ma frustration.

Si nous étions dans un film, Mélanie répondrait à ma question en me donnant toutes les infos dont j'ai besoin à propos de la lettre et de ce Peter. Mais au lieu de ça, elle me

répond par bribes de phrases très évasives. Naturellement, je pourrais lui dire qu'Anatoly a négligé de m'en parler, mais si je lui expose mes problèmes de communication avec Anatoly, j'ai peur que Mélanie ne décide de se passer de mes services.

Je respire un grand coup et je retente ma chance :

— Quelle partie de la lettre vous a empêchée de dormir ?

— Mais toutes !

La voix de Mélanie est tremblotante, mais je ne saurais dire la nature de l'émotion qui la submerge.

— Pour commencer, pourquoi ce garçon a-t-il écrit à Eugène ? Et que voulait-il dire en affirmant qu'Eugène

« avait le pouvoir non seulement de détruire des carrières politiques, mais également sa propre vie ainsi que les vies et les familles d'autres personnes bien intentionnées » ?

Eugène possédait-il des informations sur Anne Brooke susceptibles de la détruire ? Et même si c'était vrai, comment

un membre de son équipe de campagne - un gamin de vingt-deux ans - a-t-il pu être angoissé à ce point ? Était-ce la raison de son suicide ? Est-il possible que mon Eugène soit responsable de la mort de quelqu'un ? Sophie, est-ce possible ?

Cette dernière phrase s'apparente davantage à un cri hystérique qu'à une simple question.

— Je ne sais pas. Je suis certaine qu'Eugène n'a pas voulu la mort de Peter, mais peut-être ignorait-il que ce garçon était du genre à sauter du quinzième étage pour éviter un miniscandale.

— Peut-être...

La voix de Mélanie a baissé de plusieurs décibels, mais elle est loin d'être sereine.

— Je suis persuadée qu'Anatoly était sur la bonne piste lorsqu'il s'est proposé de contacter la famille de Peter. Ces gens pourraient l'aider à y voir plus clair. Savez-vous si Anatoly a réussi à joindre l'un d'entre eux ?

— Pas encore. Ils ne répondent pas au téléphone et ils n'ont pas de répondeur. Je commence à me demander si Anatoly n'a pas fait d'erreur en notant le numéro. Pouvez-vous me le redonner ?

— Mais je ne le lui ai jamais donné. Anatoly m'a dit qu'il se débrouillerait pour l'avoir.

Je le déteste !

— Bien, je vais le lui redemander. Et j'essaierai d'appeler...

euh, je suis désolée, j'ai un trou de mémoire. Comment s'appellent les parents de Peter, déjà ?

Plus les minutes passent, plus je m'enfonce...

— Anatoly vous a bien tenue au courant de tout ça ?

Parce que la nature de vos questions laisse à penser que vous êtes un peu en dehors du coup.

— Absolument. Ceci dit, faites-moi confiance, je suis juste un peu fatiguée. Bon, il faut que je vous laisse, mais je vous rappellerai très vite avec des premiers éléments de réponse.

— Dans quel délai ?

— Bientôt, très bientôt. C'est ma priorité numéro un !

Alors essayez de vous détendre et laissez-moi tous ces soucis. Prenez soin de vous, Mélanie !

Je raccroche avant qu'elle ne puisse me poser d'autres questions.

Je passe encore deux heures à enquêter sur le Net avant de pouvoir mettre la main sur le numéro de téléphone d'un parent de Peter. Sa notice nécrologique me permet de trouver le nom de ses parents et d'une soeur. Ses parents ne figurent pas dans l'annuaire, mais je trouve sa soeur, Tiffany Strauss. Un sacré bon filon ! Et par chance, elle travaille dans la ville comme esthéticienne, au Mojo, un spa de l'Upper Haight, le chouchou des gens bip pas très regardants sur la dépense...

J'attrape le téléphone et je m'assieds en tailleur sur mon lit. Prendre contact avec cette fille devrait être simple comme bonjour, mais que lui dire ? « Hello ! J'ai besoin de vous parler de votre frère et j'espère que vous pourrez m'aider à savoir pourquoi » ? Non, quelque chose me dit qu'une approche de ce style ne marchera pas.

La meilleure façon de procéder, c'est de prendre rendezvous en me faisant passer pour une cliente et en priant le ciel pour qu'elle soit du genre bavard.

Je me penche pour mieux voir le site Web du Mojo.

Apparemment, Tiffany est considérée comme une des meilleures spécialistes de l'épilation à la cire de tout San Francisco. L'ennui, c'est que je dois être le dernier spécimen de femme occidentale à ne pas m'épiler à la cire ! Naturellement, je m'épile les sourcils, je me rase les jambes et j'utilise Nair. Mais rien qu'à l'idée d'arracher mes follicules pileux avec une bande de cire chaude, je fais un blocage.

Heureusement pour moi, Tiffany propose d'autres services, en particulier les soins du visage. Je n'en ai jamais fait non plus : je n'ai aucune ride, et comme j'ai rarement plus d'un bouton sur la figure par mois, je considère ce soin comme une folie dont je peux très bien me dispenser.

Le site web affirme que la spécialité de Tiffany est « une expérience de relaxation totale » et que les clientes repartent avec « un teint éclatant, la marque de fabrique du Mojo ».

Moi, ça me va.

Je compose le numéro du salon et je tombe sur une hôtesse d'accueil à la voix guillerette. Je demande un soin du visage avec Tiffany.

— Mais bien sûr. Je peux vous proposer un rendez-vous

dans un peu plus de trois semaines...

— Vous avez bien dit trois semaines ? Mais il faut que je la voie beaucoup plus tôt !

L'hôtesse compatit.

— Je suis sincèrement désolée, mais son planning de la semaine est complet. Elle a bien un rendez-vous annulé demain à 17 heures, mais...

— Je prends !

— Attendez... c'est un rendez-vous de vingt minutes.

C'est bien trop court pour un soin du visage, mais pour une épilation, ce serait suffisant.

— Une épilation ? Euh, pouvez-vous patienter un instant ?

Je pose la main sur le micro du téléphone et j'inspire à fond avant de me tourner vers M. Katz qui m'observe, planqué sous le lit.

— Je peux le faire. Je me débarrasserai juste de quelques poils, ce n'est quand même pas la fin du monde !

M. Katz cligne des yeux. Il est très attaché à ses poils.

— Parfaitement ! Je peux le faire !

Le problème est de savoir quels poils je suis prête à sacrifier

à ma quête de justice. Mes poils pubiens ? Pas question.

Comment voulez-vous que j'aie une conversation très personnelle avec une femme qui est en train de me faire le maillot ? Non, la seule chose que je puisse lui concéder, c'est d'éliminer les poils de mes jambes.

Je reprends le combiné.

—T- Vingt minutes, c'est suffisant pour une épilation des jambes ?

— Ça devrait aller. Mais si vous voulez voir quelqu'un d'autre, je peux vous avoir un soin du visage et une épilation sous deux jours.

— Non, on m'a chaudement recommandé Tiffany.

Je prends le rendez-vous de demain avec elle pour une épilation.

— Parfait.

Je donne mon numéro de téléphone à la fille et je raccroche.

Je baisse les yeux sur M. Katz qui sort de sa planque en rampant et vient se frotter contre ma jambe.

— Voilà, c'est fait. Et maintenant, tu aurais une idée à me proposer pour amener une parfaite inconnue à me parler de ce qui doit constituer un des événements les plus douloureux de sa vie ?

M. Katz me tourne le dos et se met à s'étirer longuement,

la tête au ras du sol et la queue en l'air.

— O.K., j'ai compris. Si tout le reste foire, je ferai comme toi, je montrerai mon postérieur. Et on verra bien si ça marche.

Le lendemain, le rendez-vous de 17 heures arrive bien trop tôt pour mon goût... Je suis allongée sur une table de massage très confortable, dans une des cabines du Mojo.

Sur les murs crème, j'aperçois des reproductions de Keith Haring. Tiffany me tourne le dos, occupée à malaxer dans

un pot en inox une matière poisseuse et brûlante.

Qu'est-ce

qui m'a pris d'accepter ce rendez-vous ? Je suis incapable de

lui poser des questions sur son frère maintenant, je flippe beaucoup trop pour pouvoir parler. En plus, j'ai mal au cœur. Ça a peut-être un rapport avec les cinq comprimés d'Advil que j'ai avalés il y a une heure en prévision de ce qui m'attendait ?

J'essaie de contrôler ma respiration pour me calmer. Je n'ose même pas penser à la douleur que je vais ressentir. Je ne dois pas perdre de vue mon objectif... en l'occurrence une grande blonde dont les cheveux sont retenus par une barrette, façon années quatre-vingt, et qui s'apprête à me torturer.

Non, assez, ça suffit ! Je ne dois pas penser à mon supplice imminent. Je me force à détourner les yeux du pot

contenant l'horrible mixture pour arrêter mon regard sur les bottes de cow-boy vertes de Tiffany. Vous connaissez beaucoup de femmes qui portent des bottes de cow-boy vertes, vous ? Tiffany est pourtant une jolie fille, avec cette peau éclatante que toutes les femmes rêvent d'avoir quand elles sont enceintes (et qu'elles n'arrivent jamais à obtenir). Elle a un léger surpoids, mais son pantalon est tellement moulant qu'elle fait trois tailles de plus que sa taille réelle... Sous sa blouse, elle porte un pull à col cheminée rouge vif, ce qui rend d'autant plus surprenant le choix de ses bottes.

Elle me demande de sa voix de soprano haut perchée :

— Votre nom est bien Sophie, n'est-ce pas ? Pas Sophia ?

— La dernière personne qui m'ait donné le nom de Sophia doit être l'employé qui a rédigé mon certificat de naissance. Et vous ? On vous appelle toujours Tiffany ?

— Pratiquement jamais. Je préfère Tiff.

Elle tourne le dos à sa potion de malheur pour examiner

mes jambes.

— C'est super ! En général, les femmes qui viennent se faire épiler pour la première fois se rasent les

jambes quelques jours avant la séance, ce qui est une erreur car il est presque impossible d'ôter à la cire des poils à peine sortis. Mais je vois que vous ne vous êtes pas rasé les jambes depuis très longtemps.

— Je voulais être sûre que vous ayez quelque chose à arracher !

La vérité, c'est que j'ai cessé de me raser les jambes à peu près à l'époque où j'ai cessé d'avoir des relations sexuelles.

Autrement dit, il y a un peu plus de deux mois, quand je me suis séparée d'Anatoly. J'ai bien acheté un nouveau rasoir en prévision du nouvel homme qui entrera dans ma vie (j'ai même acheté une boîte de préservatifs), mais jusqu'ici, je n'ai rencontré aucun mec suffisamment intéressant pour avoir envie de les tester sur lui !

Tiff s'approche pour étudier mon visage.

— Ça fait aussi un moment que vous n'avez pas fait vos sourcils.

— Eh bien, tout dépend de ce que vous entendez par

« faire ». Je les épile.

— Vous-même ?

A son air, on dirait que je viens de lui dire que je fais moi-même mon frottis vaginal !

— Je peux leur donner une petite touche finale, si vous voulez. Vos sourcils sont vraiment superbes... Et si vous me laissez peaufiner un peu leur forme, cela mettra vos yeux en valeur.

Je mens un peu.

— C'est que... j'ai un budget limité.

— Je vous le fais à titre gracieux. Considérez ça comme un cadeau de bienvenue pour une nouvelle cliente.

Elle se retourne vers le pot de cire comme si mon destin était scellé. Elle va me mettre de la cire sur le visage ! Mon visage ! Cette seule pensée me révulse.

— Nous commençons par les jambes, d'accord ?

Je lève les yeux au ciel en luttant contre un reflux de bile.

J'ai pourtant été menacée plus d'une fois par des meurtriers,

pourquoi suis-je donc aussi terrifiée par une esthéticienne, très sympathique par ailleurs ? En fait, je connais déjà la réponse. Ma dernière colocataire de fac s'est fait faire une épilation de la lèvre supérieure juste après avoir utilisé du Retin-A contre l'acné, et la combinaison de ces deux traitements

de beauté lui a valu quelques couches d'épiderme ni moins. Depuis, je suis phobique à vie.

Tiff sort une sorte de bâton de glace géant de son enveloppe en plastique et le plonge dans la cire. Bon d'accord, rappelle-toi pourquoi tu es venue : pour résoudre une affaire. Sophie, tu peux le faire !

— Je suis contente que votre hôtesse ait pu me prendre rendez-vous aussi vite. J'avais vraiment besoin de m'offrir une journée pour me faire chouchouter.

Tiff me demande innocemment, en appliquant une couche cire sur ma jambe :

— Pourquoi ? Vous êtes un peu stressée en ce moment ?

— C'est un doux euphémisme. Ma soeur aînée... Aïe, cette fichue cire me brûle !

Tiff me sourit gentiment.

— La première fois est toujours la plus difficile. Essayez de vous détendre, de bien respirer et de penser à autre chose. I

Tout en étalant de nouvelles boules de cire sur mi jambe, elle me demande : f

— Excusez-moi, je vous ai interrompue. Qu'étiez-vous sur le point de me dire ?

— Quoi ? Ah oui... j'allais vous dire que je viens de perdre ma soeur aînée.

Leah est mon unique soeur et elle a deux ans de moins que moi. La seule fois où je l'ai perdue, c'était pendant les soldes semestrielles de Nordstrom !

Tiff détourne un bref instant son regard de ma jambe.

— Vous voulez dire quelle est décédée ? Je suis vraiment

désolée pour vous ! C'est arrivé quand ?

— Il y a quelques mois, mais j'ai encore du mal à l'accepter.

Nous n'étions pourtant pas très proches, mais vous savez... c'était quand même ma soeur. Pauvre Susie !

Qu'est-ce qui m'a pris de sortir un nom pareil ? C'est sûrement la douleur qui freine ma créativité.

Tout en continuant d'étaler la cire avec ce maudit bâton, Tiff me répond d'un air sombre :

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire. J'ai moi-même perdu un frère, récemment.

— Vous... non, c'est vrai ? Que lui est-il arr... Oh mon Dieu ! Où avez-vous appris à faire ça ? A Abou Ghraib ?

Tiff sourit poliment et continue de m'enduire de cire.

Je reste stoïque en essayant de me concentrer sur mon objectif.

— Excusez-moi ! J'allais vous demander ce qui est arrivé à votre frère.

Tiff hésite.

— Une sorte... d'accident.

— C'est terrible ! La mort de Susie n'était pas vraiment un accident, même si elle a essayé de nous le faire croire.

Tiff pousse un petit cri étouffé.

— Vous voulez dire qu'elle s'est suicidée ?

Je hoche la tête. Et je serre les dents tandis que Tiff arrache une nouvelle touffe de poils. En cet instant précis, l'idée du suicide ne me paraît pas si saugrenue que ça...

— Comment s'est-elle donné la mort ?

— Elle a précipité sa voiture du haut d'une falaise. Le choc a été terrible pour nous. Dans la famille, personne ne l'a vu venir.

— Oui, je comprends... Nous non plus, nous n'avons rien vu venir, pour mon frère.

Je m'efforce d'amener Tiff là où je veux en venir.

— Mais vous m'avez bien dit qu'il s'agissait d'un accident ?

— Pas exactement.

Les épaules de Tiffany se voûtent et elle baisse les yeux vers le sol.

— En fait, ce n'était pas du tout un accident. Peter s'est jeté par une fenêtre du quinzième étage. Il voulait mourir.

Je ressens un terrible sentiment de culpabilité, qui s'ajoute à la douleur physique. De toute évidence, Tiffany est encore très éprouvée par la perte de son frère. Mais comment en serait-il autrement ? Il est mort il y a moins de deux mois. Quand je pense que je suis là à tirer les vers du nez de sa soeur en faisant semblant de compatir à son malheur ! Je suis vraiment d'un cynisme...



D'un autre côté, le frère de Tiff n'est pas le seul à avoir perdu la vie. Et à l'inverse de Peter, Eugène n'a jamais voulu attenter à sa vie, lui. Si Tiff a des infos qui peuvent nous mener jusqu'au coupable, je dois les obtenir. Je le 1

dois bien à Mélanie.

Je me lance... en marchant sur des oeufs.

— Perdre un frère de mort violente, même s'il l'a fait volontairement, est une tragédie épouvantable. Dans le cas de ma soeur Susie, ce qui est étrange, c'est que personne n'a jamais su quelle était déprimée. Et pour Peter, y avait-il des signes qu'il n'allait pas bien ?

Tiff soupire en retirant le dernier morceau de peau...

euh, je veux dire la dernière touffe de poil de ma jambe droite. Puis elle se tourne vers l'autre jambe.

— J'ai repassé des centaines de fois dans ma tête les conversations que nous avons eues au cours des mois précédant sa mort. Et rien ne m'a paru anormal... enfin, pour lui.

— Que voulez-vous dire ?

— Peter était différent.

Tiff insiste sur ce dernier mot avec un sourire amer.

— A m'entendre, on dirait que je parle d'un type bizarre, d'un marginal. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. C'était juste un solitaire, un garçon un peu sauvage.

Il n'avait pas beaucoup d'amis et ils étaient tous, disons, un peu ringards. Peter était intelligent, mais il n'avait pas

» rouver de sens à sa vie. Il n'a jamais aimé les études, même

«'il adorait participer aux grandes épreuves sportives.

— C'était un athlète ?

Tiff fait non de la tête et continue d'étaler la cire.

— C'était la mascotte. Le cougar au lycée, et plus tard l'ours, à Berkeley. Il prenait son rôle très au sérieux. Il se déplaçait même dans les autres établissements pour voir comment se comportaient les autres mascottes ! A mon avis, il devait rêver secrètement de faire du théâtre, mais jamais il n'aurait accepté de passer une audition, ni même de suivre des cours d'art dramatique. Je suppose qu'il est moins humiliant de faire l'idiot avec un gros masque poilu sur la tête !

Je ne fais aucun commentaire. Pour moi, il n'y a rien de plus humiliant que de se déguiser en animal de cirque géant.

— Il n'a jamais eu de petite amie non plus. Je ne suis même pas sûre qu'il ait jamais eu envie d'en avoir une.

— Il était peut-être gay ?

— Je lui ai posé la question, bien sûr. Ça ne m'aurait posé aucun problème, d'ailleurs, et à mes parents non plus. Nous sommes tous très tolérants pour ce genre de chose. Mais il m'a dit qu'il n'était pas gay et je suis sûre et certaine qu'il était sincère.

— Apparemment, il n'avait aucune raison de mentir...

— C'est vrai. J'en ai conclu qu'il n'était pas très attiré par le sexe.

Tiff arrache encore quelques poils, puis elle se met à frictionner vigoureusement mes mollets et mes cuisses avec une lotion rafraîchissante. (Dieu merci !)

— Ça doit vous paraître curieux de m'entendre parler des pulsions sexuelles de mon frère, non ?

— Pas du tout. Ça prouve que vous le connaissiez bien.

— Je n'irais pas jusque-là.

Tiff se dirige vers l'extrémité de la table, du côté tête.

Elle s'empare d'une grande loupe et se met à examiner mon front avec une concentration non feinte.

— Ne me dites pas que vous avez découvert une nouvelle;

bactérie dont la science ignorait jusqu'ici l'existence... i

— Quoi ? Oh non ! J'essaie juste de voir comment m'

prendre. Pas question de vous faire des sourcils trop parfait

ça empêcherait les gens d'apprécier le reste. Je pense leur donner la forme qui vous convient en accentuant la courbure naturelle. Ça vous va ?

— Ça me va très bien. Au fait, qu'entendiez-vous par

« Je n'irais pas jusque-là » ?

Je préfère réorienter la conversation sur un sujet un peu moins effrayant. Enfin presque.

— Avez-vous l'impression que vous ne connaissiez pas très bien votre frère ?

Comme je la vois changer d'expression, je m'empresse d'ajouter :

— Si je vous demande ça, c'est parce que Susie a toujours été un mystère pour moi. Je l'adorais, mais je

n'ai jamais compris ce qui la motivait.

— C'était exactement la même chose avec mon frère Tiff s'interrompt pour appliquer de la cire sur l'arête de mon nez. Mon Dieu, ayez pitié de moi !

— Je me demande d'ailleurs si quelqu'un a jamais vraiment compris Peter... Je ne dis pas qu'il ne se confiait pas à moi, mais il ne me laissait jamais pénétrer tout à fait dans son monde à lui. Il y avait toujours une part de lui-même qu'il préservait jalousement, un jardin secret.

Et j'ignore totalement de quoi il s'agissait.

— C'est exactement ce qui s'est passé avec Susie...

Aïe, aïe, aïe, que ça fait mal ! J'en ai les larmes aux yeux.

— Est-ce qu'il me reste encore un peu de peau ?

Tiff sourit. Elle doit s'imaginer que je plaisante ! Tout en continuant à m'éplucher le visage, elle murmure :

— Ce que Peter essayait de cacher, c'était peut-être qu'il souffrait de dépression. Le manque d'attrait pour le

« sexe et l'absence de volonté de se trouver une compagne, ce sont bien des signes de dépression, non ?  
Ce qui me désespère le plus, vous voyez, c'est que je n'aurai jamais de réponse à ces questions.

Je me mets à respirer normalement lorsqu'elle pose l'applicateur de cire et s'empare d'une pince à épiler. Ça, je peux encore supporter...

— Susie n'a pas laissé de lettre. Et Peter ?

Tiffany sourit, un sourire timide.

— Oui, il a laissé une lettre adressée à mes parents et à moi. On l'a trouvée sur son bureau. Il disait qu'il était désolé... Et il nous demandait d'essayer de nous souvenir de ses bons côtés sans nous appesantir sur les choses qui pouvaient nous perturber.

Je réfléchis une seconde à ce que Tiff vient de me dire. Il y a quelques années, j'ai contribué à prouver que le prétendu

suicide d'un producteur de cinéma était en fait un meurtre.

Lui aussi avait laissé un message, mais adressé à sa femme à qui il était séparé. Il disait qu'il ne pouvait pas vivre sans elle. Au départ, la police a pensé que ce message confirmait la thèse du suicide, alors qu'en fait, cette lettre n'était rien d'autre qu'un appel au secours, pour qu'ils se réconcilient.

Mais la lettre de Peter semble d'une tout autre nature. Si j'en crois la description de Tiff, Peter n'a pas sorti des clichés

du genre : « Je ne peux pas vivre sans toi », ce que tout le monde dit sans y croire vraiment. Il voulait juste qu'on se souvienne de lui pour ses bons côtés. Je ne vois pas qui pourrait écrire une chose pareille sans être sur le point de mettre fin ses jours. Et comme la plupart des gens n'ont guère le temps d'écrire un message d'adieu avant d'être poussés par la fenêtre, il me semble logique de supposer qu'il s'est bel et bien défênéstré tout seul.

— A quoi pouvait-il faire allusion quand il parlait des choses qui pouvaient vous perturber ?

— Je ne sais pas, ça me dépasse.

Tiff arrache un poil qui poussait là où les sourcils n'ont pas leur place.

— Je ne connaîtrai jamais les raisons qui ont poussé Susie à mettre fin à ses jours, mais j'y pense sans arrêt. Ça me hante ! J'essaie de mettre le doigt sur ce qui lui rendait la vie insupportable au point de vouloir en finir. Et la seule piste qui me reste, c'est son boulot. Elle travaillait pour une association caritative. On aurait pu penser que dans son environnement de travail, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais c'était tout le contraire. Une ambiance délétère. Les gens n'arrêtaient pas de se tirer dans les pattes et, pour couronner le tout, Susie n'a rien trouvé de mieux que de coucher avec son patron, un homme marié. Cette histoire était terminée depuis un bon moment, mais quelque chose me dit que cette liaison a pu être en partie la cause de sa dépression.

Vous voyez ce que je veux dire.

— Et comment !

Tiff pose sa pince à épiler et se frotte les yeux comme si elle était fatiguée. Mais je mettrais ma main à couper qu'en réalité, elle essuie une larme.

J'ai réussi à la faire pleurer. Bravo, Sophie !

Je mets de côté mes remords et je poursuis.

— Est-ce que Peter aimait son boulot ?

Tiff hésite.

— En fait, Peter avait deux boulots. Il était billettiste dans une agence d'American Airlines, ce qu'il détestait, mais ça payait bien et ça lui permettait de faire plein de voyages. Et puis il avait un autre boulot dans un QG de campagne politique, qu'il adorait. Je ne comprendrai jamais pourquoi... il faisait du phoning pour sept dollars l'heure !

Tiff se renfrogne pour bien montrer ce qu'elle en pense.

— Dans ses deux jobs, il était en bas de l'échelle. Je sais que beaucoup y auraient trouvé à redire,

mais pas lui.

Il aimait faire profil bas, et comme il ne savait pas trop gérer les situations de stress, il avait appris à les éviter. J'ai vraiment beaucoup de mal à croire qu'il se soit lancé de lui-même dans une amourette de bureau qui pouvait lui

exploser à la figure à n'importe quel moment !

Tiffany me tend un miroir.

— Alors... que pensez-vous de vos sourcils ?

— Oh mon Dieu ! Enfin, je veux dire... waouh !

Je ne savais même pas que des sourcils pouvaient être aussi beaux ! Voilà pourquoi les femmes souffrent pour être belles, c'est pour pouvoir ressembler à une James Bond'i

girl. Surtout les méchantes, elles sont toujours plus sexy que celles d'en face, les innocentes créatures de rêve !

Tiff jette un coup d'oeil à la pendule.

— Le mardi, je travaille en général jusqu'à 20 h 30, mais la cliente qui devait passer juste après vous vient d'annuler son rendez-vous, j'ai donc une heure de libre devant moi. Je pensais en profiter pour rattraper mes lectures en retard, mais l'hôtesse m'a dit qu'au départ, vous aviez demandé un soin du visage. Si vous voulez, je peux le faire maintenant.

— Non, sérieusement ?

Quand je pense que je n'avais même pas besoin de me faire épiler ! J'ai enduré ce supplice pour rien... Enfin non, pas pour rien. Maintenant, j'ai l'air d'une méchante James Bond girl ! Mais je ne peux m'empêcher de penser que je me suis fait piéger en autorisant Tiff à me torturer !

Je la regarde prendre quelques produits sur les étagères.

Apparemment, elle a pris mon « sérieusement ? » pour un « oui ».

— Vous m'avez dit que Peter ne semblait pas avoir beaucoup de repères. Pourtant, la plupart des gens qui travaillent sur des campagnes électorales sont plutôt passionnés par la cause qu'ils défendent...

Tiff commence à me frotter la peau avec un truc qui ressemble à des cristaux de neige, avec la consistance de grains de sable.

— Peter ne s'était engagé en politique que depuis quelques années. Il est devenu un ardent défenseur de certaines causes, mais il n'était véritablement fan d'aucun des deux grands partis.

— Ah bon ? Vous pensez qu'il votait quoi ?

— Indépendant, je crois. En tout cas, je n'ai pas d'idée

«tir ses avis en matière de politique fiscale ou autre...

Mais il adorait les animaux. Il faisait partie d'un groupement pour la nature, un genre de société protectrice des animaux. Il allait toujours à des conventions organisées pour les gens qui aiment les bêtes. C'était également un farouche défenseur de la vie privée, et il détestait l'idée d'un « gouvernement interventionniste ».

— Ça me paraît très républicain, non ?

Tiff me passe un linge humide sur le visage.

— Pas vraiment. Je n'y connais pas grand-chose en politique, mais je crois que, lorsque les républicains déclarent ne pas vouloir d'un gouvernement interventionniste, ce qu'ils veulent dire, c'est que le gouvernement ne doit pas s'immiscer dans les affaires. En revanche, ils défendent avec

vigueur les lois exigeant des citoyens qu'ils se conforment à un code de moralité. Si le gouvernement dit que les gays ne peuvent pas se marier et que les femmes n'ont pas le droit d'avorter... c'est de l'interventionnisme social, non ?

Vous voyez, c'est le genre de chose qui mettait Peter hors de lui ! Lui prétendait que le gouvernement ne devait pas s'immiscer dans la vie privée. Il luttait aussi passionnément contre toutes les formes de discrimination. Le candidat pour lequel il travaillait a proposé un jour un projet ridicule pour rendre illégale la discrimination contre les gens laids. C'était d'une bêtise... Mais Peter, lui, trouvait ce projet super. Sa devise, c'était « Protégeons les gays et les gens laids. »

— Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il n'était pas gay mais est-ce qu'il était... euh... comment dire...

— Laid ? Non, pas du tout. Ce n'était pas un sex-symbol,

mais il n'était pas laid. Il avait un sourire craquant, un

peu en coin et d'une douceur incroyable, et il avait les pommettes les plus roses que j'ai jamais vues. Les gens lui demandaient tout le temps s'il mettait du blush !

Tiff se met à rire, mais son rire se mue très vite en sanglots étouffés. Elle tourne la tête et fixe le mur.

— Je n'ai encore parlé de ça à personne. Ma famille est!, loin, quant à mes amis...

Sa voix s'étrangle, et elle hausse les épaules en continuant

de me tourner le dos.

— Vous savez ce que c'est. Les gens ne savent pas qu'il faut dire à quelqu'un dont l'un des proches s'est

suicidé. On l'impression qu'ils hésitent entre vous reconforter ou par volontairement d'autre chose... Il ne leur vient jamais l'idée que la personne a surtout besoin qu'on l'écoute.

Elle se retourne.

— Je suis désolée. En général, c'est moi qui joue les p avec mes clientes, mais c'est la première fois que l'inver se produit. Vous avez droit à une confortable remise !

Je lui dis gentiment :

— Ne soyez pas ridicule, je sais ce que c'est de perdre quelqu'un qu'on aime. J'avais une véritable dévotion pour mon père et quand il est mort, c'est mon professeur d'anglais qui m'a prise sous son aile. Elle a toujours été la pour moi, plus que n'importe qui d'autre... Ce que je lais, c'est un peu ma façon de m'acquitter d'une obligation karmique.

— Et quand vous avez perdu Susie, quelqu'un vous rt-l-il soutenue ?

Ht zut ! Pendant un moment, je l'ai complètement oubliée, celle-là !

— D'une certaine façon... Vous savez, vous entendre parler de votre frère me fait du bien. Je me sens moins

«cule.

Mon Dieu ! Je vais avoir des tas de choses à expier pour le Yom Kippour.

Tiff attrape un Kleenex dans la boîte qui se trouve derrière elle sur une étagère et se tamponne le nez avec.

— Peter et moi n'étions pourtant pas très proches, mais il me manque. Si vous saviez comme il me manque !

— C'est ça, la famille. On ne veut pas en entendre parler, mais quand elle n'est plus là, c'est terrible !

— Oui, c'est exactement ça.

Tiff jette le mouchoir dans la poubelle et se remet au travail. J'attends qu'elle ait complètement recouvré son calme pour continuer mon interrogatoire.

— Vous ne voyez donc aucune raison qui ait pu inciter votre frère à commettre ce geste ?

Je commence à désespérer. Mon rendez-vous se termine et Tiff ne m'a encore rien révélé qui me soit d'une quelconque utilité... mis à part les sourcils de femme fatale, bien sûr.

— A mon avis, Peter allait bien. D'une certaine manièrej c'était le plus sain de la famille. C'est le seul d'entre nous, qui a réussi à vaincre sa peur de l'avion.

— Ah oui ? Peter avait-il peur de l'avion lorsqu'il a décroché ce boulot chez American Airlines ?

— Absolument. Au départ, c'est ma mère qui avait cette phobie, mais elle l'a peu à peu instillée chez ses enfants, Personnellement, je suis convaincue que les humains sont, une espèce terrestre et que nous devons nous conformer à notre nature.

Je décoche à Tiff un sourire compatissant. Depuis un an et demi, deux personnes ont tenté de me tuer et quatre autres ont été tuées dans mon entourage (même si c'est par hasard). Je suis convaincue que la nature humaine a encore des progrès à faire.

— Donc, à votre connaissance, il n'y a pas eu de goutte d'eau qui a fait déborder le vase ?

— Pas que je sache. Mais rappelez-vous... je ne savais même pas qu'il y avait un vase plein d'eau. En l'occurrence, sa dépression, c'est bien ça ?

— Ça peut être ça, en effet.

Tiff commence à étaler une couche épaisse de substance visqueuse verte sur tout mon visage. Je réprime un long soupir... Cet entretien ne me mène à rien. S'il y a un lien entre la mort de Peter et celle d'Eugène, il est probable que cela restera à jamais un mystère.

Je cesse de parler de Peter et de la Susie imaginaire. Nous abordons des sujets tout aussi importants tels que : « Est-il vrai que les Françaises ne prennent pas de poids ? » ou

« I lalle Berry utilise-t-elle vraiment les produits de beauté dont elle fait la pub ? » Au cours de la conversation, Tiff me confie qu'elle a besoin de perdre dix kilos et je résiste à l'envie de lui dire que ses problèmes de silhouette seraient facilement résolus si elle optait pour un pantalon à la coupe classique et si elle mettait un soutien-gorge. Mais ces petites fautes de goût mises à part, Tiff m'est vraiment très sympathique. Elle est ouverte, pas prétentieuse pour un sou, le genre de personne avec qui on a plaisir à passer un bon moment. L'espace d'un instant, je révisé mon jugement en me voyant dans la glace juste après mon soin du visage. Mais Tiff m'assure que les taches rouges disparaîtront au cours de la nuit et que j'aurai dès demain matin un teint de pêche...

Au moment de partir, il me vient à l'esprit une dernière question.

— Je ne devrais peut-être pas revenir sur nos problèmes de famille, mais Susie voyageait beaucoup, elle aussi. Et je me demandais si, par hasard, Peter et elle n'avaient pas fréquenté les mêmes endroits.

Tiff plisse son petit nez mutin.

— Et quand bien même ? Quelle importance, à présent ?

— Aucune. Mais comme ils avaient beaucoup de points communs, je voulais juste savoir s'ils avaient aussi les mêmes

goûts en matière de destinations de vacances.



Je vois à sa tête que Tiff ne comprend toujours pas pourquoi je tiens tant à le savoir (je serais assez d'accord avec elle, d'ailleurs), mais elle tente de répondre.

— Voyons voir... Il est allé à Denver, Orlando, Portland,

Des Moines...

— Des Moines ? Il a pris des vacances à Des Moines,; dans l'Iowa ? ẽ

— Je n'y suis jamais allée, mais il m'a dit que c'était}\*

assez chouette. Le Iowa Hall of Pride, par exemple. Il m'a dit que c'était super. Et il n'arrêtait pas de me parler de, ce magasin, le Gung Fu Tea. Peter était un grand buveur de thé.

— Vous êtes sérieuse ? Il traversait la moitié du pays; rien que pour chercher du thé ?

Tiff éclate de rire.

— Que voulez-vous que je vous dise ? C'était un original.

Mais soit dit entre nous, je pense qu'il devait en profiter de temps en temps pour assister à des réunions de cette société protectrice des animaux. Le prochain voyage prévu était à destination d'Eurêka.

— Eurêka ? Euh... rien que le nom était prometteur

!

Personnellement, je n'irais passer mes vacances à Eurêka que si le seul autre choix possible était Des Moines !

J'attrape mon sac à main suspendu au mur à un crochet d'argent.

— Merci pour tout, Tiff. Je vous promets de reprendre rendez-vous avec vous.

— Super. Vous savez, Sophie, je suis très heureuse de vous avoir rencontrée. Il est tellement rare que je puisse parler à quelqu'un qui est passé par les mêmes épreuves i|ue moi !

J'évite soigneusement son regard.

— Je suppose que c'est le destin...

— Nous pourrions peut-être déjeuner ensemble, un de ces jours ? Juste pour traîner et bavarder un peu.

J'adorerais ajouter Tiff à la liste de mes amis, mais c'est totalement impossible, compte tenu des mensonges que je lui ai servis. Ironie du sort, je suis obligée de lui mentir de nouveau.

Je me force à répondre :

— D'accord. Je vous passe un coup de fil...

Tiff est radieuse, ce qui me culpabilise encore davantage.

Je me sens vraiment nulle.

— Génial ! Nous pourrions aller dans un restau sympa.

Je n'ai pas souvent l'occasion de m'offrir un bon repas !

— Eh bien, c'est parfait.

Je fais des efforts insensés pour feindre l'enthousiasme.

En me dirigeant vers la réception, je décide de me déculpabiliser

« à l'américaine », c'est-à-dire en lui laissant un énorme pourboire.

*« Les intellectuels excellent dans l'art d'appréhender l'abstrait et l'intangible. Si j'ai des questions sur Dieu et le mysticisme, c'est à eux que je m'adresse. Mais si je veux une solution claire et simple à un problème du quotidien, je préfère les conseils de gens pas compliqués, à l'église. »*

C'est la Mort

J'ignore à quoi ressemblent généralement les gens juste après un soin du visage. Personnellement, je ressemble à la version « avant » des émissions de relooking ! Il est hors de question que je sorte en ville ce soir. Quand j'ai cette tête-là, il n'y a que deux mecs avec qui je me sente relativement à l'aise : M. Katz et Hitchcock. M. Katz m'attend chez moi, mais il va me falloir faire un détour pour mettre la main sur mon copain Alfred.

Je prends ma voiture jusqu'au Inner Sunset et me gare à un pâté de maisons du Video. Si vous avez envie de voir un

bon vieux film culte, un documentaire ou un film muet, vous pouvez toujours compter sur Video, ils l'auront en stock. Je parcours les étagères poussiéreuses et je finis pa(

tomber sur la série des Hitchcock. J'examine rapidement les titres au dos des cassettes. Voyons voir, suis-je d'humeur

à regarder du noir et blanc ou ai-je besoin de couleur ?

— Sophie !

Je me retourne et je me retrouve nez à nez avec Mary Ann. Pourquoi faut-il que, le jour où on n'a pas particulièrement

envie d'être vue, on tombe sur des gens qu'on connaît ? Serait-ce une façon pour Dieu de se montrer facétieux ?

Mary Ann me décoche un sourire de star.

— Qu'est-ce ce que tu fais là ?

Je fais un geste vers la cassette de Fenêtre sur cour.

— Hitchcock. Je suis un peu surprise de te voir ici. En général, tu es plutôt du genre superproductions...

— C'est vrai, ce n'est que la deuxième fois que je mets les pieds ici. Mais je passe pas mal de temps avec Rick en ce moment, et il adore les vieux films. Son acteur favori est Errol Flynn, et j'aimerais voir un de ses films.

— Alors tu as pensé au seul magasin de cette ville où tu étais sûre d'en trouver...

— Exact.

Nos regards s'attardent sur la main droite de Mary Ann qui tient une copie des Aventures de Robin des Bois.

— Tu penses que c'est un bon choix ?

— C'est censé être un de ses meilleurs films, mais comme je ne l'ai jamais visionné, je ne peux pas être catégorique.

— Ça te dirait de le regarder avec moi ce soir ?

— Non. Ce soir, j'ai envie de voir un Hitchcock. Un truc qui soit plus effrayant que mon visage.

Mary Ann est un peu embarrassée.

— Je voulais t'en parler, mais... j'avais peur de te froisser.

Tu as fait un soin du visage ?

— C'est évident à ce point ?

— On dirait que tu as eu un gommage et un bain de vapeur. Et tes sourcils sont superbeaux. Où es-tu allée ?

— Au Mojo. J'y suis allée pour rencontrer cette fameuse

Tiff.

Mary Ann a l'air de connaître l'établissement.

— J'ai des collègues qui y vont. Elles disent que c'est génial !

Mary Ann regarde à nouveau la cassette qu'elle a dans la main.

— Si tu regardes ce film avec moi, je regarderai un Hitchcock avec toi !

Je suis sûr Je point de refuser, mais je me ravise aussitôt.

Mon objectif initial, c'était de passer inaperçue auprès des gens susceptibles de me reconnaître. Mais comme ça n'a pas

marché, pourquoi ne pas accepter la proposition de Mary Ann ? J'ai vu peu de films avec Errol Flynn, mais ça m'a bien plu. J'ai le sentiment que sa réputation d'alcoolique soupe au lait et fou de sexe tisse une sorte de lien invisible entre lui et moi. Je prends la cassette de L'Homme qui en savait trop et je la fourre sous mon bras.

— On va chez toi ou chez moi ?

Moins d'une demi-heure plus tard, nous nous retrouvons

dans l'immense studio de Mary Ann, dans Lake Street.

Nous préparons notre petite séance de ciné improvisée.

I)ena, Mary Ann et moi avons l'habitude de ces « soirées cinéma ». Tous les lundis, nous nous retrouvons chez moi pour visionner une vidéo. Depuis quelques mois pourtant, nous ne respectons pas la tradition. En plus, nous sommes mardi et Dena n'est pas là.

Je suis beaucoup plus proche de Dena que de Mary Ann, en partie parce que Dena et moi avons fait nos études

ensemble au lycée alors que Mary Ann avait deux bonnes années de retard sur nous, ce qui à l'époque nous interdisait

pratiquement de lui adresser la parole... Mais ce n'était pas la seule raison. Si je devais décrire Dena à un inconnu, des tas de qualificatifs me viendraient à l'esprit : solide, hanche, drôle, caustique, dynamique, loyale, intelligente, audacieuse, nymphomane... je pourrais continuer pendant des heures. Mais si jamais quelqu'un me demandait de décrire Mary Ann, un seul mot s'échapperait de mes lèvres

:

adorable. Ce terme résume à lui seul toutes ses qualités, de sa bouche en forme de coeur à sa nature généreuse. Et c'est la candeur de Mary Ann qui m'empêche de rechercher sa compagnie aussi souvent que celle de sa cousine.

Pendant que Mary Ann prend le temps d'arroser ses plantes, je fais l'inventaire de son placard, en quête de pop-corn pour micro-ondes. Je finis par trouver mon bonheur. Mais comment Mary Ann fait-elle pour garder la ligne ? Alors là, ça me dépasse...

— Je suppose que tu n'as pas de vodka à me proposer ?

J'ai découvert qu'après avoir bu un seul cocktail, ce problème de calories n'avait plus à mes yeux qu'une importance

très secondaire.

Mary Ann me répond d'un air distrait tout en versant quelques gouttes d'engrais sur son ficus.

— Non, pas de vodka. Mais je crois qu'il me reste une minibouteille de vin dans mon placard.

— Qu'est-ce que tu appelles une minibouteille de vin ?

Attends... tu veux parler de ça ?

Je brandis une minibouteille de zinfandel blanc dont l'étiquette est en grande partie recouverte par une fausse étiquette sur laquelle on peut lire « Mariage d'Elaine et Dave, 1994 ».

— Oui, c'est bien ça. Tu peux la prendre, si tu veux.

— Non, merci. Sans façon.

Je repose la bouteille et je m'empare du pop-corn. Je préfère encore me culpabiliser plutôt que me saouler avec de la piquette qui a vieilli trop longtemps.

Mary Ann range l'engrais sous l'évier.

— Alors, qu'est-ce qu'il t'a pris d'aller te faire faire un soin du visage et une épilation des sourcils ?

— C'est une longue histoire, et sans intérêt. Je vais faire griller ça et tu pourras mettre la cassette.

— Sophie... s'il te plaît ! Je meurs d'envie de savoir.

J'enfourne un sachet dans le micro-ondes.

— O.K. La fille qui s'est occupée de moi, Tiff... eh'

bien figure-toi que c'est la soeur du mec qui s'est suicidé au QG de Brooke.

— Peter Strauss ? Rick m'en a parlé l'autre jour.

J'écarquille les yeux.

— Sans blague ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Mary Ann baisse les yeux pour contempler ses mains de pianiste, le visage caché derrière ses cheveux bouclés,

— Il a dit... que cette mort fait partie d'une longue liste de ragots pas très flatteurs qui courent sur Anne et son équipe de campagne. Rick pense que c'est injuste, parce que personne ne sait vraiment ce qui a conduit Peter Strauss à commettre ce geste, mais ça n'avait sûrement rien à voir avec la politique. Rick est convaincu qu'en s'efforçant de trouver un lien entre la mort de ce Peter et sa bataille pour le Congrès, les médias font preuve d'irrespect et qu'ils ont le goût du morbide. Oui, c'est le mot qu'il a utilisé. Il a dit que la presse avait l'esprit « morbide ».

— Je vois ce, qu'il veut dire.

En fait, je n'en suis pas si sûre. Je commence à raconter tout ce que Tiff m'a appris, jusqu'aux infos concernant les destinations de vacances de Peter.

Mary Ann me demande avec un enthousiasme auquel je ne m'attendais pas :

— Il est allé dans l'Iowa ? Rick adore l'Iowa. Il prétend que c'est magnifique en hiver.

— Pour quelle raison Rick s'est-il rendu dans l'Iowa ?

— Ça devait être pour une convention politique ou un truc de ce genre où la présence de Fitzgerald était impérative.

— Une réunion du caucus, peut-être ?

Mary Ann me regarde d'un oeil bovin.

— Le caucus est... tu sais quoi ? Ça n'a aucune importance.

Donc Fitzgerald a emmené Rick dans l'Iowa, c'est ça ?

— Mmm... oui.

Voilà que Mary Ann se met à rogner ses cuticules. Ce qu'elle n'a jamais fait de sa vie.

— Mary Ann ! Tu ne serais pas en train de me cacher quelque chose ?

Elle a toujours les yeux baissés.

— Pas vraiment. C'est juste que, pendant ce voyage dans l'Iowa, Rick a découvert que lui et Fitzgerald n'étaient pas toujours d'accord sur tout, contrairement à ce qu'il croyait. Et puis Rick m'a raconté des trucs très personnels dont je ne peux vraiment pas te parler. Je lui ai promis de ne rien dire.

J'hésite une bonne minute avant de traduire avec des mots

l'horrible pensée qui est en train de s'imposer à moi.

— Mary Ann, Rick aurait-il quelque chose à voir avec ce qui est arrivé à Peter ?

Pour la première fois depuis que nous parlons de son nouveau soupirant, Mary Ann me regarde droit dans les yeux.

— Non ! Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire !

— Alors explique-moi ce que tu voulais dire...

Je l'emmène vers le canapé et je m'assieds à côté d'elle.

— Allez ! Depuis quand avons-nous des secrets l'une pour l'autre ?

Là, ça se présente comme une partie de poker... Car si jamais Mary Ann commence à réfléchir à ma question, elle se souviendra forcément des nombreuses fois où Dena et moi lui avons fait des cachotteries ! Les secrets ne durent jamais très longtemps, nous parlons beaucoup trop

- toutes autant que nous sommes - pour rester discrètes indéfiniment.

Mary Ann se laisse aller sur le dossier de son canapé et ramène ses jambes sous son menton.

— Rick commence à se demander si c'était une bonne idée de prendre ce boulot avec Fitzgerald. Ce n'est pas sa première campagne, mais il pense que les républicains ont changé. Rick m'a même dit que d'ici quelques années, il pourrait très bien prendre parti pour la cause libératrice.

— Libératrice ? Tu veux dire Libertaire ?

— Oui, c'est ça. Mais le gros problème dans l'immédiat, c'est que Rick soupçonne Fitzgerald d'essayer de faire pencher la balance du côté des nouveaux républicains alors qu'au fond de lui, il ne l'est pas du tout. D'après Rick, Fitzgerald ne saurait plus très bien où il en est.

— Comment ça ?

Je suis moi-même un peu déboussolée. J'aurais cru pour ma part que les « nouveaux républicains » étaient du genre religieux, hyperconservateurs et d'une morale très stricte.

Mais si c'était vrai, Fitzgerald n'aurait pas besoin d'être différent. Qui sont donc ces nouveaux républicains dont parle Rick ?

Mary Ann hausse les épaules.

— C'est juste l'opinion de Rick. Fitzgerald ne serait pas aussi traditionaliste qu'il veut le faire croire, mais il aurait bien trop peur de ce que pourraient penser les gens s'ils découvraient qu'il est large d'esprit.

Je suis quand même un peu sceptique.

— Fitzgerald ? Large d'esprit ?

— Encore une fois, c'est l'avis de Rick. Sophie, il me tuerait s'il savait que je t'en ai parlé. Fitzgerald est son patron et il lui est totalement dévoué. Rick m'a dit que si Fitzgerald est élu, ils pourraient devenir supercopains, même si c'est Rick qui crée ce mouvement libérateur...

— Pas libérateur, libertaire ! Et ne t'en fais pas, je serai muette comme une carpe.

— Mais oui, bien sûr... Libertaire ! Tu venais de me reprendre. Je suis vraiment stupide, par moments !

Je tends la main vers la télécommande du DVD. ;

— Arrête ! Tu n'es pas stupide.

Mary Ann a une réaction curieuse. Elle me dit d'une voix à peine audible, comme dans un souffle :



— Sophie, s'il te plaît ! Je n'ai pas l'habitude de te mentir. "

Je me raidis, très troublée par le tour que prend cette conversation.

— Mary Ann...

— Je parle sérieusement. J'en ai vraiment marre que les

gens me mentent juste pour que je me sente mieux dans'; ma peau. Je sais très bien que je ne suis pas intelligente.

— Mais qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu as lu le 7x7 du mois dernier ?

— Tu plaisantes ? Marcus m'en a acheté huit exem-; plaires.

7x7 est un magazine de San Francisco. Le mois dernier<sup>i</sup>

ils ont présenté Marcus comme l'un des dix meilleu'

coiffeurs visagistes de Bay Area.

Mary Ann me dit d'un petit ton espiègle :

— Quand j'ai vu ce qu'ils disaient de Marcus, ça m'

fait très plaisir pour lui. Il mérite vraiment que ses talents soient reconnus.

— A mon avis, Marcus serait assez d'accord avec toi...

— Je sais que c'est terrible, mais je me suis sentie un peu jalouse. Toi, tu es un auteur à succès, Dena a créé sa propre boîte et maintenant, voilà que Marcus figure parmi les dix plus grands coiffeurs du coin. Mais moi, qui suis-je ? Une simple esthéticienne de chez Lancôme qui a dû se battre pour avoir son diplôme à la sortie du lycée !

Je laisse tomber la télécommande.

— Mary Ann, je mens à pas mal de gens, mais jamais à toi, ni à Dena ou Marcus. Alors il va falloir que tu me fasses confiance si je te dis que tu n'es pas une idiote. Etre idiote, c'est enquêter sur un meurtre quand on n'est pas du métier. C'est oublier qui on est pour se disputer avec un ex qu'on essaie d'oublier. Crois-moi, Mary Ann, en matière de bêtise, je suis une experte, et tu ne m'arriveras jamais à la cheville.

Mary Ann esquisse un pauvre sourire.

— On croirait entendre Rick.

— Parce que tu as tenu ce genre de propos à Rick ?

Mary Ann fait partir de ces gens qui pensent que leurs problèmes ne sont pas assez dignes d'intérêt pour en parler aux autres. Le dialogue à coeur ouvert que nous avons ne lui ressemble déjà pas beaucoup, mais je trouve carrément choquant qu'elle ait abordé ce genre de sujet avec un type qu'elle connaît depuis une semaine.

— Oui, enfin presque. Rick n'arrête pas de me faire des compliments, il me dit que je suis réfléchie, ouverte aux autres et que j'ai un sens du contact très développé... Avec lui, j'ai le sentiment d'être quelqu'un d'important.

— Mais tu les !

Mary Ann se contente de hausser les épaules, cette fois sans protester.

— J'ai essayé de dire à Rick que je ne suis pas aussi géniale qu'il le prétend, mais il refuse de m'écouter. D'après lui, ma modestie est la preuve que ce qu'il dit moi est vrai.

— Je l'aime bien, ce Rick.

— Alors nous sommes deux... Bon, assez parlé de moty Si tu me disais ce qui te tracasse depuis quelques jours ?

— Tu veux dire, en dehors du fait que le mari de mon

mentor a été abattu trente secondes après que je lui ai rendu ma révérence et que je me suis lancée dans une enquête qui va m'obliger à passer un temps incroyable avec des

politiciens corrompus, odieux et peut-être coupables meurtre ? Sans parler de mon ex que je tente désespérément de haïr...

Mary Ann se crispe.

— J'allais aussi aborder ce sujet...

— Ah non. Ça n'a rien à voir. Alors que je parlais Tiff de son frère, pour je ne sais quelle raison étrange, j'

commencé à penser à mon père.

Mary Ann me souffle avec tout le tact dont elle est capable : 1

— A ton père, vraiment ? Ne serait-ce pas plutôt à peine que tu as éprouvée à sa disparition ?

Décidément, Mary Ann ne se contente pas d'être adorable. Elle est de loin l'écervelée la plus perspicace que j'ai

j'aie jamais rencontrée.

— Oui, tu as raison. Mon Dieu, ça fait si longtemps.»

J'ai trente et un ans, j'en déduis donc que ça remonte à douze ans. C'est fou ce qu'on vieillit vite !

Mary Ann me sourit d'un air compatissant.

— Ce qui compte, ce n'est pas l'âge que tu as mais la quantité de Botox que tu prends...

J'éclate de rire et me lève pour récupérer le pop-corn avant de la rejoindre sur le canapé.

— Mon père et moi étions toujours en train de nous disputer, tu te souviens ?

— C'est vrai, vous vous trouviez toujours un prétexte...

Des choses bizarres...

— Exact. Du genre : qui était le meilleur physicien, Albert Einstein ou Stephen Hawking ? Je continue à penser que c'est Hawking qui remporte la palme.

Tout en attrapant une poignée de pop-corn, Mary Ann me glisse :

— C'était... vraiment très curieux.

— Je pense que ce genre de discussion nous plaisait, mais le problème, c'est que nous voulions tous les deux avoir raison ! Tu ne peux pas savoir combien de fois nous nous sommes disputés comme des chiffonniers à propos de choses sans importance. Je me souviens qu'une fois, nous sommes restés une semaine entière sans nous parler parce qu'il s'obstinait à dire que Shakespeare n'avait pas écrit lui-même ses pièces et que je refusais son point de vue. En définitive, on se fiche pas mal de savoir qui a écrit Hamlettant que personne ne nous oblige à regarder Ethan Hawke massacrer la pièce sur grand écran !

Mary Ann hoche la tête et envoie valser ses chaussures.

—J'ai toujours eu mauvaise conscience de n'avoir p été près de toi quand ton père a eu sa crise cardiaque.

— Tu étais à L.A. pour essayer de percer dans le méti en devenant maquilleuse de stars. Ce n'était pas ta fait si tu n'étais pas là !

— Mais tu étais seule ! Dena était partie à l'UC Irvin et à l'époque, tu ne connaissais pas encore Marcu Naturellement, tu avais d'autres amis, mais pas d ait proches.

— C'est vrai, tu as raison. Quant à ma mère et à Le comme on pouvait s'y attendre, elles étaient effondr Alors j'ai essayé d'être forte pour elles et je n'ai fait rendre les choses pires encore en... en commettant la grosse erreur de ma vie.

— Tu veux parler de Scott, c'est ça ?

Je fais la grimace. Quand j'ai dit que j'étais une ex~

en matière de connerie, ce n'était pas une boutade. D'

moi un peu quel genre de femme s'enfuit à Las Vegas j'épouser son coureur de jupons de petit ami, juste échapper à son chagrin ? J'aurais pu avoir recours à qu< chose de plus sain : suivre une thérapie, par exemple\*

me noyer dans les crèmes glacées...

Mary Ann avance prudemment :

— Je n'ai pas très bien connu Scott, mais apparemment ce n'était pas le genre de type doué pour... écoute gens.

— Il était nul pour ça... et pour un tas d'autres < d'ailleurs. Les études, la gestion d'un budget, la sobriété, la fidélité. Mais pour préparer des cocktails, il était champion. Je pense que je l'ai épousé pour ses cocktails au citron...

... parce que j'ai bu beaucoup trop de lemon drops.

Mary Ann me jette un regard soupçonneux.

— Tu étais ivre à ce point quand tu t'es mariée ?

— Non, mon taux d'alcoolémie n'était pas suffisamment élevé pour expliquer ma décision de m'unir à Scott par les liens (profanes) du mariage. Encore qu'il ait eu une certaine influence sur le choix des célébrants.

Mary Ann pouffe.

— J'avais oublié... Tu m'as parlé d'une femme qui imitait Elvis. Quel dommage que j'aie raté ça !

— En fait, elle ressemblait beaucoup à tous ces imitateurs

mâles d'Elvis qui sillonnent Las Vegas. Elle était juste un peu plus hommasse...

— Dis-moi, quelle est la vraie raison qui t'a poussée à épouser Scott ? J'ai toujours brûlé d'envie de le savoir, mais j'avais peur — si je posais la question — de te donner l'impression de ne pas approuver ce mariage...

Je laisse aller ma tête contre le canapé, et avant de répondre, je repense à tout ce que j'ai vécu... Je suis divorcée depuis presque dix ans et je ne suis toujours pas certaine à cent pour cent de savoir pourquoi mon choix s'est porté sur Scott. Son don pour la fabrication de cocktails n'était peut-être qu'une des facettes du talent dont il pouvait se prévaloir : celui de fuir la réalité. Scott n'avait pas son

pareil pour distraire une fille. Il pouvait, sur un coup de tête, improviser des vacances ou une bringue d'enfer, voire une petite partie de jambes en l'air. Et vous pouviez toujours compter sur son aide pour éviter les sujets qui fâchent ou trop terre à terre. Mais finalement, je l'ai peut-être épousé uniquement parce qu'il était là et qu'il ne demandait pas mieux.

— J'ignore pourquoi je me suis mariée avec lui. Tout ce que je sais, c'est que ça ne m'a pas beaucoup aidé à affronter la mort de mon père.

— Comment as-tu fini par accepter cette disparition ?

Tu n'as jamais voulu m'en parler.

— Là encore, c'est une longue histoire... Tu sais que je suivais des cours à l'université de San Francisco, et même si je m'en tirais plutôt bien dans toutes les matières, j'étais incontestablement la plus douée du cours sur les techniques d'écriture. Mais après la mort de mon père, mon travail a commencé à en pâtir. Et un jour, mon prof m'a demandé de rester après le cours. Je croyais qu'elle voulait me passer un savon pour lui avoir rendu ma copie un jour de retard, mais elle s'est contentée de m'inviter à m'asseoir et de me regarder. Ça a duré une éternité.., puis elle m'a simplement dit « Racontez-moi », et je me suis effondrée. Je pleurais et je parlais en même temps.

Elle a dû avoir beaucoup de mal à me comprendre, elle ne m'a pas interrompue une seule fois pour demander une précision. Elle s'est contentée de m'écouter et de me passer des Kleenex.

— Waouh ! Ton prof devait être une sacrée bonne femme ! Est-ce qu'elle enseigne toujours à l'USF ?

— Non. La femme dont je viens de te parler, Mélanie Allen, s'appelle aujourd'hui Mélanie O'Reilly.

— Mais bien sûr ! Et maintenant, tu veux l'aider à ton tour. C'est super !

Je concentre mon attention sur une petite tache brune qui macule le parquet de Mary Ann.

- Sophie... ? C'est super, non ?

Je reste silencieuse. Ça fait très longtemps que je n'avais pas évoqué ces souvenirs, et pourtant ils m'apparaissent avec une incroyable clarté aujourd'hui - aussi nettement que ce pop-corn que je porte à ma bouche. Je me revois dans le bureau de Mélanie, versant des torrents de larmes à en faire déborder un des Grands Lacs... et elle qui m'écoutait en hochant la tête. Et après, j'ai cessé de pleurer pour laisser mon démon intérieur prendre le dessus. Un démon très en colère !

J'ai tout déballé à Mélanie.

- Je veux faire payer quelqu'un pour la mort de mon père. Qu'un médecin se plante ou qu'une ambulance d'arrivé pas à temps ou... ou qu'on vende des produits qui augmentent les risques d'infarctus. Tout ce que je veux, c'est trouver un coupable, un « méchant » pour le mettre en pièces !

Mélanie s'est adossée à sa chaise et m'a regardé d'un tir pensif.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

J'ai répondu sans hésiter :

— Je le tuerai. Mais avant, je lui infligerai d'atroces souffrances, les plus horribles possibles, et je m'assurerai que le monde entier sache quel salaud c'était ! Je n'aurai peut-être même pas à le tuer. A force de souffrir le martyr, mentalement et physiquement, il aura sûrement envie de ne supprimer lui-même !

Toutes ces choses que j'ai dites, c'était tellement monstrueux... C'est pour ça qu'elles en étaient restées jusque-là au stade de la pensée. Je ne voulais pas que les gens parlent de moi en disant : « Cette nana me fait peur, elle est complètement dingue. » Et pourtant, voilà que je dévoilais ma noirceur et mes fantasmes à une femme qui portait à son cou un crucifix en or et qui avait mis à l'arrière de sa voiture le symbole chrétien du poisson. !

J'ai enfin osé la regarder, à contrecœur, m attendant à lire; dans ses yeux l'horreur et la désapprobation. Mais non elle avait juste l'air préoccupé. Puis au bout d'un moment elle a pris une longue inspiration et m'a dit la chose la plus choquante qui soit.

— Faites-le !

— Pardon ?

— Vous voulez briser la vie d'un méchant ? Faites-le Vengez-vous.

Elle a fouillé dans le tiroir de son bureau et m'a tend une disquette.

— Vous êtes douée pour l'écriture, n'est-ce pas ? Alors écrivez ! Tout. Ce méchant, vous allez le créer, le rendre responsable des pires horreurs, et puis vous le ferez payer comme bon vous semblera. C'est votre histoire et personne ne va vous noter. A vous d'inventer toutes les règles que vous voulez, c'est vous qui avez le contrôle de tout.

— Vous voulez que je crée un personnage de fiction dans le seul but de le tuer ?

— Si vous pensez qu'il doit payer pour les crimes qu'il a commis dans sa vie, ma réponse est oui. La seule chose que je vous demande, c'est d'en faire une bonne histoire Et tout le monde sait que dans une bonne histoire, il y a un méchant, mais il y a aussi un gentil, un héros... ou une héroïne.

Elle m'a lancé un regard qui en disait long.

— Assurez-vous de décrire votre personnage dans toute sa complexité. Donnez à vos lecteurs une bonne raison d'être de votre côté. Elle n'a pas à être parfaite, juste humaine. Si elle est tourmentée, essayez de sonder jusqu'au plus profond de son âme pour voir quels sont ses problèmes, et connaître leur origine. Expliquez le pourquoi de sa colère et ce qui la pousse à traquer le méchant. Cette partie est importante, Sophie.

Le ton de Mélanie a changé, comme pour mieux souligner son point de vue.

— Les lecteurs ont besoin de comprendre les motivations d'un personnage, même si le personnage en question ne les comprend pas.

Ce jour là, je suis rentrée chez moi armée de ma disquette, et pour la première fois depuis la mort de mon père, j'ai refusé les suggestions de Scott qui cherchait à tout prix à me distraire. Je me suis assise devant mon ordinateur et j'ai commencé à taper. J'ai créé le personnage d'Alice Wright, un grand nom du journalisme, une femme qui a vécu des moments d'émotion d'une grande intensité et qui enquête sur l'assassinat de son père. Le meurtrier est un mec horrible, même si j'ai cessé brusquement de faire de lui l'incarnation du mal. Je ne voulais pas en faire « un méchant de bande dessinée ». Cette histoire était trop importante pour que je crée des personnages superficiels, sans nuance.

C'est alors qu'une chose étrange s'est passée. Au fur et à mesure que je fabriquais ce monde de fiction, j'avais de moins en moins envie d'échapper au monde réel. Je ne dirais pas que je me suis sentie plus équilibrée et confiante (une notion un peu trop « taoïste » pour mon goût), mais je me suis sentie plus calme, et prête à affronter la vie..

même si mon père n'en faisait plus partie. J'allais presque toutes les semaines chez Mélanie pour lui apporter mes nouveaux chapitres et elle me donnait des conseils, faisait"

une critique constructive de mes écrits. Et au bout de deux ans d'écriture et de réécriture, j'ai terminé mon premier roman. J'ai aussi obtenu un jugement de divorce, ce qui m'a donné deux étapes importantes à fêter dans ma vie ! Je n'ai jamais essayé de faire publier le livre sur AliJJI

Wright. J'étais incapable de donner à un agent ou un éditeur la possibilité de refuser quelque chose d'aussi intime, si profondément personnel. J'ai planqué la disquette dans un coffre et j'ai passé l'année suivante à écrire un nouveau livre dont l'héroïne, Alicia Wright, exerce le métier de journaliste d'investigation. Dans ce livre, Alicia est amenée à traquer une meurtrière attachante mais un peu dérangée qui prend plaisir à tuer les barmans spécialisés dans la confection de cocktails au citron.

Si je n'avais pas eu Mélanie à qui parler à l'époque, j'aurais peut-être pétié les plombs. Aujourd'hui, elle me demande de la sauver et qu'est-ce que je fais ? Je prends sa requête comme prétexte pour savoir où j'en suis avec Anatoly...

repasser dans ma tête les mots de Mélanie : « Les lecteurs ont besoin de comprendre les motivations d'un personnage même si le personnage lui-même ne les comprend pas. Je suis l'héroïne de ma propre vie, et je me suis totalement fourvoyée sur mes motivations. Il ne s'agit pas seulement de vouloir être meilleure qu'Anatoly (ça, c'est en prime !) La vérité, c'est que je n'arriverai à rien si je ne me sens pas tenue de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rassurer Mélanie. Si c'est ça l'objectif, je dois ignorer la mesquinerie et commencer par travailler avec Anatoly avec un meilleur état d'esprit. Même si lui ne le fait pas avec moi.

Je l'appellerai demain pour lui parler de mon entretien avec Tiff, et nous découvrirons qui a tué Eugène.

— Sophie ? Ça va ?

Je me tire de mes réflexions et je m'oblige à sourire.

— Oui, très bien. Si on commençait à regarder le film avant d'être à court de pop-corn ?



*« Il existe dans les Andes une confrérie de moines qui ont fait voeu de silence. Ils passent leur temps à vivre ensemble dans la paix et la solidarité. C'est bien la preuve que la communication est surfaite. »*

C'est la Mort

Lorsque je quitte Mary Ann, il est presque 23 heures.

Alors que je m'arrête à un feu rouge de Geary, je me souviens

tout à coup que j'ai éteint mon portable pendant que je me faisais dorloter par Tiff et que j'ai oublié de le rallumer. Je jure entre mes dents en constatant que j'ai raté deux appels de Mélanie. J'appuie sur la touche « messagerie vocale »

et je mets le haut-parleur.

« Sophie, c'est Mélanie. Pouvez-vous m'appeler dès que vous

avez un moment ? Je viens de prendre conscience qu'Eugène

ne reviendra plus jamais. Je suis seule et... il n'est pas là.

Vous

faites déjà beaucoup pour moi et je n'ai pas le droit de vous en

demander plus, mais j'ai besoin de parler à quelqu'un. Alors...

si vous n'êtes pas trop occupée, pourriez-vous m'appeler ?

Je

vais essayer de vous joindre chez vous. »

J'écoute le second message.

« Je viens d'appeler chez vous, mais vous n'êtes pas là.

Je n'ai

pas laissé de message. »

On entend alors un sanglot étouffé.

« Je sais qu'il s'agit d'une simple crise de panique, mais je suis

seule, Sophie. J'ai soixante ans et j'ai perdu le seul homme qui

m'ait jamais aimée. Moi aussi, je l'aimais, mais je l'ai traité de façon épouvantable. Je sais que ça ira mieux, mais j'ai vraiment

besoin de parler à quelqu'un pour m'aider à franchir ce mauvais

pas. Appelez-moi... s'il vous plaît. »

Et zut ! D'après mon téléphone, elle m'a appelée il y a cinq heures. Je viens de me promettre à moi-même d'être toujours là pour Mélanie, mais pour une fois qu'elle avait besoin d'une épaule où s'appuyer, j'étais où ? Chez Mary Ann, à regarder Errol Flynn redistribuer les richesses dans la forêt de Sherwood ! Je compose son numéro, mais je tombe sur son répondeur. Super. Elle s'est probablement endormie à force de pleurer.

Dès que j'arrive chez moi, je mets une tenue plus confortable et je me laisse tomber sur mon canapé. M. Katz se pelotonne contre moi.

Je lui murmure :

— Si seulement j'avais pu lire ce message plus tôt !

Je regarde l'heure une nouvelle fois. 23 h 25 ! Il est bien trop tard pour appeler. Mais j'essaie quand même.

« Bonjour ! Vous êtes bien chez Mme O'Reilly. Veuillez laisser votre message après le signal sonore. »

« Mélanie, c'est encore Sophie. A cette heure, je suppo que vous êtes endormie... sinon, pourriez-vous décrocher

?

m'inquiète pour vous. »

Rien. Je raccroche et je fixe le mur. J'ai comme le vag pressentiment que quelque chose cloche. Pourquoi, l'ignore. Bien sûr, Mélanie est déprimée depuis la i d'Eugène, mais ce n'est pas seulement ça... Il est prob que Mélanie soit vraiment en train de dormir. Il se ; qu'elle ait pris un somnifère, ce que j'aurais fait à sa pl J'ai besoin de me détendre un peu, je l'appellerai dem J'allume la télé et je zappe sur les chaînes jusqu'à ce '

je tombe sur Comedy Central. Rire et dormir, voilij dont j'ai besoin ce soir. Demain, je serai une amie digne de ce nom.

A 8 heures précises le lendemain matin, la sonr stridente du téléphone m'arrache à un rêve délicieux Johnny Depp et George Clooney... Sans ouvrir les je cherche le combiné à tâtons et je colle le récept mon oreille.

— J'espère au moins que c'est une bonne nouvelle!

Anatoly grommelle :

— Pas vraiment.

— Toi!

— Oui. Dis-moi, quand avais-tu l'intention i parler de ton entretien avec Tiff Strauss ?

%

— Quand tu éprouverais le besoin de me dire qU#t'

Mélanie avait trouvé une lettre de Peter Strauss adressât à Eugène...

— J'avais l'intention de t'en parler... juste après mon entretien avec Tiff.

— C'est ça, bien sûr... ! Autre chose ? Tu vas peut-être essayer de me vendre lé Brooklyn Bridge, maintenant ? Et puis, quelle idée aussi de m'appeler à 8 heures du matin !

l u tiens vraiment à ce que j'ajoute passif-agressif à la liste de tes défauts ?

— Les gens passifs-agressifs essaient d'embêter leur entourage de façon très subtile. Ce qui n'est pas mon cas.

Je raccroche.

Deux secondes plus tard, mon téléphone se remet à sonner. Lorsque je me décide enfin à répondre, Anatoly me lance à la figure :

— Je n'avais pas terminé !

— Moi, si !

Et je lui raccroche de nouveau au nez.

A son troisième appel, je laisse faire mon répondeur.

— Sophie, je sais que tu m'entends. Décroche !

Je me couvre la tête avec un oreiller.

— Si tu ne décroches pas, je viens. Et cette fois, Je ne ferai pas semblant de te dire que tu es jolie sans maquillage...

J'empoigne le combiné.

— Tu m'as toujours dit que j'étais sexy le matin !

— C'est vrai, quand tu es nue. Je ne pense pas avoir la chance de te le redire dans l'immédiat, je me trompe ?

— Je sens que je vais encore raccrocher.

— Surtout pas. J'ai parlé à Tiff hier soir et il faut lument que nous comparions nos notes...

— Je ne ferai rien de tout ça avant d'avoir bu au minu deux tasses de café. Tu le sais parfaitement.

— O.K., alors donnons-nous rendez-vous au Starb C'est moi qui t'offre la première tournée.

— De café ? Je suis impressionnée, vraiment...

Ignorant mon commentaire, Anatoly me lance : ' ;

— Rendez-vous au Starbucks de Polk dans heure.

— Disons plutôt dans trois heures. Je n'en ai encore fini avec Johnny et George et j'ai horreur de dépêcher !

— Johnny et George... ?

— Les hommes qui s'occupaient de moi quand tUi appelé.

Laissons-le croire que nous faisons ménage à trois, devrait suffire à lui fichier sa matinée en l'air.

Mais Anatoly rigole.

— Tu veux parler de Johnny Depp et de Geo Clooney ? Tu rêves toujours d'eux ?

— Oh, ça va ! On se voit à 11 heures.

Je raccroche d'un geste brusque. Puis je ferme les yc en serrant très fort mes paupières pour essayer de repion dans mon rêve. Trois secondes plus tard, mon portab sonne de nouveau. Je me précipite pour le prendre au pi de mon lit où je l'ai mis en charge, sans même penser vérifier le numéro qui s'affiche à l'écran.

— Tu ne pourrais pas me foutre un peu la paix ?

i 1 ,e silence s'installe. Puis j'entends une toute petite voix,

peine audible.

, - Vous êtes en colère contre moi ?

— Johnny...

l'as Depp, l'autre ! Il est quand même nettement moins latinisant que le premier.

-- Non, je ne suis pas fâchée. J'ai juste cru que c'était quelqu'un d'autre.

Johnny me répond avec un peu plus d'assurance dans

la voix :

- Désolé, ce n'est que moi. Vous avez des problèmes ?

Y

|( il quelque chose que je puisse faire pour vous aider ?

— Non, c'est déjà réglé. Ecoutez, je ne voudrais pas Vous paraître impolie, mais il est encore tôt pour moi.

Nous pourrions peut-être remettre cette conversation à plus tard...

— Bien sûr, mais... je me suis dit que vous pourriez avoir envie de parler à Maggie aujourd'hui.

Sous le coup de la nouvelle, je m'assieds dans mon lit.

— Vous m'avez obtenu un rendez-vous ? Elle veut que

je vienne à Pleasant Hill ? A quelle heure ?

— En fait, elle peut vous rencontrer à San Francisco.

Rick et elle ont rendez-vous avec Cari Pearson, vous savez,

le type qu'on a vu dans tous les journaux télévisés faire campagne contre les recherches sur les cellules souches.

Ils veulent le convaincre de soutenir Fitzgerald, et je crois savoir qu'il vit à Sausalito ou un truc de ce genre. La rencontre aura lieu à Frisco...

— On dit San Francisco !

— J'adore la façon dont vous défendez le nom de votre ville ! Je vous imagine les poings serrés et le nez plissé ! Je suppose que vous plissez le nez quand vous êtes en colère vous êtes tout à fait le genre de femme à faire ça ! Et vous savez quoi ? Vous avez un nez adorable.

Je déclare forfait.

— Johnny, quand suis-je censée rencontrer Maggie ?

— Rick veut l'emmener au Neiman pour y rejoindre Mary Ann. Il n'arrête pas d'en parler : « Mary

Ann par ci, Mary Ann par-là ». L'autre jour, elle avait rendez-vous avec lui après le boulot pour prendre un verre... je parle de Mary Ann, bien sûr. Bref, je suis tombé par hasard sur elle dans ce petit bar à vins, et nous avons passé un moment ensemble, mais je me suis senti de trop et je suis partie.

Rick était tellement absorbé dans la contemplation de Mary Ann qu'il s'est à peine rendu compte de ma présence Il est vraiment amoureux, vous savez ! Bref, revenons nos moutons. Hier, Maggie est allée voir Rick et lui a dit :

« Alors, quand pourrai-je enfin rencontrer cette fameuse Mary Ann ? » et Rick a répondu « Eh bien, si nous allons la voir après notre réunion du matin avec Cari Pea Maggie a trouvé l'idée super et ils...

Je replie mes jambes sous mon menton, histoire d'avoir un point d'appui pour ma tête. Cette conversation commence à me taper sur les nerfs. Sérieusement, s'il fallait que j'écoute Johnny une heure de plus, je finirais par tomber raide morte.

Au fait... et si c'était Johnny qui avait tué Eugène Un mec capable de vous prendre la tête à ce point sûrement capable de faire toutes sortes de choses sordides. Il la peut-être tué parce que... Eugène ne voulait pas discuter avec lui près de la machine à café !

En général, j'ai un pouvoir de conviction incroyable sur moi-même, mais là, c'est quand même un peu gros !

— ... et ils ont appelé Mary Ann. Ils doivent déjeuner ensemble à la Rotunda. En principe, c'est purement Informel, et Maggie n'aime pas parler à des journalistes quand elle déjeune entre amis. Mais si vous tombez sur nous par hasard, je vous parie qu'ils vous inviteront à leur table. Après tout, vous êtes l'amie de Mary Ann, et comme Maggie est charmante, elle...

— Johnny, à quelle heure faut-il que j'arrive chez Neiman ?

— A 13 heures, au comptoir Lancôme. Ça vous va ?

Parce que sinon, je peux très bien...

— Ça me va.

— Parfait. Je savais que vous vouliez lui parler, et comme

file ne pourra pas venir dîner chez moi ce soir... Au fait, je peux toujours compter sur votre présence ?

Je me prends la tête dans les mains. J'avais totalement oublié cette histoire de dîner... Est-il vraiment nécessaire que j'aie à cette fête ? Je pense que oui. Je pourrai peut-

être y rencontrer d'autres gens qui ont connu Eugène et qui ont des infos intéressantes.

Au moment où Johnny s'arrête pour reprendre son souffle, j'en profite pour lui glisser :

— Je viendrai. Et sachez que je suis très sensible à votre amicale invitation...

— Je suis d'avis qu'un homme et une femme doivent toujours commencer par une relation d'amitié, car lorsque cette relation change de nature, elle s'appuie sur une base solide. Qu'en pensez-vous ?

— Au revoir, Johnny.

Je m'empresse de raccrocher. Comment Fitzgerald fais-tu pour le supporter ?

Je sors du lit et me traîne péniblement jusqu'à la salle de bains. Je jette un coup d'œil dans la glace, ce qui a pour effet immédiat de me réveiller pour de bon. Je suis sublime ! Ma peau, dont je n'ai jamais été particulièrement jusqu'ici, est superbe. fantastique ! Et puis ces nouveaux sourcils... C'est dingue ! Je n'en crois pas mes yeux. Comme si je pense que j'ai rendez-vous avec Anatoly ! Rencontrer quelqu'un quand on est au summum de son potentiel beauté, n'arrive pas souvent... On dirait que la journée s'annonce nettement mieux que tout à l'heure, non ? C'est alors que je me souviens de Mélanie. Mon Dieu, comment ai-je oublié ses appels angoissés d'hier soir ?

Je récupère mon téléphone et je l'appelle chez elle.

Je tombe de nouveau sur son répondeur. Un jour, Mélanie m'a confié qu'elle aimait se lever bonne heure. Elle m'a même dit qu'il lui arrivait de faire une balade au lever du soleil, une habitude qui, selon elle, est la preuve d'une certaine forme de maladie mentale, bon... Tout ce que je sais, c'est que le fait qu'elle ne soit chez elle tôt le matin ne veut strictement rien dire, mais alors pourquoi cette sensation de malaise ?

Je m'efforce de chasser de mon esprit mon inquiet naissant. Après tout, Mélanie a raison de vouloir sortir au lieu de rester cachée sous ses couvertures en essayant de

«...angoisser à coups de bonbons et de talk-shows. Je lui parlerai plus tard.

Après l'heure de temps après avoir tenté de joindre Mélanie, j'appelle Mary Ann qui accepte aussitôt de m'inclure dans ses projets de déjeuner. Jusqu'à présent, tout se passe bien.

À 11 h 20, je pénètre dans le Starbucks et je me rends compte qu'Anatoly n'est pas encore là, ce qui a pour effet de me mettre en rogne.

Je sors pour jeter un coup d'œil des deux côtés de la rue, puis je fais le pied de grue devant la porte en attendant qu'il daigne arriver. Je finis par le voir tourner au coin de la rue. Il marche dans ma direction d'un pas lent, sans se presser le moins du monde.

En entrant avec lui dans le café, je lui lance d'un ton hargneux :

— Tu es en retard !

— N'essaie pas de me convaincre que tu es là depuis plus de cinq minutes, ça ne prendrait pas !

— Le problème n'est pas là, je... mais tu es splendide

!

Anatoly s'empresse de détourner le regard.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu as un teint superbe, presque aussi lisse que le mien, et... Tiff ta fait un soin du visage hier soir, c'est ça ? Son dernier client, c'était toi !

Anatoly continue d'éviter mon regard.

— Prends cette table, là-bas, pendant que je vais chercher les cafés...

— Ne change pas de sujet !

Je tends la main pour lui caresser la joue.

— Mince alors ! On croirait des fesses de bébé !

— Chut ! Moins fort.

Naturellement, je hausse la voix pour que tous nos voisins puissent entendre.

— Elle t'a appliqué un masque de boue ou t'es-tu contenté d'un gommage ? Oh mon Dieu, elle t'a aussi épilé les sourcils à la cire... Regardez-moi ça, c'est géant !

Anatoly grommelle :

— Va t'asseoir à cette table avant qu'on ne nous pique.

Je demande à un type blond assis près de la fenêtre

— Vous avez vu ses sourcils ? Ils sont super, non ?

L'homme me répond avec une sorte de zézaiement assez prononcé qui se veut sans doute très distingué.

— Superclasse ! Où faites-vous vos soins ?

Je prends Anatoly de vitesse.

— Il va chez Mojo.

Je lui file un coup de coude dans les côtes et je lui souffle en aparté :

— Tu vois, je t'avais bien dit que ça intéressait les hommes !

— Sophie, va immédiatement t'asseoir ou je demande au barman de te servir un déca.



Je m'exécute, sachant que j'ai atteint mon objectif. Maintenant, il y a trois mecs dans la salle qui n'arrêtent pas de reluquer Anatoly.

Lequel revient avec nos consommations.

— Alors, Sophie ? Dis-moi ce que Tiff t'a appris. Il a pensé à me prendre un frappuccino sans que je le lui rappelle, mais je goûte quand même le breuvage du

bout des lèvres. Avec lui, on ne sait jamais !

Comme s'il lisait dans mes pensées, Anatoly me lance :

— Ce n'est pas un déca, rassure-toi, mais un frappuccino comme tu les aimes ! Autrement dit, la saveur du café doublée d'un parfum de moka à base de chocolat blanc, avec en prime un peu de crème fouettée.

Je n'en reviens pas.

— C'est devenu ma nouvelle boisson préférée depuis seulement un mois ! Comment le sais-tu ?

— Par simple déduction. J'ai réfléchi à ce qu'il pouvait y avoir de plus compliqué à commander et je l'ai pris.

Je souris. Finalement, il pense encore à moi. Ce frappuccino est un gage de l'affection qu'il me porte.

Anatoly s'assied face à moi.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question. Qu'est-ce que Tiff t'a dit ?

— En gros, que son frère était un original, mais très inoffensif.

Je lui raconte sa passion pour son rôle de mascotte, je parle aussi de ses fréquents séjours dans des endroits connus où leur manque total d'exotisme, de son intérêt pour la politique, et de la façon dont il se faisait le champion des gens laids. Je lui fais aussi part de mon rendez-vous imminent pour le déjeuner et de la petite fête donnée ce soir par Johnny. Pendant tout ce temps, Anatoly n'arrête pas de prendre des notes.

Je bois une longue gorgée de frappuccino.

— Voilà, tu sais tout. À ton tour, maintenant. Quelles

histoires croustillantes Tiff a-t-elle partagées avec toi ?

Anatoly hausse les épaules.

— À peu près la même chose.

— Si c'était vrai, tu n'aurais pas pris de notes.

Sérieuseme

raconte-moi ce qu'elle ta dit.

— Pas grand-chose.

— Anatoly, ça suffit ! Arrête de me cacher des chose

— Sophie, elle ne m'a rien dit. J'avais envisagé de la faif parler en imaginant toute une histoire, que j'avais perd"

un parent qui s'était suicidé, mais dès les premiers mo\*

elle a commencé à dire que c'était étrange... que j'éta'

la seconde personne à lui annoncer le même jour la per d'un être cher par suicide. Et chaque fois que j'essayais l'amener à parler de Peter, elle ramenait la conversatio sur cette coïncidence incroyable ! Je n'ai pas réussi à l

tirer un seul mot sur son frère.

Je m'adosse à ma chaise.

— Si je comprends bien, j'ai réussi à obtenir d'elle pl d'infos que toi.

— On peut dire ça, oui.

— Ce qui signifie que de nous deux, je suis la seule avoir obtenu des infos.

L'air renfrogné, Anatoly plonge le nez dans son café.

— Ça tendrait donc à prouver que je suis meilleu détective que toi.

— On pourrait dire ça, oui. Mais on aurait tort. Tu sapé mon entretien en te pointant chez elle deux heu avant moi.

— Excuse-moi, mais tu as été le premier à me faire des cachotteries !

Sur le point d'entamer une discussion, Anatoly s'arrête, et l'expression de son visage s'adoucit.

— Sophie, je n'ai jamais dit que tu ne savais pas tirer les vers du nez des gens, mais tu es imprudente. Avec toi, tout tourne au vinaigre avant même que tu commences à récolter les fruits de tes recherches ! Ça peut marcher dans ta vie de tous les jours, mais pas si tu as affaire à des meurtriers. J'ignore totalement pourquoi je tiens à toi, mais c'est un fait.

Je sens une onde de chaleur parcourir chaque centimètre carré de mon corps.

— Sérieusement ? Tu tiens à moi ?

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Tu m'as affirmé que tu ne voulais pas être mon petit ami.

— Ce qualificatif ne me convient pas.

Du coup, l'onde de chaleur disparaît.

— Tu préfères peut-être celui de « salaud qui a la trouille de s'engager » ? Ça te convient mieux ?

Je vois une petite étincelle amusée briller dans ses yeux.

— Je me fais aussi du souci à cause de ton caractère.

— Ah bon...

— Laisse-moi au moins t accompagner à cette fête.

Ensemble, nous aurons plus de chances de recueillir des infos.

— C'est impossible.

— Sophie, j'ai accepté de travailler avec toi, mais tu ne peux pas me laisser en dehors du coup.

— Ce n'est pas dans mes intentions.

Anatoly me foudroie du regard. C'est vrai que je lui dois quelques explications.

— D'accord, c'est vrai que j'ai essayé, mais maintenant, c'est fini. Je te présente la nouvelle version améliorée de Sophie Katz. Ce modèle est plus coopératif et il a une plus belle peau, mais comme je l'ai déjà dit, Johnny a le béguin pour moi et jusqu'ici, ça a plutôt joué en ma faveur. Si je débarque avec un mec à mon bras, il pourrait cesser de m'aider.

La mâchoire d'Anatoly se crispe quand j'évoque l'attraction de Johnny pour moi. Je pose une main rassurante sur la sienne.

— Tu te conduis comme un gosse, Anatoly. C'est une fête, pas une soirée privée en tête à tête. De toute façon, je ne ferai rien tant que je n'aurai pas appris à le connaître vraiment.

Anatoly marmonne quelques mots de russe. Ça ressemble furieusement à un juron.

— Tu viens de jurer, ou je me trompe ?

Il se contente de me regarder d'un air furibard.

— Tu sais quoi ? Tu devrais venir déjeuner avec moi j chez Neiman. \

— Impossible. J'ai fait ma petite enquête sur l'époque; FBI d'Eugène. David Espinoza était l'un des hommes qu'il a fait coffrer. Grâce à Eugène, le mec en a pris pour!

dix ans. Motif : coups et blessures, et depuis six mois, il travaille pour la société de bâtiments et de travaux publics!

de son frère, à San Francisco. Il a accepté de me rencontrer

dans une heure.

C'est à mon tour de lancer un oeil noir à Anatoly.

— Tu voulais garder ça pour toi, n'est-ce pas ?

— Si c'était mon intention, je ne t'en aurais pas parlé.

Je voulais même te demander de m'accompagner, mais tu as un autre rendez-vous...

— Très bien. Je t'accorde le bénéfice du doute. Mais j'exige de savoir ce que ce mec t'aura appris.

— A quelle heure a lieu ce déjeuner à la Rotunda ?

— A 13 heures. Ça ne durera pas plus d'une heure, c'est pendant la pause-déjeuner de Mary Ann.

— Je devrais pouvoir être de retour à San Francisco vers 14 heures. Nous pourrions nous donner rendez-vous au Neiman pour comparer nos notes ?

— O.K., ça marche. Rendez-vous au comptoir Lancôme.

Et qui sait, nous dénicherons peut-être un crayon à sourcils qui mette en valeur ton nouveau look !

Anatoly ignore mon dernier commentaire.

— Maintenant, parlons de Tiff. Est-ce que tu as suffisamment sympathisé avec elle pour pouvoir la rencontrer en dehors du boulot, ou as-tu besoin d'un autre rendez-vous au Mojo ?

Mon humeur joyeuse s'évanouit brutalement.

— Je pourrais sûrement lui demander de déjeuner avec moi, mais je ne préfère pas.

— Et pourquoi ça ?

— J'ai mauvaise conscience de lui avoir menti à mon premier rendez-vous, mais je me dis que le contexte était différent. Je n'étais qu'une cliente. Alors que toi, tu me demandes de faire semblant d'être son amie.

— Tu n'as pas à faire semblant. Tu peux très bien le devenir, si ça te met plus à l'aise.

— Je ne mens jamais à mes amis.

— Tu passes ton temps à me mentir.

— Je te répète que je ne mens pas à mes amis.

Moralement,

ce serait moche. Alors que mentir à un ex est un comportement tout à fait acceptable.

— Je n'ai jamais vraiment été ton petit ami.

— Sûrement pas !

Anatoly éclate de rire.

— Je voudrais savoir si le frère de Tiff lui a laissé quelque chose, ou si elle a eu l'occasion de fouiller son appartement.

Je voudrais également en savoir un peu plus sur les voyages de Peter. Lui a-t-il confié quelque chose sur ces fameuses conventions pour la défense des animaux ? Avait-il un lien, sur le plan politique, avec Brooke ou Fitzgerald ? Tu as manifestement un bon contact avec Tiff, mais si tu ne veux pas la rencontrer ailleurs qu'au Mojo, prend un nouveau rendez-vous ! Tu trouveras bien une autre partie de ton anatomie à épiler...

Son regard se pose sur mes cuisses. Je lui donne une ; claque sur le bras. f

— Arrête de fantasmer ! Je trouverai le moyen de f discuter avec Tiff, mais en attendant, si tu m'expliquais ce que contient la lettre que Mélanie a trouvée ?

Le visage d'Anatoly redevient plus sérieux. Il s'accoude '

à la table.

— Je n'ai pas vu l'original, mais Mélanie l'a scannée1.

et me l'a envoyée par e-mail. C'est un peu sibyllin. Peter a juste écrit que les gens avaient droit au respect de leur vie privée, même les personnages publics. Il suppliait Eugène de ne pas dévoiler son secret, car s'il le faisait, non seulement il détruirait des carrières politiques, mais aussi des familles.

— Tu crois qu'il avait une liaison avec Anne Brooke ?

— C'est possible.

— Les électeurs n'apprécient déjà pas que leurs élus se rendent coupables d'adultère. Mais quand une

liaison de ce genre débouche sur la mort de la personne avec qui on couche... alors là, ça devient carrément ingérable.

Anatoly hausse les épaules.

— Ça n'a jamais été un problème pour les Kennedy.

— Touchée ! Ceci dit, si j'étais Anne, je me ferais du souci.

— Tu as peut-être raison, mais il est encore trop tôt pour nous en tenir à une seule théorie. La partie ne fait que commencer.

Il consulte sa montre.

— Il faut que je parte.

Anatoly finit son verre et s'éloigne de quelques pas, puis revient, hésitant.

— Tu as fait du bon travail.

— Pardon ?

— Les liens que tu as tissés avec Tiff, et toutes les infos que tu as déjà réunies. Je suis impressionné.

Je crois bien que s'il était tombé à genoux pour me demander de l'épouser, je n'aurais pas été plus sciée.

Constatant que j'ai perdu ma langue, Anatoly sourit.

— Ne me dis pas que mon compliment t'a laissée sans voix ? Ça, c'est vraiment une première ! Je pourrais aussi te dire que tu es incroyablement en beauté aujourd'hui, mais tu trouverais peut-être que j'en fais des tonnes...

Dès que je suis de nouveau en état de parler, je lâche :

— J'adore les gens qui en font des tonnes. La sobriété, c'est bon pour les mauviettes.

Anatoly ne peut s'empêcher de rire, et il se penche si près de moi que je sens l'odeur discrète de son savon.

— Tu crois que nous pourrions apporter la preuve que ce vieux dicton est vrai ?

— Lequel ?

— La politique ferait de nous de bien étranges partenaires

?

— Ça ne risque pas !

Anatoly m'adresse de nouveau son fameux petit sourire en coin.

— Nous verrons bien.

Je le regarde franchir la porte. J'ai envie de lui. Il ressemble

à une gorgée d'expresso : fort, ténébreux, une vraie drogue

!

Et il est capable de vous tenir éveillée toute une nuit.

Me voilà dans de beaux draps !

*« Mon professeur de yoga dit que lorsque je suis stressée, je dois fermer les yeux et m'imaginer dans un endroit où je me sens bien. Mais comment voulez-vous que j'aille chez Neiman Marcus en voiture et les yeux fermés ? »*

C'est la Mort

Après avoir pris ma dose de caféine, je me dirige vers Union Square avec l'intention de faire un saut chez Cody's Book avant de retrouver les autres au Neiman. Je dois acheter un nouvel exemplaire du livre que j'ai emprunté à Marcus. Marcus ne le sait même pas, mais il y a dans ce bouquin un passage qui met en scène un rabbin séducteur, et qui m'a fait tellement rigoler que j'ai renversé sans le faire exprès mon café sur son livre.

Tandis que je fends la foule pour gravir les multiples étages du Ellis O'Farrell Garage, je réfléchis à la demande d'Anatoly : avoir au plus vite un second entretien avec Tiff.

Que vais-je bien pouvoir trouver comme prétexte, cette fois, pour faire appel à ses services ? Il me faut un bon mois avant que les poils de mes jambes et de mes sourcils ne repoussent et que je puisse de nouveau les faire épiler. En plus, j'ai la chance de n'avoir pratiquement aucun duvet au-dessus des lèvres, et il n'est pas question que je la laisse faire le maillot ! Il ne me reste plus que les dessous de bras.

Rien que d'y penser, j'en frissonne ! Je gare mon Audi, qui se retrouve coincée entre un SUV Lexus et un Hammer, et j'admire mes sourcils dans le rétroviseur. Pas de doute, Tiff connaît son métier, et ce sera super de ne plus avoir à me raser les aisselles. Ça devrait me faire gagner, voyons voir... une bonne trentaine de secondes par jour !

Je me décide à composer le numéro du Mojo. Un coup de chance, Tiff est juste à côté de l'hôtesse d'accueil et elle s'empare aussitôt du téléphone.

Sa voix est enjouée.

— Bonjour ! Je pensais justement à vous. Vous ne me croirez jamais, mais une heure après votre départ, mon nouveau client est arrivé, et figurez-vous que lui aussi a un parent qui s'est suicidé. C'est un peu troublant, mais j'y vois un signe. Lequel ? Ça je l'ignore...

« C'est peut-être le signe que tu es manipulée, non ? »

— C'est bizarre, en effet. Euh, j'appelais juste pour...

« Dis-lui que tu veux une épilation des aisselles. Vas-y Sophie, tu peux le faire ! »

— ... pour, pour... je me demandais si nous pouvions nous revoir. Nous avons tant de choses en commun et il est évident que nous avons toutes deux besoin d'une amie à qui parler.



Mon Dieu ! Ce que je fais est mal, très mal. Mais au moins, mes dessous de bras ne craignent rien.

— Avec plaisir. Que diriez-vous de samedi ? Le weekend, je m'arrête de travailler à 16 heures.

— Oui, ça me va très bien. A vous de choisir le restaurant.

— J'ai toujours eu envie d'aller chez Michael Mina, bien que ce soit hors de prix. Je vais mettre un peu d'argent de côté. Sinon, il y a aussi...

— Non. Michael Mina est une très bonne idée, et vous êtes mon invitée.

— Vous êtes sérieuse ?

— Absolument.

Ma pauvre fille, si tu crois te faire pardonner avec un dîner dans un restau chic, tu te mets le doigt dans l'oeil !

Ceci étant, je n'ai pas mon pareil pour me mettre le doigt dans l'oeil.

— C'est vraiment gentil à vous. Bon, d'accord. Rendezvous là-bas à 18 heures ?

— Parfait. Alors à bientôt.

Je raccroche et je compose aussitôt le numéro de Mélanie.

J'espère qu'en lui prêtant une oreille attentive et amicale, j'arriverai à la fois à la reconforter et à me convaincre que si j'utilise Tiff, c'est par pure nécessité et non par sadisme.

Je tombe encore sur le répondeur de Mélanie. Je raccroche

sans laisser de message, en me disant in petto : « Bon, elle ne répond pas au téléphone, et alors ? »

Je sors de ma voiture et me dirige vers l'ascenseur, bien décidée à ignorer le noeud qui est désormais installé en permanence au creux de mon estomac.

J'adore Neiman Marcus, à Union Square. Il est impossible de ne pas l'aimer. Le bâtiment lui-même rivalise de beauté avec toutes les splendeurs qu'on y vend. Il faut parfois ;

plusieurs minutes aux touristes pour en prendre conscience\*,

Ils foncent tête baissée dans leur quête du dernier parfum ; de Donna Karan ou quoi que ce soit d'autre... et puis j'ils finissent par lever la tête, et la récompense est là : un plafond au design somptueux en forme de dôme qui les protège du crachin de San Francisco contre lequel ils n'ont i

prévu aucune tenue dans leur valise. Comme je ne suis pas attirée outre mesure par les touristes, je vais rarement à '

Union Square (c'est pourtant tout à côté de chez moi). Je prends donc tout mon temps pour admirer ce qui m'entoure ;

avant de m'approcher du comptoir Lancôme.

Ils sont tous là. Rick est debout près de Mary Ann qui est en train d'appliquer avec le plus grand soin de l'ombre à paupières à Maggie Gallagher.

C'est Rick qui me voit le premier. Il me fait un petit signe, sans grande conviction.

— Bonjour ! Mary Ann vient de me dire que vous seriez des nôtres. Je suis ravi que vous ayez pu venir.

C'est curieux, mais son enthousiasme ne transparaît pas dans sa voix. Il semble plutôt contrarié.

Mary Ann me dit bonjour à son tour, apparemment heureuse de me voir. Encore que... voir n'est pas le mot.

Elle est bien trop occupée à appliquer le fard sur les paupières de Maggie.

Puis elle demande :

— Vous êtes-vous déjà rencontrées, toutes les deux ?

Maggie, actuellement dans l'impossibilité de croiser mon regard, ébauche un vague sourire.

— Je vous ai vue aux obsèques d'Eugène, mais nous n'avons jamais été présentées officiellement. Je suis Maggie

Gallagher.

— Sophie Katz. J'avais envie de vous parler depuis un moment.

Mary Ann range son applicateur et Maggie ouvre les deux yeux. Quelques boucles rousses, quelle a tenté de contenir en chignon, se rebellent et partent dans tous les sens.

— Je suis désolée de ne pas vous avoir rappelée.

Fitzgerald

m'avait pourtant demandé de me tenir à votre disposition, je veux dire... à la disposition de la National Review.

Est-ce que je me trompe ou y avait-il un soupçon d'ironie

dans sa voix ? Johnny m'a dit qu'elle n'aimait pas traîner avec les journalistes en dehors du travail. Peut-être est-elle tout simplement en colère que je sois là.

Mais elle poursuit.

— J'ai été très occupée, ces derniers jours. Les élections ont lieu dans moins de deux mois et mon mari vient de subir une opération du dos.

— Comment va-t-il ?

— Il récupère tout doucement. Il devrait être de nouveau sur pied d'ici quelques semaines.

Elle lève les yeux au plafond pour permettre à Mary Ann d'appliquer le mascara.

Rick m'explique :

— Notre réunion avec Cari Pearson s'est terminée plus tôt que prévu et Maggie a pensé que ce serait amusant de se faire maquiller par Mary Ann.

Mary Ann termine son travail et tend un miroir à Maggie.

— Qu'en dites-vous ?

— Ça alors, mais c'est magnifique ! Je comprends que Rick soit aussi épris de vous. Vous avez du talent, vous êtes douce et absolument adorable.

Elle me brandit la main sous le nez pour me faire admirer

son alliance en diamant, un bijou superbe.

— Si je vous disais quelle a demandé à ses collègues de la joaillerie de nettoyer cette bague pendant qu'elle s'occupait de mon maquillage ? C'est ce que j'appelle avoir le sens du service !

J'abonde dans son sens.

— Oui, Mary Ann est vraiment une artiste. Elle a l'habitude de me maquiller et...

Ma copine me regarde bouche bée.

— Mary Ann, qu'y a-t-il ? Ça va ?

Elle lâche dans un souffle :

— Ta peau... elle est parfaite ! Tu as toujours eu un joli teint, mais là, c'est... c'est...

— L'éclat Mojo. Oui, pas de doute, Tiff connaît bien son métier.

Je me tourne vers Rick et Maggie pour m'expliquer.

— Je me suis fait faire mon premier soin du visage hier.

Je suis allée voir cette femme, Tiffany Strauss, et c'est là où ça devient très curieux... Figurez-vous que c'est la soeur de Peter Strauss. Vous voyez de qui je parle ? Le type qui travaillait pour Anne Brooke et qui s'est suicidé...

Leur réaction est incroyablement subtile... La pomme d'Adam de Rick fait un aller-retour rapide. Quant à Maggie, qui était totalement détendue jusqu'à ce que je prononce le nom de Peter, elle crispe ses doigts sur le tissu de sa jupe évasée.

Puis elle lâche d'une voix neutre :

— Le monde est vraiment petit, n'est-ce pas ? Ça a dû être effroyable de perdre un frère dans ces conditions. En avez-vous parlé avec elle ?

— Oui.

— A-t-elle une idée de ce qui a pu amener son frère à commettre un tel geste ?

— Pas la moindre.

Rick murmure :

— C'est terrible. Vraiment terrible.

Pendant ce temps, Mary Ann est occupée à nettoyer ses pinceaux. Elle jette un coup d'oeil à sa montre.

— Ma pause-déjeuner est censée commencer maintenant.

Si on y allait ?

Nous montons à l'étage supérieur et nous nous asseyons à l'une des tables près des baies vitrées.

Maggie admire le paysage.

— Si je vous disais que je n'ai jamais déjeuné ici...

— Vous n'aurez pas de mauvaise surprise, croyez-moi.

J'observe Maggie en train de lire la carte. C'est une belle femme, plus encore depuis que les doigts magiques de Mary Ann sont passés par là. Elle est bâtie comme une athlète et respire la force et la confiance en elle. Je n'aimerais pas me fâcher avec elle... Et si Eugène l'avait fait, lui ?

Je déplie ma serviette d'un air naturel avant de la déposer sur mes genoux.

— J'ai été très touchée par l'éloge funèbre que vous avez prononcé aux funérailles d'Eugène.

Maggie pose la carte et me regarde.

— Je me suis contentée de dire ce que je ressentais.

Eugène était de loin l'homme le plus honnête que j'aie jamais rencontré, et le plus intransigeant en matière de moralité.

— Je suis entièrement d'accord, renchérit Rick.

Mary Ann pose la main sur le bras de Rick.

— Je regrette vraiment de ne l'avoir jamais rencontré.

Pour que vous teniez tant à lui, il fallait que ce soit vraiment un type bien.

Rick fait la moue, ce qui a pour effet d'allonger son visage.

— Je sais que c'est un cliché, mais Eugène était un '

homme trop bon pour le monde dans lequel nous vivons»1

Il était ce que nous nous efforçons tous d'être.

Je me laisse aller sur le dossier de ma chaise. En général, ce genre de compliment est réservé à des gens comme Jésus ou Bono.

Mary Ann n'a pas lâché le bras de Rick, et elle se penché un peu plus vers lui. Son front parfait est plissé d'inquié-, tude. Où suis-je tombée en venant ici, au juste ?

L'arrivée du serveur interrompt le fil de mes pensées, nous passons notre commande. Comme d'habitude, c'esf Mary Ann - la plus mince d'entre nous - qui command le plat le plus riche en calories. Cette fille est une extr terrestre !

Tandis que le commis de salle nous offre à chacun u petit pain avec un peu de beurre à la fraise, je demande à Maggie :

— Combien de temps avez-vous travaillé avec Eugène ?

— Je l'ai rencontré il y a un an seulement, quand j'ai intégré l'équipe de Fitzgerald. Naturellement, je le connaissais déjà de réputation.

Elle se penche en avant et ajoute à voix basse :

— J'avais entendu parler de ce qui s'était passé pendant la campagne de Bruni.

— La campagne de Bruni ? Vous voulez dire d'Edward Bruni ? Eugène a travaillé pour lui ?

Bruni a été autrefois candidat au Congrès et il a réussi le tour de force de devenir tristement célèbre

sur un plan national ! Il était en tête, et son programme électoral exaltait l'application stricte de la loi, la moralité et l'éthique.

Le problème, c'est qu'on l'a retrouvé en flagrant délit de fornication, ce qui n'aurait peut-être pas posé problème si la fille en question avait eu plus de dix-sept ans. Mais c'était une étudiante en première année de fac, qui avait certes sauté une classe, mais dix-sept ans, c'est dix-sept ans !

Maggie me demande :

— Vous savez comment on l'a pris, n'est-ce pas ?

— Maggie !

A la façon de prononcer son nom, il est clair que Rick vient de lui envoyer un avertissement.

— Comment ils ont pris Bruni... ?

J'arrache un morceau de pain en essayant de me remémorer les articles que j'ai lus sur ce scandale.

— Sauf erreur de ma part, la police a reçu une info anonyme, non ? Bruni était dans une chambre de motel miteux, ils ont forcé sa porte...

— Oui, mais savez-vous qui était le mystérieux informateur

?

Rick tente aussitôt de détourner la conversation.

— Ce beurre à la fraise est délicieux, Maggie. Tu devrais le goûter.

Maggie chasse d'un geste et le beurre et la tactique de diversion de Rick.

— C'était Eugène. Le grand public l'ignore, mais dans les milieux politiques, tout le monde le sait.

Apparemment

des tas de gens connaissaient la fascination malsaine de Bruni pour les mineures, mais personne ne disait rien. Il faut dire que Bruni avait de grands projets politiques, des tas de relations très influentes. Il avait même promis à Eugène de le recommander auprès de quelqu'un qui envisageait

d'être candidat à la présidence. Mais Eugène a tourné le dos à l'homme et à toutes ses belles promesses pour faire ce que lui dictait sa conscience. Après ça, un tas d'hommes politiques n'ont plus jamais voulu avoir affaire à Eugène, mais pas Fitzgerald. Dès que Fitzgerald a découvert le rôle qu'avait joué Eugène contre Bruni, il lui a offert un poste de premier plan dans sa campagne. Il voulait que son bras droit soit comme lui : un homme qui met en pratique ce qu'il prône.

Mary Ann intervient :

— Donc, vous aimez Fitzgerald ?

La question est sans doute destinée à Maggie, mais note que c'est Rick qu'elle regarde.

Maggie hoche la tête.

Absolument. On ne peut pas trouver plus sincère de son regard et j'ai demandé à la direction de nous recevoir.

Il avait l'air ravi de nous voir.

*« Ceux qui échafaudent de grandes théories sur les complets me rendent dingue. Je suis bien trop occupée à comploter contre mes ennemis pour perdre mon temps à entretenir leur paranoïa. »*

C'est la Mort

Je demande d'un ton dubitatif :

— Vous l'attendiez ?

A en juger l'expression du visage de Fitzgerald, de Rick et de Maggie, il est clair que cette rencontre était tout sauf prévue. Mais dans ce cas, qui peut m'expliquer ce qui se passe ici ? Fitzgerald ne vient pas immédiatement à notre table pour nous saluer. Il commence par s'éloigner de l'accueil et pianote sur son portable. Je lance un coup d'œil à Maggie, m'attendant presque à ce que son téléphone se mette à sonner, mais non. Son sac à main reste silencieux.

Tout en s'esclaffant (son rire sonne faux et ressemble davantage à un gémissement), Rick lance :

— Maggie, vous ne croyiez pas si bien dire en affirmant que le monde est petit !

Maggie finit par arracher un morceau du petit pain qu'elle avait jusque-là ignoré superbement, et se met à étaler méthodiquement une couche de beurre dessus.

C'est ce qu'on appelle gagner du temps pour réfléchir...

Elle finit par lâcher :

— Décidément, cette journée est pleine de coïncidences,

vous ne trouvez pas ?

Je ne sais pas quoi répondre. Si Fitzgerald vivait à San Francisco, je pourrais gober cette histoire de coïncidence, mais il habite à plus de quarante minutes d'ici.

— Vous avez sûrement une idée sur la raison de sa présence ici...

Fitzgerald s'est mis à discuter au téléphone. Nous avons beau être à l'autre bout du restaurant, son agitation est presque palpable.

Maggie insiste :

— Franchement, je ne vois pas. Et vous, Rick ?

Il tente une explication.



— Il voulait peut-être... acheter un cadeau pour sa femme. Oui, c'est tout à fait plausible, il lui fait toujours des petits cadeaux.

— Un cadeau ? Il pouvait très bien l'acheter à Walnut Creek. Entre autres...

Maggie intervient :

— Nous n'avons pas de Neiman Marcus à Contra Costa.

— Et alors... ?

— Eh bien, il tenait sûrement à venir ici.

Au ton de sa voix, on a l'impression que le choix de Neiman Marcus explique tout.

Je jette un nouveau coup d'oeil vers Fitzgerald. Il a raccroché et se dirige vers nous.

Dès qu'il arrive à notre table, il lance :

— Ça alors, quelle surprise !

Mais le sourire qu'il affiche est bien trop forcé et sa voix faussement joviale. Pour un homme politique, on ne peut pas dire que Fitzgerald ait le don inné de feindre l'enthousiasme !

Maggie s'efforce de lui souffler quelques idées.

— Vous êtes venu acheter un cadeau pour Jan ?

— Quoi... ? Ah non, pas du tout. J'ai un déjeuner avec \

Robin Striffler.

J'écarquille les yeux. Le nom de Robin Striffler ne m'est pas inconnu. Cette femme a entamé une campagne de terrain à Santa Rosa pour empêcher les supermarchés de vendre des magazines qui publient des articles déplacés pour les enfants, ce qui d'après elle correspond à la quasitotalité

des revues qui paraissent... Elle s'est fait connaître en organisant toute une série d'autodafés publics du, magazine Cosmopolitan, et ce pendant trois semaines de !

suite. Comme personne n'avait envie de lui fournir des magazines à brûler, elle et ses partisans ont dû en acheter de nombreux exemplaires. Jamais Cosmo ne s'est aussi j bien vendu en un mois !

Rick a l'air plus perplexe que jamais.

— Je croyais que Robin partait dans le Tennessee cette semaine, pour faire un autodafé avec la revue Maxim. '\

Fitzgerald s'explique.

— Elle a repoussé son voyage d'une journée. Elle passe la nuit en ville pour être plus près de l'aéroport, et à la dernière minute, elle m'a appelé pour savoir si nous pouvions nous donner rendez-vous ici. Je crois quelle envisage de soutenir notre campagne.

Fitzgerald se dandine d'un pied sur l'autre, et son attention se focalise sur Mary Ann.

— Je ne crois pas vous avoir déjà rencontrée...

Rick se reprend très vite.

— A quoi avais-je la tête ? Je vous présente Mary Ann Walker. Mary Ann, voici mon patron.

Et il se met à rire comme s'il venait de raconter une bonne blague.

Mary Ann serre la main de Fitzgerald, un peu sur la réserve.

— Heureuse de vous connaître. Rick m'a beaucoup parlé de vous.

Est-ce une idée ? Il me semble qu'elle a rougi.

— Je pourrais vous retourner le compliment, mais ce serait un euphémisme.

Fitzgerald donne une grande claque dans le dos de Rick.

— Wilkes a passé sa semaine à me chanter vos louanges.

Si Gallagher pouvait faire en sorte que les médias soient aussi enthousiastes à mon sujet, je gagnerais cette campagne haut la main !

Je vois les muscles du dos de Maggie se crispier.

— J'étais en train de dire à Sophie à quel point vous êtes merveilleux, un homme sincère et fidèle à ses principes.

Elle fait justement partie des médias puisqu'elle travaille pour la National Review. Mais au fait, vous le savez déjà, c'est pour ça que vous m'avez encouragée à lui parler.

Ces deux-là sont en train d'avoir une conversation entièrement codée que je suis bien incapable de décrypter.

Si j'en crois l'air malheureux de Rick, il est clair que lui aussi est mal à l'aise.

Maggie et Fitzgerald continuent de se regarder.

Fitzgerald

lance :

— Quand Striffler sera là, venez donc lui dire un petit bonjour. Elle a beaucoup apprécié de vous voir, la dernière fois.

— Entendu.

Maggie suit du regard Fitzgerald qui retourne à sa table, \

à une dizaine de mètres de la nôtre.

Je commente notre rencontre « fortuite »...

— J'ai vraiment beaucoup de mal à croire qu'il s'agisse\*

d'une coïncidence.

Maggie hausse les épaules.

— Je sais que ça peut paraître curieux, mais c'est!

pourtant la vérité. Je suis vraiment ravie qu'il rencontre Robin. Son association est dans la cible que nous essayon\*

d'atteindre.

— Mmm, d'accord. Je vois.

J'avale une grande gorgée d'eau en me disant in pet, que notre pays se porterait bien mieux si les gens devaient passer une évaluation psychiatrique avant d'être autorisés à voter.

Je passe le reste du repas à émailler mes propos de questions destinées à Maggie, en espérant l'amener à faire une révélation utile. Mais ses réponses sont sans surprise et l

m'apprennent rien. A l'inverse de Rick, Maggie réutilise pour parler d'Eugène sans le décrire comme un « chercheur », Elle me parle des défis que doivent relever tous ceux qui participent à une campagne politique et vante l'engagement

de Fitzgerald. Je vois très bien pourquoi il l'a prise comme conseil en communication. Elle choisit ses mots avec soin et sait leur faire dire exactement ce qu'elle veut.

Ni plus ni moins.

Ce que je trouve finalement le plus intéressant, c'est le déjeuner bidon de Fitzgerald. Car il y a quasiment une heure que nous sommes dans ce restaurant, et Fitzgerald est toujours seul à sa table ! Le serveur s'approche de temps à autre pour tenter de prendre sa commande, mais chaque fois, Fitzgerald lui fait signe de s'éloigner, prétextant sans doute qu'il attend quelqu'un. Il finit par demander une bouteille d'eau minérale. Toutes les dix minutes, il s'empare de son portable mais ne quitte jamais notre table des yeux. De temps à autre, Rick jette un coup d'œil dans sa direction,

manifestement nerveux. Maggie, elle, ne le regarde pas une seule fois. A mon avis, c'est pour ne pas attirer mon attention sur lui, mais ce refus constant de regarder dans sa direction ne fait que rendre la présence de Fitzgerald plus voyante encore. Une sorte d'éléphant républicain dans un magasin de porcelaine !

Finalement, c'est peut-être Fitzgerald qui a quelque chose à cacher, et pas Anne. Après tout, si Eugène avait dans l'idée de s'en prendre à Edward Bruni, pourquoi pas à Fitzgerald ? Quand on lit la lettre de Peter, il est clair que

- quelle que soit l'information découverte par Eugène - elle était en sa possession depuis plusieurs semaines avant qu'il ne soit abattu. Peut-être a-t-il gardé une info croustillan sous le coude ?

Le seul problème, c'est que ça n'a aucun sens. Maggie"

a dit que tout le gratin de la politique était au courant de la trahison d'Eugène envers Bruni. Si Fitzgerald avait lui'(

aussi un secret, pourquoi aurait-il embauché un homme\*

tel qu'Eugène ? Et si Eugène préférait ne pas divulguer une?

info, pourquoi l'éliminer ? En toute logique, Anne reste la suspecte la plus plausible. Et pourtant, c'est Fitzgerald qui me met mal à l'aise.

Lorsque le serveur nous présente la carte des desserts, i Maggie et Rick s'empresent de la refuser, sans même }

chercher à savoir à Mary Ann et moi désirons quelque,'

chose.

Rick tend sa carte de crédit au serveur.

— Nous sommes un peu pressés... Mettez le tout sur mon compte et donnez-moi le reçu à signer.

Je me renseigne.

— Où allez-vous, maintenant ?

C'est Maggie qui me répond tout en enfilant son sac sur son épaule. De toute évidence, elle va se ruer vers la porte dès que Rick aura signé le reçu.

— A Walnut Creek. Nous avons une autre réunion.

— Pensez-vous que Striffler ait posé un lapin à Fitzgerald ?

Rick a du mal à avaler sa salive. Quant à Maggie, elle regarde ailleurs, à travers les baies vitrées.

— Je suis certaine qu'elle doit avoir une bonne excuse.

J'espère qu'il ne lui est rien arrivé, un accident ou une chose de ce genre...

Rick signe le reçu avant que le serveur ait le temps d'ôter sa main de l'écrin de cuir sur lequel le papier est posé. Maggie saute de sa chaise et nous attend, manifestement

impatiente. Elle prend quand même le temps de se justifier.

— Excusez-nous, mais nous sommes vraiment en retard.

Nous sortons du restaurant derrière elle. Personne ne salue Fitzgerald en partant. Il est pendu au téléphone, mais il a toujours les yeux rivés sur Maggie.

Laquelle nous demande, une fois à l'extérieur :

— Où êtes-vous garée ?

— Au garage Ellis O'Farrell.

— Nous aussi. Vous venez avec nous ?

— En fait... je dois rester avec Mary Ann. J'ai besoin d'un produit pour chouchouter la nouvelle peau que Tiff Strauss m'a faite !

Cette fois, Rick tique lorsque je mentionne le nom de Tiff. Tout bien considéré, c'est lui qui aurait sacrement besoin de produits de beauté ! Son teint a pris un ton verdâtre. Mary Ann lui a de nouveau posé la main sur le bras, mais cette fois, ce n'est pas elle qui s'accroche à lui, ce serait plutôt pour le soutenir...

Nous prenons l'escalator pour descendre les trois étages qui mènent au rez-de-chaussée et nous nous arrêtons à quelques mètres du comptoir Lancôme.

Maggie nous serre la main.

— Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, à toutes les deux.

Sa paume est moite, en dépit de la température ambiante du magasin. Elle décoche un regard sévère à Rick q embrasse docilement Mary Ann sur le front avant de boiter le pas à Maggie. Laquelle n'a pas atteint le trotto'

quelle a déjà l'oreille vissée à son portable.

— Mary Ann, peux-tu m'expliquer ce qui s'est passé ?

Elle évite mon regard et s'empresse de regagner sa pl derrière le comptoir.

— J'ignore pour quelle raison Fitzgerald est passé...

Elle commence à tripoter les échantillons gratuits qu'elle offre pour tout achat d'un produit.

— Pourquoi ai-je la sensation que tu me caches quelque chose ?

— Sophie, je...

Derrière moi, quelque chose retient l'attention de Ma Ann. Elle s'arrête au milieu de sa phrase.

Je me retourne aussitôt : Fitzgerald est au pied de l'escalator et regarde dans ma direction. J'ai toujours détesté les clichés du style : « Il la foudroyait du regard », mais cet instant précis, je ne vois pas de meilleure formule pour exprimer ce que je vois. J'ignore pourquoi, je n'ai même

pas l'ombre d'une explication, mais une chose est sûre ; cet homme me déteste. Il est à une dizaine de mètres de moi, mais sa haine est presque palpable.

Puis il détourne les yeux et s'en va, me laissant une vague sensation de malaise.

Comme un mauvais pressentiment.

*« Mon petit ami ne comprend pas que j'aie besoin d'être le centre du monde. Voilà pourquoi j'adore mes fans. Ils me touchent. »*

C'est la Mort

J'envisage un instant de courir après Fitzgerald, mais pour

lui dire quoi ? Je voudrais aussi poser un tas de questions à Mary Ann pour obtenir des infos, seulement voilà, aussitôt après le départ de Fitzgerald, une des célébrités les plus appréciées de San Francisco pénètre dans le magasin et exige que Mary Ann s'occupe de lui. A peine une minute plus tard, Anatoly se retrouve à mes côtés.

Il salue Mary Ann d'un bref signe de tête, puis me prend par l'épaule et nous sortons du magasin.

Je lui demande comment était la zone sud de San Francisco.

— Une perte de temps. C'est tout juste si Espinoza se souvenait d'Eugène, et pourquoi s'en souviendrait-il, d'ailleurs ? Il a été arrêté tellement souvent au cours de sa vie qu'il lui faudrait une mémoire quasi photographique pour se rappeler les noms de tous les inspecteurs qui l'ont harcelé. En plus, il se trouvait dans un centre de réadaptation pour détenus la semaine où Eugène a été abattu. Il n'aurait pas pu se rendre à Antioch tard dans la nuit sans que

la police soit alertée. Et toi, tu as eu plus de chance ?

Je lui raconte tout ce qui s'est passé, là, devant le stand du fleuriste au coin de Stockton et de Geary.

— Donc, Fitzgerald a dit qu'il avait rendez-vous avec Robin Striffler... C'est bien la fille qui brûle les magazines ?

— C'est elle, oui. Il a dit qu'ils avaient prévu de déjeuner ensemble aujourd'hui.

— Mais il a mangé seul.

— Exactement. Alors de deux choses l'une : ou bien Miss Pyromane lui a posé un lapin, ou bien Fitzgerald ment.

Anatoly croise les bras, l'air concentré, comme s'il demandait quelle version est la plus plausible.

— Fitzgerald est venu à votre table et vous a dit qu'il

avait un déjeuner dans ce même restaurant. Pourquoi affirmer une chose pareille quand on sait qu'on va se faire prendre en flagrant délit de mensonge ?

Sur le coup, je ne trouve rien à lui répondre. Puis j'hasarde une version...

— Peut-être m'a-t-il suivie, ou Maggie, voire Rick. M

il avait l'air paniqué. Dès qu'il nous a aperçus à table, '

s'est énervé et s'est rué sur son portable. Je ne peux p croire qu'il s'attendait à nous voir.

Et soudain, ça fait tilt.

— Je sais ! Il a peut-être appelé la personne avec qui avait rendez-vous pour lui dire de ne pas venir parce que nous étions tous là. Il a sans doute fait tout ce chemin depuis San Francisco pour ne pas être vu !

Mais Anatoly a tôt fait de balayer mon hypothèse.

— Non. Ce n'est pas ça.

Il me fait reculer d'un pas pour ne pas bloquer le flot constant de touristes et de sans-abri qui tentent de se frayer un passage sur le trottoir.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Sophie, si tu voulais éviter d'être reconnue, quelle lubie demanderais-tu, dans ce restaurant ?

— Je vois ce que tu veux dire...

A la Rotunda, toutes les tables sont exposées aux regards.

Les restaurants en forme de cercle n'ont pas de recoins où

»c cacher.

— Il faudrait peut-être commencer à nous intéresser de plus près à ce Fitzgerald.

— Pourquoi ça ? Il est évident qu'il se passe quelque chose du côté de Fitzgerald, mais de là à l'imaginer en train de tuer son conseiller privé...

Anatoly rectifie :

— Son enquêteur.

— Oui, bon... Le fait est qu'ils faisaient équipe et que cette équipe fonctionnait bien. Eugène fouillait dans le pusse d'Anne et Anne chutait dans les sondages. Fitzgerald n'avait aucune raison de tuer Eugène. Mais Anne, si !

— Pourquoi es-tu aussi réticente dès qu'il s'agit d'explorer d'autres pistes ?

— C'est parce que je ne vois pas l'utilité de compliquer davantage cette affaire.



Quelques touristes marquent un temps d'arrêt. Sans doute

espèrent-ils que mon éclat de voix est le signe précurseur d'une violente dispute digne d'être prise en photo...

— Je ne peux pas faire un pas sans qu'il se passe quelque chose, sans qu'il y ait un nouveau rebondissement.

D'abord,

c'est mon mentor qui me demande de séduire son mari.

Ensuite, quelqu'un descend le mari de Mélanie !

A présent, les touristes ne cachent même plus l'intérêt qu'ils nous portent. Il y a déjà un petit attroupement autour de nous.

— J'ai affaire à des politiciens, à des mascottes suicidaires

et à toi ! Si nous avons rompu, c'est parce que je n'arrivais pas à gérer tous les problèmes que tu as fait surgir dans ma vie. Et maintenant, je suis obligée de te voir tous les jours !

— C'est ton choix, Sophie. Et nous avons rompu parce que tu voulais rendre notre liaison plus complexe qu'elle ne l'était vraiment.

— Tu dis n'importe quoi. Ce que je voulais, c'était simplifier

les choses en te donnant un statut clair et précis.

— Celui de mari, peut-être... ?

— Quoi, où ça ?

Je n'ai entendu que le mot « mari » et je scrute la foule, soudain inquiète d'apercevoir mon ex-mari parmi tous, ces gens.

Anatoly marmonne entre ses dents :

— Et voilà, c'est reparti. Il faut absolument que nous reparlions de tout ça ailleurs !

— Très bien. Je vais juste faire un saut chez Oh-La-La pour donner à Marcus le nouvel exemplaire de Drarrut Queen que je viens d'acheter. Si tu m'accompagnes, nous pourrons discuter dans la voiture.

Flanquée d'Anatoly, je me rue vers le garage où j'ai laissé ma voiture. Nous ne disons pas un mot avant de nous retrouver dans le véhicule.

— Où est le Drama Queen ?

Je fais un geste vers le sac Cody posé à ses pieds.

Anatoly hausse le sourcil.

— Je croyais que Marcus préférait les reines un peu plus enveloppées que celle-ci...

— Marcus n'a aucune intention de partager son trône avec quelque reine que ce soit, hormis celle confinée entre les couvertures d'un livre et qui ne représente aucun danger.

Je descends les différents niveaux du parking pour déboucher enfin sur la rue.

— Bien. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mari ?

— Tu voulais que notre liaison mûrisse peu à peu, c'est bien ça ?

— Je crois, oui.

Tout ça commence à prendre une tournure qui me déplaît

fortement. Ça vire au feuilleton, et j'ai horreur de ça.

— Alors, que serait-il arrivé si j'étais devenu ton petit ami ? Tu aurais voulu que je devienne quoi, après ?

On croirait un énoncé de problème, sauf qu'au moins, ce n'est pas de la géométrie !

Anatoly attend impatiemment sa réponse.

— Sophie ?

— Je réfléchis.

Je ressasse le problème dans ma tête, le temps de parcourir

un demi-pâté de maisons.

— C'est une question épineuse...

— Non, la question est on ne peut plus claire.

— Tu parles ! Tu me demandes ce que j'aurais voulu si tu avais accepté de t'engager dans une liaison sérieuse avec moi, mais c'est justement ça que je voulais, je ne demandais pas autre chose ! Pour moi, il n'y avait rien d'autre après.

Anatoly ironise.

— Pour les femmes, il y a toujours un après. Tu aurais fini par vouloir te marier, et je ne suis pas du genre à faire un

bon mari. Si j'avais été d'accord pour devenir ton petit ami, ça aurait été comme une sorte de promesse pour l'avenir, un avenir que je me savais incapable de te donner.

— Je vois. Donc, tu n'as pas pu me donner ce que je voulais parce que tu ne voulais pas me décevoir. C'est bien ça ?

— En gros, oui.

Je lui lance un regard en coin avant de reporter mon regard sur la route, mais je ne suis pas concentrée à cent pour cent sur ma conduite. Même si les remarques d'Anatoly sont sexistes, il n'a pas totalement tort : la plupart des femmes veulent se marier. Personnellement, j'ai déjà tenté l'aventure une fois, et c'était une énorme bêtise. Mais je pourrais très bien faire un nouvel essai et réussir mon coup. Anatoly n'est pas Scott et d'ailleurs, son refus en est bizarrement la preuve. Scott, lui, ne se gênait pas pour dire aux gens ce qu'ils voulaient entendre, quitte à ne pas tenir ses promesses après. Mais il est clair qu'Anatoly n'est pas du genre à dire une chose en sachant qu'il ne donnera pas suite. Si nous recommençons à nous voir, est-ce que je finirai vraiment par avoir envie de l'épouser ?

Je repense à ma vie et à ces merveilleux moments que j'ai passés avec lui cette année-là... J'ai adoré me disputer, rire avec lui. Et plus encore dormir avec lui.

Si j'épouse Anatoly, je peux avoir toutes les choses dont rêve la fille lambda sur le site de rencontres JDate : un mari juif, grand et sexy, et une belle-mère qui vit sur un autre continent. Oui mais voilà... est-ce que je rêve des mêmes choses que les femmes de JDate ?

Non, absolument pas. Il y a des gens qui sont faits pour le mariage. Ma soeur en est un exemple, et je suis certaine que Mary Ann finira par se caser avec un prince charmant.

Pour elles, le mariage est une bonne chose. Moi, la seule pensée d'enfiler une longue robe blanche me donne des boutons ! Ce n'est pas pour moi, point barre. Et dans l'immédiat, je n'ai même pas envie de vivre avec Anatoly, mais qui sait, avec le temps ? Dans cinq ou six ans, quand M. Katz sera devenu gâteux et que j'aurai besoin d'aide pour l'emmener et le ramener jusqu'à sa litière...

Nous ne sommes plus qu'à quelques minutes de Oh-La-La, et en voyant le regard absent d'Anatoly, il est clair que pour lui, la discussion est close. J'aurais dû laisser les choses se dire jusqu'au bout. Au lieu de ça, je laisse échapper :

— Je voudrais être Susan Sarandon.

L'expression d'Anatoly change. Cette fois, il nage en pleine confusion.

— Aurais-je raté un épisode ?

— Non, tu as bien entendu. Et dans quelques années, je pourrais avoir envie que tu deviennes mon Tim Robbins à moi.

Anatoly me regarde bizarrement, mais il ne dit rien. Tout en prenant le virage de Fillmore, je retiens mon souffle.

J'attends qu'il me dise « Oui, moi aussi ! C'est ça que je veux ! », mais rien ne vient. J'aurais dû me douter que ça ne marcherait pas. Pourquoi ai-je toujours eu envie d'être avec ce mec ? Pourquoi n'ai-je pas fait une croix dessus ?

Je mets un bon moment à essayer de trouver une place de parking gratuite car ni Anatoly ni moi n'avons de monnaie, mais sans succès. Je finis par laisser tomber et je m'engage sur un stationnement payant, dans une des rues transversales. En me penchant au-dessus d'Anatoly pour attraper mon sac Cody, ma main frôle sa jambe. Avec ces jambes-là, ce mec serait capable de gagner le Tour de France ! Des mollets bien dessinés, des cuisses solides.

J'adorais regarder ces muscles se tendre quand je...

— Tu as des problèmes ?

— Pardon ?

Je lève le nez. Anatoly a un petit sourire en coin.

— Tu n'arrives pas à mettre la main sur le bouquin ?

Je disais ça parce que ça fait un sacré bout de temps que tu n'as pas refait surface.

Je m'empare du livre et je me redresse d'un coup.

— Reste dans la voiture au cas où une contractuelle se pointerait, j'en ai pour une minute.

Je laisse la clé de contact sur le tableau de bord et je saute de la voiture en claquant ma portière un peu trop brutalement.

Au moment où je tourne au coin de la rue, mon portable sonne. L'affichage indique « Numéro inconnu ».

— Allô?

— Allô, Sophie?

Mon Dieu ! Dark Vador.

— J'aime peut-être me déguiser en koala, mais j'ai le caractère ombrageux d'un grizzly.

— D'accord. Qui...

Avant que je puisse finir ma question, j'entends un signal d'appel. Quelqu'un d'autre essaie de me joindre.

— Attendez une seconde !

Et je prends l'autre communication.

— Allô?

— Bonjour Sophie, c'est Johnny !

Sa voix est beaucoup moins joviale que d'habitude.

— Johnny, je suis déjà en ligne, pourriez-vous me rappeler ?

— O.K., mais... j'ai une nouvelle plutôt mauvaise.

Enfin, pas exactement, disons quelle n'est pas bonne.

Quand je pense à ce que je suis en train de faire... je n'y crois pas ! Je n'ai aucune envie de vous dire ça.

— Mais Johnny, de quoi parlez-vous ?

— Je viens de discuter avec le patron, vous savez, Fitzgerald. Je l'avais invité à venir avec sa femme à ma pendaison de crémaillère, et il a accepté, ce qui est génial !

Parce que si Fitzgerald commence à me considérer comme un ami, ça pourrait être bon pour ma carrière... Je veux dire, en supposant que je continue à faire de la politique, ce qui n'est pas certain.

— Johnny, vous pourriez vous dépêcher un peu ?

C'est très impoli de laisser attendre le Maître du côté obscur de la Force !

— Oh... désolé. Comme je vous le disais, je viens de discuter avec Fitzgerald. Quand je lui ai dit que la femme qui l'avait interviewé pour la National Review serait là aussi, il est devenu complètement cinglé, un vrai dingue.

Il m'a dit qu'il ne viendrait pas si vous étiez là. Je sais bien que j'aurais dû lui tenir tête, mais j'ai vraiment besoin de mon boulot, Sophie. Le loyer de mon nouvel appart' est supercher, je viens de signer le bail et...

— Johnny, ce n'est pas grave !

En fait, moi, ça me va très bien. Curieux, non ?

— Johnny, nous en reparlerons plus tard si vous voulez bien.

Je reprends l'autre communication sans attendre sa réponse.

— Vous êtes toujours là ?

Dark Vador m'éruce dans les oreilles.

— Vous m'avez mis en attente !

En fait, il ne crie pas vraiment car il n'a pas les mêmes cordes vocales que le commun des mortels, et son larynx m'a l'air réglé un ton au-dessus.

— Comment avez-vous osé me mettre en attente alors que j'étais en train de vous menacer ?

— Ah... c'était donc une menace ? Parce que normalement, quand on menace les gens, on ne parle pas de koalas, ni d'ours ou de chats... Et juste pour info, si vous tenez vraiment à faire peur aux gens, mieux vaudrait éviter de signer vos messages avec un autocollant de la Panthère rose. Vous savez ce qu'il vous faudrait ? Un conseiller en image. Je ne sais plus lequel travaille pour Cheney, mais lui en tout cas donne toujours l'impression d'être le Mal incarné !

— Ne vous mêlez pas de mes affaires, sinon...

Puis j'entends la tonalité. Il a raccroché.

Lorsque j'arrive au salon, Marcus est en train de raccompagner une cliente jusqu'à la porte.

— Je vous présente mon auteur préféré.

La cliente s'appelle Dee Dee quelque chose. Après un échange de bises, il la laisse partir.

— J'espère que tu n'es pas venue m'enlever pour un déjeuner de dernière minute ! Ma prochaine cliente m'attend en ce moment même aux toilettes.

Je lui tends le bouquin.

— Tu m'en as acheté un nouveau ?

Je hoche la tête. Marcus m'étudie d'un air bizarre.

— Tu m'as l'air totalement à côté de tes pompes. Y

aurait-il autre chose ?

— Oui. Dark Vador adore se déguiser en koala.

Marcus marque un temps d'arrêt.

— C'est lui qui te l'a dit ?

— Oui, et il m'a dit aussi qu'il avait le caractère ombrageux d'un grizzly.

Marcus joue avec une de ses dreadlocks.

— Après tout, ce type n'est peut-être pas Dark Vador.

Ça pourrait être un Ewok enrhumé.

— Les Ewoks sont gentils.

— Pas toujours. La première fois qu'ils ont rencontré Luke et Han Solo, ils ont failli en faire des brochettes !

— Tout ça ne m'aide pas beaucoup.

— Sophie, comment veux-tu que je t'aide sur ce couplà

? C'est totalement dingue !

— C'est aussi ton avis ?

— Et comment !

— Pour résumer, j'ai été menacée par un Ewok enrhumé

qui aime les chats.

Nous restons un moment sans parler, puis nous piquons en même temps un fou rire monumental, ce qui nous attire quelques regards perplexes du côté de l'accueil.

Dès que nous sommes un peu calmés, Marcus s'informe

:

— Je suppose que tu ne connais pas son numéro de téléphone.

.. ? Tu dois être la dernière personne sur cette planète

à ne pas avoir de système d'identification d'appel.

— Primo, je ne suis pas la seule, il y a aussi ma mère !

Et secundo, à quoi veux-tu que ça me serve ? Ce mec m'a appelée sur mon portable et c'était affiché « correspondant inconnu ».

Ma voix devient presque inaudible... C'est que je commence

à entrevoir la portée de ce que je viens de dire.

Le sourire de Marcus s'efface. Il se rapproche un peu plus de moi.

— Donc, il a ton numéro de portable... Sophie, quand tu m'as dit que tu avais un message de Dark Vador, tu voulais dire qu'il t'a envoyé un message ou que tu l'as trouvé quelque part ?

— Je l'ai trouvé scotché à ma porte d'entrée. En résumé

:

il connaît mon numéro de fixe, il sait où j'habite, et maintenant, il connaît aussi mon numéro de portable.

J'ai la gorge sèche. Je baisse les yeux sur mon Nokia que j'ai toujours en main.

— C'est un Ewok ingénieux, Marcus.

Cette fois, aucun de nous deux n'a envie de rire.

— Tu crois que je devrais en parler à la police ?

— Peut-être.

— Ils ne feront rien...

— Tu as raison, ils ne lèveront pas le petit doigt.

— Et... tu continues de penser que ces menaces ont un rapport avec ce qui est arrivé à Eugène ?

Marcus baisse encore la voix d'un ton. C'est presque un chuchotement.

— Au début, c'est ce que j'ai cru. Mais maintenant, je n'en suis plus aussi sûr. Les politiciens sont un peu cinglés, Sophie, mais à leur manière. Cette fois, nous sommes plutôt dans le style « étudiant de fac à San Francisco et adepte de la fumette ». J'aurais tendance à le prendre pour un gros farceur, mais le fait que ce type ait pris la peine de chercher ton numéro de portable et ton adresse montre qu'il n'a pas l'air de plaisanter.

Marcus me pose la main sur l'épaule et je lis de l'inquiétude sur son visage.

— Sophie, il se pourrait que tu sois victime d'un nouveau

cas de harcèlement...

J'accuse le coup. La dernière fois que j'ai été traquée par un cinglé, j'ai vécu une expérience de mort imminente.

— Pourquoi faut-il que ça tombe toujours sur moi ?

— Je n'en ai aucune idée, mon ange, mais il faut croire que tu as été une sacrée garce dans une vie antérieure !

— Super, Marcus. Vraiment.

Une femme sort des toilettes. Dès quelle voit Marcus, elle libère ses cheveux coiffés en queue-de-



cheval.

— Bon, je te laisse. Ton boulot t'attend.

Je lui tourne le dos pour partir, mais il me rappelle.

— Attends... Est-ce bien prudent de rester seule en ce moment ?

— Je ne suis pas seule. Mon maître m'attend dans la voiture.

— Ton neveu ?

— Non, Anatoly.

— Anatoly est avec toi ?

On sent le soulagement percer dans la voix de Marcus.

Je ne suis pas certaine de partager son enthousiasme. Seule, je suis certes plus vulnérable en cas d'attaque, mais avec Anatoly, je suis juste vulnérable, point barre.

Je retrouve Anatoly et ma voiture exactement là où je les avais laissés. Au moment où je me glisse derrière le volant, Anatoly brandit son portable. Je lui lance :

— Ce n'est quand même pas toi qui joues au koala avec moi ?

Il me lance un regard étrange.

— Dois-je voir dans tes propos une connotation sexuelle ?

Je secoue la tête et tourne la clé de contact. Mais avant que j'aie le temps de démarrer, Anatoly pose sa main sur la mienne.

— Sophie, quand as-tu parlé à Mélanie pour la dernière fois ?

— Elle m'a appelée vers les 17 heures, hier. Mais je n'ai eu son message qu'après 23 heures et depuis, je n'arrive pas à la joindre. Pourquoi ?

— Elle m'a appelé plusieurs fois hier, elle voulait savoir ce que j'avais découvert à propos de la lettre. J'ai attendu d'avoir rencontré Tiff pour la rappeler, mais elle ne répondait pas au téléphone. Et elle ne répond toujours pas.

J'attrape machinalement la boucle de ma ceinture de sécurité.

— Combien de fois t'a-t-elle appelé hier ?

— Quatre fois, et maintenant, elle ne répond ni à mes messages ni à mes e-mails. Cette visite chez

Marcus m'a rappelé le contenu d'un de ses messages. Il disait que le seul moment où on ne pourrait pas la joindre aujourd'hui, ce serait entre 14 heures et 15 h 30 car elle devait aller chez le coiffeur. Au Hair Salon.

— On devrait peut-être l'appeler là-bas ?

— Je viens de le faire. Ils ne l'ont pas vue.

Je garde le silence pendant un long, très long moment.

Puis Anatoly s'éclaircit la gorge.

— Tu veux bien m'accompagner chez elle ?

Je me contente d'un « oui » étouffé. C'est le seul mot que j'arrive à prononcer.

— Bien. Et si nous retournions prendre la Harley ?

Nous serons plus vite arrivés.

*« J'ai toujours été perfectionniste, mais aujourd'hui, c'est terminé. J'ai enfin pris conscience de l'intérêt de vivre dans le déni. C'est beaucoup plus sain. »*

C'est la Mort

Anatoly se fraye un chemin entre les voitures qui circulent sur l'autoroute. Sur le siège arrière de sa Harley, je m'accroche à lui comme à une bouée tout en essayant d'analyser ce que je ressens en ce moment précis. Je voudrais

bien être en colère - en colère contre Mélanie pour nous flanquer la frousse à ce point - mais ça ne marche pas car je refuse de céder à la panique. Mélanie fait partie de ces gens qui vous envoient toujours une carte le jour J, que ce soit pour Noël ou votre anniversaire, et qui n'oublie jamais de vous rappeler au téléphone. A moins qu'elle n'ait subi un lavage de cerveau, il a dû se produire quelque chose d'anormal. Et c'est un euphémisme...

Je garde les yeux fermés en essayant de me calmer. Le mot « anormal » est un terme tellement vague... Si jamais Mélanie, qui ne boit jamais plus de deux verres d'affilée, s'est pinte dans un moment de désespoir, elle aura jugé son attitude indigne, tellement indigne qu'elle se sera sans doute enfermée avec un prêtre dans un confessionnal pour faire repentance. Voilà un exemple de comportement

« anormal » qui ne me perturbe pas outre mesure.

Je m'accroche à cette hypothèse fantaisiste. Dès que nous arrivons devant la maison de Mélanie, Anatoly attend que je descende de moto pour ranger nos casques dans les sacoches.

En observant depuis le trottoir l'épaisse porte de bois finement sculptée, je tente de me rassurer.

— A cette heure, elle doit être rentrée de l'église.

— De l'église ?

— J'ai décidé que c'est là qu'elle est allée.

— Je vois.

Pour une fois, le ton d'Anatoly n'est pas ironique. Pire encore, je perçois dans sa voix qu'il me plaint, comme s'il savait que j'étais sur le point de recevoir un terrible choc.

Mais comme il n'en sait pas plus que moi, je ne vais pas laisser son pessimisme me faire péter les plombs. Je m'engage dans le chemin, mais Anatoly me rattrape par le bras.

— Regarde ! Elle n'a pas ramassé son journal du matin.

J'ai les yeux rivés sur le Contra Costa Times étalé sur la pelouse bien entretenue, devant la maison.

— Elle devait être à côté de ses pompes ! C'était sûrement sa première gueule de bois.

— Ah bon ? Ça aussi, tu l'as décidé ?

Je hoche la tête, puis j'échappe à son étreinte et je marche

à grandes enjambées vers le porche. J'appuie sur la sonnette et j'attends une bonne minute avant de tambouriner sur la porte.

Pas de réponse.

Anatoly traverse la pelouse et plaque son visage contre la fenêtre. Comme il ne voit apparemment rien d'intéressant, il se dirige vers le garage et lève le nez en direction des minuscules fenêtres qui sont hors de portée.

Il me demande alors de le rejoindre.

Je m'exécute et ne fais aucune objection lorsqu'il me hisse

en l'air pour me permettre de regarder par les fenêtres. Les mains fermement accrochées à ma taille, il demande :

— Est-ce que sa voiture est là ?

— Non. Tu vois, je t'avais bien dit qu'elle était allée à l'église.

— Nous sommes jeudi.

— Elle est très pratiquante.

Anatoly me repose par terre.

— Tu as peut-être raison, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Après tout, c'est une grande personne et ça fait moins de vingt-quatre heures qu'elle n'a pas donné de ses nouvelles.

Il est un peu tôt pour prévenir la police.

— Pourquoi veux-tu qu'on alerte la police ? Mélanie était

bouleversée, elle probablement décidé qu'elle ne répondrait pas tout de suite aux coups de fil. Il n'y a vraiment pas de quoi faire appel à la cavalerie pour ça !

— Pas du tout. Mais...

— Mais quoi... ?

— Mon instinct me dit que quelque chose cloche. Elle avait hâte de savoir si je pouvais l'aider à comprendre le contenu de cette lettre... Les gens anxieux n'ignorent pas les coups de fil susceptibles de soulager leur angoisse.

— Elle ne sait peut-être pas que nous l'avons appelée.

Elle est peut-être avec un homme...

Anatoly hausse les sourcils.

— Aurais-tu des infos que je n'ai pas ?

— Non. Mais comme je te l'ai dit, j'ai décidé qu'elle s'était enivrée hier soir et elle a très bien pu faire autre chose qui ne lui ressemble pas. Draguer un inconnu dans un bar, par exemple.

Anatoly me jette un regard bizarre. Malgré la détresse où je suis, je ne peux m'empêcher de rire.

— Bon, d'accord. J'ai beaucoup de mal à me faire à cette idée, mais tout est possible.

Tout excepté la chose qui nous inquiète tous les deux.

Anatoly regarde de nouveau du côté de la porte d'entrée.

— Elle a laissé la lumière du porche allumée.

Je suis son regard. On ne le remarque pas immédiatement à cause du soleil, mais Anatoly a raison. Ce qui peut signifier deux choses : ou bien elle est partie tôt ce matin sachant qu'elle rentrerait après la tombée de la nuit, ou bien elle est sortie hier soir et n'est jamais rentrée.

— Je vais faire le tour de la maison.

J'envisage un instant de le suivre, mais finalement, je m'abstiens. Je préfère m'asseoir sur les marches du perron et regarder la rue bordée d'arbres. Il est un peu plus de 15 heures, les monospaces et les Volvo commencent à sortir des allées, sans doute pour aller chercher les jeunes enfants après leurs activités extrascolaires. Est-ce que tous ces gens sont des amis de Mélanie ? Je me lève et je traverse le jardin jusqu'à la maison du voisin. Une femme d'une quarantaine d'années aux cheveux coupés au carré vient m'ouvrir. Elle a un fourre-tout sur les épaules et ses clés à la main.

— Je peux vous aider ?

— Oui. Je suis désolée de vous déranger, mais je suis une amie de Mélanie et j'étais censée la rencontrer il y a une demi-heure. Comme elle n'est pas du genre à me poser un lapin, je me demandais si vous ne l'auriez pas aperçue, aujourd'hui.

— Qui est Mélanie ?

Oublions l'idée de l'amitié avec les voisins...

Je fais un geste vers la maison de Mélanie.

— C'est votre voisine.

— Ah oui, bien sûr. Elle vient de perdre son mari, c'est bien elle ? Non, je ne l'ai pas vue. Désolée de ne pas vous être d'un grand secours, mais je dois aller chercher mes enfants.

— Oui, bien sûr.

Je fais un pas de côté tandis qu'elle passe en trombe près de moi pour rejoindre la Mercedes garée dans l'allée.

— Je suppose que vous ne savez pas si elle a des amis dans le coin ?

La femme me fait signe que non en ouvrant la portière de sa voiture.

— Je n'en suis pas sûre, mais à mon avis, non. Son mari avait un peu de mal à supporter les enfants de ses voisins, et comme la plupart des gens ici ont des gamins, nous nous tenions à distance.

Je demande par pure curiosité :

— Pourquoi dites-vous qu'il avait du mal à supporter les enfants ?

La femme s'immobilise un instant, un pied dans la voiture.

— Il estimait que tous les gosses devaient se comporter comme le Petit Lord Fauntleroy.

Je souris en regardant la voiture s'éloigner. Pas de doute, c'était du pur Eugène !

Anatoly surgit de l'arrière de la maison.

— Tu as trouvé quelque chose d'inquiétant ?

Je t'en supplie, dis-moi que non !

— Non.

Merci...

Les deux mains sur la ceinture (façon cow-boy dans un western), Anatoly jette un nouveau regard sur la maison vide.

— Tu comptes quand même aller à ce dîner ce soir ?

— J'ai oublié de te dire... je ne suis plus invitée !

Anatoly esquisse un sourire.

— Ne me dis pas que Johnny ne t'aime plus.

— Non, il m'adore toujours, mais pas son patron. Son big boss lui a dit qu'il ne voulait pas de moi à cette petite fête.

— Tiens donc... Et pourquoi ça ?

— Je n'en ai aucune idée sauf que... il a appelé Mélanie il y a déjà un bon moment pour lui demander si je travaillais bien à la National Review. Mélanie a confirmé ma version, mais il semblerait qu'elle n'ait pas été très convaincante.

— Il croit peut-être que tu travailles pour une autre revue

qui n'est pas censée le présenter sous son meilleur jour ? Ce qui expliquerait qu'il tienne à garder ses distances.

— Exact. Mais peu importe ce que Fitzgerald dit ou fait. Je continue de penser que la suspecte la plus plausible, c'est Anne. Non seulement elle a un mobile, mais quand nous avons eu notre entretien, je me suis aperçue qu'elle en savait beaucoup trop sur Eugène.

— O.K., je vois.

Anatoly me fait signe de retourner jusqu'à la Harley.

— Allez, viens ! Je te ramène en ville.

— Et après ?

— Après, tu resteras scotchée près de ton téléphone et de ton ordi au cas où Mélanie appellerait ou enverrait un e-mail. Moi, je reviens ici.

— Ici ? Tu veux dire, dans cette maison ?

— Non. Ici, dans le comté de Contra Costa. Je vais commencer par Livermore. Je pense que le moment est venu pour moi de commencer à filer Anne Brooke.

Pas de message d'aucune sorte sur nos répondeurs respectifs.

Anne Brooke travaille à Livermore, mais elle vit à Lafayette. Anatoly et moi tombons d'accord sur le fait que, dans une ville de banlieue bien connue pour ses pelouses savamment entretenues et son environnement familial sûr, une Harley risque d'être un peu voyante. Il prend donc contact avec une agence de location. Je lui propose de lui prêter ma voiture, mais il me fait remarquer que la somme payée par Mélanie pour suivre cette affaire luffit largement à couvrir ses frais. Et même tous les joufl (tu mois si nécessaire.

Pour une fois, je ne lui demande pas de le suivre.

J'éprouve le besoin étrange d'attendre près du téléphone.

Un téléphone qui ne daigne pas sonner. J'essaie de me distraire un peu en appelant Dena, mais elle est en plein inventaire... Alors je contacte Mary Ann qui participe à ce fameux dîner organisé par Johnny. Elle m'apprend que Fitzgerald et sa femme sont là et que Johnny culpabilise à mort d'avoir dû me décommander. Elle me jure sur sa tête qu'elle ignore pourquoi Fitzgerald est venu à la Rotunda et je la crois, même si j'ai toujours la sensation qu'elle me cache quelque chose. Je finis par lui redonner sa liberté et j'emmène mon ordi portable dans le salon, bien décidée à me plonger dans la création d'un nouveau manuscrit.

Seulement voilà, impossible de me concentrer. A 21 h 30, j'appelle Leah sur son portable. Nous ne nous sommes pas parlé depuis que je suis sortie furieuse du restaurant de Pleasanton, mais c'est uniquement parce que nous avons été très occupées chacune de notre côté. Leah et moi, nous passons notre temps à nous chamailler. Mais comme nous ne nous prenons pas au sérieux, ça ne va jamais très loin.

Dès qu'elle décroche, elle me lance triomphalement :

— Sophie, c'est dans la poche ! Tu te souviens de ce dîner de départ à la retraite au Marines'Mémorial ? Tout s'est passé sans le moindre incident !

— Félicitations ! Tu rentres chez toi, maintenant ?

— Je devais. Mais je ne m'attendais pas à ce que ça se termine aussi tôt, et ma baby-sitter ne m'attend pas avant une heure.

Avant que j'aie le temps de lui poser la question, elle précise :

— C'est une nouvelle baby-sitter, pas Liz. Celle-là, quand je pense que je l'ai surprise en pleine séance de lap dancing !

Lorsque Leah est arrivée pour chercher Jack juste après les obsèques d'Eugène, elle a trouvé Liz assise sur les genoux de Bruce, en train d'écouter de la musique. Je vous avoue que j'ai trouvé ça un peu scandaleux, moi aussi...

jusqu'à ce que Leah fasse une petite mise au point. Non, Liz n'était pas assise sur les genoux de Bruce mais à côté de lui. Elle avait juste les jambes posées sur ses genoux.

Quant à Jack, il n'était qu'à un mètre d'elle au grand maximum, à essayer de convaincre un chiot incrédule de s'attaquer à un hamburger en plastique qui couine ! Oh, j'allais oublier : la musique était la bande sonore du film La Petite Sirène. Malgré tout, Leah a été horrifiée par « la vulgarité » de la scène.

— Tu devrais passer me voir pour me parler de cette réception...

— Tu veux que je vienne te parler d'un dîner que j'ai organisé à l'occasion du départ à la retraite d'un P-D.G... ?



Leah sait très bien qu'en règle générale, je préférerais me faire soigner un canal dentaire plutôt que de l'écouter débiter ce genre d'histoire. Seulement voilà, les circonstances sont un peu spéciales. J'ai besoin de distraction, sous quelque forme que ce soit.

J'affirme donc avec conviction :

— Absolument. Je veux que tu me racontes détails croustillants.

Leah reste silencieuse pendant un laps de temps culièrement long, ce qui n'est pas dans ses habitudes!

— Leah ? Tu es toujours là ?

— Oui. J'étais juste en train de penser à un truc i tll m'as dit un jour que mes histoires t'intéresseraient quand les poules auraient des dents. J'ignorais que la génétique avait fait des progrès aussi rapides !

— Je n'ai pas à attendre que les poules aient des dents pour m'intéresser à une réception officielle.

— Vraiment ? Alors ça, c'est nouveau. Ecoute, je ne suis qu'à quelques minutes de chez toi, mais le temps de me garer...

— Je t'attends devant la porte d'entrée et je monterai dans la voiture jusqu'à ce que tu trouves une place de parking. Ça te permettra de ne pas perdre vingt minutes à jouer les touristes...

— Bon, d'accord. Je suis là dans une minute !

Je connais suffisamment ma soeur pour savoir que pour elle, « une minute » correspond en général à un quart d'heure. Mais ô surprise, Leah s'arrête devant ma porte à peine dix minutes plus tard. Je saute sur le siège passager en repoussant les sacs quelle a posés par terre après avoir fait son shopping. Comme ça, j'ai plus de place pour mes pieds.

Leah s'engage lentement dans une rue transversale.

— Bon. Si tu me disais pourquoi je suis ici, au juste ?

— Je te l'ai dit. Je veux en savoir plus sur cette réception.

— C'est ça... ! Et moi, en début de soirée, j'ai dit à un agent de change plutôt beau garçon que j'avais vingt-quatre ans. Ce n'est pas vrai pour autant !

— Leah, tu n'as que vingt-neuf ans ! Pourquoi commencer

à mentir sur ton âge ? Attends d'avoir au moins quarante ans !

— Le problème, c'est qu'à quarante ans, tout le monde s'attend à ce que tu triches sur ton âge. Alors que si tu commences à vingt-neuf, personne ne met en doute ce que tu dis. Et comme ça, quand tu atteins les quarante ans, tout le monde est convaincu que tu en as trente-cinq.

— Si je comprends bien, tu mets au point les mensonges que tu dois dire maintenant pour rendre plus convaincants les mensonges que tu auras à dire d'ici onze ans, c'est bien ça ? Seigneur, quel sens de l'organisation ! Personnellement, je serais incapable de planifier quoi que ce soit aussi longtemps à l'avance.

— Il faut savoir anticiper les événements, c'est toujours payant. Maintenant, si tu me disais pourquoi tu m'as fait venir ? Est-ce que ça a un rapport avec l'enquête dont Mélanie t'a chargée ?

Je prends la tangente.

— En quelque sorte, oui.

Je me refuse à dire à quiconque que Mélanie pourrait avoir disparu. Il n'y a aucune raison d'inquiéter les gens dans l'immédiat, et Dieu sait pourtant si j'ai de quoi me faire du souci !

— Tu as enfin compris pourquoi tu te sens obligée de l'aider, n'est-ce pas ?

Je lui mens.

— Oui, c'est vrai. Et c'est pour ça que je t'ai fait venir.

J'ai enfin compris tout ce que je dois à Mélanie. Quand j'étais au plus bas, elle était là pour moi. Elle m'a aidée à trouver ma voie, et on peut dire que c'est grâce à elle que je suis devenue romancière. Tout ce que j'ai et tout ce que je suis sont le fruit des décisions qu'elle m'a aidée à prendre quand j'étais à la fac. Maintenant qu'Eugène est mort, Mélanie va devoir refaire sa vie. Peut-être qu'en l'aidant à démasquer l'assassin de son mari, je lui apporterai la sérénité dont elle a besoin pour trouver cette nouvelle voie. En tout cas, après ce qu'elle a fait pour moi, je me dois au moins d'essayer.

Je souris fièrement à Leah.

— Tu vois, ton psy avait sans doute raison. J'ai été capable de comprendre la nature de mes problèmes sans que tu le fasses à ma place.

Leah fait la grimace mais garde les yeux rivés sur la route pour tenter de repérer une place de parking.

— Tu n'as toujours pas compris la véritable nature de ton problème, Sophie. Mais que ce soit bien clair, ce n'est pas une critique. C'est juste un début de piste qui peut t'aider.

Je suis sûre que mon psy serait d'accord avec moi.

Je me laisse aller sur le dossier de mon siège.

— Pour l'amour du ciel, que vas-tu chercher ? Tu crois que j'essaie encore de te cacher quelque chose.

— De toute façon, ce n'est pas à moi de...

— Leah, ça suffit ! Oublie un peu l'ami Freud et dismoi ce que tu as en tête !

— Très bien.

Elle se gare en double file et change de position sur son siège pour pouvoir me regarder droit dans les yeux.

— Mélanie t'a aidée à mettre de l'ordre dans ta vie.

Elle t'a appris à canaliser ta colère et à faire ce qu'il fallait pour assurer ton avenir. Mais si tu étais restée en contact avec elle, si tu ne t'étais pas contentée de la voir une fois de temps en temps, elle t'aurait poussée à passer à l'étape suivante : affronter le passé. Sophie, tu étais très proche de ton père. Il y avait un lien particulier entre vous, un lien que je n'ai jamais eu avec lui.

— Et pourtant, Dieu sait s'il t'aimait, Leah.

— Oui, il m'adorait. Mais tu étais sa préférée, et moi la préférée de maman. Du moins jusqu'à ce que j'épouse à l'église un moins-que-rien. Une erreur que je tente toujours de me faire pardonner, d'ailleurs. Mais quand nous étions gamines, j'étais la chouchoute de maman, sa petite princesse, et toi, tu faisais la fierté et l'orgueil de papa. Tu vivais sous sa coupe, dans son monde. Et tu n'as toujours pas réussi à lui dire adieu.

La gorge sèche, je détourne les yeux.

— Tu devrais peut-être prendre par Lexington. Je trouve parfois une place par là-bas...

— Tu vois ? Tu n'arrives même pas à en parler ! Mélanie est la seule personne à qui tu te sois vraiment confiée à propos de papa. Tu as partagé avec elle tes secrets les plus intimes et maintenant, tu attends d'elle qu'elle prenne tes problèmes en charge pour ne pas avoir à y revenir toi-même.

Ton chagrin, c'est un peu comme un objet que tu aurais donné à Mélanie en lui demandant de le ranger quelque part où tu n'aurais plus besoin de retourner fourrer ton nez. Mais cette attitude t'oblige aujourd'hui à garder tes distances avec Mélanie, parce que sinon, elle finira bien par t'obliger à récupérer ton chagrin pour que tu puisses enfin l'affronter.

— Si je tenais vraiment à prendre mes distances avec elle, pourquoi l'aiderais-je ? J'aurai très bien pu laisser Anatoly s'en charger.

— Pour deux raisons. Pour l'instant, Mélanie est trop perturbée par ce qui se passe dans sa vie pour t'aider à gérer la tienne, mieux vaut donc l'aider maintenant. La seconde raison, c'est qu'elle a vraiment pris la mesure de l'amour que tu portais à ton père et qu'elle sait à quel point sa mort t'a affectée. Que ça te plaise ou non, cela fait d'elle ton amie, et tu as toujours été incapable de t'éloigner d'une amie dans le besoin. Oh, une dernière chose... tu tiens aussi à rester près d'Anatoly. Ce qui fait en définitive trois raisons, si mes calculs sont exacts.

— Ote-moi d'un doute, tu consultes un psy ou tu le deviens ?

— Franchement, tu sais très bien que j'ai toujours eu l'art de cerner les problèmes des autres. Ce sont mes propres problèmes qui me dépassent.

— Bienvenue au club ! Tout serait tellement plus facile si nous pouvions échanger nos vies pour mieux les gérer...

— C'est bien pour ça que je vais voir un psy. J'espère qu'il me dira comment prendre ma vie en main, même si jusqu'à présent, ce n'est pas gagné. Il ne m'a pas encore dit comment trouver un mari.

— Tu pourrais peut-être en commander un dans le catalogue de Noël de la chaîne Neiman Marcus.

Leah sourit et se remet à rouler.

— Et voilà, tu recommences à changer de sujet !

— Oui, mais tu m'as laissée faire.

Je regarde les rues obscures en soupirant.

— Il s'en est passé, des années, depuis la mort de papa !

Leah me dit d'une voix à peine audible :

— Douze.

— Tu crois que j'arriverai à la surmonter un jour ?

— Peut-être. Mélanie t'a aidée quand tu étais étudiante, alors tu pourrais peut-être en reparler avec elle... après avoir résolu cette histoire de meurtre, naturellement.

Si j'ai bien compris le message, Leah vient de me donner son accord pour la mission que je me suis assignée. Et bizarrement, c'est important à mes yeux. Je vais suivre son conseil et reparler à Mélanie de papa. Le moment est venu.

Mais si jamais Mélanie n'est plus là pour m'écouter ?

La peur que j'essayais de fuir en parlant d'autre chose réapparaît, avec cette fois une vigueur nouvelle.

Leah grommelle :

— Sophie, le temps que je trouve à me garer, il sera déjà l'heure de partir !

— Je sais. Tu ferais mieux de me déposer devant ma porte et rentrer chez toi pour t'occuper de Jack.

Mon petit tour avec Leah ne m'a pas calmée, au contraire. Mon besoin de retrouver Mélanie n'en est

que plus impérieux, à présent. Je veux l'aider, et aussi de lui parler. Mais ce dont j'ai le plus besoin, c'est de la savoir en bonne santé.

Une fois rentrée chez moi, je consulte mes e-mails dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Mélanie, mais naturellement, il n'y a rien. Je prends un morceau de papier et j'essaie de dresser une liste de tous les endroits où elle pourrait être, mais comme je ne trouve rien d'intéressant, je déchire le papier. A 23 heures, j'allume la télé, mais le pouvoir de séduction de Jon Stewart ne parvient même pas à me faire oublier mon inquiétude grandissante. A 23 h 20, Anatoly m'appelle.

Je lui demande, pleine d'espoir :

— Tu as des nouvelles de Mélanie ?

— Pas encore.

Il ne prend pas la peine de me demander si j'en ai.

Anatoly et moi avons tous les deux notre jardin secret, mais pas pour ce genre de choses.

J'éteins la télé et je change mes jambes de position pour que M. Katz soit bien à l'aise sur mes genoux.

— Bon. Alors quoi de neuf du côté d'Anne ?

— Rien d'intéressant. Elle est restée à son QG de campagne jusqu'à 19 h 30, puis elle est allée manger une pizza avec quelques membres de son équipe. Maintenant, elle est chez elle avec son mari.

— C'est passionnant !

— Mmm... mais je n'ai quand même pas totalement perdu mon temps.

— Comment ça ?

— Anne a peut-être l'air de faire les choses comme tout le monde, mais je ne suis pas le seul qui s'intéresse à elle.

Il y avait un autre homme qui la filait.

— Tu plaisantes... ?

Je migre jusqu'à l'extrémité du canapé, ce qui me vaut un regard réprobateur de la part de mon chat.

— Non. Un mec dans une vieille Dodge blanche. Je l'ai en ce moment même dans ma ligne de mire.

— Une fourgonnette ? Je ne m'y connais pas beaucoup en voitures, mais c'est bien une fourgonnette ?

— Oui, et à ce que je vois, je dirais que c'est un modèle du début des années quatre-vingt qui n'a été

ni lavé ni entretenu depuis les années quatre-vingt-dix.

— Un type suit Anne Brooke dans une fourgonnette blanche complètement déglinguée ? C'est un peu voyant pour filer quelqu'un, non ?

— On peut dire ça, oui.

— Et tu penses qu'Anne s'en est rendu compte ?

— Difficile à dire, mais ça ne m'étonnerait pas outre mesure. Ce qui signifie malheureusement que si elle envisageait de faire quelque chose de compromettant, elle a probablement changé d'avis. Mais l'avantage, c'est que la présence de ce type empêchera sûrement Anne de me repérer, moi !

— C'est vraiment bizarre, tout ça.

— Ça y est, le voilà qui redémarre. Je vais le prendre en filature, et si jamais je découvre quelque chose d'important, je t'appelle. Sinon, je te passe un coup de fil demain matin... disons, en fin de matinée.

— D'accord. Et après avoir traqué le type en Dodge, tu pourrais retourner chez Mélanie ?

— C'est ce que j'avais l'intention de faire.

— Si elle est chez elle, tu m'appelles, O.K. ?

Anatoly marque une pause avant de répondre.

— On la retrouvera, Sophie. Je te le promets.

Une vague de soulagement inattendue m'envahit. Anatoly fait rarement des promesses, mais quand il en fait, il les tient toujours. Lorsque Leah a été accusée de meurtre, il n'a jamais dit « Tout va bien se passer » ou « Elle s'en tirera ».

A l'époque, ça m'a fichue en rogne, mais maintenant, je lui en suis reconnaissante car je sais que la promesse qu'il vient de me faire n'est pas vaine. Il a confiance en sa capacité de retrouver la trace de Mélanie.

Je murmure :

— Merci, Anatoly. Je crois que vais pouvoir enfin trouver le sommeil.

— Tant mieux. Bonne nuit, Sophie.

— Attends...

Je devrais le laisser raccrocher sur une note optimiste.

Mais comme je me sens un peu rassurée, j'en réclame davantage.

— Tu penses que Mélanie va bien, hein ? Je veux dire...

elle ira mieux.

— Essaie de dormir un peu, Sophie. Je t'appelle demain.

Cette fois, pas de promesses... C'est sur ces mots qu'il raccroche, mettant fin à l'espoir que j'avais de passer une bonne nuit de repos.

Le lendemain matin, à 9 h 45, Anatoly oublie sa promesse de me passer un coup de fil, préférant se pointer devant ma porte. 9 h 45 ne correspond pas tout à fait à ma définition de la « fin de matinée », mais je lui pardonne car il est venu avec des muffins et des frappucinos. J'expédie mon breuvage préféré et j'attends d'en être à la moitié de mon muffin pour trouver le courage de lui demander ce qu'il a découvert hier soir. Anatoly et moi sommes peut-être différents, mais nous sommes très attachés tous les deux aux règles de vie des Juifs. La plus importante étant que chaque moment agréable doit être pondéré par une bonne dose d'amertume. Et le fait qu'Anatoly m'ait apporté un petit déj' riche en sucre raffiné ne m'a pas échappé...

Après avoir avalé une bouchée de pâtisserie à la myrtille, Anatoly me donne les dernières nouvelles.

— J'ai découvert le nom de l'homme qui suivait Anne hier soir. Il s'appelle Darrell Jenkins, et c'est un détective privé.

— Quoi ?

Je repose mon muffin et je regarde d'un air ébahi Anatoly assis à table en face de moi.

— Tu en es sûr ?

— Sûr et certain. Après avoir filé Anne jusque chez elle, il est reparti directement chez lui. Il n'a pas vérifié son courrier, ce qui s'est révélé un coup de chance pour moi. Même si de toute évidence il ne ramasse son courrier qu'une ou deux fois par semaine.

— Et qu'y avait-il, dans son courrier ?

— Deux reçus de carte de crédit et un avis du Fisc, avec son nom complet et son numéro de Sécurité sociale. Il ne m'a fallu qu'une petite heure sur Internet et quelques coups de fil tôt ce matin pour avoir une version très complète de la vie de cet homme.

— Donne-moi la version abrégée...

— Son père est né et a été élevé à Gilroy. Darrell a abandonné ses études et il a tenté d'entrer dans l'armée, mais on a refusé de le prendre parce qu'il n'avait pas de diplôme d'études secondaires.

— Je croyais que de nos jours, les militaires avaient un programme destiné à aider les gens qui

veulent s'engager à obtenir une équivalence.

— Ce programme n'est pas ouvert à tous, et il y a toujours un moment où on est au pied du mur, où il faut réussir l'examen. Darrell, lui, a échoué. Quand l'armée lui a dit de partir, il s'est trouvé un job de vigile de nuit au supermarché du coin, mais on l'a viré parce qu'il essayait de fouiller les clientes. C'est à ce moment-là qu'il est venu dans le comté de Contra Costa. Il a travaillé longtemps comme videur de boîte de nuit, mais il a fini par se bagarrer avec un des propriétaires après que ce dernier a, dit-on, irrité notre président de lavette.

— A la décharge de Darrell, je dirais que le propriétaire était à côté de la plaque. Ça fait des décennies que nous n'avons pas eu de président suffisamment sensible pour être traité de lavette...

— Oui, c'est vrai, mais bon... Une plainte a été déposée contre lui, mais comme on n'a pas réussi à déterminer qui en était venu aux mains le premier, la justice a très vite laissé tomber l'affaire. Peu après, Darrell a réussi un examen qui lui a permis de s'installer comme détective privé, grâce à des cours de formation en ligne.

— Ça montre que tu n'as pas l'exclusivité dans ton domaine, pas vrai ?

— Dire que c'est un auteur de romans policiers qui me dit ça ! Décidément, par les temps qui courent, pas besoin d'être Shakespeare pour faire publier ses bouquins...

Je m'adosse à ma chaise en maugréant.

— J'en ai un peu marre d'être critiquée sous prétexte que je n'écris pas comme un mec qui est mort il y a quatre cents ans ! Je te parie que lorsque Shakespeare a écrit son premier sonnet, les critiques du xvie siècle ont sorti leur plume d'oie avec ce commentaire : « Cette oeuvre n'est pas dénuée d'intérêt, mais point de comparaison avec la dimension d'un Chaucer. »

Anatoly se met à rire, ce qui pose problème quand on a la bouche pleine. Dès qu'il réussit à avaler sa gorgée de café, il me lance :

— Oublions les grands noms de la littérature pour revenir à Darrell Jenkins. Il n'a vraiment rien d'un pro !

— La fourgonnette blanche, ce n'est déjà pas ce qu'on appelle une bonne idée !

— Oui, surtout qu'Anne vit à Lafayette, une ville dans laquelle la plupart des voitures ont un nom à consonance allemande ou italienne et coûtent l'équivalent d'un trois pièces dans l'Arkansas. Mais son incompetence ne s'arrête pas là.

— Ah non ?

— Il fait de la pub dans les Pages Jaunes !

— Toi aussi, si je ne m'abuse...



— Oui, mais je n'ai pas mis une photo de moi grand format ! Tu imagines ce que ça peut donner de t'exhiber ainsi

quand ton boulot exige un minimum d'anonymat...

Je glisse entre deux bouchées de muffins :

— D'accord... Il aurait mieux fait de s'abstenir. Et pour qui travaille-t-il ?

— Je n'ai pas encore la réponse à cette question, mais ça ne devrait pas tarder.

Je hoche la tête en observant le manège de mon chat qui est en train de se frotter contre le pied de table.

— Bon, si on en venait au sujet qui nous préoccupe tous les deux ?

Anatoly soupire.

— Je suis allé faire un tour du côté de chez elle à 14 heures, mais elle n'était pas là. Et quand je lui ai téléphoné à la première heure ce matin, elle n'a pas répondu.

Je compte y retourner aujourd'hui, et si elle est toujours aux abonnés absents, je crois que nous devons déclarer sa disparition.

— Et merde !

— A moins que tu n'aies une idée de l'endroit où elle pourrait être. Est-ce qu'elle avait des amis proches ? Lui arrivait-il de faire des petites escapades ? Et si oui, où ?

— Le problème, c'est justement que je n'en sais rien.

Ces dernières années, nous avons passé peu de temps ensemble.

J'envisage un instant de lui parler des grandes théories de Leah sur les causes de cet éloignement, mais j'y renonce.

Mes rapports avec Mélanie sont bien trop complexes et chargés d'émotion pour que je les partage avec un homme qui n'est même pas mon petit ami. En revanche, il y a une chose que j'ai vraiment besoin de partager avec lui. Tout en tripotant le couvercle en plastique de ma tasse vide, j'essaie de trouver un moyen d'aborder le sujet.

— Ecoute, il y a une chose dont je voulais te parler.

J'allais te le dire hier, mais la recherche de Mélanie m'a empêchée de le faire. Bon, alors voilà : disons que quelqu'un ma menacée.

Anatoly aboie :

— Quoi ?

— C'est vrai, et je ne vois pas qui ça peut être. On a laissé un message sur mon répondeur, plus un message scotché à ma porte. Et on m'a aussi appelée une fois sur mon portable. L'appel sur mon portable a été passé juste après le déjeuner à la Rotunda, pendant que tu m'attendais dans la voiture. J'ignore si mon correspondant était un homme ou une femme car c'était une voix synthétisée qui ressemblait un peu à celle de Dark Vador.

— Sophie ! Nous faisons une enquête sur un meurtre, Si tu reçois des menaces de mort, tu dois m'en parler !

— Justement, c'est là le problème. Ce ne sont pas des menaces de mort, je ne crois pas. Ça ressemble plus à...

une farce.

— Une farce ?

Je mets en marche mon répondeur pour lui faire entendre le message. Pendant qu'il écoute, je récupère le message signé de la Panthère rose et le lui tends.

Pendant quelques minutes, Anatoly se contente de regarder la feuille sans rien dire. Puis il finit par avouer :

— Je ne sais pas du tout quoi penser de tout ça.

— Dans son dernier message téléphonique, il m'a dit qu'il aimait se déguiser en koala.

— Tu parles sérieusement ?

— Tu crois que j'irais inventer des choses pareilles ?

Anatoly jette un nouveau coup d'oeil sur la feuille avant de me la rendre.

— Je vais réfléchir à tout ça. En attendant, il faut absolument que j'aille chez Mélanie.

— Je viens avec toi.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Ça le deviendra si tu comptes signaler sa disparition.

J'ai beau ignorer avec qui Mélanie passe son temps quand je ne suis pas là, je pourrai donner aux flics bien plus d'infos sur elle que toi. Et puis, si tu parles à la police, tu pourrais être tenté de faire des bêtises, leur dire la vérité par exemple.

— Explique-toi !

— Nous ne pouvons pas leur dire que Mélanie nous a embauchés pour enquêter sur la mort d'Eugène.

— Sophie, nous ne pouvons pas ne pas le dire ! C'est peut-être la raison de sa disparition.

— Je lui ai promis de rester muette comme une carpe et je ne vais pas renier mon serment sous prétexte qu'elle est aux abonnés absents depuis quelques jours !

— Sophie...

— Si après avoir fouiné partout, nous trouvons une raison concrète de tout déballer à la police, nous le ferons.

Mais nous ne sommes pas obligés de leur dire que nous jouons les enquêteurs. Il suffit de leur signaler que Mélanie craignait que le meurtre d'Eugène n'ait été prémédité. Si nous trahissons la confiance de Mélanie dès le départ, ça pourrait porter un coup sérieux à mes relations avec elle, et je ne veux pas en arriver là.

Anatoly croise mon regard. Son visage est grave, mais je vois dans ses yeux une lueur d'empathie.

— Sophie, il se pourrait que Mélanie ne soit plus à même de mettre un terme à ses relations avec toi, ou avec quiconque d'ailleurs.

Je ne réagis pas. Je ne lui montre même pas que j'ai entendu ce qu'il vient de dire. Il y a des choses que je suis incapable d'affronter. Je baisse les yeux sur le pantalon en coton avec des taches d'eau de Javel que j'ai enfilé sous ma chemise de nuit quand Anatoly a sonné à ma porte.

— Je te demande juste vingt minutes pour me préparer.

— Décidément, tu y tiens...

— Crois-moi, Anatoly, dire la vérité aux flics, toute la vérité et rien que la vérité, est rarement une bonne stratégie.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu as déjà essayé ?

Je hausse les épaules pour clore le débat et je me lève.

— Bon, je vais m'habiller.

Cette fois, je vois passer une lueur coquine dans ses yeux. Je m'empresse d'ajouter :

— Et je te défends de regarder !

Anatoly sourit bêtement.

— Décidément, ce n'est pas mon jour...

Mélanie n'est pas chez elle. Pire encore, il y a maintenant deux journaux déposés dans le jardin qui donne sur la rue.

Nous frappons à la porte de quelques voisins, mais ceux qui nous répondent n'ont aucune idée de l'endroit où elle a pu aller. Ils ne se rappellent même pas quand ils l'ont vue pour la dernière fois.

Notre visite au poste de police se révèle moins traumatisante que je ne m'y attendais. Pour commencer, à l'inverse des flics de San Francisco, ceux de Walnut Creek se montrent très gentils avec moi. Sans doute parce qu'ils ne me connaissent pas - mais peu importe la raison, j'apprécie.

Ils nous posent des tonnes de questions auxquelles nous répondons, Anatoly et moi, en réussissant à ne mentir que par omission. Une fois dehors, Anatoly me passe le bras autour de l'épaule et pour une fois, je n'y vois aucune intention cachée.

Puis il me tend un casque de moto.

— Maintenant, je te ramène chez toi.

— Et toi ? Où vas-tu ?

— Rendre une petite visite à Darrell Jenkins.

— Je t'accompagne.

— Pour une femme qui ne veut rien avoir à faire avec moi, tu passes vraiment beaucoup de temps à me suivre partout !

Je réponds par un vague grognement. La vérité, c'est que je n'ai pas envie de rester seule, de me retrouver dans mon appart' à me prendre la tête en imaginant tout ce qui a pu arriver à Mélanie.

J'enfourche la moto derrière Anatoly. S'il y a une chose qui m'a toujours empêchée de penser, c'est bien de m'appuyer

contre le dos musclé d'Anatoly tout en chevauchant ce vibromasseur de la taille d'un poney qu'on appelle une Harley.

Anatoly m'apprend que le bureau de Darrell se trouve à Moraga, pas très loin de Lafayette, la ville natale d'Anne.

Mais comme Darrell a pris Anne en filature, nous décidons de commencer par Livermore, là où Anne a ses bureaux.

Et la première chose que nous apercevons juste en face du bâtiment qui abrite le QG de Brooke, c'est une fourgonnette

blanche toute rouillée.

Anatoly gare sa moto au coin de la rue et nous nous dirigeons tous deux vers la vitre de la fourgonnette, côté conducteur. Un mec aux cheveux blonds coupés à ras et en treillis vert est endormi derrière le volant. La tête appuyée contre le repose-tête, il ronfle comme un sonneur de cloches, si fort qu'on l'entend de l'autre côté de la vitre.

Anatoly frappe doucement à la portière. Darrell Jenkins fait un bond en l'air, aussi haut que sa ceinture de sécurité le lui permet.

Anatoly frappe de nouveau et cette fois, Darrell baisse sa vitre. Je note en passant qu'il n'a pas de lève-vitre automatique.

— Bon sang, qu'est-ce que voulez ?

Anatoly croise les bras et prend appui sur ses talons.

— Pourquoi suivez-vous Anne Brooke, monsieur Jenkins ? Et pour qui travaillez-vous ?

Darrell en reste bouche bée.

— Comment êtes-vous au courant de ce que je fais ?

Et comment savez-vous mon nom ?

Anatoly se contente d'une réponse sobre.

— Nous le savons parce que nous ne sommes ni aveugles ni muets ni stupides. Et vous avez intérêt à être très coopératif, croyez-moi. Le gouvernement déteste que des individus se mettent à traquer les hommes politiques.

— Merde alors, vous êtes des services secrets ? Je pensais que vous vous contentiez de protéger le président !

Je rétorque aussitôt :

— Vous vous fichez de moi ? Pauvre imbécile, nous n'appartenons pas aux services secrets ! Nous...

Anatoly me coupe la parole.

— ... nous sommes du FBI.

Le sang se retire du visage déjà pâle de Darrell.

— Bordel de merde !

Je me mords les lèvres pour ne pas réagir. Nous faire passer pour des agents du FBI est totalement illégal ! Et puis non, peut-être pas, après tout. Anatoly n'a pas brandi un insigne ou un truc de ce

genre. Ce n'est pas notre faute si un type au Q.I. d'escargot a pris au sérieux une mauvaise blague...

Darrell tente de se justifier.

— Je ne la traque pas et je n'ai aucune intention de lui faire du mal, ni même de l'approcher. Nom d'un chien, si je vous disais que j'ai même l'intention de voter pour elle !

Mon regard se pose sur sa coupe de cheveux militaire.

— Vous, vous n'avez jamais voté démocrate de votre vie !

Darrell ouvre des yeux ronds comme des soucoupes.

— Comment avez-vous deviné que j'étais républicain

?

Je réponds sèchement :

— Les fichiers de vote.

— Sans blague ? Je croyais qu'on n'avait pas le droit de les divulguer.

— Exact, sauf pour des types comme vous.

Je commence vraiment à m'amuser. Adossée au véhicule,

je repousse une mèche de cheveux rebelle.

— Ecoutez, je n'irai pas par quatre chemins : vous figurez sur la liste des terroristes potentiels dans notre pays, et maintenant qu'on vous a pris en train de filer une candidate au Sénat, disons... que ce n'est pas très bon pour vous, monsieur Jenkins !

Je hoche la tête d'un air convaincu.

Anatoly me jette un regard en guise d'avertissement, sans doute sa façon à lui de me dire de calmer le jeu. Mais Darrell marche à fond dans mon histoire.

— Une liste de terroristes ! Mais je ne suis pas un terroriste, je suis un honnête citoyen. Un patriote !

— J'ai du mal à vous croire.

— Je vous assure que je dis la vérité ! Puisque vous me surveillez, vous devez le savoir. Est-ce que vous avez mis mon téléphone sur écoute et tout le bordel... ?

— Nous nous apprêtions à le faire, mais récemment, nous avons eu la Ligue américaine des droits des citoyens sur le dos à ce sujet.

Darrell abonde en mon sens.

— Sans blagues ? Je les déteste, ceux-là !

— Vraiment ?

Anatoly sort un petit carnet et un stylo de la poche intérieure de sa veste en cuir.

— C'est pour ça que vous filez Anne Brooke ? Vous savez qu'elle est membre de cette organisation et vous voulez lui faire du mal intentionnellement ?

— Quoi ? Mais non !

J'é mets une autre hypothèse.

— Ou alors vous vous apprêtez à lancer une bombe sur son QG de campagne...

— Certainement pas ! Je n'avais aucune intention de bombarder quoi que ce soit !

Je sens qu'Anatoly commence à s'amuser, lui aussi.

— Je me demande si je ne vais pas vous embarquer pour vous interroger...

Darrell se fait suppliant.

— Vous devez me croire ! Je ne suis pas un terroriste et je ne veux aucun mal à Anne Brooke. Je suis détective privé.

Ce n'est pas à vous que je vais apprendre ce que c'est !

Je laisse tomber froidement.

— Nous savons que c'est votre couverture...

— Mais pas du tout ! Je suis détective, point barre ! C'est ma deuxième affaire ! Un type m'a demandé de suivre sa femme pour s'assurer qu'elle ne s'envoyait pas en l'air avec un autre. C'est tout, je vous le jure !

— Un type ? Quel type ? Vous voulez parler de Sam Griffin ?

— C'est ça, le mari d'Anne Brooke. Vous me croyez, hein ?

Anatoly et moi échangeons quelques coups d'oeil discrets.

Puis Anatoly reprend son interrogatoire.

— Lavez-vous surprise en train de faire quelque chose de... suspect ?

— Non, mais elle est sur un coup. Elle est nerveuse comme tout, elle regarde sans arrêt par-dessus son épaule.

Je suis sûre que je la prendrai en flag' d'adultère, c'est juste une question de temps !

— Je vois. Il ne vous est jamais venu à l'idée qu'elle était nerveuse parce qu'elle était suivie ?

Darrell secoue la tête.

— Par qui ? Vous... ?

— Mais non, vous voyez bien qu'il parle de vous, pauvre crétin !

Je tape sur la fourgonnette. Si fort que j'en ai des fourmis dans la main.

— Je retire ce que j'ai dit, vous êtes bien trop stupide pour être un terroriste ! Il faudrait vous faire embaucher par Al Quaida, comme ça, on serait sûr de leur pourrir la vie !

Cette fois, Anatoly ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

— Ecoutez-moi, Darrell, voilà ce que vous allez faire : vous allez faire croire à M. Griffin que vous continuez à prendre sa femme en filature, mais en réalité, vous n'aurez plus rien à faire de près ou de loin avec Anne Brooke, c'est compris ? Pour être plus clair, les seules personnes habilitées

à la suivre, ce sont ma collègue et moi.

Darrell attrape un crayon à moitié mâchouillé et commence à noter les instructions d'Anatoly au dos d'une boîte de médicament contre l'acné qui se trouve sur le siège passager.

— D'accord, j'ai compris. Autre chose ?

— Non. Je vous demande simplement de laisser Anne Brooke tranquille. Le moment venu, nous ferons un rapport à remettre à M. Griffin.

— Attendez, vous voulez dire qu'à partir de maintenant, nous travaillons ensemble ?

Anatoly et moi nous exclamons d'une même voix :

— Non!

Puis Anatoly me fait comprendre par gestes qu'il est temps de partir, et je le suis jusqu'au coin de la rue où il a garé sa moto.

Là, je donne libre cours à mon enthousiasme.

— Quel pied ! On s'est bien marrés.

— C'est vrai.



Mais je sens Anatoly un peu ailleurs.

— A quoi penses-tu ?

Il se retourne vers moi au moment où nous arrivons à hauteur de la Harley.

— Je me disais que Mélanie avait peut-être raison à propos d'Eugène.

— Sur le fait qu'il avait une liaison ou qu'il aurait fait un truc pas clair qui expliquerait son assassinat ?

Anatoly pianote doucement sur le guidon de sa moto.

— Les deux... si nous partons du principe qu'Eugène avait une liaison avec Anne Brooke.

— Mais... et cette lettre de Peter Strauss ? Ça ne colle pas.

— Je n'ai pas encore de certitude, mais il est possible qu'Eugène ait séduit Anne sous un prétexte quelconque, en la piégeant.

— Tu veux dire qu'il aurait couché avec elle pour obtenir des infos ?

Je chasse aussitôt cette pensée d'un revers de main.

— Impossible. Ce n'était pas dans son style.

— Si je ne m'abuse, tu n'as rencontré Eugène qu'une fois.

— Peut-être, mais je suis assez douée pour jauger les gens.

Anatoly émet un grognement incrédule.

— Ce n'est pas parce que tu aimes porter des jugements sur les gens que tu es douée pour ça.

— Je te le répète, Eugène n'aurait jamais couché avec Anne Brooke, que ce soit pour lui soutirer des informations ou pour toute autre raison.

— Tu m'excuseras si je ne me contente pas de te croire sur parole...

Je hausse les épaules.

— Comme tu veux... Tu peux faire fausse route si ça t'amuse, comme ça, j'aurai une longueur d'avance sur toi pour élucider ce mystère.

Anatoly sourit.

— J'ai toujours adoré te voir de dos...

— J'espère que tes souvenirs sont suffisamment précis pour te satisfaire, parce que, que ce soit de dos ou de face, tu n'es pas près de me toucher !

— Je te ramène chez toi ?

— Naturellement !

— Dans ce cas... tu seras bien obligée de me laisser te toucher.

— Je te déteste!

Je me dépêche d'enfiler mon casque avant qu'Anatoly me voie piquer un fard.

*« Toutes les femmes savent quelles finiront par perdre l'homme de leur vie. Lorsqu'ils abordent la crise de la quarantaine, les hommes quittent leur compagne pour séduire des femmes plus jeunes, ou alors ils meurent dix ans avant elle parce que leur cœur est moins solide. Mais perdre une amie... c'est une tragédie à laquelle on ne s'attend pas. »*

C'est la Mort

Il est 22 h 30 lorsque la police sonne à l'Interphone.

J'ai honte de l'avouer, mais ma première pensée est de me dire que je ne peux décemment pas ouvrir ma porte dans cette tenue - à savoir un pantalon de jogging miteux que j'ai enfilé pour me mettre à l'aise. Mais je n'attends aucun visiteur. Une fois de retour à San Francisco, Anatoly s'est rendu tout droit à la bibliothèque municipale et aux archives de la ville pour enquêter sur la période FBI d'Eugène. Il remuera ciel et terre s'il le faut.

Mon intention à moi était de passer l'après-midi à me renseigner sur Sam Griffin. Mais après une brève recherche sur Google suivie d'une recherche plus approfondie sur Internet qui m'a coûté cinquante dollars, j'ai appris en tout et pour tout qu'il avait déjà été marié une première fois et qu'il n'avait aucun antécédent judiciaire. J'ai donc décidé de changer mes plans et de commencer à plancher sur mon prochain livre. M'échapper dans l'univers de la fiction m'a paru la seule façon de m'empêcher de penser à Mélanie.

Ceci dit, si j'avais pensé à Mélanie, j'aurais peut-être compris pourquoi les flics voulaient me parler.

Lorsque j'ouvre la porte, je me retrouve devant deux agents en civil. Ils portent d'horribles costumes bruns et me tendent leur badge.

— Bonsoir.

Le premier est un grand mec de trente ans et des poussières, avec des cheveux prématurément gris qui ne font qu'attirer l'attention sur son visage poupin.

— Inspecteur Kelly. Je vous présente mon collègue, l'inspecteur Stone.

Il fait un geste vers le collègue en question, un brun qui tente manifestement de compenser sa petite taille par un excès de masse musculaire, celle qu'on obtient en descendant

des flacons de vitamines aux vertus miraculeuses.

L'inspecteur Kelly poursuit :

— Et vous, vous êtes Sophie Katz. Je vous ai reconnue d'après la photo.

— Ma photo ? Vous voulez dire, celle qui figure au dos de mes livres ?

— Je parle de celles qui sont parues dans le journal.

Vous et votre soeur, on parle souvent de vous à la police, de San Francisco...

Je m'adosse au chambranle de la porte.

— Euh... je n'apprécie pas beaucoup cette façon d'engager la conversation.

L'inspecteur Kelly me sourit avant de répondre (apparemment, Monsieur Univers serait plutôt du genre silencieux).

— Je suis désolé, je n'avais aucune intention de vous offenser, ni d'insinuer que vous vous êtes mise dans le pétrin,

mais nous aimerions vous poser quelques questions sur la déclaration que vous avez faite à Walnut Creek aujourd'hui, pour signaler la disparition d'une personne.

— Ah, je vois.

Je leur fais signe d'entrer. La police de Walnut Creek aurait-elle demandé l'aide de celle de San Francisco ? Et si oui, pourquoi ? La police de San Francisco a déjà peu de temps pour enquêter sur les crimes commis dans son propre secteur, alors je la vois mal s'occuper d'hypothétiques crimes perpétrés ailleurs.

Les deux hommes entrent et restent plantés au beau milieu du salon. Ils jettent un regard sur le parquet et la table basse qu'on entrevoit sous une pile de revues ainsi qu'une facture de gaz et d'électricité que j'ai commis l'erreur d'ouvrir alors que j'étais sobre.

— Je vous en prie, asseyez-vous et mettez-vous à l'aise.

M. Katz arrive sans se presser du bout du couloir, jette un oeil sur nos visiteurs et s'empresse de faire demi-tour. Il a hérité de l'aversion de sa maîtresse pour les représentants de l'ordre.

Les deux policiers prennent place côte à côte sur le canapé,

et l'inspecteur Stone sort un carnet de sa poche.

— A quel moment précis avez-vous eu des nouvelles de Mélanie O'Reilly pour la dernière fois ?

En m'asseyant face à eux sur le canapé à deux places, je rétorque :

— Je ne voudrais pas être impolie, mais j'ai déjà donné toutes ces informations à la police de Walnut Creek.

L'inspecteur Stone lève les yeux avec une expression sur le visage qui m'incite à reconsidérer l'envie que j'ai de ne pas répondre aux questions. Ces mecs ne rigolent pas. Je pose ma main sur mon ventre comme si ce geste pouvait m'aider à chasser la nausée qui m'envahit.

Je réponds d'un ton docile :

— Je l'ai eue au téléphone il y a deux jours, un coup de fil sans but précis. Un peu plus tard, aux alentours de 17 heures, elle m'a rappelée à propos de son mari Eugène.

Elle était dans tous ses états... Son mari a été abattu en pleine rue il y a deux semaines, et je suis persuadée que ce soir-là, elle a vraiment pris conscience que c'était bel et bien fini. Comme mon portable était éteint lorsqu'elle m'a appelée, je n'ai eu son message que plusieurs heures après.

Au fait, messieurs, vous ne m'avez pas dit à quel service vous appartenez... Etes-vous officiellement en charge des personnes disparues ?

Kelly et Stone échangent des regards rapides, puis Kelly s'éclaircit la gorge et se penche vers moi.

— Nous travaillons à la brigade criminelle, mademoiselle Katz. Et j'ai le regret de vous informer que nous avons

retrouvé ce matin le corps d'une femme caché dans un buisson près d'Océan Beach. Elle n'avait aucun papier sur elle, mais lorsque nous avons commencé à contacter nos collègues des villes voisines, nous avons découvert que quelqu'un avait signalé la disparition d'une personne à Walnut Creek. Et la description concordait avec celle de la victime.

— Il s'agit sûrement d'une erreur...

Je ne reconnais plus ma voix. Je parle comme un automate.

— ... la femme que vous avez retrouvée ne peut pas être Mélanie. Elle n'avait aucune raison d'être à San Francisco.

L'inspecteur Stone s'exclame :

— Nous pensons qu'elle n'a pas été tuée là où on l'a découverte.

— Ce n'était pas elle !

L'inspecteur Kelly soupire et réajuste sa cravate avec des motifs en losange.

—J'imagine combien c'est difficile pour vous, mais nous ne serions pas ici en train de vous parler si nous n'avions pas de certitude. Voulez-vous venir avec nous pour identifier officiellement le corps ? Ceci dit, vous n'avez aucune obligation de le faire car le corps était intact, et nous avons retrouvé très facilement de qui il s'agissait.

De qui il s'agissait... Il parle de Mélanie au passé. Je me lève et je commence à arpenter le salon. Kelly et Stone se lèvent comme un seul homme et se contentent de me suivre des yeux. Dans ma tête, une petite voix me dit que les flics n'aiment pas que les personnes interrogées commencent à s'agiter, mais je suis bien incapable de l'écouter, pas plus que je n'entends ce que ces flics sont en train de me dire. Il faut absolument que je trouve un moyen de sortir de ce cauchemar, de prouver à ces hommes

qu'ils se trompent.

Je finis par me planter devant eux et je leur demande d'un ton sec :

— Je voudrais revoir vos badges.

Les deux hommes s'exécutent sans rien dire. Je tends la main vers celui de Kelly, en priant le ciel qu'il soit faux.

Mais ce sont bien des badges en métal et leur matricule m'a l'air réglo, ce qui signifie que...

En reculant, je heurte ma bibliothèque encastrée.

— Oh mon Dieu, non... !

Kelly s'approche de moi et me dit d'une voix douce et ferme à la fois :

— Je vous en prie, calmez-vous...

— Me calmer ? Mais vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ? Il s'agit de Mélanie ! Vous comprenez ça ?

Je leur tourne le dos et j'appuie mon front sur un de mes romans. Dans ma vie, je n'ai vu que deux morts en dehors des funérariums. Ces deux personnes ont été assassinées et c'étaient des gens que je connaissais. J'ai été la première à découvrir leur corps, et le souvenir de ces moments-là me hantera sans doute toute ma vie. Mais là... là, c'est pire encore.

— Mademoiselle Katz...

J'ai vaguement l'impression que, cette fois, c'est Stone qui m'adresse la parole.

— ... pourquoi avez-vous fait une déclaration de disparition concernant Mélanie O'Reilly ?

— Parce qu'elle avait disparu.

Ma voix est à peine audible et je suis incapable de rassembler suffisamment d'énergie pour lui faire remarquer que sa question est d'une bêtise confondante.

Mais il insiste.

— Vous avez fait cette démarche alors qu'elle n'avait disparu que depuis un peu plus de vingt-quatre heures.

Ce n'est pas très long pour considérer disparue une femme seule et adulte.

— Elle ne répondait pas à mes coups de fil.

Je suis obligée de m'accrocher à une étagère pour ne pas perdre l'équilibre.

— Estimiez-vous qu'elle pouvait être en danger ?

Cette fois, c'en est trop. Je me retourne et je rétorque d'une voix sifflante :

— Si je l'avais crue en danger, j'aurais trouvé un moyen de la protéger. Je l'aurais invitée à rester chez moi ou je serais restée auprès d'elle. Je n'aurais jamais laissé faire ça.

Kelly glisse ses mains dans les poches de son pantalon et pousse un soupir de lassitude.

— Il arrive que nous ne puissions pas protéger nos amis.

— Vous en avez terminé ?

Stone secoue la tête.

— Qui pouvait en vouloir à O'Reilly ?

— Mélanie, elle s'appelle Mélanie ! Ne parlez pas d'elle comme si c'était elle la criminelle. Et sachez que personne ne lui en voulait. C'est une personne bien...

Ma voix commence à chevroter. Je détourne le regard.

— J'ai déjà dit tout ça à la police de Walnut Creek. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

L'inspecteur Stone intervient.

— Mademoiselle Katz, ce n'est pas à vous de décider si l'entretien est terminé.

Ignorant la mise au point de Stone, Kelly fouille dans la poche de son manteau et me tend une carte de visite.

— Nous reprendrons cet entretien plus tard. Nous vous recontacterons rapidement. Mais si quoi que ce soit vous revient d'ici là, je vous demande de m'appeler. Nous trouverons qui a fait ça.

Je m'empare de la carte sans un mot et les regarde partir.

Au bout de quelques minutes, je récupère mon portable dans mon sac et je consulte la liste des messages reçus sur ma boîte vocale.

« Sophie, c'est Mélanie. Pouvez-vous m'appeler dès que vous

avez un moment ? Je viens de prendre conscience qu'Eugène

ne reviendra plus jamais. »

Je m'assieds par terre devant la baie vitrée, je mets en marche le haut-parleur de mon portable et je me repasse en boucle le message de Mélanie.

Je dois bien l'écouter une quarantaine de fois avant d'arrêter. Mais je reste assise par terre.

Au bout d'une heure - ou davantage, je ne sais pas - on frappe à ma porte. Je me dis qu'il est un peu tard pour une visite surprise et que si quelqu'un est passé me voir, il aurait

dû sonner à l'Interphone pour avoir accès à l'immeuble.

Mais ça me laisse de marbre... Ça ne m'intéresse même pas de savoir qui c'est. Je reste là, assise par terre, à regarder

par la vitre le ciel noir et brumeux.

Puis j'entends tourner le bouton de la porte, et à cet instant précis seulement, il me vient à l'esprit que je devrais peut-être m'inquiéter et appeler le 911. Je tends la main vers le téléphone, mais avant même de pouvoir taper les trois chiffres, la porte s'ouvre en grand et Anatoly entre dans la pièce.

— Ta porte n'était pas fermée à clé.

— Celle de l'immeuble non plus ?

Anatoly marque une seconde d'hésitation.

— Te souviens-tu d'avoir perdu la clé de ton immeuble, il y a sept mois environ ?

— Oui.

— C'est moi qui l'ai trouvée.

— Quand ?

— Il y environ sept mois... dans ton sac.

Je l'observe un bon moment. C'est le jour où Anatoly nous a emmenés, M. Katz et moi, chez le veto. C'est sur le trajet du retour que je me suis rendu compte que je n'avais plus ma clé. J'en ai passé des heures à la chercher, cette fichue

clé ! Et comme mon propriétaire et Marcus (le seul à qui j'avais confié un double) étaient tous les deux absents, j'ai été obligée de passer trois jours chez Anatoly en attendant que l'un des deux veuille bien rentrer. Trois jours entiers que j'aurais dû passer à écrire au lieu d'explorer différentes positions sexuelles avec Anatoly. Et pendant tout ce temps,

c'est lui qui avait ma clé ! Je devrais le traiter de tous les noms, mais je suis incapable de réagir. Je me contente de tourner de nouveau mon regard vers la vitre.

Anatoly ferme doucement la porte et s'arrête un moment

dans la cuisine. Puis il s'assied par terre à côté de moi et me tend une vodka orange. Je regarde les



petits morceaux de pulpe danser dans le verre.

— Je suppose que la police est venue te voir, toi aussi.

— En effet.

Je descends la moitié de mon verre d'un trait.

— Leur as-tu dit que Mélanie t'avait engagé pour enquêter sur la mort d'Eugène ?

— Non. J'ai respecté son secret.

J'ironise.

— Pourquoi ? Elle n'est même plus là pour t'obliger à tenir parole.

— Je l'ai fait pour toi. Je savais que tu n'apprécierais pas.

Pour toute réponse, je finis mon verre.

Nous restons quelques instants sans rien dire. J'attends que l'alcool adoucisse ma peine, mais ça n'a pas l'air de marcher.

Je finis par dire :

— Nous devons trouver qui a fait ça. Et ne me demande

pas de te laisser agir seul sur ce coup-là ! Je retrouverai ce mec moi-même. Et je serai présente au tribunal quand ottl

le jugera. Je veux que cet assassin paye.

Anatoly me retire doucement mon verre des mains et me passe le bras sur l'épaule. Je me love contre lui et je ferme les yeux en murmurant :

— Il a tué mon amie. On a tué mon amie.

J'éclate en sanglots. Anatoly me caresse les cheveux en me murmurant des mots d'apaisement, mais je pleure si fort que je serais incapable de dire s'il me parle en anglais ou en russe.

Il attend que mes sanglots laissent la place à des gémissements

pathétiques, et tout à coup, il me prend dans ses bras et se relève. Il ne me jette pas par-dessus son épaule comme il le fait parfois quand il fonce vers la chambre.

Non,

cette fois, il me porte comme une princesse, et pendant qu'il me dépose sur le lit toujours défait,

j'enfouis mon visage contre sa poitrine. Sans un mot, il grimpe à côté de moi et me serre tout contre lui. Mes larmes continuent de couler, mais je finis par m'endormir dans ses bras.

*« Le meilleur remède contre le chagrin, c'est la colère. »*

C'est la Mort

Je me réveille avec la sensation d'avoir la plus atroce gueule de bois de toute ma vie. J'ai bu quoi, hier soir ? J'ai les yeux qui me piquent, mais je me force à les ouvrir, et je fixe le réveil de ma table de chevet jusqu'à ce que l'image soit nette. Il n'est que 8 h 30 du matin. J'entends un bruit dans la cuisine, un bruit de placard qu'on ouvre et qu'on referme. Anatoly doit être en train de préparer quelque chose à manger.

C'est alors que le souvenir de la veille me frappe comme une balle de plomb au creux de l'estomac. Je n'étais pas soûle, hier soir. C'est une gueule de bois due au choc émotionnel que j'ai reçu. J'agrippe le drap et je le remonte jusqu'à mon menton. Mélanie est partie... Comment vais-je faire sans elle ?

Il faut pourtant bien que la vie continue. Je dois cesser de

geindre et aller de l'avant, parce que céder à la dépression n'a jamais été une bonne solution pour moi. Pour être déprimée, vous devez passer de longs moments à ruminer, à penser à des choses horribles, et je n'en ai pas la force.

En revanche, je suis une experte dès qu'il s'agit de céder à la colère et de vivre dans le déni.

Je me lève lentement, mes jambes me font mal comme si j'avais couru un marathon. Mes bras aussi me font mal, et ma poitrine, et mon cœur... c'est le contrecoup physique d'une minidépession. Je rejoins Anatoly qui est attablé, en train de lire le journal. Devant lui, une tasse de Starbucks et une boîte de gâteaux non ouverte au nom de la boulangerie du bout de la rue. Dès qu'il lève le nez et qu'il me voit, Anatoly s'empresse de plier son journal et de le poser sur la table en cachant les gros titres.

Je tends la main.

— Fais-moi voir...

— Tu ne préfères pas prendre ton café d'abord ? Il y a un frappuccino qui t'attend dans la cuisine. Un light white mocha...

— Je voudrais voir le journal.

Anatoly hésite, puis s'exécute. Le titre est comme toujours

en caractères gras et franchit la ligne jaune qui sépare la gravité de ton du sensationnalisme :

*« Le corps abandonné d'une femme découvert quelques semaines après le meurtre de son mari. »*

Tandis que je parcours l'article en silence, Anatoly me dit:

— La police leur a fourni des tas d'infos sur l'affaire.

Ils espèrent sans doute que le choc amènera quelqu'un à se souvenir de quelque chose, à leur donner un nouveau tuyau.

— Ils disent que la police n'est pas certaine qu'il y ait un rapport entre la mort d'Eugène et celle de Mélanie.

C'est à peine s'ils font allusion au nom de Fitzgerald et au boulot d'Eugène.

— A mon avis, ça leur paraît sans intérêt.

Anatoly avale une gorgée de café.

— Prends ton petit déj', Sophie. J'ai acheté des éclairs au chocolat noir.

Je jette un coup d'oeil aux gâteaux.

— Je suis incapable d'avaler quoi que ce soit.

Anatoly m'observe un moment, pour évaluer la gravité de mon état. Il faut dire que je ne boude jamais le chocolat noir.

— Et le frappuccino, ça te dit ?

— Ah oui ! Ça, je veux bien.

Il pousse un soupir de soulagement et se dirige vers la cuisine pour me rapporter le café. Sans doute voit-il dans cette envie folle de caféine le signe que je vais bien, que je réagis comme d'habitude. Mais la conclusion est un peu rapide. Si un propriétaire de fusil charge son arme avant de faire un tour dans les bois, ça peut vouloir dire qu'il se lance dans une partie de chasse, comme à son habitude.

Mais ça peut aussi vouloir dire qu'il est sur le point de tuer quelqu'un. En l'occurrence, c'est moi qui joue le rôle du fusil, et la caféine celui de la balle. J'ai besoin de me

« recharger » avant de traquer l'assassin de Mélanie.

— En principe, Anne Brooke doit rencontrer des gens de Code Pink, ce matin.

— Code Pink ? C'est un groupe d'activistes, non ? Un mouvement de femmes pour la paix.

Anatoly confirme d'un hochement de tête.

— Je crois que je vais aller traîner devant le lieu du rassemblement, juste pour voir où elle va après.

Il me prend doucement le journal des mains et le pose sur la table.

— Tu veux venir avec moi ?

— Tu me proposes de venir avec toi sur une planque ?

Tu parles sérieusement ?

— J'ai fait des enquêtes bien plus dangereuses...

Je regarde fixement mon café et je réponds d'une voix morne.

— Je n'ai pas envie d'y aller aujourd'hui.

Anatoly n'en croit pas ses oreilles.

— Quoi ?

— Je ne viens pas.

Anatoly me regarde fixement. On se croirait à un concours : c'est à celui qui baissera les yeux le dernier ! J'ai l'impression que ça dure une éternité, alors que la vérité est sans doute plus proche d'une trentaine de secondes.

Puis il finit par me demander d'une voix douce :

— Dis-moi ce que tu as l'intention de faire, Sophie.

— Rien.

— Réponds-moi !

— Anatoly...

Je pose la main sur sa poitrine pour l'apaiser et prendre un peu de son énergie.

— Aujourd'hui, j'ai besoin d'être seule. J'ai un truc à faire. Il faut que tu me laisses un peu de liberté.

Anatoly me prend le menton et me regarde droit dans les yeux.

— Evite de te faire tuer, Sophie.

— Je ferai de mon mieux.

Il hoche la tête, m'observe de nouveau un instant, puis il fait demi-tour et quitte l'appart'.

Pour une fois, je lui ai dit la stricte vérité.

Quelques heures plus tard, assise dans ma voiture, je contemple les eaux grises de l'océan et la nappe de brouillard qui stagne au-dessus. C'est ici que Mélanie est morte. Enfin non, pas vraiment. C'est ici

que son corps a été découvert, mais personne ne sait exactement où elle a été tuée. Je descends de voiture et me dirige vers les broussailles,

quelques mètres plus loin. Le journal dit que son corps a été abandonné dans les buissons, et ils ont publié une photo de l'endroit exact où on l'a découvert.

Abandonné... comme un vulgaire tas d'ordures. La brise qui vient du large dépose sur ma peau des gouttelettes d'eau fraîche, mais je ne prends pas la peine de retourner vers la voiture pour récupérer ma veste.

Trois fois en cinq ans. C'est le nombre de fois que j'ai vu Mélanie avant qu'elle ne me passe ce coup de fil pour me demander de l'aide à propos d'Eugène. Je vais chez mon dentiste bien plus souvent que ça ! Comment se fait-il que je sois si profondément affectée par la perte d'une amie que j'ai traitée avec une telle désinvolture ? En fait, je ne l'ai jamais vraiment considérée comme une amie. Comme un professeur, un mentor, voire une simple relation d'un temps révolu, ça oui. Mais jamais comme une amie...

jusqu'à aujourd'hui. Leah avait raison, Mélanie a tacitement accepté de prendre en charge le chagrin que j'ai ressenti à la mort de mon père, et pendant tout ce temps, elle s'est mise en retrait et m'a laissé vivre ma vie... en attendant le moment où je me sentirais prête à gérer mes émotions. Je pense qu'elle savait que je viendrais à elle le moment venu.

Seulement voilà, elle ne s'attendait pas à mourir si vite. Et maintenant, je me retrouve avec deux personnes à pleurer, et je ne sais pas très bien à qui confier mon chagrin. Je ne sais même plus si j'ai le droit d'en parler.

Je ferme les yeux et j'imagine à quel point ce serait bien si Dieu nous donnait des gommes pour nous permettre d'effacer toute trace des événements douloureux du passé...

Il n'y a qu'une chose que je puisse faire, maintenant : venger Mélanie. Une vengeance que j'appellerai justice - pour employer un doux euphémisme - et qui m'apportera, je l'espère, un peu de réconfort.

— C'est ce fichu ours qui a fait ça.

Je pousse un cri de surprise et j'ouvre les yeux. A quelques mètres derrière moi, j'aperçois une femme noire aux formes généreuses debout sur le trottoir. Elle porte au moins cinq couches de vêtements en lambeaux et un chapeau en papier alu. Elle s'accroche à un Caddie qui doit contenir le peu de biens qu'elle possède en ce bas monde.

Je lui dis avec un petit rire gêné :

— Je... je ne vous avais pas entendue venir.

— C'est que je sais y faire...

Je hoche la tête, à court d'arguments.

— C'est à moi que vous parliez, il y a un instant ?

— Vous voyez quelqu'un d'autre dans le coin qui soit à portée de voix, vous ?

Elle a raison. Mais quand une femme porte un chapeau en papier alu, vous vous dites qu'elle voit peut-être des gens que vous, vous ne voyez pas...

La femme abandonne provisoirement son chariot pour me rejoindre.

— Hier, il y avait plein de flics ici. Ils nous brandissaient leurs appareils photo sous le nez en posant des questions pour se donner de l'importance.

La femme se racle bruyamment la gorge avant de cracher par terre un gros mollard jaune. Désolée, mais je ne vois pas d'autre mot pour le dire !

Je tente une explication.

— Us ont trouvé un corps de femme ici.

— Ça, je l'sais. Toute cette fichue ville le sait. Les flics nous ont fait un de ces cinémas... comme si on venait de trucider le pape ! C'est toujours comme ça quand c'est une Blanche qui meurt, on a l'impression que c'est la fin du monde. Mais quand c'est un de nous autres Noirs qui casse sa pipe, on peut s'estimer heureux s'ils nous envoient une contractuelle ! Et je vous parie qu'ils vont essayer de nous faire porter le chapeau, à nous les Noirs, ou à un Mexicain que tout le monde rêve d'expulser... Mais laissez-moi vous dire une bonne chose : cette dame n'a été tuée ni par un Noir, ni par un Mexicain.

— Ah non ?

Elle secoue la tête avec détermination.

— Non. Elle a été tuée par un ours.

— Pardon ?

— Oui, parfaitement ! C'est un ours qui a zigouillé cette femme blanche. J'ai tout vu et croyez-moi, j'ai su que cet ours nous causerait des ennuis à la seconde même où il a levé son cul rose de ce camion de location. Les ours roses ne sont pas censés conduire des Ford, il me semble ! Ils devraient conduire des Cadillac ou des Mustang roses, ou bien une voiture japonaise. Ils adorent les ours roses, les Japonais.

Je réponds prudemment :

— Je ne savais pas. Je veux dire... à propos des Japonais et des ours !

— Mais puisque je vous le dis ! Ces trucs, les Japonais adorent. Surtout les gays.

— Les gays japonais ?

La femme me répond d'un ton brusque, comme si j'étais la dernière des truffes.

— Mais non, les ours gays !

Je m'empresse de dire :

— Ah oui, bien sûr. Un ours rose est forcément gay, ça va de soi.

Quoique...

— Ce n'est pas à la couleur de sa fourrure qu'on reconnaît

un ours gay. Mais qui êtes-vous donc, une de ces bigotes sectaires du Midwest ?

Je proteste avec véhémence.

— Pas du tout ! Je suis sûre que tous les ours naissent égaux quelles que soient la couleur de leur fourrure, leur sous-espèce ou leur orientation sexuelle.

— C'est l'arc-en-ciel qui l'a rendu gay.

— Hmm...

Je regarde autour de moi, pour voir s'il y a quelqu'un dans le secteur susceptible de m'aider au cas où cette femme deviendrait violente, mais il fait trop froid pour venir à la plage, et les rares personnes en vue sont à cinquante mètres d'ici.

— Donc, l'ours rose que vous avez vu portait un drapeau de la Gay Pride ?

— Il ne portait aucun drapeau. L'arc-en-ciel était sur son ventre. Un gros ventre tout blanc avec un arc-en-ciel.

— Attendez une minute ! Vous parlez d'un ours en peluche ?

— Les ours en peluche sont quand même plus mignons, si vous voulez mon avis ! Celui-là, il a tué cette femme.

J'ai tout vu comme je vous vois.

— Seriez-vous en train de me dire que vous avez été témoin du meurtre d'une femme par un ours homosexuel ?

Il va vraiment falloir que le gouvernement fasse quelque chose pour améliorer le système de soin des maladies mentales. Les gens qui portent des chapeaux en papier alu ne *sont* pas capables de se gérer tout seuls, c'est évident.



La femme me répond :

— C'est ça. Naturellement, je n'ai rien dit à la police.

Je ne parle pas aux flics. Pas de police, pas d'ours. C'est mon principe !

— Non, c'est vrai... ? C'est aussi le mien. En revanche, je parle aux chats domestiques.

La femme approuve.

— J'ai pas de problèmes avec les chats. Les petits tuent rarement les gens, et ils ne se promènent pas partout à exhiber leur vie sexuelle sur leur ventre ! Les chats, ils ont leur pudeur.

Je pense à M. Katz. Je n'ai jamais pensé à lui en ces '

termes. Est-il pudique, discret ? Il est évident que comparé à un ours en peluche qui conduit une Ford et tue des femmes, il est très discret.

Je décoche un large sourire à la femme au chapeau.

Je ne sais pas pourquoi, mais elle me plaît bien, et notre conversation prend des allures de jeu.

— Une dernière question... Comment savez-vous que cette Ford était une voiture de location ?

La femme pousse un soupir exaspéré.

— Vous connaissez quelqu'un qui vendrait une Ford à ce genre d'ours, vous ? Leur compte en banque est toujours

à sec, c'est connu !

Et sur cette déclaration solennelle, la femme me tourne le dos et s'en va en traînant des pieds.

Après cette petite conversation, je me sens réconfortée.

Les gens qui ont été confrontés à une tragédie personnelle trouvent toujours déroutant que le monde continue de tourner normalement. Je peux le comprendre, mais à San Francisco, rien ne se passe jamais normalement.

Personnellement, cette expérience me donne de la force.

Il est beaucoup plus facile de se perdre dans la folie que dans la normalité. Et puis, dans l'immédiat, je ne suis pas d'humeur à pleurer. J'ai envie de jouer les Scarlett O'Hara - je repenserai à Mélanie demain. Oui, je dois me concentrer aujourd'hui sur ce qui est le plus important : la vengeance.

Je fais un saut au poste de police qui figure sur la carte de visite de l'inspecteur Kelly et je demande à parler à ce dernier. Je sais que si je ne viens pas à lui, c'est lui qui viendra à moi pour me poser les

questions qu'il s'est abstenu

de poser hier soir. Autant en finir tout de suite.

En gros, il me demande de répéter tout ce que j'ai dit à la police de Walnut Creek. Je suis un peu embêtée car je ne connais pratiquement rien de la vie privée et des habitudes de Mélanie. Bien sûr, je pourrais lui dire que Mélanie pensait

que la mort de son mari n'avait rien à voir avec un acte de violence gratuit. Je pourrais aussi lui parler de la lettre de Peter. Mais allez savoir pourquoi, je préfère m'abstenir. Une question d'habitude, sans doute... Il faut dire que je n'ai pas eu beaucoup de chance avec la police dans le passé, et je n'ai pas très envie de leur transmettre tout ce que je sais sur l'enquête. Peut-être suis-je en train d'assouvir mes plus bas instincts en essayant de me venger à ma façon.

Si je donne trop d'infos à la police, ils s'arrangeront pour me tenir en dehors du coup. C'est peut-être mesquin et injuste, comme raisonnement, j'en suis consciente, mais c'est plus fort que moi. Je veux être là quand on mettra la main sur celui ou celle qui a tué Mélanie.

Lorsque j'arrive au bas de mon immeuble, il est presque midi. En montant pour rejoindre mon appart', je sens une odeur d'oeuf et j'entends l'alarme d'un détecteur de fumée. Les deux viennent de chez moi. Dès que j'ouvre la porte, l'alarme s'arrête et Anatoly descend de la table de travail sur laquelle il était perché, mon détecteur de fumée à la main.

Il s'empresse de couper court à mes remarques.

— Ça va, ne dis rien !

— Comment ça ? Je n'ai encore rien dit !

Anatoly a l'air un peu décontenancé. Sans doute s'attendait-il à quelques piques de ma part. Il me tend une tasse de café déjà pleine.

Je m'étonne.

— Je croyais que tu avais l'intention de prendre Anne en filature.

— J'ai appelé son QG de campagne. Us m'ont dit qu'elle avait des réunions toute la journée. Après la réunion avec Code Pink, son emploi du temps prévoit une rencontre avec

des gens de Greenpeace, puis avec les Bay Area Vegetarians,

et j'en passe. La filer pendant qu'elle cherche le soutien de toutes ces personnes ne m'apprendrait pas grand-chose.

Alors j'ai décidé de m'occuper autrement.

— En me faisant des oeufs, par exemple ?

— Tu n'as pas mangé les éclairs que je t'ai apportés ce matin. Je n'étais pas sûr que tu reviendrais si tôt, mais j'ai fait le pari que oui.

— Es-tu bien conscient que les oeufs qui étaient dans mon frigo ont dépassé la date limite de consommation de quelques décennies ?

— Je suis allé chez moi pour rapporter de quoi manger.

J'ai du mal à comprendre comment tu vis.

Il fait un geste vers mes placards. Je proteste.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Il y a de quoi manger, ici !

Je sors du compartiment supérieur de mon frigo une boîte

de Cinnamon Toast Crunch et je l'agite sous son nez.

— Ils en font avec des grains entiers, maintenant.

— Ce n'est pas ce que j'appelle de la nourriture saine.

Anatoly fait glisser l'omelette de la poêle sur une assiette et me la tend.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une omelette au saumon fumé avec une sauce hollandaise au caviar.

J'écarquille les yeux.

— Tu es sérieux ?

— Est-ce que je mentirais en parlant de sauce hollandaise au caviar ?

Mon regard passe de l'assiette que je tiens d'une main à la tasse que je tiens de l'autre. Méfiante, je goûte mon café. C'est une dose XXL d'expresso. C'est à cet instant seulement que je remarque sa présence : la machine à expresso d'Anatoly trône entre mon grille-pain et l'évier.

Je pose mon petit déjeuner sur la cloison de carreaux blancs qui sépare la cuisine de la partie salle à manger et du salon, et je murmure à Anatoly :

— Je sais ce que tu es en train de faire.

— Ce n'est qu'un brunch, Sophie.

— Tu essaies de me remonter le moral, mais...

Je tapote le bord de ma tasse.

— ... c'est comme si tu donnais un cornet de glace à un enfant qui vient de perdre sa grand-mère préférée. Ça ne marchera pas.

— En es-tu bien sûre ? Tu n'as bu qu'une gorgée de café et tu as l'air déjà mieux.

Je souris tristement.

— La caféine a ses limites. Mais je vais mieux. Il le faut bien... J'ai fait des promesses à Mélanie et je ne pourrai pas les tenir si je suis une vraie loque !

Anatoly s'approche d'un pas et rajuste le fermoir de mon collier.

— Vous êtes une femme énergique, Sophie Katz.

Je prends une fourchette dans le tiroir du haut et je pique dans l'omelette.

— Et vous un supercuisinier, Anatoly Dar... Oh là là, c'est drôlement bon, vraiment !

Anatoly éclate de rire.

— Je suis content que ça te plaise.

Il recule et retire une seconde omelette du feu.

Apparemment, il la gardait au chaud pour lui.

— ... ceci dit, ça ne me surprend pas. J'ai toujours été à la hauteur pour satisfaire tes appétits.

O.K., message bien reçu. Mais je décide de manger d'abord et de garder mes insultes pour plus tard. Car ces sous-entendus à connotation sexuelle dignes d'un ado sont en fait pour moi un soulagement. Si Anatoly avait continué dans le registre de la sensibilité d'hier soir, j'aurais été incapable

de rester forte et décidée. Je me serais de nouveau effondrée, et quelque chose me dit qu'il le sait.

Je lui dis en souriant :

— Tu as eu une sacrée bonne idée d'amener ta cafetière ici. Ça n'a pas dû être facile.

Il caresse la machine.

— Entre ça et les courses, j'ai dû faire trois voyages.

Mais

je déteste rester loin de cette machine trop longtemps.

Mon Dieu ! Quand je pense qu'on me prend, moi, pour une accro au café...

— Il ne s'agit que d'un repas, Anatoly. Ce n'est pas comme si tu venais t'installer ici.

— A propos...

— A propos de quoi ?

Je prends une nouvelle bouchée d'omelette.

— Je crois que je ferais bien de m'installer ici quelque temps.

Je manque de m'étrangler avec mes oeufs de poisson.

Anatoly enchaîne avant que j'aie le temps de récupérer

:

— Ecoute... j'ignore pourquoi Mélanie a été tuée et pourquoi l'assassin a décidé d'abandonner son corps à San Francisco. Je sais encore moins pourquoi quelqu'un t'appelle

en proférant des menaces où il est question de chats et de koalas, mais la combinaison de ces trois choses est un signe qu'il y a danger. Tu es en danger, Sophie. Quelqu'un a sans doute cru que Mélanie en savait un peu trop pour ne pas réagir, et il se peut que ce quelqu'un en soit arrivé à la même conclusion à notre sujet. Je sais, tu crois que tu es assez grande pour te défendre...

Il lève la main pour stopper les protestations qu'il sent venir.

— ... mais pour être protégée, il y a des moments où il faut savoir demander de l'aide et ne pas prendre de risques inutiles. Rester seule ici la nuit entre dans cette dernière catégorie.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu ne penses tout de même pas rester collé à moi jusqu'à ce qu'on découvre l'auteur des meurtres ?

— Non, mais j'aimerais être le plus près possible de toi.

Je me sentirai moins inquiet si je reste ici quelque temps mais rassure-toi, je ne vais pas m'éterniser. Et naturellement, je dormirai dans la chambre d'amis.

Allez savoir pourquoi, c'est ce dernier commentaire qui me met le plus en rogne. Anatoly n'essaie même pas de profiter de l'occasion pour se glisser dans mon lit ! Non, il croit vraiment à tout ce bla-bla sur la nécessité pour moi d'avoir une baby-sitter.

Je pique ma fourchette dans le reste de mon petit déj'

et je réponds d'un ton sans appel :

— Tu ne peux pas rester ici.

— Pourquoi ?

— Ça me dérange.

— Je vois.

Anatoly s'approche d'un pas et je sens son regard courir sur moi de la tête aux pieds.

— Primo, je ne te dérange pas, je te rends nerveuse.

L'anglais est peut-être ma seconde langue, mais je sais que ça n'a pas du tout la même signification. Secundo, ce n'est pas ton extrême nervosité qui me fera changer d'avis. Si tu ne veux pas que je reste ici, comme tu veux ! C'est toi qui viendras chez moi.

Je lève les yeux au plafond, ce qui n'est pas simple avec Anatoly qui me dépasse d'une tête.

— Beurk ! Pas question ! Ton canapé est plus crasseux que le sol de ma cuisine, et je ne nettoie jamais le sol de ma cuisine.

— Donc, le problème est réglé. Je vais faire un saut à mon appart' - ça ne sera jamais que la quatrième fois - pour rapporter d'autres affaires, et je m'installe.

— Tu as décidé ça tout seul ? Je te signale qu'il s'agit de mon appartement et de ma vie.

— Sophie, je crois qu'il est temps d'admett

— Et toi de moi !

— Si ça t'amuse de le croire... Mais je te ferai remarquer que sur le plan affectif, j'ai moins de raisons que toi de résoudre les meurtres d'Eugène et de Mélanie. Je peux très bien me retirer de l'affaire.

Sous le choc, je réprime un hoquet et je fais un pas en arrière.

— Anatoly, tu ne ferais quand même pas... tu sais combien c'est important pour moi. Tu ne peux pas tout laisser tomber !

— Laisse-moi passer quelques jours chez toi et je ne le ferai pas.

— Mais c'est du chantage ! Je viens de perdre une amie et tu es en train de me faire chanter !

— Je fais ce qu'il faut pour qu'il ne t'arrive rien.

Je jette un coup d'oeil vers la poêle qui est toujours sur la cuisinière et j'envisage un instant de la lui lancer à la tête.

— Bon, c'est d'accord. Mais c'est uniquement parce que tu me forces la main !

— Peu importe. A partir de maintenant, nous sommes trois : toi, moi et...

Son regard suit M. Katz qui vient d'entrer dans la pièce.

— ... le chat !

Je suis furibarde contre Anatoly. Je ne décolère pas.

J'essaie de glaner quelques infos mineures sur Sam Griffin pendant qu'Anatoly débarque dans ma chambre d'amis avec un sac de sports bourré d'affaires à lui. Lorsqu'il me demande d'imprimer tout ce qui me tombe sous les yeux et qui me semble digne d'intérêt, je fais la sourde oreille.

Le bon côté des choses, c'est que je suis bien trop fumasse pour prêter la moindre attention à la douleur sourde qui s'est installée en moi depuis qu'on m'a annoncé la mort de Mélanie.

Vers 15 heures, Anatoly s'approche derrière moi pendant que je relis la première des deux critiques sur Broccolifor Life.

— Je sors. J'ai une petite enquête à faire.

Les lèvres pincées, je passe à la critique suivante.

Anatoly soupire.

— Tu ne me demandes pas ce que je cherche.

C'est un constat, pas une question. Ce qui ne fait qu'accroître mon irritation car il me prive d'une nouvelle occasion de lui voler dans les plumes.

— Bon.

Il pose à côté de moi un morceau de papier plié.

— Tiens, c'est une photocopie de la lettre que Peter a écrite à Eugène. Je suppose que ton rendez-vous avec Tiff ce soir chez Michael Mina tient toujours ? C'est bien à l'hôtel St-Francis, non ?

Je le regarde pour la première fois depuis des heures.

— Anatoly, si jamais je te vois approcher de ce restau, j'écirai ton adresse et ton numéro de téléphone sur le mur des toilettes de tous les bars de motards gays qu'il y a dans cette ville !

Anatoly fait la grimace.

— C'est très dissuasif, comme menace. Bon, je te laisse t'occuper de ça toute seule.

— C'est trop gentil de ta part de me laisser faire ça...

Anatoly ouvre la bouche pour répondre, puis il change d'avis et s'en va. Je souris intérieurement.

Anatoly est un mec qui n'a pourtant pas froid aux yeux, mais il n'y a pas un hétéro sur terre qui ne se laisse pas intimider par un homo costaud en pantalon de cuir sexy !

J'arrive au St-Francis avec vingt minutes d'avance et j'attends Tiff dans l'entrée. Si j'ai réussi à réserver une table si peu de temps à l'avance, c'est parce que le responsable d'étage est un fan de mes romans. Comme Tiff n'est toujours

pas arrivée cinq minutes après l'heure convenue, je mens au maître d'hôtel et je lui dis que mon compagnon est aux toilettes. C'est la seule façon de ne pas me voir interdire l'accès à ma table. Or si je ne me dépêche pas d'occuper cette table, elle sera donnée à quelqu'un d'autre.

Tiff finit par arriver à 18 h 15. Elle a les cheveux bouclés et laqués, et sa jupe droite en Lycra orange est fendue sur le côté, suffisamment pour que ses jambes attirent un peu plus d'attention qu'elles ne le méritent... Et pour compléter le tableau, elle a mis un corsage - de toute évidence en polyester - avec un large décolleté à volants qui met « en valeur » ses épaules de nageuse. Mais il faut dire quelle a une peau sublime, malgré — ou peut-être grâce à - son maquillage très discret.

— Désolée d'être en retard, mais ma voiture est en panne et j'ai dû prendre le bus. Vous savez comment c'est, après 17 heures !

Elle est hors d'haleine et peu consciente, apparemment, des regards que lui jettent les autres clients habillés de façon plus... conservatrice.

Je balaie ses excuses d'un geste.

— Les bus Muni sont toujours en retard, ça fait partie du charme de cette ville. Imaginez un peu à quoi ressemblerait

San Francisco avec des transports en commun fiables ! Ce serait... le Manhattan du pauvre. Et ça, personne n'en veut.

Tiff part d'un petit rire tandis que le commis de salle remplit son verre d'eau.

— En général, ça m'est égal d'attendre le bus, mais je ne voulais pas vous faire attendre.

— Je vous ramènerai en voiture. Vous avez faim ? Si oui, je vous conseille le menu à trois plats. Ça fait plus d'un an que je n'ai pas goûté leurs tortellini à la ricotta, mais j'en salive encore !

Tiff pouffe de nouveau, mais son rire tourne vite à la quinte de toux dès qu'elle regarde le menu.

— Je ne peux pas prendre ça ! C'est quatre-vingt-huit dollars par personne !

— N'oubliez pas, vous êtes mon invitée.

— Mais...

— S'il vous plaît, Tiffany. Ça me fait plaisir.



Si j'en juge le rose qui lui monte aux pommettes, elle est un peu gênée à l'idée de faire un repas de gourmet à mes frais. Mais la faim reprend le dessus et elle commence à faire son choix.

Je me plonge à mon tour dans la lecture du menu, mais j'ai beaucoup de mal à me concentrer sur les mots. Car j'ai décidé de dire toute la vérité à Tiff. J'ai raconté bien trop de bobards ces dernières semaines, et j'ai de plus en plus de mal à m'y retrouver. Ce soir, je vais donc avouer à Tiff que j'ai inventé cette histoire de soeur morte dans le seul but de l'amener à me parler de son frère. Pas moyen de faire autrement. Et si je lui ai recommandé de choisir ce menu, c'est dans l'espoir qu'elle prenne du foie gras en entrée. Je me sentirai un peu moins coupable sachant que Tiff est le genre de personne à participer aux souffrances d'innocentes oies...

Le serveur s'approche.

— Prendrez-vous une bouteille de vin pour commencer ?

— Avec plaisir.

Sur la carte des vins, je pointe du doigt une bouteille de riesling autrichien hors de prix. Lorsque le serveur se propose de reprendre la carte, je lui demande de me la laisser

un moment encore. Je sens que l'alcool pourrait jouer un rôle décisif sur le bon déroulement de cette soirée.

Dès que le serveur est parti, Tiff jette un coup d'oeil sur la liste des vins, poussée par la curiosité.

— Attendez ! Ils font payer trente-six dollars pour un simple verre de ce truc !

— Certains de leurs vins sont très rares. Vous avez fait votre choix ?

— Euh... je vais suivre votre conseil et prendre le menu à trois plats. En entrée, ce sera la langoustine tempura au ceviche.

— Le foie gras ne vous tente pas ? Je me suis laissé dire que c'est un délice.

— Non, merci. Je n'ai jamais supporté qu'on fasse subir ce genre de traitement à une oie.

Et vlan ! Bien joué, Sophie...

Nous passons la commande, et pendant que nous dégustons les deux premiers plats, je la laisse prendre l'initiative de la conversation. Elle me raconte en détails toutes les infractions au Code du travail dont le propriétaire du Mojo se rend coupable tous les jours et elle m'apprend qu'il y a une forte demande des hommes pour l'épilation à la brésilienne. Ce n'est qu'au dessert qu'elle se décide enfin à parler de sa famille, et je juge le moment venu de passer aux aveux.

— Je n'ai pas été totalement honnête avec vous concernant

ma soeur.

Tiff hoche la tête, presque enthousiaste.

— J'ai lu un guide de psychologie qui aide à se comprendre

soi-même, et il disait que si nous perdons quelqu'un de cher, nous modifions l'image que nous avons de lui pour mieux supporter sa disparition. Par exemple, si vous perdez votre mari au bord du divorce, vous ne vous souviendrez que de ses côtés négatifs parce que ça vous aide à accepter sa mort. Si vous perdez une personne que vous aimez, vous vous souviendrez de tous les points positifs pour trouver un réconfort dans un flot d'émotions confuses et chaleureuses à la fois. Vous êtes d'accord ?

— Oui, mais... les mensonges que je vous ai dits sont...

d'un autre ordre. Tenez, par exemple : ma soeur n'est pas plus âgée que moi, elle est plus jeune.

Tiff me lance un regard perplexe.

— C'est plutôt bizarre, comme mensonge.

— Assez, oui. Mais ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que ma soeur, euh... disons qu'elle ne repose pas vraiment en paix. En fait, elle n'a pas reposé en paix depuis

la naissance de mon neveu.

— Pardon ?

— Je n'ai qu'une soeur, Tiff. Elle s'appelle Leah et je doute fort quelle ait jamais envisagé de se suicider. Les gens narcissiques passent rarement à l'acte. Quant à la fille dont je vous ai parlé, Susie, eh bien... elle n'existe pas.

Tiff pose sa fourchette. Elle cligne rapidement des yeux comme pour essayer de se réveiller d'un rêve particulièrement étrange et déroutant.

— Mais... pourquoi ? Quel intérêt d'inventer tout ça ?

— J'ai une amie... qui s'appelle Mélanie et qui a besoin de moi. Son mari a été abattu dans la rue par un tueur qui circulait en voiture, et elle veut retrouver l'auteur de ce meurtre, et son mobile. Il se trouve que Mélanie a trouvé une lettre de votre frère dans le bureau de son mari, et ni elle ni moi n'avons compris quoi que ce soit à son contenu.

Mais ça pourrait avoir un rapport avec le crime.

Je hausse les épaules d'un air penaud.

— J'ai pris sur moi d'agir dans la clandestinité. Alors j'ai inventé le personnage de Susie en pensant que, si je vous racontais que ma soeur s'était suicidée, vous m'en diriez peut-être un peu plus sur Peter.

Tiff murmure :

— C'est écoeurant.

— Je sais.

Je baisse les yeux sur mon pudding au beurre de cacahuète auquel j'ai à peine touché. Je me demande combien

de gâteaux de ce genre je serais obligée de manger pour combler cette sensation de creux à l'estomac.

Tiff repousse sa chaise.

— Je dois partir.

— Elle est morte, Tiff.

Tiff demande d'une voix glaciale :

— Qui ? Encore un membre imaginaire de votre famille ?

— Non, Mélanie. Ils ont retrouvé son corps hier. Je ne sais pas exactement comment ça s'est passé, tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit bien d'un meurtre.

Je lève les yeux et je croise son regard.

— C'est très moche, ce que je vous ai fait. Il faudrait que vous soyez vraiment folle pour avoir envie de m'aider, mais c'est pourtant ce que j'attends de vous. J'ai besoin que vous m'aidiez à obtenir justice pour mon amie.

Tiff n'a pas remis sa chaise en place, mais elle reste assise.

— Que disait la lettre de mon frère ?

Je fouille dans mon sac et je sors la photocopie de la lettre qu'Anatoly m'a remise.

Tiff me l'arrache des mains pour la lire. Puis elle me dit d'une voix étouffée :

— Ça n'a aucun sens.

Je ferme les yeux.

— J'espérais le contraire.

Tiff lit à haute voix un passage de la lettre en suivant le texte du doigt.

— « Des carrières politiques vont s'écrouler et ma vie aussi »... C'est bien trop mélo pour avoir été écrit par mon frère.

— Reconnaissez-vous son écriture ?

Tiff examine la lettre.

— Difficile à dire, c'est une photocopie, mais... oui, c'est bien son écriture. Ceci dit, je n'y comprends toujours rien. Dans quelle histoire s'est-il fourré ?

— Vous m'avez dit l'autre jour que vous ne pensiez pas qu'il ait eu une liaison avec Anne Brooke, ni aucune autre de ses collègues. Est-il possible que vous vous soyez trompée ? Brooke a un palmarès impressionnant en matière d'adultère, et son nouveau mari pense que ses vieux démons ne l'ont pas quittée. Votre frère aurait-il pu être sa dernière conquête ?

Tiff me répond tout en continuant à lire :

— Je le souhaiterais presque, ça le rendrait un peu plus normal. Mais comme je vous l'ai dit, mon frère n'a jamais eu de liaison.

Elle pose la lettre sur ses genoux et baisse la tête.

— Il avait des ennuis. Il avait des ennuis et il ne m'a pas fait suffisamment confiance pour m'en parler.

— Tiff, vous ne pouvez pas vous accuser de l'incapacité de votre frère à affronter la vie.

Elle répond du tac au tac :

— A qui la faute, alors ? A cet Eugène ? Parce que, à lire la lettre, tout pousse à croire qu'il est coupable.

— Ce n'est pas impossible.

Tiff porte à sa bouche l'extrémité d'un ongle vernis rouge vif.

— Il faut que je fouille son appartement.

— Pardon ?

Tiff relève la tête. Si son visage ne laisse apparaître aucune

trace de pardon, elle n'a pas l'air particulièrement furax.

— Lorsque Peter est mort, mes parents m'ont demandé si je voulais bien aller à son appartement pour ranger ses affaires. Ce n'était pas uniquement parce que j'habitais plus près qu'eux de Danville. Ils m'ont dit que ce serait trop douloureux pour eux. Mais ça l'est aussi pour moi...

Il m'est arrivé de passer chercher Peter en bas de chez lui, mais je ne suis jamais allée dans son appartement. Alors vous comprenez, l'idée d'aller là-bas maintenant qu'il est mort...

Tiff secoue la tête, dépassée par les événements.

— J'ai fini par appeler son propriétaire, et il a accepté de me laisser payer une partie du loyer de mon frère jusqu'à expiration du bail, dans quelques mois. Il est persuadé que je vide l'appartement petit à petit, mais je n'y ai jamais mis les pieds. Je... je ne pouvais pas !

— Etes-vous en train de me dire que personne n'a pénétré dans cet appartement depuis la mort de Peter, il y a deux mois ?

Tiff a un pauvre sourire.

— J'espère qu'il avait du bicarbonate de soude dans son frigo.

— Tiff, nous devons y aller !

— Nous ? Vous me suggérez de vous emmener avec moi ?

Je farfouille les restes de mon dessert, un peu effrayée par l'audace de ma requête. Je décide d'avancer prudemment.

— Je ne suggère rien du tout. Je vous le demande.

Apparemment, quoi qu'Eugène ait pu savoir sur votre frère, c'était suffisamment perturbant pour le pousser au suicide. Mais Eugène est mort un mois après la mort de votre frère, et vous ne savez toujours pas ce que Peter vous

cachait. Il est donc clair qu'Eugène ne l'a pas balancé. Il y avait peut-être quelqu'un d'autre impliqué dans ce secret.

Et

ce quelqu'un n'est peut-être pas seulement responsable de la mort d'Eugène et de Mélanie, il a peut-être aussi amené votre frère à s'impliquer dans quelque chose qui l'a poussé au suicide. Si vous me laissez venir avec vous pendant que vous explorez l'appartement de Peter, nous serons peut-être

capables toutes les deux de trouver les indices que nous cherchons pour rendre justice à ces trois victimes.

— Je vais y réfléchir.

A voir la moue qui se dessine sur ses lèvres, je sais que ce n'est pas le moment d'insister. Elle jette un coup d'oeil sur sa Swatch.

— J'aimerais que vous me rameniez chez moi, maintenant.

Je hoche la tête et je glisse ma carte de crédit dans l'addition laissée par le serveur. Si la capacité de discernement de

Tiff est aussi piètre que ses goûts vestimentaires, il y aucune

chance pour qu'elle accepte de me refaire confiance.

Tiff vit dans un mignon petit cottage du district de Richmond, avec une pelouse devant la maison entourée d'une palissade blanche. C'est du moins la description qu'en

ferait un agent immobilier. Personnellement, je dirais que c'est un ancien abri antisismique en pleine décrépitude reconverti en logement, et dont la seule fierté est une pelouse qui sert en même temps de place de parking à la Coccinelle de Tiff. Quant à la palissade, il est évident qu'elle n'est plus blanche depuis une bonne décennie.

Une des choses appréciables dans ce coin de Richmond, c'est que le stationnement n'est pas une chimère. Je me gare juste en face de la maison et j'éteins la radio qui m'a tenue compagnie pendant tout le trajet, compte tenu du mutisme dans lequel Tiff s'est murée.

Je lui dis maladroitement :

— Merci d'avoir accepté cette invitation à dîner. Et si vous décidez de me laisser venir avec vous chez Peter, passez-moi un coup de fil, d'accord ?

— D'accord.

Tiff ne descend pas de voiture et garde les yeux baissés.

— Tiff? Ça va?

Silence.

— Tiff?

— Je... je suis morte de trouille.

— Pourquoi ?

— Pourquoi... ? Vous venez de me dire que deux personnes ont été assassinées et que d'une certaine façon, ces morts ont quelque chose à voir avec ce qui est arrivé à mon frère. Mon frère / C'est terrifiant !

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Et vous, vous n'avez pas peur ?

Je réfléchis un instant avant de répondre.

— Vous savez que certaines personnes ont le don de pourrir la vie des autres... Eh bien moi, apparemment, je les pousse au meurtre. Au cours de ces dernières années, j'ai découvert deux

cadavres et j'ai été menacée à plusieurs reprises par deux tueurs différents, et ce pour des raisons radicalement différentes. Quelque chose me dit que ce n'est pas normal.

— Et moi, quelque chose me dit que vous avez raison.

— En même temps, ça rend crédible le vieux cliché qui dit que ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort. En ce moment même, personne n'essaie de me tuer, et je trouve ça rassurant. Mais pour revenir à votre question, non, je n'ai pas peur. Je suis juste un peu triste et très en colère.

— Vous êtes vraiment bizarre.

Je souris d'un air désabusé.

— Et vous n'avez pas vu mes amis !

— Ça ira comme ça. Vous m'accompagnez jusqu'à ma porte ?

— Mais bien sûr.

Je prends cette invite pour un bon signe. Il y a deux entrées, une assez large pour sa Coccinelle - si elle se remet

de sa panne un jour - et une autre pour les personnes à pied. C'est cette dernière que nous empruntons avant de gravir les deux marches légèrement de guingois qui mènent à la porte.

— Attendez ici, le temps que j'allume la lumière.

J'attends donc pendant que Tiff ouvre la porte avec d'infinies

précautions. Dire qu'elle l'ouvre est d'ailleurs exagéré,

disons qu'elle l'entrouvre. Puis elle se glisse à l'intérieur et je me lui emboîte le pas lorsque je l'entends crier.

— Chica, non !

Je fais un bond en arrière.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ce n'est pas à vous que je parle.

Une lampe s'allume, et je franchis de nouveau la porte.

Tiff est debout au beau milieu du salon, un petit chien dans les bras.

— Je vous présente Chica. Elle est un peu excitée chaque

fois que je passe la porte, et je n'ai pas envie qu'elle mette ses pattes sales sur ma jupe.

Elle est déjà assez moche comme ça, je ne vois pas ce qui pourrait la rendre plus hideuse !

— Je vois que vous l'avez arrêtée à temps.

Tiff baisse les yeux sur Chica qui se tortille dans ses bras.

— Je suis d'accord.

Je me passe la main dans mes cheveux en découvrant le canapé blanc en skaï de Tiff. Elle a accroché au-dessus une photo de paysage truffé de petites lampes qui, en s'allumant, imitent le mouvement de l'océan.

— Sophie... vous avez entendu ce que j'ai dit ?

— Hein ? Oh, c'est à moi que vous parliez ? J'ai cru que c'était à votre chien. Comme je n'arrête pas d'avoir des conversations avec mon chat, j'ai pensé que...

— J'ai dit que j'étais d'accord. Quand j'irai chez Peter, je vous emmènerai avec moi.

— Vous parlez sérieusement ? Tiff, je vous jure que vous ne le regr...

Elle me coupe illico la parole.

— Ne dites rien, ça porte malheur. Je ne travaille pas demain, nous pourrions en profiter pour aller là-bas et en finir avec tout ça. Le seul problème, c'est que vous devrez prendre votre voiture, car je vois mal comment ma Coccinelle pourrait être réparée d'ici là.

— Demain, c'est parfait. Matin ou après-midi ? C'est comme vous voulez.

— J'aime bien faire un peu de sport le dimanche matin, alors disons plutôt l'après-midi. 13 heures, ça vous va ?

— Va pour 13 heures. Merci, Tiff. Je trouve que...

J'allais dire : « que vous avez pris la bonne décision », mais ce genre de commentaire risque de nous porter malheur. J'opte donc pour le seul commentaire prudent qui me vient à l'esprit.

— ... que vous avez un joli canapé. Il a un petit côté rétro très sympa.

Tiff hausse ses sourcils parfaitement dessinés.

— Rétro ? Moi je le trouve très moderne. Et on jurerait que c'est du vrai cuir, non ?

Je souris et prends congé. Maintenant que je suis dans ses petits papiers, pas question de faire d'autres commentaires



sur ses goûts, je me retrouverais aussitôt sur sa liste noire.

*« Pendant toutes ces années, j'ai cru que j'étais une catholique sans reproche, mais je m'aperçois que la méthode des températures, c'est autre chose que faire l'amour sur une piste de danse dans un lieu surchauffé. »*

C'est la Mort

Sur le chemin du retour, Leah m'appelle sur mon portable.

— Je viens d'apprendre la nouvelle aux infos. Tu vas bien ?

Je mens.

— Ça va.

— Tu veux en parler ?

— Non.

Elle pouSse un gros soupir.

— Qui vas-tu enquiquiner, cette fois ?

— Personne, mais je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

Je dois me focaliser sur la recherche de l'assassin de Mélanie.

— Es-tu absolument certaine de ne pas vouloir laisser la police prendre le relais ?

— Dans cette ville, soixante-dix pour cent environ des morts violentes restent impunies. Avec un tel palmarès, pourquoi veux-tu que je laisse à la police le soin de résoudre une affaire aussi importante ?

— Parce que c'est ce que tu es censée faire ! Et que nous sommes quelques-uns à préférer que tu ne meures pas dans la fleur de l'âge ! Ça te va, comme raison ?

— Je dois le faire, Leah. Pour Mélanie.

Leah pousse un nouveau soupir, de résignation cette fois.

— Au risque de me répéter, tu es vraiment un cas pathologique...

— Eh ! Je préfère raccrocher tout de suite.

Sur ces bonnes paroles, je mets fin à la conversation.

Après avoir tourné et retourné en rond pour trouver une place de parking, je rentre chez moi.

— Coucou, c'est moi...

J'accroche ma veste sur un portemanteau et je cherche des signes de vie dans l'appartement. Le seul à me répondre est M. Katz qui fait une apparition dans l'entrée, juste pour s'assurer que je le voie bien se diriger vers la cuisine.

De toute évidence, il attend que je daigne lui donner à manger.

Anatoly n'est pas là.

Je m'empresse de remplir le bol de mon matou adoré et je prends M. Katz à témoin.

— Tu te rends compte ? Ce mec me fait du chantage pour que je le laisse s'installer chez moi sous prétexte de mieux me protéger, et quand je rentre à 9 heures du soir, il a disparu de la circulation !

En guise de réponse, la porte de l'appart' s'ouvre sur Anatoly qui me lance :

— Le dîner s'est bien passé ?

— Où étais-tu ?

Il sourit d'un air suffisant et se verse un verre d'eau.

— Tu es en rogne parce que je n'étais pas là quand tu es rentrée ? Aurais-tu oublié que tu ne voulais pas m'avoir sans arrêt sur le dos ?

— Non, je ne l'ai pas oublié. Mais tu m'as dit que tu allais enquêter, alors j'attends que tu me donnes un peu plus de détails... Ça me semble logique, non ?

— Cet après-midi, ça n'avait pas l'air de te passionner.

— Tu sais quoi ? Fais comme tu veux. Continue à jouer à ce petit jeu. Finalement, c'est ce que tu fais le mieux...

Moi je vais emmener mon ordi dans ma chambre pour avancer dans mon roman. Je m'arrangerai pour que mon personnage frappe son ex avec le carénage avant de sa stupide moto !

— J'ai fait une enquête sur Sam. Il a déjà été marié.

— C'est ce que j'ai découvert, moi aussi. Ceci dit, ça n'a rien d'original.

— Bien sûr que non, mais il n'est pas divorcé. Il est veuf.

Sa femme a été abattue par un tueur en voiture.

J'en reste bouche bée.

— Oh mon Dieu ! Il faut absolument que nous ayons une petite conversation avec ce type.

— C'est aussi mon avis. J'ai appelé Darrell, il va nous arranger ça.

— Mais Sam nous a déjà vus. Il croit que nous travaillons

pour Tikkun. Comment veux-tu qu'il parle franchement et sans détours avec des journalistes ?

— J'ai faxé à Darrell un petit scénario à l'attention de Sam. Il lui a déjà dit que les deux journalistes du Tikkun qu'il a rencontrés étaient en fait des détectives auxquels il fait appel de temps en temps quand il a besoin d'aide sur une enquête difficile. Darrell lui dira également qu'en raison de problèmes de santé survenus récemment, il ne peut plus suivre cette affaire lui-même et qu'il nous refile le bébé. J'ai insisté pour qu'il dise à Sam que nous sommes beaucoup plus expérimentés et qualifiés que lui, ce qui est en partie vrai.

J'ignore l'allusion.

— Darrell est censé avoir quel genre de maladie ?

— Une mononucléose infectieuse. Certains appellent ça la « maladie du baiser »...

— Quelle imagination ! Mais dis-moi, qui serait assez proche de Darrell pour lui refiler une mono ?

— Une prostituée ? Je suppose qu'il en fréquente. C'est ça ou il est vierge.

— Bon, d'accord. Et c'est pour quand, cette réunion ?

— Demain, à 16 heures. Anne assistera à une réunion de collecte de fonds pour le MAC.

Je m'appuie contre la table de travail à carreaux blancs en regardant Anatoly d'un air narquois.

— Personnellement, je ne connais que deux MAC : l'un fabrique du rouge à lèvres, l'autre des ordinateurs.

Et aucun des deux n'a d'ennuis financiers.

— Le MAC dont je parle veut dire « Mères Anti-Censure ».

— Tu plaisantes ou quoi ? Pour moi, les mères sont plutôt pour la censure !

— Pas celles qui soutiennent Anne. Apparemment, ces mères-là veulent que leurs enfants soient exposés à la dépravation chaque jour que Dieu fait...

— Je vois. Je me demande si Dena serait prête à animer ce genre d'événement. Ça pourrait faire une bonne pub pour sa boutique... Attends une minute, tu as bien dit demain à 16 heures ? Je ne peux pas y aller ! Je pars avec Tiff à Danville pour fouiller l'appartement de Peter.

— Elle ne l'a pas encore vidé ?

— Non, elle n'y est même jamais allée. En fait, personne n'y est allé depuis que Peter s'est suicidé.

— Ah bon ? C'est vraiment un coup de chance.

Au ton de sa voix, je sens qu'Anatoly n'est pas insensible à la nouvelle.

— Oui, mais le temps que je passe la chercher, que je l'emmène à Danville, que je trouve l'appart' et que je la ramène à San Francisco... je ne serai pas à La Fayette d'ici 16 heures ! Il faut que tu proposes une nouvelle date à Sam.

— Impossible. Darrell a déjà appelé pour tout organiser, et j'ai parlé à Sam à peine une demi-heure plus tard. Il n'était déjà pas très emballé à l'idée de confier l'affaire à quelqu'un d'autre, je ne peux donc pas me permettre d'en rajouter une couche en replanifiant notre premier rendez-vous. Si jamais il décide de travailler avec une autre agence de détectives, nous perdrons l'avantage. Demande plutôt à Tiff s'il est possible de repousser à lundi votre virée chez Peter.

— Il est exclu que je lui demande ça ! Il lui a fallu des mois pour trouver le courage d'aller là-bas. Si je lui demande

de patienter, elle pourrait revenir sur sa décision. D'autant qu'avec elle, j'avance en terrain miné.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Elle t'adore, c'est évident. Elle a accepté d'aller dîner avec toi, et même que tu la raccompagnes...

Anatoly s'arrête brusquement de parler et fait la grimace.

— Tu... tu m'as suivie ?

Ma voix en tremble de rage. J'ouvre d'un coup sec mon tiroir fourre-tout, près de l'évier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je cherche un marker indélébile et après, j'irai dans un bar gay !

Anatoly s'approche derrière moi et m'immobilise en me maintenant les bras d'une main ferme.

— Juste pour info, j'ai tenu ma promesse. Je ne me suis même pas approché du restaurant. Je t'ai simplement suivie jusqu'au parking d'O'Farrell. C'est là que j'ai attendu que tu reviennes avec Tiff.

Je rétorque sèchement :

— Je me demande comment j'ai pu ne pas te voir.

J'envisage de m'arracher à son étreinte, mais ce n'est pas si déplaisant d'être retenue prisonnière dans ses bras.

Mon Dieu, je suis aussi nulle que Dena !

— J'ai loué une nouvelle voiture.

Je trouve enfin la volonté de me libérer. Je m'assieds sur le

plan de travail et je regarde Anatoly droit dans les yeux.

— Tu es qui, au juste ? Un membre du Hertz Gold Club ou quoi ? Pourquoi ne pas te contenter d'acheter une voiture ?

— Je ne sais pas, Sophie. Et toi, pourquoi ne t'achètestu pas un avion ?

— Les gens qui mangent du saumon et du caviar au petit déj' n'ont pas à se plaindre de problèmes financiers.

Anatoly balaie mon argument d'un geste.

— C'est comme ça que j'ai choisi de dépenser mon argent !

— Tu ne peux pas continuer à me suivre partout où je vais, Anatoly.

— Sophie, je crois que tu n'as pas compris ce que j'ai essayé de te dire. Nous avons un tueur en liberté et il pense peut-être que tu es sur ses traces. Je sais très bien que tu as besoin d'espace, mais ce n'est pas dans un cercueil que tu l'auras !

Je blêmis.

— C'est délicat !

— Et un meurtre, c'est délicat ?

Nous nous regardons en silence pendant une bonne minute. M. Katz doit sentir la tension qui règne entre nous car il laisse tomber les maigres restes de son souper pour rester en dehors de la ligne de tir.

Les dents serrées, je martèle :

— Je ne peux pas replanifier mon rendez-vous avec Tiff.

— Parfait. Alors tu iras à ce rendez-vous pendant que moi, j'irai parler avec Sam.

— Mais j'ai très envie de rencontrer Sam !

Anatoly hausse les épaules.

— On n'a pas toujours ce qu'on veut. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

Son regard quitte mon visage pour faire l'inventaire de mes zones érogènes.

— Tu as eu ce que tu voulais. Mais quand on n'apprécie pas ce qu'on a, il arrive ce qui doit arriver : on le perd.

Sur ces bonnes paroles, je saute de mon perchoir et je quitte la pièce.

Ça fait douze heures que j'ai bu ma dernière tasse de café, mais impossible de m'endormir. Je dois me contenter de rester allongée dans mon lit et de regarder le plafond de ma chambre pendant que M. Katz prend mon ventre pour un trampoline. Dans la pièce d'à côté, Anatoly a squatté mon futon, et quelque chose me dit que si je n'arrive pas à dormir, c'est en partie à cause de ça.

Une partie de moi-même - qui n'a rien à voir avec mon cerveau - est excitée par nos petits arrangements sur l'occupation des lieux la nuit. Anatoly est couché dans ma chambre d'amis, et ce dans le plus simple appareil, en l'occurrence des boxers Calvin Klein bien moulants et un tricot Marcel. La seule chose qui nous sépare, c'est un mur plus quelques mètres carrés de plancher.

Naturellement, la partie de moi-même qui voudrait qu'Anatoly me rejoigne est en train de se prendre la tête avec la partie de moi-même qui ne veut pas.

Je soupire et je me tourne sur le côté, ce qui n'est pas du tout du goût de M. Katz qui s'était confortablement installé sur mon estomac. Il faut absolument que j'arrête de penser à Anatoly. Mais si je fais ça, je vais penser à Mélanie, ce qui est bien pire.

Je suis peut-être en danger. Et si jamais il m'arrive quelque chose, ma mère ne s'en remettra pas. L'ulcère dont elle n'arrête pas de se plaindre risque de la tarauder. Quant à Leah, n'en parlons pas ! Il n'empêche qu'Anatoly est un peu trop protecteur avec moi, et je déteste ça. J'éprouve une aversion sans limites pour les mecs qui souffrent du complexe du chevalier blanc. Certes, Anatoly n'est pas un chevalier blanc - c'est un mauvais garçon qui verse à l'occasion dans l'héroïsme. C'est ce qui a rendu notre vie sexuelle aussi excitante. J'ai toujours été incapable de prévoir ce qu'il allait faire. Me caresser longuement, explorer en douceur chaque courbe de mon corps de ses mains douces et solides à la fois, ou me jeter sur la table de la salle à manger, m'arracher mes vêtements et plonger en moi avec la force d'un ouragan.

Je ferme les yeux. Je ne suis pas censée penser à ça. Allez, Sophie, dors !.Dors, je le veux !

Rien à faire. Je me remets en position assise, ce dont M. Katz me remercie en enfonceant ses griffes dans ma peau. Je suis en train de friser la crise de nerfs, et j'ai besoin de quelqu'un pour me calmer. Dena est très forte pour ça. Je tends la main vers le téléphone, mais quand je vois les chiffres inscrits en rouge sur l'écran de mon réveil, je stoppe net. Il est plus de 2 heures du matin. A une heure pareille, soit Dena est en train de dormir, soit elle est en plein orgasme. Et dans les deux cas, l'appeler est hors de question. Je regarde le mur qui me sépare de l'instrument de ma perte. Non, je ne peux pas.

Mais bien sûr que si, tu peux !

Je me glisse hors du lit. L'ourlet de ma chemise de nuit en coton me gratte les cuisses tandis que je me dirige sur la pointe des pieds vers la chambre d'amis.

Je chuchote :

— Anatoly, tu dors ?

— Je dormais jusqu'à ce que tu arrives en douce dans ma chambre.

— Je n'ai pas fait de bruit.

— J'ai le sommeil léger.

— Ah oui ? Tiens, j'avais oublié.

— Permits-moi d'en douter. Que veux-tu ? Je suis sûr que ça peut attendre demain, sauf si c'est pour faire l'amour, bien sûr.

— Ça n'a rien à voir avec le sexe et ça ne peut pas attendre.

J'allume la lumière et je m'assieds sur le bord de son lit. Il est allongé sur le côté, les couvertures remontées jusqu'à la taille, et ne porte pas de haut de pyjama. Je ferme les yeux un instant pour mieux me concentrer et me convaincre en silence de ne pas arracher les draps du lit pour voir s'il est nu ou pas.

— Tu vas me dire ce qui t'amène ici ou tu as l'intention de rester assise à réfléchir ?

Je me contente de lui dire :

— Tu ne peux pas t'éterniser chez moi.

Anatoly grogne et me tourne le dos.

— Bonne nuit, Sophie.

— Je parle sérieusement.

— Mais... qui t'a dit que j'allais m'éterniser ici ? Si nous arrivons à prouver que Sam est notre assassin et à le faire arrêter dans la foulée, je ne resterai même pas une semaine !

— Bon, je suis contente de voir que nous sommes sur la même longueur d'onde.

— Et si on faisait l'amour, là maintenant ?

— Non.

— Alors va te recoucher et dors...

Je pousse un soupir.

— C'est bien ça, le problème. Je n'arrive pas à dormir et je me sentirais mieux en sachant que je ne



suis pas la seule !

— Si je te promets d'avoir un cauchemar, tu partiras ?

— Peut-être qu'Anne couchait avec Peter et qu'Eugène l'a

découvert. Alors Peter s'est jeté par la fenêtre du quinzième étage pour éviter l'humiliation d'être montré du doigt.

Anatoly se retourne vers moi.

— L'humiliation d'être montré du doigt ? Peter était célibataire et Anne est plutôt jolie. Personne n'en aurait voulu à Peter. D'ailleurs à sa place, j'aurais couché avec elle... aïe !

Je secoue ma main, meurtrie par le coup que je viens d'asséner sur le torse d'Anatoly, pour faire disparaître la douleur.

— Peut-être que Peter et Anne avaient des goûts sexuels un peu spéciaux.

— Je te le répète : en quoi cela aurait-il été humiliant pour Peter ?

— Je ne parle pas seulement de sadomasochisme, quelque

chose de vraiment spécial. Elle lui demandait peut-être de se déguiser en Little Bo Peep ou un truc de ce genre...

— En Little Bo Peep ?

— Et pourquoi pas ? Un jour, Dena s'est déguisée en Little Bo Peep pour Halloween et c'était vraiment très sexy. Elle portait une houlette, un corset très ajusté et la fameuse jupette hypercourte à volants avec des dessous assortis. J'aurais oublié... elle se trimballait un mouton gonflable avec un énorme popotin et...

— Sophie, je suis crevé !

— ... et là où ça devient vraiment très drôle, c'est qu'au cours de notre nuit de beuverie et de débauche, Dena s'est rendu compte qu'elle n'était pas une bergère, mais un animal

rempli d'air. Little Bo Peep a perdu son mouton.

— Sophie...

— J'ai peur de rêver à Mélanie.

Le silence s'installe. Puis Anatoly se redresse, s'appuyant sur un coude. Les draps glissent, révélant davantage encore son torse. Il ressemble à un de ces mecs qui figurent sur les pubs Versace, sauf que lui est hétéro.

— Ecoute, Sophie, je sais que Mélanie comptait beaucoup

pour toi, plus que tu n'as voulu le dire au départ.

Je détourne les yeux. Je suis incapable d'aborder le sujet à la légère et je n'ai aucune envie d'étaler mon chagrin devant Anatoly. Ça va bien comme ça.

Il me dit calmement :

— Je ne la connaissais pas très bien, mais j'ai l'impression

qu'elle n'avait pas beaucoup d'amis.

Je réponds aussitôt, presque sur la défensive :

— Elle était très active dans sa paroisse.

— Je n'en doute pas une seconde, mais en dehors des déjeuners et des ventes de beignets, l'as-tu déjà vue en compagnie de ces gens ?

Je hausse les épaules. Il enfonce le clou.

— Si c'était le cas, tu ne crois pas qu'elle aurait fait appel à l'un d'eux pour résoudre ses problèmes avec Eugène, avant et après sa mort ? Je sais que vous vous connaissiez de longue date, mais ça n'avait rien à voir avec le genre de relation que tu peux avoir avec Dena, Marcus ou Mary Ann.

J'acquiesce à contrecœur.

— Non, en effet.

— Est-ce que ses parents sont toujours vivants ?

Je fais non de la tête.

— Et si je ne m'abuse, elle n'a pas d'enfants...

— Elle n'était pas pour les relations sexuelles avant le mariage, et elle ne s'est pas mariée jeune. Le temps qu'elle finisse par perdre sa virginité, il était trop tard.

J'ai souvent réfléchi à tout ça. Mélanie a épousé Eugène à cinquante ans. Comment peut-on rester vierge pendant cinquante ans sans péter les plombs de frustration ?

— Sophie ? Tu es toujours là... ?

— Hein ? Oh... oui, désolée. J'étais juste en train de penser à Mélanie et aux... défis qu'elle a dû affronter dans sa vie.

— C'est justement là où je voulais en venir. Tout ce que Mélanie avait, c'était son mari. Il est clair

que leur union n'était pas parfaite, mais nous n'avons aucune raison de croire qu'il n'y avait pas d'amour entre eux. C'est du moins mon avis. Maintenant, elle l'a rejoint et elle n'est plus seule.

Je demande, pleine d'espoir :

— Tu crois ? Tu crois qu'à notre mort, nous passons l'éternité à traîner avec les autres morts que nous avons aimés sur terre ?

Anatoly soupire.

— Sophie, je suis un agnostique convaincu. J'ignore ce qui nous attend et je ne le saurai jamais qu'à ma mort.

Et encore ! Ce n'est pas sûr. Mais il y a une chose dont je suis certain : quoi qu'il arrive après, ce sera plus facile qu'avant.

Après quelques minutes de silence, il ajoute :

— Mélanie n'était pas une femme heureuse. Peut-être l'est-elle à présent.

— Je suppose que ces belles paroles sont censées me reconforter ?

— Ça dépend. Est-ce le cas ?

— Vaguement, oui.

— Alors oui, c'était censé te reconforter.

Je souris malgré moi.

Anatoly se met en position assise, et j'aperçois l'élastique de son caleçon.

— Anne Brooke et son mari ne sont pas les seuls sur lesquels j'ai enquêté, aujourd'hui.

— Ah non ?

— J'ai aussi fait des recherches sur Tim Robbins et Susan Sarandon.

— Pardon ?

Je recule d'un cran sur le lit en me demandant si Anatoly n'est pas en train de délirer d'épuisement.

— Tu m'as bien dit que tu voulais quelqu'un qui se comporte avec toi comme Tim Robbins avec Susan Sarandon ?

— Oui, j'ai dû dire un truc de ce genre.

Ce que j'ai vraiment dit, c'est que je voulais que lui soit mon Tim Robbins à moi. Mais je n'ai aucune envie de le lui rappeler.

— Sur le moment, je n'ai pas compris ce que tu voulais dire, mais je me suis renseigné. Et apparemment, Robbins et Sarandon forment un vrai couple.

— Tu ne le savais pas ? Tu ne lis donc pas People ?

Anatoly me répond, avec un de ces sourires en coin dont il a le secret :

— Je devrais peut-être m'y mettre.

J'en ai la gorge sèche. J'essaie de contrôler ma respiration.

— J'ai aussi découvert que, bien qu'ils aient pris un engagement l'un envers l'autre, ils n'ont jamais vu l'intérêt de se marier.

— Ils font des tas de choses chacun de leur côté et ils ont une grande maison. A mon avis, les liaisons romantiques ont plus de chance de durer dans une grande baraque que dans un minuscule appartement.

— Si j'ai bien compris, tu recherches un homme qui s'engage vis-à-vis de toi sans avoir toutes ces démarches et paperasseries à faire pour se marier, et qui te laisse suffisamment d'espace. C'est bien ça ?

— Et aussi qui prenne son temps. Je n'ai pas l'intention d'héberger chez moi qui que ce soit maintenant.

Vu la situation, ça me semble important de le préciser.

Anatoly se met à rire. Un rire contenu, très sensuel.

— Je vois.

— Ah oui ? Tu ne t'en étais pas aperçu avant ?

— Je ne peux pas lire dans tes pensées, Sophie.

— Personne ne te l'a jamais demandé non plus. Tu as pris une décision nous concernant en fonction de ce que tu croyais être ma version du couple, sans te préoccuper de mon avis. C'était fichu d'avance.

— J'y vois plus clair à présent. ,

Je grommelle :

— Il t'en a fallu, du temps !

— C'est trop tard, ou acceptes-tu toujours d'être ma Susan Sarandon ?

Je souris en regardant ailleurs.

— Donc, tu acceptes enfin d'être mon petit ami ?

— Sophie, je l'étais déjà. Mais je ne voulais pas l'admettre.

Je le regarde droit dans les yeux.

— J'ai toujours l'impression que tu ne parles pas sérieusement.

— Que puis-je faire pour te convaincre ?

— Eh bien, tu pourrais commencer par enlever ton caleçon et me montrer un peu d'enthousiasme...

Avant même de pouvoir prononcer le nom de B.

Durham, Anatoly a déjà ôté son caleçon et me cloue sur le lit, son « enthousiasme » pressé contre ma cuisse.

Je frémis tandis qu'il presse sa bouche sur mon cou. Sa main se glisse sous ma chemise de nuit et je gémiss lorsque ses doigts me pincent le téton.

Il me chuchote à l'oreille :

— Mon Dieu, si tu savais comme tu m'as manqué...

J'essaie de répondre, mais j'ai totalement perdu le contrôle de ma respiration. Alors, en guise de réponse, je lui enfonce mes ongles dans le dos. Mon excitation s'accroît lorsque je sens ses muscles se tendre sous ma main. Il se soulève et passe un genou entre mes jambes tout en tirant ma chemise de nuit en arrière, d'un coup sec. Pendant quelques secondes, il se contente de me regarder.

— Ça fait si longtemps que je ne t'avais pas vue comme ça !

Sa main descend lentement le long de mon cou jusqu'à ma poitrine, puis mon ventre où elle se fige.

Le souffle court, je murmure :

— Qu'est-ce que tu fais ? Ne t'arrête pas maintenant

!

— Sophie, je n'ai rien.

— Bien sûr que si ! Et si tu veux mon avis, je te trouve très modeste !

— Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas de préservatif.

— Oh, ça n'est que ça ?

Je le repousse et me rue vers la salle de bains d'où j'émerge aussitôt une boîte à la main. Je saute sur le lit et je commence à déchirer l'emballage en plastique les dents.

Anatoly s'exclame d'un ton accusateur :

— Tu n'as jamais de préservatifs... ! Tu as toujours insisté pour que ce soit moi qui les achète.

— Comme tu le vois, je n'en ai utilisé aucun. La boîte n'est même pas ouverte. Je les ai achetés juste après notre rupture, pour parer à toute éventualité.

Je recrache des morceaux de carton en continuant de me démener comme une folle pour ouvrir ce fichu paquet.

Anatoly me prend la boîte des mains et l'ouvre sans effort. Il hausse un sourcil moqueur.

— Tiens, tiens... des magnum extra large ?

J'amorce un haussement d'épaule. (

— C'est ma version à moi du test de la pantoufle en vair. Si ce n'est pas la bonne taille, c'est que tu n'es pas mon prince.

Anatoly éclate de rire. Il me tend un préservatif dans l'étui et je l'essaie consciencieusement. Victoire ! Anatoly est mon prince à moi !

Lequel prince se remet à me caresser les cheveux, les hanches, l'intérieur des cuisses... Comment fait-il pour explorer autant de parties de mon corps avec seule de ses deux mains ? Je retombe en arrière sur le lit et il me pénètre presque aussitôt. J'ai un orgasme, là, sur-le-champ. Au début, Anatoly bouge lentement, comme pour savourer chaque sensation, puis le mouvement s'accélère et mes hanches vont à sa rencontre pour l'accueillir. Le lit grince et se balance à notre rythme, et je finis par prononcer le nom de mon prince. L'intensité de mon plaisir me fait oublier tout le reste. Un instant plus tard, c'est Anatoly qui

prononce mon nom à son tour avant de s'écrouler sur moi

de tout le poids de son corps. Pendant quelques minutes,

nous restons allongés l'un contre l'autre. Je sens son souffle

sur ma joue, et sa sueur se mêle à la mienne. Puis il me reprend dans ses bras et je ne tarde pas à sombrer dans le fommeil que j'ai mis tant de temps à trouver.

Je rêve. Et jamais mes rêves n'ont été aussi beaux.

*« Les fétichismes sexuels bizarres sont la conséquence du style de vie de nos classes moyennes trop aisées. Au Zimbabwe, les morts ne vous demandent pas de leur donner la fessée. »*

C'est la Mort

A 9 h 30 du matin, je me réveille seule, satisfaite.

J'ai mal partout, mais c'est presque agréable... J'inspire profondément tandis qu'une délicieuse odeur d'expresso envahit la chambre. C'est fou ce que cette machine à café m'a manqué ! Un jour, dans un avenir proche, il faudra que j'achète une boîte de café en grains enrobés de chocolat noir pour faire une reconstitution de notre première séance d'ébats amoureux. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui je dois accompagner Tiff à l'ancien appartement de son frère dans l'espoir de trouver un indice qui puisse donner un sens à cette étrange lettre. Si seulement je pouvais trouver le moyen de faire d'une pierre deux coups : aller là-bas et accompagner Anatoly à son rendez-vous avec Sam Griffin...

Je récupère ma chemise de nuit roulée en boule sous le futon. Au moment où je commence à l'enfiler, c'est l'illumination

! Si je me débrouille pour trouver quelqu'un qui puisse nous emmener, Tiff et moi, jusqu'à l'appart' de Peter, cette personne pourrait me déposer à l'endroit où Anatoly a rendez-vous dès que nous aurons terminé, puis raccompagner Tiff chez elle. Entre Dena, Mary Ann et Marcus, je suis certaine de trouver une bonne âme pour me rendre ce service. Le plus dur, ce sera de convaincre Tiff d'accepter d'avoir un ou une inconnu(e) sur le dos pendant ce pèlerinage très personnel. J'ai déjà eu assez de mal à lui faire accepter l'idée de l'accompagner ! J'essaie d'imaginer un cas de figure qui justifierait la présence d'un tiers, mais pas question de raconter des bobards à Tiff. Je me suis promis d'être honnête avec elle.

Je baisse les yeux et j'aperçois le portable d'Anatoly à mes pieds. Décidément, il laisse tout traîner partout...

mais je vais pouvoir passer des coups de fil sans sortir de mon lit. Je compose le numéro de Tiff (il se trouve que les quatre derniers chiffres correspondent à ma date d'anniversaire, je l'ai donc mémorisé très facilement), et j'attends qu'elle décroche.

— Sophie ? Bonjour.

D'après le son de sa voix, il est clair que je suis encore loin de figurer sur la liste de ses chouchous. Lui demander un service ne va pas être facile.

— Tiff, je voulais vous dire... J'ai une nouvelle piste que je dois absolument explorer.

— Une nouvelle piste ? Sans blague ! On croirait entendre un flic.

— Je fais de mon mieux. Bref, il se trouve que cette piste n'est autre que le mari d'Anne Brooke.

Apparemment, il pense qu'Anne avait une liaison.

Tiff a un hoquet de surprise.

— Avec mon frère ?

— En fait, je n'en sais rien... peut-être. C'est ce que, je dois découvrir, mais si je veux lui parler, c'est aujourd'hui que je dois le faire.

— Attendez une minute ! Auriez-vous l'intention de me demander de remettre notre visite à plus tard ? C'est vous qui m'avez quasiment suppliée de vous laisser venir !

— Non, bien sûr que non. Je sais combien de temps il vous a fallu pour trouver le courage d'aller chez votre frère et je n'ai pas l'intention de vous demander de reporter cette visite. Je voudrais juste savoir si vous êtes d'accord pour que j'emmène une amie avec moi.

— Chez mon frère ? Vous voulez transformer cette visite en petite sauterie ?

— Pas du tout. J'ai juste besoin de quelqu'un pour conduire. Et quand nous aurons fini, mon amie vous reconduira chez vous pendant que j'aurai une petite conversation avec le mari d'Anne Brooke à Lafayette.

Tiff hésite un instant et il me vient soudain à l'esprit quelle pourrait me demander, elle aussi, de rencontrer le mari d'Anne. Et ça, ça ne m'arrangerait pas du tout, elle a déjà dit à Sam qu'il verrait deux personnes, pas trois.

En plus, je doute fort que Tiff soit capable de convaincre qui que ce soit quelle est détective. Je la soupçonne d'être une piètre menteuse.

Tiff se décide enfin à répondre.

— Est-ce que vous seriez d'accord pour que cette troisième personne reste dans la voiture pendant que nous explorerons l'appartement de Peter ?

— Pas de problème. Elle peut aller prendre un café, et quand nous aurons terminé, nous lui passerons un coup de fil pour lui donner le signal du départ.

— Je n'aime pas ça, Sophie...

— Je sais. Mais si le fait de parler au mari d'Anne nous aide à comprendre pourquoi votre frère a commis ce geste, ça en vaut la peine, non ?

Nouvelle pause, qui n'en finit pas.

— Tiff? Vous êtes toujours là ?

— C'est d'accord. Quand je pense que j'accepte une chose pareille, c'est vraiment dingue.



— Merci, Tiff. Je vous promets que cette amie sera discrète et parfaitement consciente de l'émotion engendrée par cette situation.

Dix minutes plus tard, je suis au téléphone avec Dena, qui n'est pourtant pas la plus discrète et la plus sensible de mes amies (c'est d'ailleurs pour ça que j'ai commencé par appeler Mary Ann, mais elle a trop de boulot). Quant à Marcus, il doit assister à un mariage. Il ne me restait donc que Dena et Leah. Et comparée à Leah, Dena est discrète !

Je roule sur le côté, l'oreille gauche contre mon oreiller, l'autre vissée à l'écouteur.

— Bon, je résume : tu veux que je vous conduise - toi et cette nana - jusqu'à Danville, que je reste assise à ne rien faire pendant que vous irez fouiner dans l'appartement de son défunt frère, que je te dépose ensuite à Lafayette enfin que je ramène cette fille chez elle. C'est bien ça ?

— Oui.

— Pardon de te dire ça, mais ce n'est pas exactement l'idée que je me fais d'une journée de repos.

— Dena, je sais que c'est beaucoup te demander, mais j'ai vraiment besoin de ton aide.

Je l'entends grogner dans le téléphone.

— Dena, essaie de comprendre. Je me suis lancée dans cette affaire parce que je voulais aider Mélanie. J'estime que j'avais une dette envers elle, mais maintenant... les choses ont changé.

Dena marque une pause, puis elle me demande :

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Tu n'as donc pas lu le journal d'hier ?

— Tu sais bien que le samedi, je ne lis pratiquement jamais les journaux.

— Mélanie a été tuée...

Je sens ma gorge se serrer en butant sur le dernier mot.

— La police ignore qui est le coupable, mais je suis persuadée que cela a un rapport avec ce qui est arrivé à Eugène.

Une bonne minute se passe sans que Dena ne dise mot. Puis je l'entends soupirer et jurer entre ses dents.

— Merde alors ! Sophie, je suis vraiment...

— Non, ne dis rien.

Je m'efforce de contenir l'émotion qui me submerge.

— Je ne suis pas prête à en parler, c'est trop tôt. Mais je dois absolument trouver des réponses pour que la personne

qui a fait ça ne s'en tire pas à si bon compte.

— Sophie, je suis sûre que la police fait le maximum.

— La police est tenue de suivre certaines règles. Pas moi.

— Comment ça, pas toi ? Ce n'est pas parce que tu n'as pas d'insigne que tu peux te permettre d'enfreindre la loi quand ça t'arrange !

— Possible, mais moi, je n'ai personne sur le dos pour me surveiller !

Dena recommence à râler, mais en sourdine. Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Alors ? Tu acceptes de m'aider ?

— Oui, je vais t'aider. A charge de revanche, Sophie.

— Dena, je te dois déjà tellement ! Si je devais ajouter cette dette à toutes les autres, ce serait comme ajouter vingt ans à une condamnation de prison de cent ans !

— Ce n'est pas faux. Bon, à quelle heure veux-tu que je vienne ?

— J'ai dit à Tiff que nous passerions la chercher à 13 heures, donc si tu peux venir ici à 12 h 30, nous aurons le temps de bavarder tranquillement.

— O.K. pour 12 h 30. J'espère que tu nous feras un peu de café pour la route.

— Pour toi, ce sera même un ou plusieurs expressos.

Quand on parle du loup ! Anatoly ouvre la porte au même moment avec un expresso dans chaque main.

Domage qu'il soit habillé... Je raccroche en lui prenant ma tasse des mains.

— Je ne savais pas si tu dormais encore, mais il n'a semblé entendre ta voix.

— J'étais au téléphone avec Dena. C'est vraiment u chic fille, l'amie que tout le monde rêve d'avoir !

Anatoly s'assied au bord du lit et je lui explique dispositions que je viens de prendre.

— Je t'inviterais bien à venir avec nous, mais je c que ce serait trop demander à Tiff !

Anatoly avale sa dernière gorgée de café.

— De toute façon, je n'aurais pas pu. Ce matin, je rencontrer Darrell Jenkins. Je veux savoir très précisément où Anne s'est rendue, ce qu'elle a fait et à qui elle a p pendant qu'il la surveillait. Je veux aussi savoir ce q Sam lui a dit au départ, quand il a fait appel à ses servi Comme ça, lorsque nous irons voir Sam, je serai cap de me rendre compte s'il a modifié ou pas sa version faits.

— Bien vu !

Je jette un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— C'est étonnant que M. Katz ne soit pas encore v me voir.

— Je lui ai donné à manger ce matin.

Mon coeur fait un raté.

— Tu as donné à manger à mon petit chat ? M

c'est trop gentil !

Anatoly balaie mes remerciements d'un geste et re~

l'heure.

— Il va falloir que je parte.

— Sans rien faire ?

— Comment ça ? Je suis censé faire quelque cho

— Un petit câlin avant de partir...

— Un petit câlin ?

— C'est comme un baiser, mais en mieux...

Je me penche en avant et je laisse mon doigt courir le long de sa clavicule et jusqu'à la ceinture de son jean.

— ... en beaucoup mieux !

Anatoly sourit et passe la main dans mes cheveux.

— Je crois que je vais en apprendre plus sur les « au revoir » prolongés.

A 13 heures précises, Dena et moi arrivons devant le domicile de Tiff. Je franchis la barrière, Dena sur les talons.

Nous contemplons la « propriété ».

— Tu m'as bien dit qu'elle vivait dans un pavillon ?

— C'est un pavillon... un cottage pour être précise.

— Tu plaisantes, j'espère ? Si vraiment on doit donner un nom à « ça », je dirais que c'est une ruine.

Je la traîne le long du chemin par la manche de son sweat-shirt rouge à capuche.

— Ne sois pas aussi snob ! Toute le monde n'a pas les moyens d'habiter un trois pièces dans le quartier de Noe Valley !

— Je ne prétends pas qu'elle doive suivre mon exemple, mais pourquoi ne se prend-elle pas un joli petit studio ?

Ou un deux pièces dans les environs de Sunset Boulevard ?

File aurait peut-être un peu moins de place, mais au moins elle ne vivrait pas dans la hantise de se faire condamner par l'inspection sanitaire. Cette baraque doit avoir dans les quatre-vingts ans... Je dirais même quatre-vingt-dix et je me demande si elle a été repeinte depuis sa construction.

— Je suppose que Tiff tient beaucoup à son petit jardin devant la maison.

— En quoi est-ce si important ?

— Dena, s'il te plaît, tais-toi ! Et sois gentille, d'accord ?

Tiff a un mauvais moment à passer aujourd'hui et nous devons l'aider de notre mieux.

Nous gravissons les marches du perron et je presse la sonnette. Comme elle a l'air d'être HS, je frappe à la porte.

Un instant plus tard, la porte s'ouvre et Tiff apparaît.

Elle s'efforce de sourire.

Dena en a le souffle coupé. Inutile de lui demander ce qu'elle trouve aussi choquant, c'est évident ! C'est à cause du jean de Tiff, un jean décapé à l'acide. Et comme si ça ne suffisait pas, elle le porte avec un haut en impression léopard orné de sequins.

Tiff dit d'un ton aimable :

— Vous êtes sans doute Dena. Merci d'avoir accepté de nous servir de chauffeur.

Dena hoche la tête, mais ne répond pas tout de suite.

Tiff note que nous avons toutes les deux le regard rivé sur son corsage et baisse les yeux à son tour, admirative.

— Vous aimez ? Si je vous disais qu'on m'a interdit de le porter au boulot, sous prétexte que le Mojo doit rester le plus branché des salons de beauté de San Francisco !

Chaque

fois que je me pointe là-bas avec une tenue trop fashion, ils m'obligent à rentrer chez moi pour me changer.

Je lui souris.

— C'est dingue !

Dena, elle, reste muette. Elle est toujours sous le choc.

— Juste une seconde, le temps d'enfiler mes chaussures

!

Tiff nous tourne le dos et disparaît au fond de la maison.

Dena me regarde, les yeux grands comme des soucoupes,

et me chuchote :

— Tu te rends compte ? J'en ai eu le souffle coupé !

Je n'aurais jamais cru que ça puisse m'arriver. Mais apparemment, il me suffit de voir une femme porter un jean décapé à l'acide et des sequins au xxf siècle pour me donner un tel choc.

— Dena...

— C'est peut-être un costume... Je veux dire, elle s'est déguisée, non ? Je t'en supplie, dis-moi qu'il y a une explication

rationnelle pour justifier ce genre de tenue !

— Tiff a sa propre conception de la mode.

— De la mode, ça ? Un désastre, oui ! Il faut absolument

qu'on appelle l'Agence pour la Prévention des Catastrophes et l'Aide aux sinistrés.

Avant même que j'aie le temps de rétorquer quoi que ce soit, Tiff réapparaît. Cette fois, elle a enfilé des chaussures et un blouson en cuir noir élimé, avec des épauettes si grosses qu'elle découragerait n'importe quel joueur de football américain. Et pour compléter le tableau, elle tient Chica en laisse.

— Ça ne vous dérange pas si j'emmène ma chienne ?

Les jours où je bosse, je n'ai pas le temps de me promener avec elle autant que je le voudrais, alors les jours de repos, j'en profite au maximum.

Dena secoue énergiquement la tête.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Je ne suis pas fan des animaux.

Je fais un geste en direction du minuscule chihuahua qui attend patiemment aux pieds de sa maîtresse.

— Dena, s'il te plaît ! Tu vois bien que Chica est très obéissante. En plus, elle est en laisse et c'est probablement la seule fois que tu auras l'occasion de la voir. Si tu réfléchis bien, c'est exactement ce qui se passe avec tes rendez-vous galants !

Dena me jette un regard venimeux, mais ne proteste pas.

Pleine d'espoir, Tiff insiste :

— Alors, elle peut venir ?

— Oui, bon... d'accord.

— Merci !

Tiff est radieuse. Elle prend Chica dans ses bras et l'emmène jusqu'à la voiture de Dena, une Toyota Avalon.

Je propose à Tiff de monter à l'avant, mais elle refuse poliment. C'est fou ce quelle est polie, aujourd'hui, presque trop. Pourtant, la dernière fois que je l'ai vue, elle était plutôt en rogne contre moi, et à juste titre. Pourquoi ce changement d'attitude ?

Dena glisse un CD. de Kanye West dans le lecteur, démarre et prend la direction de l'autoroute.

Tiff s'informe.

— Qui est-ce ?

Dena jette un coup d'oeil dans son rétroviseur.

— Vous n'avez jamais entendu parler de Kanye West?

— Je n'aime pas beaucoup le rap.

Dena hausse les épaules. Sachant qu'elle n'a aucune intention

de changer de CD., je prends l'initiative d'éteindre moi-même la stéréo. Dena me décoche un nouveau regard noir, mais avant quelle puisse ouvrir la bouche, je lui dis tout bas : Souviens-toi, sois un peu charitable !

Dena soupire et jette un nouveau regard dans son rétroviseur.

— Quel genre de musique aimez-vous ?

— Je ne sais pas... Ah si, Madonna et Michael Jackson, et aussi Duran Duran. Mais je préfère leurs anciens tubes. Je suis toujours très fan du rock des années quatre-vingt.

Dena tourne la tête pour mieux voir le jean de Tiff.

— Ça ne me surprend pas vraiment.

— Peter, lui, aimait The Cure. Nous avons au moins un point commun.

Je change de position sur mon siège pour regarder Tiff.

Et pour la première fois, je note qu'elle a les mains qui tremblent en caressant Chica.

— Tiff, ça va ?

Elle me répond d'une voix blanche :

— Aller chez Peter... c'est très dur pour moi.

Chica lui lèche la main, et l'espace d'une seconde, je me dis que Tiff va éclater en sanglots. Mais elle se contente de cligner des yeux pour chasser ses larmes et de regarder par la vitre.

— Je n'ai pas envie de parler maintenant. Pourquoi ne pas remettre un peu de musique ? Choisissez ce que vous voulez, ça m'est égal.

Dena se positionne sans dire un mot sur Mix 106.5, la seule station de radio que je connaisse dans le coin à qui il arrive de passer les premiers tubes de Madonna. Comme Dena n'est pas du tout fan de Madonna, je trouve son

geste très touchant.

Pendant le reste du trajet, nous restons bouche cousue.

Tiff continue de regarder par la vitre en caressant consciencieusement son chien. Quant à Dena, elle se concentre sur la route, se contentant de faire la grimace quand la radio passe une chanson de Kelly Clarkson ou de Britney Spears.

Nous finissons par atteindre Danville et nous trouvons Facilement une place de parking devant un immeuble délabré

de cinq étages d'un vert indéfinissable, celui de Peter.

— Oh ! mon Dieu...

Tiff aurait sans doute préféré que personne ne l'entende.

Nous descendons de voiture, à l'exception de Dena qui penche la tête par la vitre.

— Je vous attends dans le bistrot là-bas, au coin de la rue. Dès que vous serez prêtes à partir, appelez-moi sur mon...

Tiff s'empresse de répondre :

— Vous pouvez venir avec nous.

Dena hausse les sourcils.

— Sophie m'a dit que vous ne souhaitiez pas que je sois là.

Tiff répond d'une voix douce :

— Vous nous avez conduites jusqu'ici. Vous pouvez monter, ça ne me dérange pas.

— Bon, d'accord.

Personnellement, je suis convaincue que Dena préférerait écouter tout le CD de Like A Virgin plutôt que d'assister Tiff dans ce retour aux sources, mais Tiff n'a pas l'air de relever.

C'est alors que Tiff ajoute, en pesant bien ses mots :

— En fait... je me disais que vous pourriez y aller toutes les deux sans moi. C'est moi qui vous attendrai au café jusqu'à ce que vous m'appeliez.

Je lui mets la main sur l'épaule.

— Tiff, vous ne pouvez pas repousser ce moment indéfiniment. Sans compter que vous trouverez peut-être là-haut

quelque

chose

susceptible

d'expliquer

le

comportement

de votre frère. Peut-être obtiendrez-vous enfin des réponses.



— C'est bien ça qui me fait peur. Je vous ai dit que je ne connaissais pas très bien mon frère, mais ce que j'ai oublié de préciser, c'est que je n'étais pas toujours très gentille avec lui. Je n'arrêtais pas de le mettre en boîte, de le critiquer parce qu'il jouait les mascottes. Et quand il a décroché ce boulot chez American Airlines et qu'il a commencé à voyager, je le taquinais à cause des destinations qu'il choisissait. Je me souviens de l'avoir harcelé parce qu'il voulait aller à Des Moines et pas à Cancun.

Dena n'en croit pas ses oreilles.

— Attendez... vous êtes en train de nous dire que votre frère a choisi l'Iowa plutôt que le Mexique ?

J'ignore sa question.

— Tiff, ma soeur et moi n'arrêtons pas de nous chamailler.

C'est ce que font tous les frères et soeurs. Vous n'avez aucune raison de culpabiliser pour ça.

Tiff répond d'une voix qui tremble de plus en plus.

— Je pensais que c'était un jeu entre nous. Mais peut-être que pour lui, ça n'avait rien d'un jeu ? Si je vais dans cet appartement, qui sait si je ne trouverai pas le journal intime de mon frère ou une lettre expliquant pourquoi il ne s'est pas confié à moi quand il avait des ennuis ? Il avait peut-être l'impression que je ne l'acceptais pas tel qu'il était... ou pire encore, que je ne l'aimais pas...

Je m'efforce de prendre un ton apaisant.

— Tiff, calmez-vous. Tout ça n'est que pure spéculation.

Personne n'irait se tuer sous prétexte que sa soeur le charrie parce qu'il lui arrive de se déguiser en animal pour un match de foot !

Mais Tiff secoue la tête et me met de force les clés de l'appartement dans la main.

— Non, vraiment, je ne peux pas. C'est l'appartement 342. Je vous attends au café du coin. Inutile de prendre la voiture, je préfère marcher.

Sur ce, elle nous tourne le dos et commence à s'éloigner.

Je la rappelle :

— Tiff... attendez ! Venez avec nous, vous pouvez le faire ! En plus, le propriétaire de ce café ne vous laissera jamais entrer avec votre chien.

Tiff s'arrête et se retourne.

— Vous avez raison.

Elle vient vers moi et me colle Chica dans les bras.

— De toute façon, je ne devrais pas être près d'elle en ce moment. Elle est très sensible à mes sautes d'humeur. A quoi bon lui donner des raisons de s'inquiéter ? Appelez moi dès que vous aurez fini de chercher... tout ce qui pourra vous être utile.

Elle fait volte-face et s'éloigne d'un pas rapide.

Dena s'éclaircit la gorge.

— Ta nouvelle copine est un peu jetée, non ?

— C'est ça. Parce que nous, nous sommes tout ce qu'il y a de plus normal, peut-être ?

Dena éclate de rire.

— Là, tu m'as cloué le bec en beauté !

— Tu montes avec moi ?

— Evidemment ! Maintenant que je suis là...

Nous pénétrons toutes les trois (Dena, Chica et moi) dans l'immeuble. Naturellement, l'ascenseur est en panne.

Nous grimpons donc trois étages à pied pour rejoindre l'appartement de Peter.

— Tu m'as bien dit que personne n'était venu ici depuis presque deux mois ?

— C'est bien ça.

Dena se pince le nez.

— Je te laisse la cuisine. Et je te préviens, si jamais je vois plus de cinq mouches, ou l'ombre d'un mammifère qui n'a rien d'un animal de compagnie, je t'attends dans la voiture !

— D'accord.

J'ouvre la porte, et nous pénétrons dans l'appartement Cette

fois, c'est moi qui en ai le souffle coupé. De dégoût.

Le regard de Dena survole la pièce, de la moquette brune constellée de taches jusqu'au papier peint jaune à fleurs.

Dena s'exclame d'un air entendu :

— Je comprends mieux pourquoi il s'est tué !

— Ce n'est pas drôle, Dena.

— Tu as raison, c'est pathétique.

Elle enjambe avec précaution une pile de linge sale posée à même le sol. Il y a d'ailleurs des tas de choses par terre ; des exemplaires du magazine Time, des chaussettes sales, et j'en passe. Je dépose Chica délicatement sur un canapé vert foncé qui, lui aussi, croule sous les vêtements. Sans parler des brûlures de cigarette. C'est alors que Dena bute sur une poubelle qui déborde littéralement de papiers de bonbons, de Kleenex et autres détritrus.

— Dis donc, ce n'était pas un accro au ménage, ce mec !

— Non. « Soigné » n'est pas le premier mot qui me vient à l'esprit...

Je shoote dans une canette vide de Coca light qui trônait sur une table basse bien trop grande pour la pièce.

— Il y a quand même un point positif ! Tout ce joyeux bordel détourne notre attention du papier peint des années , soixante-dix.

— Mmm...

J'enfonce un ongle dans un des trous de cigarettes qui ornent l'accoudoir du canapé.

— Tu crois qu'il fumait, ou bien que le canapé avait déjà ces brûlures quand il l'a acheté... dans un vide-grenier, je suppose ?

— C'était un fumeur.

Dena se penche pour ramasser par terre une cartouche vide de Marlboro, et ajoute :

— Oui, mais pas un gros fumeur. Sinon, ça sentirait le tabac.

Je fais la grimace et concentre mon attention sur le fouillis qui m'entoure. Personnellement, je n'ai rien contre les gens allergiques au ménage. Il n'y a rien de plus ennuyeux et de plus fatigant que les travaux ménagers, et je respecte le droit du citoyen à mettre en marche sa télé plutôt que son aspirateur. Mais j'estime que lorsqu'on décide de se jeter par la fenêtre du quinzième étage, on doit d'abord tout ranger ! Voulait-il vraiment laisser de lui cette dernière impression ?

— Je ne sais pas par où commencer.

Dena fait un geste vers une sorte de pavé en plastique brun posé sur deux classeurs métalliques à trois tiroirs.

C'est là que se trouve l'ordinateur, plus des piles de courrier et divers papiers.

— Je commence par le bureau. Rien à craindre de ce côté-là.

Zut, elle a été plus rapide que moi ! Le reste risque d'être plutôt dégoûtant. Mais il faut bien que quelqu'un se dévoue pour fouiller tout ça. Et une chose est sûre, si Peter a jamais été en possession de la preuve que je cherche, il ne l'a certainement pas jetée.

Comme Dena, je suis un peu effrayée par l'état de la cuisine. Je m'empare de Chica qui s'était réfugiée sur le canapé et je me dirige vers la chambre. A mon grand soulagement, je constate quelle est un peu plus propre que le salon. Bien sûr, il y a des vêtements disséminés un peu partout, mais il y a quand même moins de canettes de Coca light. Comme je m'y attendais, le lit n'est pas fait. Je m'approche du petit dressing. Le bas est couvert de mocassins, de tennis et de chaussures de ville. Au fond du dressing, j'aperçois quelques valises vides que Peter devait utiliser pour ses fréquents déplacements. Tout ça est fascinant.

Je me laisse aller en arrière sur les talons et je lève les yeux vers les cintres où sont suspendus les vêtements. Il y a là une foule de chinos et de chemises en coton, un costume qui doit dater de ses seize ans, plus deux sacs utilisés pour porter les costumes au nettoyage à sec et qui contiennent

- ô surprise - des déguisements. Je l'observe de plus près.

Il y a un costume de lion et un autre qui ressemble à une chèvre. Ils ont dû servir il y a un sacré bail, sans doute pour fêter Halloween à l'époque où Peter jouait les mascottes.

Le seul problème, c'est que ces déguisements n'ont pas l'air suffisamment volumineux pour servir d'accoutrement de mascotte. Le déguisement de chèvre, lui, est plutôt

« musclé ».

Je m'éloigne du placard pour jeter un nouveau coup d'oeil sur le lit. Il y a quelque chose qui dépasse de dessous l'oreiller. Je prends Chica sur l'autre bras et je soulève l'oreiller : je tombe sur une version miniature de l'ours préféré de Jean-Christophe dans Winnie l'Ourson.

Je baisse la tête vers Chica.

— Un adulte qui dort avec un animal en peluche, tu trouves ça mignon, toi ?

La chienne me regarde d'un air dubitatif. Même ellesak très bien que les garçons de plus de dix ans ne devraient pas dormir avec un nounours !

Sur une intuition, je rabats les draps... et je ne peux retenir un petit cri de surprise. L'ours est en bonne compagnie ! Il y a là un tigre au poil souple, un âne, et même une maman kangourou avec son petit. Je me baisse pour ramasser l'âne, et quelque chose dans ses yeux tristes me rappelle Chica. La peluche est toute douce, mais une tache suspecte, d'un blanc terne, attire mon attention.

J'observe les autres animaux, qui présentent tous les mêmes étranges traces blanchâtres, quand je suis frappée par l'atroce vérité. Je hurle :

— Oh mon Dieu !

J'envoie l'âne valdinguer à l'autre bout de la pièce. Chica sursaute et trouve la force de s'échapper de mes bras en se tortillant dans tous les sens.

Dena apparaît sur le seuil de la porte.

— Que se passe-t-il ? Tu as trouvé quelque chose ?

Mais je continue sur ma lancée.

— Oh mon Dieu ! Comment peut-on faire une chose pareille ?

— Quel genre de chose ?

— Profaner d'innocentes peluches, voilà de quoi je parle ! Et je les ai touchées... !

Je regarde mes mains avant de me ruer vers la salle de bains, juste à côté. J'ouvre le robinet et je passe mes mains sous l'eau brûlante. Je cherche un savon, mais apparemment,

Peter utilisait du savon liquide et le distributeur ressemble à un chien. Du coup, je me remets à hurler... J'ai un besoin impérieux de savon, mais je suis terrorisée à l'idée que Peter ait pu s'en servir d'une façon peu orthodoxe, En désespoir de cause, je fonce sur le papier toilette et «

j'en déroule un bon mètre que je plie consciencieusement en carré. Je m'en sers pour appuyer sur la tête de chien et avoir enfin accès au savon.

Le chien en plastique aboie tandis que le savon jaillit de sa bouche comme une vomissure. Je me frotte les mains à m'en arracher la peau jusqu'à ce que j'aie la certitude d'avoir ôté toute trace des germes de Peter. Et je me dépêche de sortir en agitant les mains en l'air pour les faire sécher, car il n'est pas question une seconde que j'utilise une serviette ici !

Dena est en train de passer la pièce en revue.

— Je me demande combien il payait pour cet appartement.

C'est un vrai débarras, mais il est supergrand.

— C'est la seule chose qui t'intéresse ? Ce mec s'est livré à des voies de fait sur toutes ces pauvres bêtes innocentes et toi, tu n'as qu'une chose en tête : le loyer !

Dena soupire et tend le doigt vers l'ours.

— Je ne suis pas particulièrement choquée par ce qui est arrivé à cet ours brun.

— Mais... c'est insensé ! Tu crois qu'il était demandeur pour se promener dans cette petite tenue rouge ? Ce n'est vraiment pas bien de rejeter la faute sur d'innocentes victimes.

— Sophie, ce n'est quand même pas une affaire. Peter était un plushy, c'est tout.

— Un quoi ?

— Un plushy. Il avait une attirance sexuelle pour les animaux en peluche.

Je tends vers elle ma main râpée pour l'arrêter.

— Ça va comme ça ! Tu tiens vraiment à me faire péter les plombs ? Alors d'après toi, il y aurait d'autres gens qui... qui se servent de leur catalogue de peluches comme stimulant sexuel ?

Dena est manifestement déroutée par ma naïveté.

— C'est exactement ça. Tu te rappelles ces Weenie Babies

que je vends dans ma boutique ? Ces petits animaux avec un rembourrage et un très gros...

— Je m'en souviens, oui.

— Eh bien, ce ne sont pas seulement des cadeaux pour faire une blague. Je les garde en stock pour les plushy.

Je n'en compte pas beaucoup parmi mes clients, mais suffisamment pour tenir compte de leurs besoins et leur proposer des trucs sympas.

Je suis sidérée... et horrifiée.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Tu sais, les fétichistes ont des manies bizarres. Tout bien considéré, ceux qui font une vraie fixation sur les chaussures ne valent guère mieux que les plushy. Je ne parle pas de ces femmes qui ne peuvent s'empêcher de claquer leur paye pour une paire de Manolo Blahnik, je parle des mecs qui sont davantage excités par une paire de Nine West... que par la femme qui les porte.

— Bon, on arrête là ! Tout ça me dégoûte au plus haut point.

Je jette un regard autour de moi.

— Ici, tout est vraiment bizarre.

— Le plus étrange de tout, c'est que Peter était aussi un furry !

— Pardon ?

— Je vais te montrer.

Dena se dirige vers la porte et me fait signe de la suivre; jusqu'au salon.

Je baisse les yeux par terre où le pauvre âne déprimé gît mollement à mes pieds.

— Je ne suis pas sûre d'avoir envie de voir autre chose dans cet appartement.

Dena passe dans l'autre pièce.

— Quelle mauviette ! Je te jure, il y a des moments où tu me fais penser à Mary Ann !

Du coup, je reviens dans le salon. Je la suis vers l'ordinateur qui est allumé et dont l'écran affiche la page d'accueil que Peter a choisie sur Yahoo.

Dena me dit :

— Jette un coup d'oeil sur ses favoris.

Elle clique sur l'icône correspondante et nous voyons apparaître une longue liste de sites. Beaucoup d'entre eux ont un rapport avec Anne Brooke, et certains sont des articles de journaux avec des titres du genre « La Cour suprême intervient sur une affaire de protection de la vie privée ». Mais il y a des tas d'autres sites au nom bizarre; L'un est intitulé « Fans de Furry ».

Je dis à Dena d'une voix hésitante :

— Essaie celui-là...

— Bien vu !

Elle clique dessus. C'est alors qu'une des choses les plus dérangeantes qu'il m'ait été donné de voir s'affiche sur l'écran. C'est une personne déguisée en mouton, un gros mouton cotonneux, en pleine action avec un mec déguisé en grand méchant loup.

Je fixe l'écran en silence pendant une longue minute, au bas mot. Puis je finis par retrouver ma voix.

— C'est vraiment écoeurant !

Dena me répond calmement :

— Je ne vois pas pourquoi tu te mets dans cet état !

Personnellement, les fétichistes ne sont pas légion et ils sont parfaitement inoffensifs...

Je tourne brusquement la tête.

— Ah oui ? J'ai la faiblesse de penser que j'ai l'esprit ouvert et je suis même prête à admettre que les gens ont le droit d'avoir recours à des sex toys pour faire l'amour, et même de se déguiser en animaux de ferme tant que tout le monde - jouets mis à part bien sûr - est consentant et que tout ça se passe chez eux, entre quatre murs. Mais ce genre de dépravation est vraiment...

— Ne sois pas si moralisatrice. Je reconnais que les adeptes de ce fétichisme sont un peu bizarroïdes. De temps en temps, j'en vois un qui vient dans ma boutique pour acheter une laisse

destinée à son « esclave sexuel », un faux animal bien sûr. Il y a quelque chose chez eux que tu repères tout de suite et qui montre qu'ils sont un peu jetés.

— A mon humble avis, le seul fait d'avoir pour « esclave sexuel » un faux animal est largement suffisant pour prouver qu'ils sont zinzins.

Dena balaie mon objection d'un geste, comme si la situation était aussi banale que d'avoir un toaster qui grille quatre tranches de pain à la fois.

— Tu n'y es pas. Je voulais simplement dire que beaucoup de ces gens sont mes clients et qu'ils me demandent ce qu'ils veulent à voix basse comme s'ils craignaient que quelqu'un d'autre les entende dans l'allée. C'est vraiment un sujet sensible pour eux ! Comme s'ils voulaient à tout prix cacher leur façon de vivre à leur famille et à leurs amis alors que par ailleurs, ils adorent les interdits. Mais comme ils sont uniquement attirés par d'autres gens qui adorent se déguiser en animaux, ils sont vraiment inoffensifs. Et ça, c'est une bonne chose. Malheureusement, les plushy sont parmi les gens les plus paumés et les plus « mal dans leur peau » que j'aie jamais rencontrés.

— Donc, comme ils ne risquent pas de nous draguer et qu'ils ne font de mal à personne, il ne faut pas les juger et les laisser à leurs dégoûtantes petites pratiques, c'est bien cela ?

— Exactement. Chacun mène sa vie sexuelle comme il l'entend, du moment qu'il respecte autrui.

— Mmm...

C'est la seule réponse qui me vient à l'esprit. Je suis en train d'étudier les noms des autres sites qui apparaissent dans les favoris de Peter. Il y a La Licorne sexy, et Les Chiots

fringants, et un autre intitulé Le Lièvre en Rut.

— Je ne comprends pas qu'il n'ait pas effacé tout ça avant de faire le grand saut.

— C'est vrai que ça me surprend un peu. Et puis, encore

une fois, je trouve étonnant qu'il ait été à la fois furry et plushy. En général, les gens sont soit l'un, soit l'autre. Les furry ont tendance à mépriser les plushy.

— Si je te suis bien, cet homme sur l'écran estime que son

déguisement de mouton le rend supérieur aux autres ?

— C'est un peu ça. Mais il y a plusieurs types de furry.

Ceux qui adoptent le déguisement de personnages de dessins animés et les autres - plus sérieux — qui auraient l'impression de se déshonorer en portant un costume de Danny Duck. Ceux-là veulent que leurs déguisements ressemblent à de vrais animaux, ou du moins à de vrais loups-garous. C'est comme les fans de Star Trek... Ceux de la nouvelle génération ne sont pas respectés par le fan club du Capitaine Kirk et de M. Spock.



Je fais un geste vers l'écran.

— Le respect... ? Mais enfin, ce que ce loup est en train de faire au mouton n'a rien de respectable !

— C'est vrai, mais ce loup ne dirait même pas bonjour au mouton si c'était un ours en peluche !

— C'est insensé... Attends, répète un peu ce que tu viens de dire.

— J'essayais de t'expliquer que les loups qui font partie du clan furry dit « sérieux » n'acceptent que les moutons du même standing...

— Non, pas ça. A propos de l'ours en peluche... Oh mon Dieu...

— Que se passe-t-il ?

— Je viens juste de comprendre. A Océan Beach, il y avait une femme, une sans-abri. Je l'ai prise pour une folle, mais elle ne l'était pas.

— Sophie, je n'ai aucune idée de ce que tu essaies de me dire.

— L'autre jour, à Océan Beach, une sans-abri a vu un ours rose avec un arc-en-ciel sur le ventre déposer le corps de Mélanie dans les buissons ! Mélanie a été tuée par un ours rose !

Dena me regarde longuement, puis elle respire un bon coup.

— D'accord, il se peut que tu tiennes une piste, mais il faudrait peut-être reformuler ta conclusion avant d'en parler à la police.

Mais je n'écoute plus Dena. Je fais les cent pas dans la pièce en zigzaguant entre les piles de vêtements.

— Un de ces cinglés de furry a tué mon amie ! Mélanie désapprouvait toute forme de fétichisme concernant la lingerie, et voilà que je découvre qu'elle a dû subir ce dernier outrage d'être assassinée par un ours rose aux goûts très spéciaux ! Je te jure que je vais découvrir lequel de ces malades mentaux a fait ça, et il va le payer ! Et...

oh ! mon Dieu !

Dena sursaute.

— Quoi encore ?

— Les menaces que j'ai reçues ! Pourquoi n'ai-je pas fait le rapprochement plus tôt ? J'ai été menacée par un furry !

Cette femme m'a raconté qu'elle avait vu un ours tuer Mélanie. Or, quelques jours plus tôt, Dark Vador m'a dit qu'il aimait se déguiser en koala. Comment ai-je pu passer à côté de ça ? Maintenant, je

dois absolument retrouver la trace d'une sans-abri dont j'ignore totalement le nom vu que je n'ai même pas pris la peine de le lui demander !

— Sophie, mais de quoi parles-tu ? Quelles menaces ?

Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de Dark Vador qui aime se déguiser ? C'était dans un épisode précédent ?

Je m'empresse de lui parler des coups de fil et du message.

— Mais comment fais-tu pour te retrouver dans un imbroglio pareil ? Ceci dit, je ne vais pas te faire la morale maintenant. Ce que j'ai toujours du mal à comprendre, c'est cette histoire de nounours. Un furry sérieux ne se déguise pas en ours rose. Il considérerait ça comme humiliant.

— C'est encore pire ! Mélanie n'a même pas été tuée par un furry dit sérieux, mais par un de ces mecs totalement allumés qui font partie eux aussi du monde des furry !

Dena est prise d'une quinte de toux. Je sais qu'elle tente de réprimer un fou rire et, en d'autres circonstances, j'aurais peut-être trouvé toute cette histoire plutôt cocasse, moi aussi.

Mais celui dont nous parlons est l'assassin de Mélanie, et il n'y a de place dans mon cœur que pour la colère.

Dena se rassied devant l'ordinateur.

— A ton avis, Tiff est-elle au courant des frasques de son frère ?

— J'en doute.

— Tu vas lui en parler ?

Je m'arrête un instant de faire les cent pas.

— Comment révéler à une fille que son défunt frère faisait ses petites affaires avec un âne en peluche ?

— Je pense que tu devrais trouver un moyen de le lui dire.

Et puis... il y a peut-être autre chose à lui apprendre.

— Quoi ?

Sans un mot, Dena fait défiler la liste des favoris et s'arrête sur un site intitulé « Fiche d'Informations sur les MST ».

Je prends un ton suppliant.

— Ne me dis rien !

— Je regrette, mais tu dois savoir !

Et elle clique sur le site en question.

Je me penche par-dessus son épaule et je lis les infos contenues dans la page qui s'affiche à l'écran. Dès que j'ai terminé, Dena me montre d'autres sites sur lesquels elle est tombée. Ils parlent tous de la même maladie. Pendant que je digère la nouvelle, Chica sort de la chambre avec un kangourou qui pend lamentablement de sa gueule.

Je hurle :

— Chica, non ! Lâche ça immédiatement. Tu vas choper une chlamydia !

« *Quel que soit le nom qu'on lui donne, un pervers est toujours un pervers.* »

C'est la Mort

Une demi-heure plus tard, nous rejoignons Tiff devant le café. Avant de quitter l'appart' de Peter, nous avons encore fouillé un peu partout. La cuisine n'était pas dans un état aussi lamentable que nous l'imaginions. Nous avons découvert qu'en termes de nourriture, Peter avait un faible pour les produits à haute teneur en conservateurs.

Et vous pouvez dire tout ce que vous voulez sur les barres chocolatées et les bretzels, il y a au moins un point sur lequel tout le monde est d'accord : ils ne pourrissent pas. Je trouve aussi sous l'évier une boîte toute neuve de gants pour faire la vaisselle, et j'en prends une paire pour fouiller dans la poubelle. J'étais horrifiée d'avance à l'idée de ce que je pouvais découvrir, mais à mon grand soulagement,

je ne déniche qu'une bouteille vide de Zithromax, un médicament utilisé pour soigner les chlamydias. Je la range dans une pochette stérile, puis je m'empare d'un sac de congélation suffisamment grand pour y loger une des peluches. Ce sont peut-être des indices importants, même si l'idée d'emporter ces objets chez moi me donne la chair de poule.

Tiff nous accueille avec un biscotti entamé à la main.

Elle récupère Chica dans mes bras et nous dit d'un air penaud :

— C'est mon quatrième. Avant, quand j'étais anxieuse, j'avais l'habitude de me ronger les ongles, mais la directrice du salon ne m'a pas lâchée avec ça, alors maintenant, je mange, à la place !

Tiff soupire en mordant une nouvelle fois dans son en-cas.

— Je sais, c'est stupide. On peut toujours camoufler des ongles rongés, mais quand on a un problème de poids, ça n'échappe à personne.

Dena la rassure.

— Votre corps est parfait. La seule chose, c'est que vous devriez renouveler votre garde-robe pour le mettre davantage en valeur.

Tiff ne relève pas la pique subtile de Dena sur sa tenue.

Elle se contente de rire poliment.

— Oui, vous avez raison. Bon... si vous me disiez ce que vous avez trouvé ?

Dena me regarde et je fixe mes pieds...

Tiff murmure :

— Seigneur ! Vous avez trouvé quelque chose. C'est quoi ? Un truc qui laisse penser que c'est de ma faute ?

Est-ce que j'aurais pu l'empêcher de sauter de cette fenêtre si j'étais intervenue ?

— Je ne crois pas, Tiff. Votre frère avait... des problèmes.

— Des problèmes ?

Dena n'est pas d'accord.

— Je ne parlerais pas de « problèmes », c'est un jugement de valeur. Tiff, votre frère avait juste des goûts spéciaux...

un peu extravagants. Disons qu'en matière de sexe, il jouait avec le feu.

Tiff ouvre de grands yeux.

— Mon frère avait des relations sexuelles ? Je ne savais même pas qu'il pouvait être attiré par quelqu'un !

Je prends le relais.

— Ce n'est pas à proprement parler de quelqu'un qu'il s'agit, mais plutôt de quelque chose...

Tiff est de plus en plus inquiète.

— Que voulez-vous dire ?

Comme personne ne répond, Tiff observe Dena, puis son regard se porte sur moi et enfin sur Chica, laquelle est d'ailleurs la seule à la regarder en face.

— J'aimerais bien qu'on me dise enfin ce qui se passe !

La voix de Tiff a changé, et je me sens un peu coupable.

Dena intervient.

— Vous savez quoi ? J'ai faim. Il y a bien un café avec une terrasse, dans le coin. Un endroit où les chiens sont acceptés.

Tiff insiste :

— Vous essayez de gagner du temps ou quoi ?

— Non, j'ai simplement faim. Et après avoir fouiné dans un appartement qui n'a pas été aéré depuis

plus de deux mois, j'aimerais bien m'asseoir dehors et profiter de l'air frais.

Tiff hésite un instant.

— Bon, d'accord.

Elle gratouille Chica derrière les oreilles.

— Tout à l'heure, dans la voiture, je crois avoir vu un snack-bar avec des tables en terrasse. C'est à quelques kilomètres d'ici.

Cinq minutes plus tard, nous trouvons le bar en question, et moins de dix minutes après, nous cherchons une table libre dehors. Dena s'offre un bacon-laitue-tomate, Tiff un milk-shake et moi un thé au gingembre. Dieu fasse qu'il chasse mon malaise !

Tiff verse un peu d'eau dans un bol en plastique qu'on nous a gentiment prêté pour Chica.

— Alors, si vous me disiez ce que vous avez découvert sur mon frère pendant que j'ai encore le courage de l'entendre

? Avec qui couchait-il ?

J'avale une grande goulée d'air.

— Tiff...

Mais Dena me coupe brusquement la parole.

— Tiff, vous savez quelle a été ma première pensée quand je vous ai vue ?

Tiff secoue la tête sans rien dire.

— Je me suis dit que votre conception de la mode était une atrocité. Au-delà du supportable. j Sous le coup de la surprise, je manque régurgiter ma'

gorgée de thé.

— Je vous demande pardon ?

— Votre tenue... je détestais déjà les jeans décapés à l'acide quand ils sont apparus dans les années quatre-vingt, et mes goûts n'ont pas changé depuis. Quant à votre corsage... vous pouvez très bien porter des impressions panthère, et aussi des sequins, mais franchement, les deux en même temps ! Dès le premier coup d'œil, j'ai trouvé que votre tenue était une atteinte au bon goût, et dans les grandes largeurs ! Je me suis même dit que vous n'aviez pas le droit de vous habiller comme ça.

Tiff en reste bouche bée. Soit dit entre nous, moi aussi.

— Est-ce votre façon à vous de faire diversion ?

Essayezvous

de me mettre en colère ?

— Non, je vais vous expliquer. En fait, vous avez parfaitement le droit de porter cette tenue. Ce n'est peut-être pas mon truc, mais ça vous regarde. D'autant que ce corsage a bien été fabriqué par quelqu'un et qu'il a suffisamment plu à un détaillant pour qu'il le vende dans son magasin.

Et vous pouvez être sûre que vous n'êtes pas la seule à l'avoir acheté. Oui, c'est très spécial et j'avoue que ça me fait flipper, mais il est clair que ça plaît à des gens, qu'ils trouvent ce corsage génial. Alors qui suis-je, moi, pour décider si vous avez raison ou tort de porter ce truc ?

— Je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir.

Dena en vient au fait.

— Votre frère avait lui aussi un style bien à lui. Je ne parle pas de ses vêtements, mais de ses penchants sexuels.

Tiff se raidit.

— Qu'avez-vous découvert, exactement ?

Dena n'y va pas par quatre chemins.

— Votre frère avait un penchant pour les peluches.

— Un penchant pour... Désolée, mais je ne comprends pas.

— Les peluches, celles qu'on achète dans les magasins de jouets. Peter aimait... faire l'amour avec.

Cette fois, Tiff ne répond pas. J'imagine qu'elle ne sait pas quoi dire.

— Vous devez trouver ça choquant. Peut-être que l'idée d'utiliser un ours en peluche comme sex toy vous choque, mais après tout, votre frère ne faisait de mal à personne.

Quand quelqu'un possède un ours en peluche, il a le droit de faire ce qu'il veut avec, y compris de le fourrer dans ses sous-vêtements et de l'utiliser pour se faire des petits plaisirs d'adulte. Qui sommes-nous donc pour estimer que c'est mal ?

— Vous... c'est une plaisanterie ?

— Non, Tiff. Je suis sérieuse. Sophie a d'ailleurs rangé une de ces peluches dans une pochette stérile. Vous voulez jeter un coup d'oeil ?

Tiff en a le souffle coupé.

— Quoi ? Ah non, certainement pas !

Dena hausse les épaules.

— Comme vous voulez...

Puis elle mord dans son sandwich avant d'ajouter :

— Nous pensons qu'il aimait aussi faire l'amour avec des gens déguisés en moutons. Entre autres.

Les yeux de Tiff ont la taille de dollars en argent. Elle se tourne vers moi tandis que j'essaie désespérément de me faire invisible.

— Elle parle sérieusement ?

Je hoche la tête pour confirmer, sans dire un mot.

— Donc, d'après vous, mon frère était un phénomène de foire ?

Dena prend sa défense.

— Il ne faisait de mal à personne.

— Je... j'ignore comment je suis censée prendre la nouvelle.

— A votre place, je me sentirais soulagée.

— Soulagée d'apprendre que mon frère aimait coucher avec des moutons ?

Dena rectifie.

— Avec des gens déguisés en moutons. Oui, vous devriez être soulagée. Quelque chose me dit qu'un salaud a menacé votre frère de dévoiler qu'il était un furry et un plushy.

Tiff demande d'une voix éteinte :

— Un quoi... ?

— Les furry sont des gens qui aiment se déguiser en animaux pour avoir des relations sexuelles, tandis que le terme plushy désigne ceux qui aiment pratiquer le sexe avec des animaux en peluche. Il est évident que si l'on ébruite une nouvelle de ce genre, votre réputation en prend un sérieux coup, surtout dans une société puritaine comme la nôtre.

Tiff lâche d'une voix blanche :

— Pas besoin d'être puritain pour trouver ça choquant.



Dena hausse les épaules, un peu agacée par la réponse très réactionnaire de Tiff.

— Tout ça pour dire qu'à mon avis, Peter n'a pas mis fin à ses jours à cause de vous. Vous n'avez pas à vous sentir coupable.

Tiff se retourne vers moi et pointe Dena du doigt.

— Elle est toujours comme ça ?

Je réponds prudemment :

— Je sais, elle est un peu caustique, mais elle a peut-être raison. Je crois que le penchant de Peter pour les furry a joué un rôle dans son suicide. Nous savons comment il se comportait avec ses peluches, mais ce qu'il va nous falloir déterminer maintenant, c'est s'il avait aussi des rapports sexuels avec un humain déguisé en animal, ou s'il se contentait juste de les mater sur Internet. Il y avait quelques déguisements d'animaux dans son placard.

Tiff demande d'une voix qui a soudainement viré à l'aigu :

— Il existe des sites pornos de furry ?

Dena et moi répondons d'une même voix :

— Des tas !

Puis j'ajoute :

— Nous devons aussi nous demander qui a pu vouloir rendre public cette...

Je m'arrête au beau milieu de ma phrase. Je viens d'avoir une idée...

— Mon Dieu, mais quelle idiote je fais ! Il y a des fois où je suis vraiment longue à la détente ! C'est de ça qu'il était question dans la lettre à Eugène.

Dena claque des doigts.

— Bingo !

— Mais bien sûr ! Elle disait que si Eugène allait trouver les médias avec les informations qu'il avait en sa possession, il briserait non seulement la carrière politique, mais aussi la vie de...

Je me fige brusquement. Tous les éléments du puzzle se mettent en place, à présent. Nous nous regardons toutes les trois avec manifestement la même idée en tête.

Tiff murmure :

— Anne Brooke est une furry ! Elle se déguisait en mouton pour coucher avec mon frère !

Dena rectifie.

— Pas forcément en mouton... Ceci dit, je crois que nous avons trouvé une piste.

Je dis d'un ton très calme :

— Personne n'élirait une furry au Congrès.

— Sans doute pas, non.

— Peut-être qu'Anne Brooke a paniqué quand elle a compris que son secret pouvait être révélé au public ? Elle a dû s'affoler, et elle a très bien pu décider de prendre les mesures nécessaires pour faire taire tous ceux étaient au courant de ses pratiques sexuelles. Et il n'y avait qu'un seul moyen de s'en assurer...

Dena s'adosse à sa chaise.

— Je vois d'ici les titres des journaux : « Une candidate furry au Congrès pousse par la fenêtre son amant plushy, »

— Dena, pourrais-tu avoir une petite conversation avec tes clients furry et plushy ? Essaie de savoir s'ils connaissent Anne ou quelqu'un qui la connaît.

— Ce n'est pas évident. A cause du regard que les gens portent sur ceux qui ont des rapports sexuels avec des animaux anthropomorphiques, les furry comme les plushy sont contraints de se cacher. C'est une sous-culture clandestine, une sorte de société secrète. Le seul moyen de les faire parler, c'est de les persuader que vous êtes des leurs.

— Mais tu leur vends des Weenie Babies et des laisses !

Tu

es leur fournisseur, ça te donne forcément des entrées...

Dena secoue la tête d'un air solennel.

— Pas du tout. Ils ont beau m'acheter des trucs, ils ne me feront jamais confiance. Je suis trop... soumise.

Je dis d'une voix éteinte :

— C'est ça, tu es trop soumise.

Tiff blêmit et un frisson me parcourt la colonne vertébrale.

Voilà que je m'intéresse à des gens persuadés que Dena - une femme qui possède un fouet et un tiroir plein de sous-vêtements comestibles - est une fille soumise. Je tripote nerveusement le fermoir de ma

montre.

— Oh zut ! Je suis censée retrouver Anatoly dans moins de vingt minutes !

Dena jette elle aussi un oeil sur sa montre pour confirmer l'heure. Elle sourit.

— D'accord, allons-y. Je sais que cette affaire est sérieuse,;

Sophie, et j'apprécie beaucoup que tu m'impliques dans tes recherches. Les furry et les plushy sont de loin mes clients les plus odieux. Je suis impatiente d'en jeter au moins un aux bêtes fauves... (Oui, c'est de l'humour.) **20**

*« Je ne comprends pas mon mari. Il prétend vouloir réaliser tous mes souhaits, mais il devient fou dès que je parle de passer une nuit avec Matt Dillon. »*

C'est la Mort

J'arrive hors d'haleine au Starbucks où j'ai rendez-vous avec Anatoly.

— Tu es en retard.

— Je sais, mais j'ai eu une journée très spéciale. Ecoute un peu...

— Désolé, mais nous n'avons pas le temps.

Théoriquement,

nous devrions être chez Sam depuis cinq minutes.

Anatoly se lève et enfle sa veste à la hâte avant de foncer vers la porte.

— Attends ! Il faut absolument que je te dise quelque chose ! Et puis, je n'ai pas encore bu mon frappuccino !

— Pas le temps !

Anatoly m'oblige à franchir la porte et me pousse vers sa Harley.

Je demande, incrédule :

— Comment ça, pas le temps ? Tu es en train de me demander de sortir d'un Starbucks sans rien boire ?

— Tu t'en remettras.

Il sort deux casques des sacoches de l'engin et m'en tend un.

J'enfile le casque en faisant la moue. Puis je grimpe à contrecœur à l'arrière de la Harley en jetant un

dernier regard d'envie au Starbucks, et la moto démarre en rugissant.

Heureusement, la maison d'Anne et de Sam est à moins de cinq minutes d'ici. Finalement, nous ne sommes pas trop en retard. Anatoly descend de son engin et se dirige à grands pas vers la porte d'entrée style Tudor, blanche et brune. Je trotte derrière lui.

— Anatoly, il faut absolument que je te parle de l'appartement de Peter.

Il me répond sèchement :

— Dès que nous en aurons fini avec Sam.

Et il appuie sur la sonnette.

Avant que j'aie une chance de me faire entendre, la porte s'ouvre et Sam Griffin apparaît, l'air penaud et, visiblement mal à l'aise.

Il nous dit avec un petit rire forcé :

— Voilà donc nos journalistes de Tikkun. J'aurais dû, me douter tout de suite qu'il s'agissait d'une arnaque. Je |

n'ai jamais vu Tikkun faire un papier sur une modeste •

course au Sénat.

Je me lance.

— Vous lisez Tikkun ?

— Euh... non. Je ne suis pas juif.

— Je vois. Vous êtes donc pardonnable de n'avoir pas compris plus tôt que ce reportage n'était qu'une couverture

!

— En effet.

Il se dandine d'un pied sur l'autre et finit par comprendre que pour pouvoir nous laisser entrer, il faudra bien qu'il se décide à faire un pas de côté.

Il nous cède donc le passage et s'empresse de se justifier.

— Excusez-moi si je suis un peu nerveux, mais c'est la première fois que je m'assure les services d'un détective privé, et je commençais seulement à me sentir à l'aise avec Darrell. Et voilà que maintenant, je dois faire part de mes soupçons à deux inconnus...

Il pousse un profond soupir.

— Je dois dire que je n'aime pas beaucoup cette situation.

Nous suivons Sam jusqu'au salon et je m'assieds sur le canapé. Anatoly s'efforce de rassurer notre hôte.

— Je comprends votre inquiétude. Nous ferons de notre mieux pour que la transition soit aussi douce que possible.

J'examine la pièce. Apparemment, la table basse en acajou a été sculptée à la main, et j'aperçois contre le mur une magnifique horloge de bois foncé. Quelqu'un a dû se donner beaucoup de mal pour s'assurer qu'il y ait dans cette pièce un équilibre subtil entre élégance et confort.

Il n'y a aucune mièvrerie, pas de statuettes ni d'animaux empaillés.

Sam prend place dans un fauteuil de cuir brun qui a dû lui coûter une fortune et pose ses pieds sur l'ottomane.

— Darrell suivait Anne depuis trois semaines et il n'a pas encore réussi à la surprendre dans les bras d'un autre homme.

Tout en continuant à passer la pièce en revue, je marmonne d'un air distrait :

— Ah bon... ? Dites-moi, auriez-vous un animal domestique, par hasard ?

Sam fronce les sourcils et Anatoly me jette un regard en coin. Il est clair que ma question, apparemment sans rapport avec le sujet de notre visite, les rend tous deux perplexes.

— Un animal domestique ? Non, pas d'animaux.

— Je vois. Et... est-ce que Anne aime les animaux ? Je veux dire, vous a-t-elle jamais parlé de prendre un chien, voire un chien-loup ou quelque chose d'approchant ?

Cette fois, mes deux compagnons ont l'air complètement déstabilisés.

Anatoly me demande :

— Pourquoi un chien-loup ?

— Je ne sais pas. Je me suis mis dans la tête qu'Anne était le genre de femme à avoir un chien. Un chien très gros et plein de poils.

Sam affirme avec force :

— Nous n'avons pas de chien et Anne ne m'a jamais dit en vouloir un.

— Bon, d'accord, j'avais tort sur ce point. Revenons plutôt sur vos soupçons...

Anatoly lance d'un ton tranchant :

— Monsieur nous expliquait que Darrell n'avait pas surpris Anne en train de faire quoi que ce soit de compromettant.

Puis il sourit à Sam comme pour s'excuser.

— J'hésite à vous en parler car j'apprécie Darrell, vraiment...

Tu parles !

— ... mais ce n'est pas à proprement parler un détective hors pair. Même si vous avez des scrupules à échanger un détective contre un autre trois semaines après le début de l'enquête, dites-vous que c'est sûrement un mal pour un bien. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'Anne savait qu'elle était suivie, et c'est d'ailleurs pour ça quelle a eu un comportement sans reproche.

Sam a du mal à respirer.

— Vous croyez qu'elle était au courant ? Seigneur !

Pourvu quelle ne devine pas qui l'a embauché !

Je balaie ses doutes.

— Elle s'est probablement imaginé qu'il s'agissait d'un des hommes de main de Fitzgerald qui la surveillait. En ce qui me concerne, j'espère qu'Anne gagnera l'élection.

J'ai l'impression qu'elle a décidé de peser de tout son poids pour la préservation et le financement des réserves naturelles. Anne est-elle, comment dire... passionnée par la faune ?

Anatoly intervient de nouveau, mais il paraît plus perplexe qu'en colère.

— Sophie, si tu veux bien, nous parlerons plus tard de la politique d'Anne. Sam, si vous nous disiez ce qui vous a poussé à croire qu'Anne pouvait vous être infidèle ?

— Eh bien, je suis certain que vous devez connaître son histoire. Tout le monde est au courant, grâce à Fitzgerald, naturellement. Mais quand elle a trompé son premier mari, elle avait ses raisons. Comprenons-nous bien, je ne l'excuse pas, mais Anne n'avait pas avec lui les liens privilégiés qu'elle a avec moi.

Je soupire intérieurement. Encore un qui croit dur comme

fer que sa femme est incapable de le tromper parce qu'il est différent des autres ! Quand les gens comprendront-ils enfin que les hommes et les femmes ne trompent pas leur moitié à cause de l'opinion qu'ils ont de lui ou d'elle, mais à cause de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes... ?

Sam poursuit.

— Je n'ai jamais aimé une femme comme j'aime Anne. Même ma première épouse, dont j'étais pourtant profondément épris.

Anatoly demande, d'un air détaché digne d'un pro :

— Vous avez déjà été marié ?

— Oui. Lorsque j'ai rencontré Anne, j'étais veuf. Jocelyn a été abattue par des hommes en voiture qui ont pris la

fuite. Nous vivions à Oakland, à l'époque.

Sam a du mal à prononcer le mot « veuf », comme si cela lui coûtait.

— Ça a dû être une épreuve terrible pour vous. La Police a-t-elle arrêté l'assassin ?

Anatoly et moi savons déjà que la réponse est non.

Anatoly est en train de tester Sam, il essaie de jauger ses réactions à nos questions. Naturellement, s'il avait pris une demi-seconde pour m'écouter, il saurait qu'il est en train de faire fausse route. Quand Eugène a parlé de « CCI cinglés de furry », c'était à Anne qu'il faisait allusion, pas à Sam.

— Non, jamais.

Sam commence à jouer nerveusement avec le coin d'un coussin.

— Jocelyn faisait beaucoup de bénévolat, et cette nuit là, elle se trouvait dans un des quartiers les plus pauvres de la ville à distribuer des seringues non contaminées.

C'est alors qu'une voiture a surgi et qu'on a tiré sur elle.

Personne n'a rien vu.

Tu m'étonnes ! Personne ne voit jamais rien, dans les quartiers pauvres d'Oakland. Mieux vaut souffrir d'attaques de cécité temporaire que de passer pour celui ou celle qui a balancé quelqu'un aux flics.

— Jocelyn est morte d'avoir été trop idéaliste, c'est presque une ironie du sort, non ? Elle était plus jeune que moi et venait juste de passer son diplôme de sciences politiques. Elle était profondément convaincue qu'avec un peu de compassion, d'amour et de raison, on pouvait changer les gens, les rendre meilleurs, plus solidaires.

Avant de me rencontrer, elle avait l'habitude de sortir avec des hommes brutaux et autoritaires, dans l'espoir qu'elle réussirait à les amener à regarder en face leurs problèmes d'ado et à devenir meilleurs. Ce qui n'est pas du tout le style d'Anne, mais alors, pas du tout ! Anne sait qu'il existe des

salauds, des hommes qui aiment la guerre ou qui ne pensent qu'au fric. Et elle se bat contre eux. Elle n'essaie pas de convaincre les gens au pouvoir d'être bons. Elle se bat pour donner tous les pouvoirs aux gens bien.

Je m'agite sur mon siège, un peu mal à l'aise. Ce genre de stratégie pose un gros problème. Car mis à part les cas de Mère Teresa et du sériai killer Ted Bundy, la notion de

« gens bien » et de « salauds » est très subjective... J'écoute la suite de son récit.

— Curieusement, c'est la mort de ma femme qui nous a fait nous rencontrer, Anne et moi. Nous avons fait connaissance à l'occasion d'un meeting contre les armes à feu où nous devions tous deux prendre la parole. Anne a parlé de la nouvelle législation à mettre en oeuvre pour empêcher que les armes à feu tombent entre les mains des civils, et moi de mon expérience personnelle pour faire admettre mon point de vue, à savoir que le contrôle des armes à feu était nécessaire. Et après, nous avons pris un pot. Nous traversions tous deux une mauvaise passe... Elle venait de divorcer et son fils venait de lui demander d'aller dans un pensionnat, où il est toujours, d'ailleurs. Dans moins d'un an, il aura terminé ses études secondaires, et Anne ne le voit que pendant les vacances et les week-ends prolongés. Nous nous remontons le moral l'un l'autre. Six mois seulement après notre rencontre, elle m'a demandé en mariage.

— C'est elle qui vous a demandé en mariage ?

Sam jette à Anatoly un regard de pitié.

— Anne et moi pensons qu'il ne doit pas y avoir de différence entre les deux sexes. Elle a décidé qu'elle me voulait pour mari, elle m'en a donc fait part et j'ai dit oui.

Dès l'après-midi, nous sommes allés dans une joaillerie du coin pour acheter une bague de fiançailles fabriquée par des Pueblo Indiens. C'était ça, l'amour. Et ça l'est toujours.

— Mais aujourd'hui, vous engagez un détective privé parce que vous la soupçonnez d'être infidèle. D'où viennent

vos soupçons ?

Sam a l'air si pathétique, si triste, assis là, dans ce fauteuil à tirer sur les franges de ce coussin que je me sens presque mal à l'aise pour lui. Il manque à la fois de confiance en lui et d'arrogance, deux qualités qu'on s'attend à trouver chez un meurtrier.

— Il y a un mois, j'ai fait une retraite de yoga. J'étais censé y rester tout le week-end, mais je n'étais pas content de la nourriture qu'on nous servait. Si je vous disais qu'ils voulaient nous fourguer des céréales bourrées de sirop de maïs...

— Seigneur ! On se demande où va le monde...

Anatoly toussote dans sa main. Sam continue son récit.



— C'est exactement la question que je me pose. Bref...

J'ai abordé le sujet avec le directeur et nous avons eu des mots. Je suis donc parti un jour plus tôt que prévu. Quand je suis arrivé chez moi, Anne ne m'a pas entendu rentrer.

Elle était au téléphone et j'ai surpris sans le vouloir une partie de sa conversation. Elle parlait de Fitzgerald et se demandait ce qu'il allait faire. Ce n'était sans doute qu'un collègue - c'est d'ailleurs ce qu'elle m'a dit plus tard lorsque je lui ai posé la question. Mais elle parlait à cet homme d'un ton plus intime que celui qu'elle utilise avec son personnel, je l'ai même entendue l'appeler « baby ». Je sais bien qu'il y a des femmes qui utilisent ce mot tendre avec tous les gens qu'elles connaissent depuis plus de cinq minutes, mais ce n'est pas le genre d'Anne. Si je vous disais qu'elle ne m'a pas donné de surnom affectueux depuis que nous avons emmené ma nièce à Disneyland pour ses sept ans !

Je dresse l'oreille.

— Vous êtes allés à Disneyland ?

— Oui, mais ce n'est pas très important...

— Moi, je suis fan de Disneyland. Et Anne, ça lui a plu ?

— Je crois, oui.

— Est-ce qu'elle a copine avec Mickey ?

Anatoly m'interrompt aussitôt.

— Je suis désolé, Sam. Vous permettez que je m'entretienne un instant en tête à tête avec mon associée ? Ce ne sera pas long.

Il se lève, m'attrape par la main et m'oblige à me lever.

Puis il me traîne dehors, ne me libérant que dans l'allée qui mène à la maison.

— Très bien, Sophie. Pourquoi toutes ces références à des animaux ?

— Je crois qu'Anne aime les bêtes.

— Et alors ?

— Tu ne comprends pas... je veux dire qu'elle aime vraiment les animaux. Comme ceux qui se déguisent de temps à autre en animal.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

— Et quand elle porte ce genre de déguisement, ça aurait tendance à l'exciter...

— Tu as bu ou quoi ?

— J'aimerais bien, mais la réponse est non. Ecoute, c'est ce que j'essayais de te dire tout à l'heure. Dena et moi avons découvert que Peter est à la fois un furry et un plushy. Tu sais ce que ça signifie ?

— C'est évident. Ça signifie que mon mastère d'anglais n'a pas le niveau que je croyais. Parce que je ne comprends pas un traître mot de ce que tu me racontes.

— Rassure-toi, ta connaissance de l'anglais n'est pas en cause. Si ces mots te sont inconnus, c'est parce que tu es une personne relativement normale.

— Dois-je prendre ça pour un compliment ?

— A toi de voir. Je vais te donner un aperçu de la face cachée et sombre du monde des furry.

Je lui raconte en détail tout ce que nous avons trouvé dans l'appartement de Peter, et tout ce que Dena m'a appris

au sujet des furry et des plushy. Au début, Anatoly a l'air sceptique et un peu perplexe. Mais quand j'en ai fini, il a l'air horrifié et légèrement écoeuré.

— Il faisait l'amour avec des jouets...

Il est clair qu'Anatoly s'efforce de trouver un sens à cette nouvelle info.

— C'est ça. Et avec des gens déguisés en animaux. Et c'est là qu'Anne entre en scène, du moins je le crois.

— C'est vrai que ça se tient, si tant est que tout ça puisse avoir un sens ! Eugène pourrait avoir découvert la perversion d'Anne...

— Dena préfère qualifier tous ces gens d'« excentriques

». Pour elle, parler de « perversion » est un jugement de valeur.

Anatoly ironise.

—Je tâcherai de m'en souvenir. Mais si Eugène a vraiment

découvert ce secret, et si Peter s'est donné la mort, il doit avoir gardé cette info pour lui pendant quelques semaines avant de la révéler, par respect pour le défunt. Ou peut-être attendait-il un moment plus opportun pour le faire, par exemple quelques semaines avant l'élection pour ne pas laisser le temps à Anne de réfuter ces accusations et aux démocrates de présenter un autre candidat.

— En revanche, ça donnait à Anne le temps de préparer l'assassinat d'Eugène.

— Et elle a pu se dire que Mélanie savait tout.

— Mais quelle raison avait-elle de le penser ? Je suis sûre que Mélanie n'était pas au courant. Ce genre d'info était bien trop bizarre pour qu'Eugène ait eu envie de la partager. Et si elle ignorait tout, pourquoi la tuer ?

— Mélanie a peut-être tout découvert. Elle est peut-être tombée sur des papiers qu'Eugène aurait laissés derrière lui et qui parlaient du fétichisme d'Anne. Ou du moins, c'est ce qu'Anne a pu croire. Elle peut très bien avoir transporté le corps de Mélanie jusqu'à San Francisco, juste pour l'éloigner le plus possible du comté de Contra Costa, afin de brouiller les pistes. D'un autre côté, elle a pu le faire parce que nous vivons à San Francisco. Et si c'était un avertissement à notre intention ?

— A ton avis, elle savait que nous étions à la recherche ' ) de Mélanie ?

— Tout est possible.

— C'est vrai.

Je jette un regard vers la maison d'Anne et de Sam.

— Alors, on fait quoi ?

— Nous retournons auprès de Sam pour lui poser ( quelques questions. Mais...

— Oui?

— Les questions sur les animaux peuvent attendre un peu. Si Anne est une furie, je...

— Furry !

— Oui bon... Je disais donc, si elle fait partie de ces gens, je doute que Sam soit au courant. Dans le cas contraire, inutile de lui montrer que nous sommes au courant. D'un point de vue stratégique, nous avons tout intérêt à rester discrets, quitte à y revenir plus tard.

— O.K., j'ai compris.

Quand nous rejoignons Sam, il est en train de sniffer le contenu d'une petite bouteille de verre.

— Je pratique l'aromathérapie. C'est du bois de cèdre, pour être précis. Il a un effet apaisant.

— C'est intéressant, dites-moi !

Mais il est clair qu'Anatoly se fiche de l'aromathérapie comme de l'an 40. Nous reprenons notre place sur le canapé.

— Désolé de vous avoir faussé compagnie quelques instants, mais Sophie et moi venons de travailler sur une affaire où il était question d'animaux maltraités. Et comme elle adore les animaux, elle tient à

s'assurer que la majorité des gens aiment nos amis à quatre pattes autant qu'elle !

Je sais, c'est un peu tiré par les cheveux. Je m'attends d'ailleurs à ce que Sam exige que nous lui disions la vérité, mais curieusement, il a l'air de gober notre histoire.

Il va jusqu'à me dire avec un sourire complice :

— Ces histoires d'animaux maltraités, c'est vraiment inquiétant.

— Merci de votre compréhension. Mais revenons à nos moutons... Mis à part cette histoire de conversation téléphonique, avez-vous d'autres raisons de soupçonner Anne ?

Sam hésite, puis renifle de nouveau l'odeur de cèdre et lâche :

— Elle restait souvent très tard à son QG de campagne.

Anatoly intervient.

— Ça me paraît normal, non ?

— Sans doute, sauf que... je suis allé la voir à son bureau

un jour où elle m'avait dit qu'elle travaillerait tard. Je lui avais concocté un jus de légumes, histoire de lui faire une petite surprise.

— La veinarde !

Anatoly me flanque un coup de coude dans les côtes.

— Mais elle n'était pas au bureau. J'ai attendu trois quarts d'heure dans la voiture, de l'autre côté de la rue, mais je ne l'ai pas vue. J'ai fini par l'appeler sur son portable

et, sans lui dire où je me trouvais, je lui ai demandé où elle était. Et...

— Elle a dit qu'elle était au bureau, c'est bien ça ?

Sam se mordille nerveusement la joue et répond d'une voix à peine audible.

— Exactement. C'est très précisément ce qu'elle m'a répondu.

Anatoly note quelques mots sur son carnet en caressant sa barbe de deux jours.

— Monsieur Griffin...

— Appelez-moi Sam.

— D'accord, Sam. Pourriez-vous m'envoyer par e-mail l'emploi du temps de votre femme ? Et surtout, n'oubliez

rien : les déplacements professionnels, les courses, les rendez-vous manucure pour les deux semaines à venir...

Le moindre détail peut nous être utile.

— Aucun problème pour les rendez-vous dont elle ma parlé, mais...

Son menton se met à trembloter et il ajoute à voix basse :

— Si jamais les infos que j'ai ne sont pas exactes ? Si jamais elle me mentait sur ses allées et venues et sur ce qu'elle fait ?

Anatoly referme son calepin et le glisse dans la poche de sa veste.

— C'est précisément ce que j'ai l'intention de découvrir.

Si j'en crois ce que vous venez de nous dire, il est clair que votre femme a un secret. Et maintenant, il nous faut trouver de quoi il s'agit.

*« Je suis allée chez le médecin pour qu'il me prescrive un médicament contre l'anxiété Il m'a dit de me simplifier la vie et de l'appeler le matin. »*

C'est la Mort.

En sortant de chez Sam, je rapporte à Anatoly ma petite conversation avec la sans-abri au chapeau en alu. Nous tombons d'accord pour essayer de la retrouver... et au mieux, de lui parler. Nous sillonnons dans les deux sens l'autoroute parallèle à Océan Beach en nous arrêtant sur chaque parking pour essayer de repérer le reflet du couvre chef

en alu. Mais la chance n'est pas avec nous. Nous prenons toutes les avenues dans un rayon de dix kilomètres

autour de la plage, nous pénétrons même dans le Sutro Heights Park, mais aucun signe de la femme. Au bout de trois heures, nous suspendons nos recherches.

Quand nous rentrons chez moi, je suis complètement vannée. Trop d'infos en même temps, ça vous met K.O.

Je me prends à regretter le temps où le sadomaso faisait figure d'avant-gardisme... M. Katz nous accueille par un miaulement impatient auquel je réponds en lui versant sa ration de croquettes. Puis je m'écroule sur mon canapé.

— Nous devons continuer de suivre Anne. Elle finira bien par nous mettre sur une piste.

Anatoly confirme par un grognement et jette sa veste en cuir sur une chaise de la salle à manger.

— Tiens... ton répondeur clignote.

Le voilà qui appuie sur la touche « Lecture ». Je lui décoche un regard venimeux. Son statut de petit ami ne lui donne pas le droit de lire mes messages sans même me demander la permission !

— Tu as un seul nouveau message. Voyons un peu !

La voix de Dena emplie la pièce.

« Salut Soph, c'est moi. Je voulais juste te dire que j'ai ramené

Tiff à bon port. Ah... autre chose ! Elle m'a parlé de tous les

petits voyages de Peter et j'ai appris que des conventions de furry ont été organisées dans chacune de ces villes. A propos,

je me suis dit que tu voudrais peut-être en savoir un peu plus

sur les coulisses du monde des furry, voire épingler un guépard

homicide... »

Elle marque une pause avant d'ajouter :

« Les déguisements de guépard sont très prisés, paraît-il.

Bref,

les furry organisent une petite fête mardi au Chelsea Hôtel.

Il

semblerait que ce soit un rassemblement annuel. Ça fait donc

du bruit dans le monde des furry, et il va y avoir du monde !

Si Anne Brooke en fait vraiment partie, on trouvera bien un

participant qui est au courant. De toute façon, je connais quelqu'un qui connaît quelqu'un... bref, je peux vous avoir deux invitations. Si ça t'intéresse, passe-moi un coup de fil. »

Je jette un coup d'oeil à Anatoly.

— Il faut y aller !

— Pourquoi ? Si Anne est réellement impliquée dans cette histoire, elle ne va quand même pas risquer de tout perdre en se pointant dans une fête dans un déguisement de félin !

— Sans doute pas, mais combien de gens peuvent appartenir à ce mouvement ? J'imagine qu'ils se connaissent tous plus ou moins, et nous trouverons peut-être quelqu'un pour nous parler d'Anne.

— S'ils portent des masques, ils auront déjà du mal à se reconnaître entre eux !

— Possible, mais il me paraît difficile de dissimuler son identité à quelqu'un avec qui on fait l'amour.

— Les victimes de viols ont toujours beaucoup de mal à identifier leur agresseur...

— C'est parce qu'elles ne s'attendent pas à être agressées.

Alors que ces furry savent à quoi s'attendre, ce sont des gens consentants qui pratiquent le sexe. Ils doivent bien |

mémoriser certains détails qui pourraient nous aider. !

— Je continue à penser qu'une petite visite là-bas n'est , pas nécessaire.

J'examine la mâchoire saillante d'Anatoly.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu sais très bien que nous \

pourrions glaner des tuyaux, à cette fête. Alors pourquoi j t'obstines-tu à refuser d'y aller ?

Il répond d'une voix bougonne :

— Ce n'est pas parce que Dena peut nous obtenir des invitations qu'ils nous laisseront entrer.

— Comment ça ?

— Ils attendront forcément certaines choses de nous...

Je termine sa phrase à sa place.

— ... comme, par exemple, de nous déguiser en furry.

Anatoly secoue obstinément la tête.

— Pas question ! Nous nous contenterons de prendre une chambre au Chelsea Hôtel mardi et d'en faire un poste d'observation.

— Pour observer quoi ? Une bande d'inconnus masqués aller et venir dans une salle de conférences d'hôtel ? Enfin, voyons ! Pour attraper Anne, nous devons impérativement nous introduire parmi eux et papoter avec les gens. Nous trouverons bien quelqu'un qui la connaît !

— Je refuse de me déguiser en animal.

— Arrête déjouer les mauviettes ! Nous allons choisir un

déguisement dans une agence de location de costumes, et tu

trouveras sûrement ton bonheur, un modèle bien macho...

Tu verras, tout se passera comme sur des roulettes !

— Les déguisements de furry pour machos, ça n'existe pas !

— Bien sûr que si... Un gros ours bien costaud, par exemple, comme le personnage qui nous donne les consignes à suivre en cas d'incendie. Toutes les petites filles l'adorent.

— Les petites filles ne m'intéressent pas.

— O.K., un point pour toi ! Et King Kong ? Tu ne va pas me dire qu'un grand singe capable d'enflammer les coeurs de Fay Wray, Jessica Lange et Naomi Watts n'est pas un sacré défi à relever pour tous les machos !



— Sophie, je n'irai pas !

D'un seul coup, je sens mon sang bouillir dans mes veines, ce qui décuple mon énergie. Je saute sur mes pieds pour affronter Anatoly les yeux dans les yeux.

— Il se peut qu'Anne Brooke ait assassiné une femme qui comptait beaucoup pour moi. Et si c'est le cas, c'est également elle qui a tué le mari de Mélanie, ce qui a terni les derniers jours de Mélanie sur cette terre. Je veux la peau de cette garce ! Et s'il faut pour cela que j'enfile un fichu déguisement de poney, eh bien soit ! Alors ? Tu vas m'aider, oui ou non ?

Anatoly hésite encore.

— Tu crois vraiment que je pourrai trouver un costume de King Kong ?

— Il y a de fortes chances, oui.

Anatoly lâche un chapelet de jurons en russe, ce qui, je le sais, est sa façon à lui de céder. Je souris et me laisse aller sur le canapé. Je récupère mon sac à main sur la table basse et je profite de ce moment de répit pour consulter ma messagerie.

— Tiens, Johnny m'a appelée. Tu sais, le mec qui...

— ... qui t'adore. Oui, je m'en souviens.

Je colle le portable à mon oreille pour écouter le message

et je résume au fur et à mesure les divagations de Johnny à l'attention d'Anatoly.

— Il se sent très mal d'avoir annulé mon invitation à sa petite fête. Et il...

Je marque une pause avant de rapporter la suite :

— ... il est aussi très malheureux pour Mélanie.

Fitzgerald lui a raconté ce qui s'est passé vendredi, et il est encore sous le choc.

J'appuie immédiatement sur la touche « effacement »

pour détruire le message avant la fin. Je ne peux pas supporter de l'entendre raconter des bêtises sur Mélanie comme s'il la connaissait. Il l'a peut-être emmenée à l'église et présentée à sa mère, mais il ne la connaissait pas ! Il ne peut pas ressentir ce que moi je ressens depuis sa disparition.

Anatoly se cale au fond de sa chaise et me lance un regard interrogateur.

— Comment Fitzgerald a-t-il appris ce qui s'est passé vendredi ? Les journaux n'en ont parlé que le samedi.

— Son corps a été découvert vendredi matin. Il se peut que le bureau du shérif de Contra Costa ait envoyé quelqu'un le vendredi après-midi - voire le soir - pour s'entretenir avec les gens qui connaissaient Mélanie.

Je me souviens alors de la petite visite de la police chez moi, le vendredi soir. Elle résonne encore dans ma tête, comme une migraine.

Anatoly a l'air songeur.

— C'est possible. Dis-moi une chose, Sophie : que penses-tu de Johnny ?

— Si tu continues à être jaloux, inutile de...

— Qui te parle de jalousie ?

Anatoly se lève pour me rejoindre sur le canapé. Il allonge

mes jambes sur ses genoux avant de poursuivre.

— Nous ignorons si c'est Anne qui a tué Eugène et Mélanie. Tout ce que nous savons, c'est quelle pouvait avoir un mobile. Et le fait quelle ait pu coucher avec Peter ne signifie pas que c'était son seul et unique amant. Elle pouvait très bien coucher avec quelqu'un d'autre, quelqu'un prêt à tuer pour elle... Un membre de l'équipe de Fitzgerald, par exemple.

J'ironise.

— Johnny ?

— Rien n'est exclu. C'est un simple assistant, il ne fait pas partie des cadres dirigeants, et son parcours personnel n'a sans doute pas été examiné avec le même soin que celui des gens qui sont dans l'entourage immédiat de Fitzgerald.

— J'ai du mal à l'imaginer en couple avec Anne. Et puis s'il a vraiment un faible pour elle, il cache bien son jeu. Lorsque Mary Ann et moi sommes allées dîner avec lui et Rick, j'ai amené Anne avec nous, et Johnny ne s'est pas montré particulièrement aimable. Et puis, n'oublie pas que Johnny m'a téléphoné pendant le dernier entretien que j'ai eu avec Dark Vador. L'espace de quelques minutes, je les ai eus en ligne tous les deux en même temps.

— Il a très bien pu appeler à la fois sur un portable et un fixe. Nous ferions mieux de nous renseigner sur lui.

Je hausse les épaules et je me laisse glisser lentement sur le canapé, les jambes surélevées sur les genoux d'Anatoly, Je n'aime pas particulièrement Johnny-je n'en ferais donc pas une maladie si j'apprenais que c'est un sale type —, mais apparemment, ça ne colle pas avec ce que je sais déjà de lui. Johnny est trop naïf et bien trop excité pour être un meurtrier. La décharge supplémentaire d'adrénaline provoquée par un meurtre le conduirait probablement tout droit à l'arrêt cardiaque.

Je regarde notre reflet dans l'écran vide de la télé et je chuchote à Anatoly :

— Et si les pièces du puzzle ne s'assemblaient pas ?

Jusqu'à présent, nous avons le meurtre d'Eugène abattu en pleine rue, une lettre prouvant qu'il savait quelque chose que Peter Strauss ne souhaitait pas qu'il sache...

— Oui, son appartenance au monde des furry. Du moins, c'est ce que nous sommes autorisés à penser.

— Je suis d'avis de retenir cette hypothèse. Mais il est évident qu'Eugène n'aurait pas eu la même réaction si l'amateur de personnages de dessin animé en peluche était un membre lambda de l'équipe de campagne. Il doit donc s'agir d'Anne, d'accord ? Qui d'autre était suffisamment connu pour qu'Eugène veuille l'éliminer ? Mais est-ce que ça signifie qu'Anne est responsable des menaces que je reçois ? Et pourquoi ces menaces sont-elles aussi stupides ?

Furry ou pas, ces gens devraient être un peu plus doués dans l'art de l'intimidation !

Je sens que ma voix monte d'un ton à chacune de mes questions, comme pour souligner mon exaspération grandissante.

— Est-ce que la mort de la première épouse de Sam a un quelconque rapport avec tout ça ou pas ? Et pourquoi Flynn Fitzgerald s'est-il pointé au Neiman au moment même où je déjeunais avec Maggie, Rick et Mary Ann ? Je me demande quand nous allons enfin y voir plus clair !

— Tu as raison, tout ça est un peu déroutant, mais nous finirons bien par découvrir la vérité.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je n'ai jamais connu un seul échec jusqu'à présent.

— Peut-être, mais il s'agissait de cas d'adultère, pas de crimes...

— Adultère ou pas, il s'agit toujours d'élucider une énigme. Et puis si ta mémoire est bonne, j'ai travaillé comme détective pour une compagnie d'assurance. A l'époque, presque tous les cas que je traitais étaient liés à une activité criminelle. J'ai même résolu plusieurs affaires de kidnapping.

— Sans blague ! Tu ne m'en as jamais parlé !

Je sais bien qu'il y a des tas de choses qu'Anatoly ne m'a pas dites. Je suis sortie avec lui pendant presque un an, et je suis loin de tout connaître de lui. Mais ça ne me dérange pas du tout. Sortir avec lui, c'est comme étudier les hiéroglyphes de l'Égypte ancienne. Il y aura toujours un peu de mystère en lui, mais j'adore le « déchiffrer »

peu à peu...

Ce soir, pourtant, je ne suis pas partante pour étudier le

« cas Anatoly ». Il y a bien d'autres questions qui trottent dans ma tête. J'ai l'impression que lui et moi faisons la course aux indices, un million de petits indices qui chacun pris séparément ne nous conduisent nulle part.

;

Apparemment, Anatoly a remarqué que j'avais l'esprit ailleurs car il s'arrête de parler. Et pendant dix bonnes minutes, aucun de nous deux ne dit un mot là, sur ce

canapé. C'est un instant privilégié, car avec ces idées noires qui s'agitent dans tous les sens, seul le silence peut empêcher ma tête d'implorer.

Mais le silence a une fin. Demain matin, je devrai de nouveau me lancer dans la mêlée en espérant être capable de trouver enfin un sens à ce chaos d'informations incohérentes.

Anatoly finit par me chuchoter en me massant doucement

les pieds :

— J'ignore à quoi tu penses, mais laisse tomber. Au moins pour ce soir.

— Et comment je fais ?

— C'est tout simple. Ne pense qu'à nous deux.

Ses mains abandonnent mes pieds pour remonter jusqu'aux mollets et continuent leur progression.

— Juste une nuit ! Demain, tu pourras te remettre en chasse, mais ce soir, le monde devra se débrouiller sans toi.

Il fait glisser mon jean sur mes hanches, et je soupire d'aise.

Je n'ai jamais su résister aux mecs sexy qui ont l'art de vous faire oublier les problèmes de la vie.

*« Quand nos élus nous déçoivent, nous leur donnons en général une nouvelle chance. Mais pas nos coiffeurs, car nous exigeons d'eux bien davantage. »*

C'est la Mort

Cette nuit, nous avons fait trois fois l'amour. Si nous continuons à ce rythme, nous devons acheter nos préservatifs

chez Costco ! Mais j'ai beau être repue de plaisir, je suis secrètement soulagée par la suggestion d'Anatoly de nous séparer pour la journée. Il s'est levé tôt pour étudier de plus près le passé de Sam, Anne et Johnny. Comme il n'a rien trouvé d'intéressant, il a pris sa voiture et mis le cap sur le comté de Contra Costa pour prendre l'un des trois en filature. Au moment de partir, il n'avait pas encore choisi lequel, mais il m'a assuré que sa décision serait prise avant de traverser le Bay Bridge. Ma tâche à moi est de retrouver la fameuse dame au chapeau alu.

J'espère vraiment réussir, mais que le résultat soit positif ou négatif, je sais que j'ai besoin de respirer. Il y a des gens qui rêvent d'avoir de la compagnie quand ils sont angoissés.

Moi, j'ai besoin d'espace.

Il est 10 h 30 du matin et je suis pelotonnée devant mon ordi, M. Katz tout contre moi. Je consulte ma boîte e-mail et je trouve un message de Sam.

Je m'empresse de le lire.

« Bonjour,

Je suppose que vous avez bien reçu l'emploi du temps d'Anne que je vous ai envoyé hier soir... »

Effectivement. Anatoly l'a imprimé ce matin.

«... mais sachez que je viens d'en parler avec Anne, et il y a eu un changement. Son coiffeur s'étant absenté pour des raisons d'ordre familial, elle a dû annuler son rendez-vous de 16 h 30. Il se peut qu'elle reprenne rendez-vous avec un nouveau coiffeur, dans un autre salon si nécessaire. Elle est un peu paniquée car elle a une interview prévue pour demain matin à la télévision, et elle se doit d'apparaître sous son meilleur jour. Anne n'est pas une femme matérialiste, mais elle sait très bien que notre société l'est et quelle juge les femmes à leur... »

Je n'en lis pas davantage. Je prends mon téléphone pour appeler l'homme providentiel qui va dépanner Anne.

Marcus décroche à la quatrième sonnerie.

— J'ai une cliente sous le séchoir, mais il ne lui reste que cinq minutes. Alors tu as intérêt à te

dépêcher !

— Je sais. C'est beaucoup te demander, mais je voudrais que tu notes un rendez-vous pour Anne Brooke. En principe, il s'agit d'un simple coup de peigne, peut-être une coupe et des mèches. Si tu es pris toute la journée, ce serait sympa que tu restes un peu plus tard ce soir. Elle a une interview à la télé demain matin.

— Anne Brooke... Il s'agit bien de cette femme politique aux moeurs dissolues et capable de tuer par ambition ?

— Oui, enfin, peut-être. Je ne suis pas sûre à cent pour cent que ce soit une meurtrière, mais pour le reste, je suis d'accord.

— Et pourquoi tiens-tu tellement à ce que j'exerce mes talents sur une personne que tu soupçonnes de meurtre ?

Aurait-elle des envies de meurtre les jours où elle est mal coiffée ?

— Tu veux savoir le fond de ma pensée ? Les gens se confient toujours à leur coiffeur. Elle ne va pas s'asseoir dans ton fauteuil et avouer un meurtre juste parce que tu lui auras fait des mèches d'enfer, mais elle pourrait lâcher un ou deux tuyaux intéressants si tu lui poses quelques questions, mine de rien...

— Non, désolé. Je ne peux pas t'aider.

— Mais pourquoi ?

Ma voix vire tellement à l'aigu qu'elle en perturberait l'ouïe d'un chien.

— Sophie, quand une cliente fait appel à moi, elle me donne tout pouvoir pour modifier un de ses atouts majeurs : ses cheveux. On ne peut pas prendre ce genre de risque avec quelqu'un en qui on n'a pas confiance. Et si jamais le bruit court que j'ai trahi la confiance d'une ; cliente, je deviendrai aussi populaire qu'un homme catalogué communiste en plein McCarthysme !

— Tu parles sérieusement ? Ne me dis pas que tu refuses

de m'aider !

— Mon chou, tu sais bien que je t'aime, mais...

— S'il te plaît, Marcus ! Il est possible qu'Anne soit responsable de la mort de deux, voire de trois personnes.

Et si c'est le cas, tout porte à croire qu'elle pourrait récidiver.

Je sais très bien que je suis totalement injuste envers Marcus, mais je suis désespérée. J'ai besoin de savoir que j'ai toute une bande d'amis derrière moi pour m'aider à y voir plus clair dans cet

embrouillamini.

Marcus ne répond pas tout de suite. Puis il finit par demander :

— Trois personnes ? Je croyais qu'il ne s'agissait que d'Eugène. Pourquoi trois ?

— D'abord, il y a Peter Strauss. C'était le collaborateur de campagne d'Anne Brooke, et il s'est probablement suicidé, mais je crois qu'il l'a fait à cause d'Anne et de leur liaison interdite. Ensuite, il y a Mélanie.

En prononçant son nom, j'ai la voix qui se brise.

— Ils ont découvert son corps vendredi, quelqu'un l'a déposé près d'Océan Beach. Et pour l'instant, tout accuse Anne Brooke. Cette espèce de parasite adultère a sans doute enfilé un de ses costumes de furry pour assassiner Mélanie !

Je me laisse tomber sur le canapé et je commence à pleurer, mais je réussis à refouler mes larmes. Le chagrin est un luxe pour ceux qui n'ont, coûte que coûte, qu'un objectif en tête : se venger.

Lorsque

Marcus

reprend

la

parole,

sa

voix

s'est

considérablement

radoucie. Il ne cherche plus à me taquiner.

— Sophie, mon chou, je suis désolé. Je ne savais pas.

— Maintenant, tu sais.

Je tends la main vers la boîte de Kleenex posée sur la table

basse et je me mouche aussi discrètement que possible.

— Tu es seule, là, maintenant ? Tu veux que j'essaie de repousser mes rendez-vous pour rester avec

toi ?

— Je n'ai pas besoin de t'avoir près de moi. J'ai juste besoin de ton aide.

— Je vais t'aider.

— C'est vrai ?

Il pousse un soupir.

— Oui, c'est vrai. Même si je sais à coup sûr que je le regretterai... Mon dernier rendez-vous devrait se terminer vers 18 h 30, je resterai plus tard si elle veut passer juste après.

— Marcus, je t'adore.

Et je suis sincère. J'ai une véritable armée de copains derrière moi... une sorte de Garde nationale. Chaque fois que j'ai une urgence, ils accourent et ne me laissent jamais tomber.

J'essuie les larmes qui s'accrochent encore à mes joues.

— D'accord ! Bon, voilà ce que j'attends de toi. Il se trouve que je collabore en quelque sorte avec son mari...

Attention, je n'ai pas dit qu'il la prenait pour une meurtrière,

il la soupçonne juste d'adultère. C'est un nutritionniste, et je

lui demanderai juste de dire à Anne qu'une de ses patientes a ses entrées auprès de toi. J'espère qu'il la convaincra de t'appeler dans les heures qui viennent.

— C'est un vrai plan d'attaque...

Marcus hésite un instant avant d'ajouter :

— Je ne suis pas certain d'avoir bien compris... tu as bien dit qu'Anne faisait partie des furry ?

— Tu connais ces gens ?

— Evidemment. Tu me prends pour un homme des cavernes ou quoi ?

Je ne réponds pas. Ça me fait penser à tout cet engouement pour l'iPod. Le temps que je comprenne à quoi ça servait, tout le monde en avait un ! Pourquoi suis-je toujours larguée chaque fois qu'un phénomène culturel important se produit ?

— Sophie, c'est bien ça ? Anne est une furry ?

— Je confirme.



Je lui raconte ce que nous avons découvert dans l'appartement

de Peter. Il m'interrompt çà et là par une quinte de toux, du genre de celles qu'a Dena lorsqu'elle réprime un fou rire.

— Ce que je te demande, c'est d'essayer de la faire parler de Peter, d'Eugène et de Fitzgerald. Oh, j'allais oublier ! Demain soir, il y a une petite fête organisée par les furry au Chelsea Hôtel. Essaie aussi de glisser ça dans la conversation, pour voir sa réaction.

— Ce n'est pas évident de « glisser ça dans la conversation  
», comme tu dis !

— Marcus, tu es un génie, ne l'oublie pas ! Tu trouveras bien un moyen, j'en suis sûre.

Marcus bougonne un peu.

— Il me faudrait un Q.I. de 600 pour y arriver...

— Marcus, promets-moi au moins d'essayer.

— Bon, d'accord. Je vais voir ce que je peux faire.

Je souris jusqu'aux oreilles.

— Marcus, je t'adore !

— Encore heureux !

Après avoir raccroché, j'envoie un e-mail à Sam qui me répond aussitôt pour me dire qu'il accepte de jouer le jeu.

Apparemment, Anne est très inquiète pour ses cheveux car Marcus m'appelle moins de vingt minutes après : Anne vient de prendre rendez-vous avec lui. Le fait que Marcus soit un coiffeur de renom et que la plupart des femmes soient obligées d'attendre des semaines - voire des mois - pour passer entre ses mains a dû jouer un rôle dans la rapidité de sa réaction.

Au moment où je m'apprête à appeler Anatoly, je me dis que j'ai encore une chose à vérifier. Je feuillette les pages jaunes et je finis par trouver mon bonheur. Je compose alors le numéro d'Anatoly pour lui parler rapidement du rendez-vous imminent d'Anne avec Marcus.

— Marcus va essayer de la faire parler pour glaner quelques infos complémentaires. Elle ne se méfiera pas, tu comprends. Sans homme politique ou pseudo-journaliste en vue, elle va peut-être enfin se lâcher.

— On peut toujours essayer. Dis à Marcus de la faire parler de Peter.

— C'est déjà fait. Et comme nous savons où elle sera ce soir, il est inutile de la suivre.

— O.K., j'ai compris. Je filerai Johnny à sa place.

— Ça, ça peut attendre demain. Ce soir, je veux que tu me retrouves dans le quartier de District Mission.

Je lui débite une adresse à toute allure. Anatoly demande :

— C'est l'adresse d'un particulier ?

— Non, d'une boutique.

— De quel genre ?

— Tu verras bien. Sois là-bas à 19 heures au plus tard.

— C'est bizarre, mais j'ai comme un mauvais pressentiment.

— C'est parce que tu es pessimiste. A ce soir.

Je raccroche. Un sourire épanoui, un brin satanique, éclaire mon visage. Je suis impatiente de voir la réaction d'Anatoly à la petite surprise que je lui ai concoctée.

Il se pointe là-bas de bonne heure, sans doute pour repérer

les lieux avant mon arrivée. Naturellement, j'ai anticipé sa démarche et je suis arrivée encore plus tôt. La seule chose qui aurait pu me retarder, c'était de retrouver la femme au chapeau alu. Mais j'ai eu beau ratisser le quartier la plus grande partie de l'après-midi, et questionner au bas mot une vingtaine de sans-abri, je n'ai rien trouvé. Ou plus exactement, personne.

J'avise Anatoly qui s'approche de moi. Du haut de son mètre quatre-vingts, il domine la plupart des gens. Avec son teint clair, il penche plutôt du côté des visages pâles dans le large spectre de couleurs de peau qu'on rencontre dans le coin. Au moment où il m'aperçoit, il lève les yeux sur l'enseigne du magasin derrière moi. Et d'où je suis, je le vois faire la grimace.

Dès qu'il me rejoint, j'enfonce le clou.

— Il va bien falloir finir par nous décider !

— Il y a sûrement un autre moyen.

— Absolument pas. Allez, viens !

Je le prends par le bras et je lui fais franchir la porte du Costume Closet.

— Je suis sûre qu'on va te trouver une tenue de King Kong !

Anatoly jette un coup d'oeil circulaire sur les portants qui croulent sous les déguisements disséminés dans la petite boutique branchée.

— Où sont les costumes de location ?

Sa question s'adresse plus à moi qu'à l'employé totalement indifférent à notre présence. Assis derrière la caisse, il est en train de lire des bandes dessinées.

— J'ai décidé qu'il valait mieux acheter nos costumes.

Je t'offre le tien.

— Pourquoi veux-tu acheter un déguisement d'animal ?

Pourquoi ne pas le louer ?

— Parce que je sais ce que les gens font sous leur déguisement.

Je préfère en avoir un qui n'a jamais servi !

— Je n'avais pas pensé à ça. Mais tu as raison, mieux vaut les prendre neufs.

Je le pousse vers un portant à roulettes plein à craquer.

Nous fouinons encore dans le magasin pendant cinq minutes avant que je mette la main sur ce que je cherchais.

Je brandis un déguisement particulièrement lourd.

— Voilà ! Ça peut très bien faire l'affaire !

— Mais ce n'est pas King Kong ! C'est juste un grand singe comme les autres.

— Où est la différence ?

— King Kong était beaucoup plus impressionnant. Je dirais même grandiose.

— Il mesurait dix-huit mètres, Anatoly ! Evidemment, je pourrais essayer de te procurer des stéroïdes et une paire d'échasses, mais ça me semble un peu exagéré pour une fête de furry.

— Je ne mettrai pas ça !

A voir sa mâchoire crispée, je comprends qu'il ne plaisante pas.

— Bon, d'accord. On trouvera bien autre chose.

Je me dirige vers le portant rangé contre le mur et je m'empare d'un autre déguisement de singe.

— Tiens, en voilà un qui fera l'affaire. Il a des pectoraux d'enfer et des abdos en tablettes de chocolat !

— C'est un vieux gorille.

— Pardon ?

— Regarde son dos.

Je retourne le costume. C'est vrai qu'il a une rayure grise au milieu du dos.

— D'accord, c'est un vieux gorille. Et alors, où est le problème ? Dans une colonie de gorilles, c'est toujours le mâle dominant.

— Nous étions d'accord pour me prendre un déguisement de King Kong !

J'ouvre de grands yeux. Je ne connaissais pas encore cet aspect de la personnalité d'Anatoly. Je découvre que ce mec macho jusqu'au bout des ongles et hyperpragmatique

- qui a servi dans deux armées différentes - est en train de pleurnicher comme un gamin de six ans sous prétexte que je ne lui ai pas trouvé le « bon » déguisement de King Kong !

Je dis avec beaucoup de précautions :

— Tout bien réfléchi, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un vieux gorille. C'est bien King Kong. C'est juste qu'il a pris de l'âge... Le pauvre, il escaladait déjà l'Empire State Building et repoussait les avions dix ans avant la Seconde Guerre Mondiale ! Il a bien le droit d'avoir quelques poils gris. Ça le rend d'ailleurs plus distingué.

— Ne prends pas ce ton condescendant avec moi, Sophie.

Je décide d'en finir avec la délicatesse.

— Je prends un ton condescendant, moi ? Non mais, tu t'entends ? Tu es en colère sous prétexte que ce gorille manque de grandeur, mais bon sang, ce n'est jamais qu'un vulgaire déguisement !

Anatoly se pince l'arête du nez.

— Je savais bien que ce n'était pas une bonne idée.

— Peut-être, mais c'est la seule que nous ayons ! Il est clair à présent que ces furry ont quelque chose à voir avec les

meurtres. Et pour démasquer ces gens, il faut les infiltrer.

Anatoly, tu as bien servi dans l'armée israélienne, non ? Tu devrais comprendre ce que je suis en train de te dire.

— Quand j'étais dans l'armée israélienne, on ne m'a jamais demandé de me déguiser en singe.

— Très bien. Alors déguise-toi en loup, ou en Kermit la Grenouille. Comme ça, tu pourras t'envoyer en l'air avec Piggy la Cochonne. C'est suffisamment macho pour toi ?

— Ça dépend... Tu as l'intention de te déguiser en Piggy la Cochonne ?

Avant que je puisse répondre, mon portable se met à sonner dans mon sac.

— Marcus ? Je t'écoute. Dis-moi tout !

— C'est très simple : elle ne m'a fait aucune confiance.

La déception est rude.

— Rien du tout ? Elle a quand même dû papoter un peu avec toi, non ? Elle ne t'a vraiment rien dit qui puisse m'être utile ?

— Apparemment, nous avons une connaissance en commun. Ces derniers jours, Anne a été interviewée par une romancière doublée d'une journaliste free-lance qui s'appelle Sophie...

— J'espère que tu ne lui as pas vendu la mèche !

— Pas du tout. D'ailleurs, je dois dire que tu lui as fait bonne impression. Mais en dehors de cette info, elle ne m'a pas dit grand-chose. Dieu sait si j'ai essayé de la faire parler de Peter ou d'Eugène, mais rien à faire ! En revanche, elle m'a dit que Fitzgerald était un hypocrite et un type qui incite à la haine, mais rien de plus. Apparemment, elle a eu une rude journée et elle ne voulait parler que de choses agréables : les gouttes de pluie sur les roses, les moustaches des chatons...

— Pas d'histoire de bouilloire en cuivre ou de gants de laine bien chauds ?

Anatoly me regarde bizarrement.

Marcus poursuit son compte rendu de mission.

— Non, mais c'est une adepte de l'inox et du cachemire.

Ceci dit, j'ai peut-être encore une chance de lui soutirer gentiment quelques infos avant qu'elle s'en aille.

— Attends une minute ! Tu veux dire qu'elle est toujours là ? Marcus, tu n'aurais pas dû m'appeler maintenant ! Elle pourrait avoir des soupçons.

— Du calme ! Pour l'instant, elle est sous le séchoir.

Ecoute, j'ai peut-être été incapable de lui soutirer quoi que ce soit, mais il y a au moins une question que j'ai pu me dispenser de poser.

— Laquelle ?

— Anne est aussi furry qu'un rat-taupe sans poils !

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Elle n'est pas du genre à se déguiser en animal pour faire l'amour.

Je regarde Anatoly farfouiller dans une série de costumes sur un autre portant.

— Excuse-moi de te dire ça, Marcus, mais nous n'avons ni l'un ni l'autre une connaissance suffisante des furry pour être capable de les identifier.

— Peut-être pas, mais je connais des tas de gens qui ne sont pas des furry, et il est clair qu'Anne fait partie de ceux-là.

— Pourquoi ? Parce qu'elle s'est rasé les jambes ce matin ?

— Non. Parce qu'elle ne fait pas partie d'une minorité.

— Tu parles d'un argument ! Il ne doit pas y avoir beaucoup de furry chez les Noirs.

— Tu as raison. Mais pour devenir furry, il faut avoir envie de faire partie d'une minorité. Les furry savent très bien que si jamais les gens découvrent leurs pratiques sexuelles,

ils

feront

l'objet

de

discrimination,

voire

d'ostracisme.

Une musulmane noire et lesbienne aurait plus de chance d'être acceptée par la société !

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : Anne ne se considère pas comme faisant partie d'une minorité. Je sais, c'est une femme, mais à mon avis, elle a passé une bonne partie de sa vie entourée d'hommes sexistes.

— Je ne vois toujours pas...

— Sophie, elle a passé la première demi-heure de notre rendez-vous à expliquer toute l'empathie qu'elle éprouve pour mon peuple compte tenu de la situation dans laquelle il se trouve. Elle adore les Noirs et les gays. Si j'étais un Amérindien, elle m'aurait sans doute proposé d'aller manger un hamburger au bison. Tu sais comment ça se passe. Elle fait partie de ces libéraux qui cherchent désespérément

à s'identifier à un groupe opprimé, mais comme c'est impossible, elle compense en racontant à tous ceux qui veulent l'entendre qu'elle se passionne pour les causes importantes aux yeux des gens qu'elle opprime. C'est un peu comme les gens qui n'ont pas de vie sexuelle : ce sont les premiers à en parler.

— C'est un peu tiré par les cheveux, non ?

Mais en baissant les yeux sur ma peau brun clair, je pense à tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie et qui n'ont jamais souffert de discrimination. Beaucoup d'entre eux ont l'impression bizarre de rater quelque chose. Ils doivent penser qu'ils seraient plus cool s'ils avaient « un plafond de verre » suspendu au-dessus de leur tête. Ce sont ces mêmes personnes qui s'adressent aux minorités, qu'ils connaissent à peine, en leur disant qu'ils comprennent leur lutte. Pour moi, Anne correspond parfaitement à ce type de personnes, et ça ne colle pas vraiment avec cette histoire de furry.

Marcus interrompt le fil de mes pensées.

— J'ai confiance en mon intuition.

— Lui as-tu parlé de la fête organisée par les furry ?

J'espère trouver quelque chose pour étayer ma théorie.

— Oui. J'ai demandé à l'hôtesse d'accueil du salon de i me passer le téléphone un quart d'heure après l'arrivée d'Anne. Naturellement, il n'y avait personne en ligne, mais elle l'ignorait. J'ai donc eu une petite conversation très embarrassante avec moi-même pour expliquer que je ne pourrais pas assister à cette fête des furry samedi )< au Chelsea Hôtel ! Si jamais Anne répète à quelqu'un ce |

qu'elle a entendu, ma réputation de pervers modéré est ternie à jamais.

— Est-ce qu'elle t'a posé des questions sur ce coup de fil après que tu as raccroché ? !

— Non. Elle m'a juste regardé d'un drôle d'air, puis (

elle s'est mise à parler plus vite.

— Tiens, tiens ! Le fait que tu aies parlé des furry l'a ;, donc rendue nerveuse.

— La réaction des gens est toujours la même, Sophie.

Les furry sont étranges. Mystérieux.

— Mais comment peut-elle savoir ce que c'est sans'

être des leurs ? \

— Stop ! Vanity fair, Marie Claire, MTV et un tas: d'autres grands médias ont fait paraître des articles sur eux. Brooke sait ce qu'est un furry parce qu'elle ne vit pas dans une caverne !

— Il y a des gens qui ne vivent pas dans une caverne et qui ignorent l'existence de ces fétichistes ! Moi, par exemple. Je n'étais pas au courant, et je vis pourtant dans un studio qui n'a rien d'une caverne.

— Bref ! Anne était manifestement mal à l'aise lorsque j'ai parlé d'eux. Tu peux l'interpréter comme tu veux, mais n'oublie pas que si ton point de vue est différent du mien, c'est que tu te trompes.

— Tu es vraiment impossible !

— C'est ce qui fait mon charme.

— Exact.

Je repasse dans ma tête les rares infos que Marcus m'a données.

— Tu crois vraiment que je lui ai fait bonne impression

?

— C'est ce qu'elle m'a dit, et elle avait l'air sincère.

— Bon. Je vais faire un saut dans le salon. Je dirai que je passais par hasard dans le coin et que j'ai eu envie de te dire un petit bonjour. Après, je pourrai peut-être, je dis bien peut-être, lui parler et la convaincre de prendre un verre avec moi. Qui sait si je n'arriverai pas à lui tirer les vers du nez ?

— Tu mets en doute mes talents d'interviewer ?

— Tu m'as dit toi-même qu'interroger une cliente te met mal à l'aise. Ça peut influencer sur ta prestation.

— O.K., je te l'accorde. Je devrais en finir avec Anne dans une demi-heure environ.

— Génial ! Marcus... merci pour tout.

— Mais je t'en prie, c'est un plaisir. En échange, tu peux toujours m'apporter quelques chocolats à croquer. J'en rêve,

sans doute parce que j'ai affaire à une CSPM.

— Une CSPM ?

— Oui, une Candidate au Sénat Potentiellement Meurtrière. Le seul fait de lui parler me donne des crampes d'estomac.



J'éclate de rire. Puis je lui dis un rapide au revoir.

Anatoly,

qui s'était abîmé dans la contemplation du masque de gorille, lève la tête.

— Marcus a obtenu des infos d'Anne ?

— Très peu. En revanche, il est convaincu qu'elle n'est pas une furry, mais ça n'engage que lui.

— Elle a intérêt à l'être, je n'ai pas envie de me déguiser en gorille pour rien.

— Mais tu vas te déguiser en gorille, O.K. ?

Anatoly soupire et prend le masque sous le bras comme s'il s'agissait de son casque de moto. C'est sa manière à lui de dire oui.

Je pousse un soupir de soulagement et je lui parle de mon petit plan pour rencontrer Anne.

Anatoly est catégorique.

— Si tu as l'intention d'avoir une petite conversation avec elle, je t'accompagne.

— Impossible. Elle est censée rencontrer par hasard la journaliste du magazine Tikkun... Nous rencontrer tous les deux ne serait pas crédible. Elle aurait des soupçons.

— Sophie, cette femme est peut-être une meurtrière et il est possible qu'elle sache déjà que tu enquêtes sur la mort d'Eugène. Tu ne peux pas rester seule avec elle.

— Si nous voulons comprendre ce qui s'est passé, nous devons prendre des risques tous les deux. Il va bien falloir que tu t'enfonces ça dans le crâne !

Anatoly marmonne trois mots de russe, puis finit par céder.

— Parfait, je n'irai pas avec toi, mais je te suivrai à distance. Prendre des risques est une chose, mais il est inutile de prendre des risques inconsidérés.

— O.K. Je n'y vois pas d'inconvénient.

Je fais mon choix dans le présentoir derrière moi : une version générique de Hello Kitty. Si la grosse tête et l'absence de bouche sont bien conformes au portrait de Hello Kitty, les moustaches sont plus longues et le noeud qui orne son oreille n'est pas rose mais pourpre.

Je dis d'un ton sans réplique :

— Voilà, j'ai choisi mon costume.

— Pourquoi celui-là ?

— Primo, parce qu'il n'a pas de pattes, ce qui me permettra de me servir de mes mains. Et secundo, parce qu'il n'a pas de bouche : personne ne pourra m'embrasser ni me demander des choses... inavouables.

Anatoly ouvre des yeux ronds et son regard se pose sur les lèvres épaisses de son masque de gorille.

— Je devrais peut-être choisir un autre déguisement.

— Non, ton choix est parfait. Personne n'osera chercher des noises à un grand singe, dominant.

*« Aussi horrible que ça puisse paraître, la plupart d'entre nous n'ont aucune envie de vivre chez des malades mentaux.*

*Voilà pourquoi nous nous arrangeons pour qu'ils restent tous à Washington. »*

C'est la Mort

Anatoly me suit depuis le district de Mission dans unberline de location beige qui passe totalement inaperçue^

C'est le genre de voiture où l'on peut rester assis une heu sans pouvoir trouver quoi que ce soit d'intéressant à dire. En d'autres termes, c'est la voiture parfaite po filer quelqu'un. Malheureusement, le Oh-La-La se trou\*1

à Fillmore Street, ce qui n'est pas l'idéal pour garer u véhicule de taille moyenne, qu'il passe inaperçu ou pas.

Je parviens à me garer à quelques pâtés de maiso du salon, et Anatoly me demande de l'attendre jusqu'j ce qu'il trouve une place. Au bout de deux minutes, commence à avoir la bougeotte. Dieu seul sait comb'

de temps Marcus pourra retenir Anne dans son sal Et de toute façon, Anatoly sait très bien où je vais. Il va se dénicher une place de parking qui lui servira de planque pour surveiller la boutique sans attirer l'attention, et tout se passera bien.

Lorsque j'arrive dans le salon, Marcus est à la réception, occupé à mélanger champagne et crème de cassis dans une flûte en cristal. Les tubes de hip hop et de rock alternatif qu'on entend généralement dans son salon brillent ce soir par leur absence. Marcus a mis à la place quelque chose qui ressemble à s'y méprendre au groupe Abba.

Je tends le cou pour m'assurer qu'il n'y a personne derrière lui, car le poste de travail où Marcus officie n'est pas visible depuis l'entrée.

— Tu es seul dans la pièce ?

— Oui, ce qui tend à prouver que c'est moi qui me suis chargé d'offrir à Anne son deuxième kir royal.

Il lève le verre pour prouver ses dires.

— Son deuxième... ?

— Oui, et elle en a bien besoin. Ta copine est complètement à cran.

Marcus jette un regard insistant sur mes mains.

— Je ne vois pas de chocolat.

— Oh zut ! J'ai complètement oublié.

— Mais j'ai...

— Je sais, tu as une CSPM dans ton salon ! Ecoute, je te promets que je t'en offrirai toute une boîte demain.

Ça te va ?

Marcus pousse un soupir exagérément long.

— D'accord. Mais sache qu'en cet instant précis, j'ai le sentiment de ne pas être apprécié à ma juste valeur.

Sur ces belles paroles, il me conduit jusqu'à la femme qui nous tourne le dos, assise dans son fauteuil.

— Anne, très chère, regardez qui nous arrive !

Le fauteuil pivote, et je ne peux retenir un hoquet de surprise. Anne est absolument fabuleuse. Ses cheveux, qu'elle avait coiffés en chignon lors de notre dernière rencontre, tombent en cascade sur ses épaules dévoilée à par son caraco de soie jaune pâle. Elle est certainement arrivée avec un blazer, mais Marcus insiste toujours pour que les clientes déposent ce genre de vêtement sur un cintre avant d'officier. Et pour travailler, il a travaillé, c'est clair ! Les boucles romantiques d'Anne sont éclaircies çà et là par des mèches blond doré qui la rajeunissent d'au !

moins cinq ans. J'ai du mal à imaginer cette femme en train d'enfiler un masque d'animal.

— Quelle bonne surprise !

Anne sourit. Mais rien d'autre, dans son langage corporel, n'indique qu'elle est heureuse de me voir. En m'approchant je note qu'elle n'est pas aussi sereine qu'elle l'était au courant de notre interview. Elle est ravissante, mais son vernis est écaillé, on dirait même qu'elle a rongé les petites peaux de ses ongles... Sa jupe bleu marine aurait besoin d'un bon coup de fer. Elle a l'air plus mince que la dernière fois et son pied droit est agité d'un tremblement nerveux.

Marcus intervient :

— Sophie passait dans le quartier, et elle a vu qu'il avait encore de la lumière. Comme elle sait que le sale ferme plus tôt, la journaliste qui sommeille en elle a décidé de venir faire sa petite enquête.

— Quelle bonne idée ! Marcus et moi étions justement en train de parler de vous.

— Ah oui ?

Marcus me regarde avec un petit sourire malicieux.

— C'est vrai. Nous jouions au jeu « Comme le monde est petit ! » Anne a entendu parler de moi parce que son mari est le nutritionniste d'une de mes clientes, et nous nous sommes aperçus que nous te connaissions tous les deux. Il doit y avoir un lien cosmique invisible qui nous relie...

Il me montre une des mèches d'Anne.

— C'est comme dans ce film de John Cusak, Serendipity.

Sauf qu'au lieu de trouver l'amour de sa vie, elle a trouvé la permanente parfaite.

— Vos cheveux sont magnifiques. J'espère que vous avez

une petite sortie de prévue ce soir pour les montrer.

— Non. En partant d'ici, je rentrerai directement chez moi. Mais mon mari me verra, c'est bien suffisant. D'autant que je n'accorde pas beaucoup d'importance à la beauté physique. C'est la beauté intérieure qui compte.

Mais bien sûr... C'est d'ailleurs pour ça que tu as changé de coiffeur et que tu n'as pas hésité à cracher des centaines de dollars pour une permanente et une couleur !

J'insiste.

— Quand on a un look pareil, on doit sortir. Il y a plein de petits bars sympas dans le coin, nous pourrions nous offrir un bon petit verre de merlot. Qu'en dites-vous ?

Le mouvement de pied d'Anne s'accélère.

— Il vaut mieux que je ne boive plus ce soir. J'en suis à mon deuxième kir royal et j'ai pas mal de chemin à faire pour rentrer chez moi en voiture.

Voilà qui ne colle pas du tout avec ce que j'ai lu sur internet au sujet d'Anne.

Marcus fait une suggestion.

— Pourquoi n'allez-vous pas au Bittersweet, le Chocolaté Café ? C'est à deux pas d'ici et ils servent les meilleurs chocolats de la terre. Pendant que vous y êtes, vous pouvez même en profiter pour en acheter une boîte pour un ami.

Je ne peux m'empêcher de sourire. J'ai connu Marcus plus subtil...

Anne secoue la tête.

— Il ne faut pas...

A cet instant précis, son portable se met à sonner. En vrai gendeman, Marcus lui tend son sac pour lui permettre de répondre. Elle jette un coup d'oeil sur l'écran et remet le téléphone dans son sac.

— Rien d'urgent, ça attendra. Finalement, j'ai réfléchi, j'ai très envie de boire un chocolat chaud.

Moins de cinq minutes plus tard, nous sommes assises près de la rampe d'escalier dans la partie loft du Chocolaté Café. Je sirote un ChocoLatte, et Anne a commandé un Bittersweet, qui doit être la boisson chocolatée la plus originale et la plus décadente qui ait jamais été inventée.

Mais elle n'y a pas touché, pas plus qu'elle n'a goûté les macarons et les truffes au chocolat noir que j'ai achetés.

Naturellement, la petite boîte de truffes était censée être pour Marcus, mais j'en ai déjà mangé une. Disons que je lui rends service en consommant à sa place quelques calories néfastes pour sa ligne !

Apparemment, Anne n'est pas intéressée par le chocolat.

On dirait que toute son attention se concentre sur la porte du café.

— Anne, tout va bien ? Vous semblez nerveuse.

— Pardon ?

Elle continue de fixer la sortie.

— Je vous demandais si vous étiez...

Cette fois, c'est mon portable qui nous interrompt.

C'est un appel d'Anatoly, j'aurais dû m'en douter ! Je lève un doigt pour faire comprendre à Anne que j'en ai pour une minute, et je prends la communication.

— Salut !

— Je t'avais demandé de m'attendre.

Je pars d'un rire jovial (à l'attention d'Anne...)

— Je sais, mais j'étais un peu pressée.

Je ne le vois pas, mais j'imagine la tête d'Anatoly... Il doit être blême de rage.

— Prends bien note de ce que je vais te dire. Primo, je veux savoir très précisément où tu es en ce moment.

Deuxio,

je viens te chercher et nous prendrons ma voiture, et c'est moi qui serai au volant pour rentrer chez nous. Quant à toi, tu me laisseras faire pour la suite de l'enquête !

— Oui, enfin... ce n'est pas exactement comme ça que ça marche.

Je mets la main sur le micro et je murmure à Anne :

— Ma soeur m'a demandé d'installer son nouveau lecteur

de DVD, mais je n'avais pas le temps. Maintenant, il va falloir que je l'aide à se débrouiller toute seule.

Pour la première fois depuis que son portable a sonné, Anne affronte mon regard. Elle demande d'un ton anxieux :

— Vous n'allez pas partir maintenant ?

Je suis sciée. Elle veut que je reste avec elle ?

Anatoly hurle au téléphone, et je presse le combiné tout contre mon oreille pour qu'Anne n'entende rien.

— Sophie, j'en ai marre ! Tu fais n'importe quoi et tu es incapable de suivre des instructions simples. Tu vas arrêter immédiatement de jouer à ce petit jeu. Où es-tu ?

Je réponds tout en souriant à Anne.

— Apparemment, tu n'as pas les idées claires. L'appareil que tu as acheté ne fonctionne pas comme ça.

Je décoche un nouveau sourire à Anne en lui chuchotant

: « Non, je ne pars pas. »

— Sophie, dis-moi où tu es immédiatement !

Je réponds aussi doucement que possible.

— Ecoute, il s'agit d'un matériel de valeur. Si tu le traites un peu trop brusquement, jamais ça ne fonctionnera.

N'essaie surtout pas d'y aller en force, tu risques de ne plus pouvoir introduire ton disque. Tu comprends ?

— Non, Sophie. C'est toi qui vas m'écouter... !

— Désolée, c'est impossible, mais je te promets de t'aider demain. A plus !

Je raccroche et je range mon portable dans mon sac. Il sonne de nouveau, mais je l'ignore. Je regarde Anne en levant les yeux au ciel.

— Ah ces soeurs, je vous jure !

Anne sourit sans conviction et joue avec son macaron.

Je change de sujet.

— Que pensez-vous de Marcus ?

Elle lève la main pour toucher ses cheveux.

— Il a un talent fou et il est très intelligent. J'aurais aimé avoir plus de temps pour discuter avec lui.

Je saute sur l'occasion.

— Discuter de quoi ?

— De sa vie. Son statut de Noir gay a dû lui valoir pas mal de problèmes. Vous savez, mon adversaire préfère peut-être fermer les yeux sur les préjugés qui continuent de prévaloir dans notre société, moi je ne suis pas aveugle, et je comprends ceux qui en souffrent. Il est clair que Marcus n'a pas laissé les racistes lui barrer le chemin du succès. Je pense qu'il a beaucoup à nous apprendre.

— C'est vrai que pour un homo, ce n'est pas facile de devenir un célèbre coiffeur-visagiste à San Francisco !

Ça m'a échappé, je n'ai pas pu me retenir à temps. Mais Anne éclate de rire.

— J'admets que San Francisco n'est peut-être pas le meilleur exemple. Encore que vous pourriez avoir des surprises, Sophie. Il y a des tas de gens ici, en Californie du Nord, qui ont l'air de penser qu'être gay, c'est un peu comme avoir une maladie contagieuse. Ces gens ne laisseraient

jamais un homme convaincu d'homosexualité s'approcher d'eux, même pour les coiffer. C'est le cas de Flynn Fitzgerald... Encore que son problème à lui soit moins l'homophobie que le proxénétisme. Il incite allègrement les gens à la haine en prétendant défendre la morale chrétienne.

J'avale une nouvelle truffe destinée à Marcus.

— C'est vrai. Certains sont prêts à tout pour gagner.

Anne fait la grimace. Intéressant !

— Flynn Fitzgerald est un homme foncièrement mauvais.

Elle parle si bas que je dois me pencher vers elle pour l'entendre.

— Il est hypocrite et malhonnête. S'il gagne, il ne défendra pas au mieux les intérêts de ses administrés. Voilà pourquoi c'est moi qui dois gagner à tout prix.

Elle pose ses mains à plat sur la table et se met à examiner



ses ongles rongés.

— Si je suis élue, je pourrai faire un peu de bien autour de moi, pas seulement pour le comté de Contra Costa, mais pour toute l'Amérique. Fitzgerald, lui, ne le fera pas. Alors si je peux empêcher un nouveau conservateur opportuniste et sans scrupules de siéger au Congrès, je dois le faire. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Elle lève les yeux pour croiser mon regard. Et soudain, je comprends : cette femme ne s'efforce pas de me convaincre,

moi, mais bel et bien elle-même.

Je bois une gorgée de chocolat.

— Votre campagne n'a pas été de tout repos ! J'ai lu un article sur ce garçon qui s'est suicidé en se jetant par la fenêtre de votre QG. Comment s'appelait-il, déjà ? Son nom commençait par un P...

Aussitôt, le visage d'Anne se durcit. Elle répond d'un ton sec.

— Peter. C'était horrible, en effet.

— Avez-vous une idée de la raison qui l'a poussé à ce geste ?

— Il l'a fait à cause de gens comme Flynn Fitzgerald.

J'accuse le coup.

— Pardon ?

— Peter était gay, Sophie. Il a cru pouvoir me le cacher, mais je l'ai su à la minute même où je l'ai vu pour la première

fois. Parfois, ça semble évident. Et pour être honnête, c'est une des raisons qui m'ont poussée à l'embaucher. Il est clair qu'il était un peu perdu, déprimé, et je me suis dit que si je lui offrais la possibilité de travailler dans un environnement accueillant, entouré de progressistes bienveillants comme moi, il apprendrait à être fier de lui.

Je me penche en avant pour être sûre de bien comprendre.

— Attendez une minute. Vous dites que vous avez embauché Peter ?

Anne hésite, puis commence à se mordiller l'index.

Elle finit par confirmer ce que j'ai entendu.

— C'est vrai, c'est moi qui l'ai embauché. Je partais en voyage, j'avais des bagages à enregistrer et c'est Peter qui était derrière le comptoir d'enregistrement. Il a été très coopératif, d'une grande

gentillesse aussi. Il m'a reconnue car il avait vu ma photo dans les journaux. Comme je recherchais quelqu'un pour organiser mes opérations de phoning, je l'ai invité à se présenter pour un entretien.

— Ça alors ! C'est donc vous qui lui avez tendu la main.

Mais... vous m'avez dit qu'il était déprimé. Aviez-vous soupçonné ses tendances suicidaires ?

Anne baisse les yeux sur sa tasse de chocolat. Un silence pesant s'installe, puis elle finit par bredouiller.

— Non. Et c'est... c'est moi qui l'ai trouvé.

— Comment ça, vous l'avez trouvé... ?

— Il était tard et je devais repasser à mon QG pour récupérer quelque chose sur mon bureau, le texte d'un discours à mémoriser. Et j'ai trouvé Peter là-bas... Vous avez sûrement noté que mon QG de campagne est au dernier étage d'un bâtiment de quinze étages, et que tout autour de ce bâtiment, il n'y a que du béton. Jamais je n'ai vu quelque chose d'aussi affreux. Dieu fasse qu'il ne me soit plus donné de revoir un spectacle pareil !

— Je l'espère pour vous.

Anne reste silencieuse, se contentant de fixer sa tasse.

J'ai mon sac à main sur les genoux, et je sens une légère vibration. C'est sûrement Anatoly. Je sors mon portable pour en avoir le cœur net.

Non, ce n'est pas lui. La seule chose que je reconnaisse dans le numéro, c'est l'indicatif régional.

— Désolée, je crois que c'est encore ma soeur...

Allô ?

— Ce qui est arrivé à votre amie est une honte. C'est à vous hérissier le poil, non ?

Dark Vador. Il m'appelle pour me servir des plaisanteries de mauvais goût sur le meurtre de Mélanie. Et Anne qui est là, assise à ma table, les yeux rivés sur son chocolat.

Elle n'est pas au téléphone.

Je murmure :

— Qui êtes-vous ?

Anne me regarde d'un drôle d'air.

— C'est moi, votre ami furry. Ceci est mon dernier avertissement, Katz. Ne vous mêlez plus ni de ma

vie ni de ma campagne.

Puis c'est le silence. Anne s'informe :

— C'était quoi ?

Je suis incapable de quitter mon téléphone des yeux, et ma main tremble.

— Sophie ?

— Hein ?... Oh pardon.

Je lève les yeux sur Anne qui continue de me regarder d'un drôle d'air. Elle insiste.

— C'était qui ?

J'ai du mal à déglutir. Le moment est venu de prendre un pari sur la vérité.

— Un mauvais plaisantin. Depuis quelque temps, je reçois

souvent ce genre d'appels. On dirait la voix de Dark Vador, et apparemment, il est très porté sur les animaux.

Anne ouvre de grands yeux et saute sur ses pieds.

— Je dois partir.

Elle attrape son sac et descend l'escalier à toute vitesse en direction de la sortie.

Je l'appelle et je bondis à mon tour pour la suivre, mais mon sac à main était toujours posé sur mes genoux et je n'avais pas pris la peine de le refermer après avoir pris mon portable. Tout son contenu se répand par terre, de mon portefeuille à mes protège-slip ultra légers.

— Et merde !

Je me mets à quatre pattes et je commence à rassembler mes affaires pour les glisser dans mon sac. Puis je sors du café au pas de course, une main agrippée à mon sac et l'autre à la boîte de truffes destinée à Marcus. Mais Anne a disparu.

Avant même que j'aie le temps de réfléchir à la marche à suivre, une voiture beige s'arrête à ma hauteur, et Anatoly me lance d'un ton sans réplique :

— Monte !

J'obéis.

— Sophie ! Quand je pense que tu m'as...

— Tu hurleras plus tard, pour l'instant, il faut retrouver Anne.

— Comment ça la retrouver ? Tu étais bien avec elle, non ?

— Oui, mais elle vient de partir en courant. Prends Sacramento Street, il est peut-être encore temps de la rattraper.

Anatoly me décoche un regard noir, mais il m'obéit.

— Il a rappelé.

— Qui ça ?

— Dark Vador!

Anatoly tourne brusquement la tête vers moi.

— Il t'a menacée de nouveau ?

Je lui montre la rue.

— Continue à chercher Anne.

Puis je lui parle de l'appel que j'ai reçu.

— Il m'a dit que ce qui était arrivé à mon amie était une honte. Et que ça lui hérissait le poil. Tu aurais entendu la façon dont il a dit ça... C'est comme si ce salaud m'avouait clairement avoir tué Mélanie !

— Où était Anne quand tu as reçu cet appel ?

— Juste à côté de moi.

Le front dans les mains, j'ajoute :

— Ce n'est pas elle. J'étais tellement sûre du contraire, mais j'avais tort. Et maintenant, je me retrouve de nouveau

sans le moindre indice !

— Tu l'as toujours été, Sophie. Mais tu t'entêtais à voir les choses autrement...

— J'imagine que ce commentaire fait seulement allusion à la façon dont je gère cette affaire !

Puis j'ajoute d'un ton radouci :

— En fait, j'ai parlé à Anne du coup de fil que j'ai reçu.

— Tu lui as dit quoi, exactement ?

— Qu'un ami des animaux faisait des plaisanteries douteuses avec la voix de Dark Vador.

— Et quelle a été sa réaction ?

— Elle s'est littéralement enfuie du café en courant.

Voilà pourquoi nous la recherchons. Elle sait quelque chose, mais quoi ? Je n'en ai aucune idée.

La mâchoire d'Anatoly se crispe.

— Je vois. Tu te rends compte que si tu m'avais attendu, j'aurais pu commencer à suivre Anne dès la minute où elle a quitté le café ? Nous ne l'aurions pas perdue.

Je réponds sur le même ton.

— Et toi, tu te rends compte que si tu avais pris une minivoiture et non une berline de la taille d'un petit Etat, tu aurais trouvé une place de parking plus vite ? Et je n'aurais pas eu à choisir entre t attendre et prendre le risque de rater Anne !

— Marcus l'aurait retenue dans le salon jusqu'à ton arrivée.

— Ah oui, et comment ? En l'attachant à son siège avec du ruban adhésif ? Il en avait fini avec elle, Anatoly. Elle était bouclée, méchée, séchée... Si j'avais attendu plus longtemps, je l'aurais ratée. Hé ! Où vas-tu ?

— Anne a dû reprendre sa voiture et filer d'ici. Dieu seul sait quelle direction elle a pu prendre. Je vais à Océan Beach pour tenter une nouvelle fois de retrouver ta sansabri, et après, je te ramène chez toi pour t expliquer la signification du mot partenariat !

— Oui, je sais. Dans une équipe, il n'y a pas de place pour le « jeu perso » ! Oh mon Dieu... !

Anatoly freine à mort. La Honda hybride qui nous suit évite de peu d'emboutir notre pare-chocs.

— Qu'ya-t-il ?

— Rien. Continue. Je viens juste de me rappeler que, cette fois, j'ai un numéro ! Ce n'était pas un appel inconnu...

Anatoly appuie de nouveau sur l'accélérateur.

— Tu parles de la menace que tu as reçue par téléphone

?

— Naturellement, de quoi d'autre ?

Je cherche fébrilement les numéros des derniers coups de fil que j'ai reçus. Ça y est, j'y suis : l'indicatif 415. Je compose le numéro et j'active la fonction haut-parleur.

Nous écoutons en retenant notre souffle. Ça commence par trois sonneries... suivies d'un bip aigu à vous rendre sourd et qui n'en finit pas.

Par réflexe, je mets les mains sur mes oreilles pour essayer de couvrir le bruit.

— C'est quoi, ce truc ? Un télécopieur ?

Anatoly se penche sur mon portable et coupe la communication.

— Non, un modem. La personne qui vient d'appeler l'a fait à partir d'une cabine publique. La plupart des cabines sont conçues pour passer en « mode modem » après la seconde ou la deuxième sonnerie. C'est pour empêcher les gens de les appeler sans arrêt.

— Il n'y a plus beaucoup de cabines de ce genre.

— Je sais qu'il y en a une dans California Street, juste au coin de Bittersweet.

— Mais oui, devant le Starbucks ! C'est là qu'était Dark Vador ! Retournons-y...

— Sophie, réfléchis un peu ! Comment ferons-nous pour le reconnaître ? Tu crois qu'il se trimballe un sabre laser ?

— Je ne sais pas. Il est peut-être déguisé en mouton, ce mec. Attends... stop !

Mais Anatoly a déjà vu ce que je vois. Il braque le volant à droite, ce qui a pour effet de bloquer la voiture contre le trottoir, à six mètres à peine de la femme au chapeau d'alouette.

Sans un mot, nous jaillissons tous les deux de la voiture et nous nous plantons face à elle.

La femme n'a pas changé d'aspect, sauf qu'elle porte cette fois des gants de vaisselle. Elle me jette un regard mauvais comme si j'étais un gosse de huit ans qui venait de jeter un caillou dans sa fenêtre.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Anatoly lui tend la main.

— Nous voulons juste vous parler. Je m'appelle Anatoly.

Elle l'étudie pendant une bonne minute avant de consentir à mettre sa main gantée de jaune sur la sienne.

Mais elle ne lui serre pas la main, elle s'y agrippe comme si c'était un objet de plus à ajouter au contenu de son chariot.

— Désolé, mais je crains de ne pas avoir saisi votre nom.

— J'ai pas envie de donner mon nom à des inconnus !

— Je comprends.

Anatoly lui décoche un charmant sourire, toujours main dans la main.

— J'espérais que nous pourrions parler tous les trois de cet ours rose que vous avez vu.

Elle s'empresse aussitôt de retirer sa main.

— J'vous connais pas assez.

— Je vois. Mais ça pourrait s'arranger, nous gagnons à être connus. Demandez-nous ce que vous voulez.

— Vous êtes des flics ?

Nous répondons à l'unisson.

— Pas du tout.

— Sinon, vous devez m'ie dire. C'est la loi.

Anatoly la rassure.

— Nous ne sommes pas des flics.

— Vous êtes de mèche avec les ours ? Pour ça aussi, vous devez cracher 1 morceau si on vous l'demande ! Sinon, ils vont vous virer comme les pandas.

J'interviens.

— Des pandas ont été virés ?

— Oui. Les autres ours voulaient pas les accepter. Ils les traitaient d'ratons laveurs ou j sais plus trop quoi !

— Vous parlez des petits pandas rouges ?

— Des pandas rouges ? Pourquoi est-ce que j'irais penser

un truc pareil ? Moi, j'dis que ce sont les ours roses, les gays, qui sont les plus dangereux.

Anatoly hoche la tête en guise d'encouragement.

— Oui, Sophie m'en a parlé. Vous pouvez m'en dire un peu plus sur l'ours rose qui a tué la femme ? Vous l'avez vu la tuer ?

— Non, j'l'ai juste vu la sortir de sa Ford de location. Il l'a enveloppée comme un burrito dans une grande bâche bleue. Pour moi, il l'a sûrement tuée ailleurs.

— Une bâche bleue ? Les journaux n'en ont pas parlé.

Est-ce que la police l'a emportée quand elle a trouvé le corps ?

— Non, c'est moi qui l'ai prise.

— Vous ? Et vous l'avez toujours ?

— Vous êtes bêtes ou quoi ? Ces machins-là, ça s'vend bien dans le parc. Ça m'a rapporté trois dollars.

Le sourire d'Anatoly disparaît aussitôt, et je ferme les yeux, luttant contre la déception. Cette bâche aurait pu être une preuve décisive, un vrai trésor. Et elle a disparu.

Anatoly se ressaisit très vite.

— A quoi ressemblait cet ours ? Essayait-il d'être discret ?

— Un ours rose discret, vous avez déjà vu ça, vous ?

Ces minus veulent qu'on les voie.

Les pouces sur la boucle de sa ceinture, Anatoly relance la balle.

— Ah bon ? Si je comprends bien, il a fait son intéressant

?

— Me faire signe à moi et à cette grand-mère avec son p'tit-fils, vous trouvez ça discret, vous !

Je lève la main pour la faire taire.

— Attendez une minute ! De qui parlez-vous ? Quelle grand-mère ?

— Il est sorti de son fichu camion et il a commencé à nous faire des signes. Les seules personnes qui étaient là, c'était moi et une vieille Chinoise avec ce petit morveux.

Le même était tout excité... vous connaissez les gosses !

Mais la mamie était quelqu'un de futé, comme moi. Elle s'est dépêchée d'aller se faire voir ailleurs avec le gamin sans regarder l'ours. C'est la meilleure façon d'faire, avec eux : les ignorer et passer son chemin. Si vous vous mettez à courir, ils risquent de vous manger tout cru !



J'échange un bref regard avec Anatoly. Non seulement l'ours n'a pas attendu qu'il n'y ait personne dans le coin, mais il a fait signe à notre SDF et à d'autres piétons qui passaient par là quelques secondes seulement avant d'abandonner

le corps ! Quelle sorte d'assassin est capable de se payer le luxe d'attirer l'attention sur lui ?

Je continue l'interrogatoire.

— Est-ce qu'il vous a encore fait signe avant de partir ?

— Oui, à moi, même si j'ai pas vraiment fait attention à lui. Mais la mémé et le gamin étaient déjà partis d'puis longtemps.

— Vous pouvez me la décrire, cette mamie ?

— C'était une Chinoise.

— Et... ?

— Ben, c'est tout. Je l'ai pas bien regardée. Si ça se trouve, elle était pas chinoise. Elle était p't-être japonaise,

ou coréenne. Vous comprenez, quand un type avec un ours et un arc-en-ciel tatoués sur le ventre abandonnent un corps enveloppé dans une bâche, on a un peu la tête ailleurs !

Anatoly prend le relais.

— Comme je vous comprends ! Et le camion ?

— C'était un camion Ford, vert.

— Vous pouvez m'en dire plus sur ce véhicule ?

— Non.

Je me tourne vers Anatoly.

— Attends une minute...

Les doigts sur les tempes, j'ai presque la sensation de pouvoir « toucher » le souvenir qui me revient.

— Juste avant qu'Eugène soit abattu, j'ai vu un camion vert... ou un SU V. Il était loin, et je n'y ai pas vraiment prêté attention, mais il était garé dans un quartier commerçant,

ce qui est très bizarre car tous les commerces étaient fermés, même les bars.

Anatoly fait un pas vers moi.

— C'était une Ford ?

— Je suis déjà incapable de dire si c'était un SUV ou un camion, comment veux-tu que je te dise si c'était une Ford ? Tu sais que je ne m'intéresse pas du tout aux voitures,

c'est déjà un miracle que j'aie repéré ce véhicule !

Tout à coup, une sonnerie se fait entendre. Anatoly regarde avec insistance mon sac à main, et moi la poche de sa veste. Mais ça ne vient pas de nos portables. Le bruit vient du chariot.

La femme grommelle :

— Ce foutu machin ne va pas s'taire ! Je l'emporte pas souvent avec moi, seulement de temps en temps au cas où j'aurais besoin d'passer un petit coup de fil. Je vais quand même pas garder ce satané truc au chaud pour le cas où y aurait une urgence, pas vrai ?

Je lui demande, un peu sceptique :

— Vous avez un portable ?

— Naturellement. Vous l'entendez pas sonner, peut-être

?

Anatoly s'informe :

— Où l'avez-vous pris ?

La femme fait un pas vers son chariot, comme pour protéger son bien.

— Il est à moi. C'est un cadeau.

— Je n'ai jamais dit qu'il n'était pas à vous. C'est un beau cadeau. La personne qui vous l'a offert tient beaucoup

à vous, c'est évident.

— Oui.

— Puis-je vous demander de qui il s'agit ?

— De Jésus.

Je hausse le sourcil.

— Jésus vous a offert un portable ?

— Pourquoi, ça vous pose un problème ?

— Non, pas du tout.

Si j'en crois mes amis chrétiens, les gens pauvres vont déjà hériter de la terre, alors pourquoi pas d'un portable ?

Anatoly demande :

— A quoi ressemble Jésus, exactement ?

La réponse est catégorique.

— Ben, à Jésus.

— Je vois. Et... me serait-il possible de voir ce portable ?

La femme scrute un bon moment le visage d'Anatoly, puis commence à farfouiller dans son chariot et finit par en sortir un portable-appareil photo dernier cri.

Anatoly tend la main et attend que la femme le lui donne plutôt que de le lui prendre des mains. Mais la SDF hésite.

— Vous m'ie rendez aussitôt, d'accord ? Je sais pas c'que j'deviendrais sans mon portable.

— Je ne suis pas du genre à vous le voler !

Elle le pose à contrecœur dans la paume de sa main.

Anatoly s'empresse de l'ouvrir et commence à jeter un oeil sur les photos. Il y en a quelques-unes d'une femme qui me rappelle vaguement quelqu'un.

Anatoly dit lentement, en s'adressant clairement à moi plus qu'à notre nouvelle amie :

— J'ai déjà vu des photos de cette femme. C'est Marian Fitzgerald, la femme de Flynn Fitzgerald.

Je plisse le front.

— Pourquoi y aurait-il des photos de la femme de Fitzgerald dans ce téléphone ?

— Parce que c'est le portable de Fitzgerald !

Il parcourt les noms et les numéros de la liste des contacts.

J'en reste muette. Puis des tas de questions affluent dans ma tête, bien trop vite pour être compréhensibles.

— Comment vous êtes-vous procuré le portable de Fitzgerald ? Vous le connaissez ? Est-ce lui qui vous la donné ? Est-ce lui que vous appelez Jésus ? Connaît-il Jésus ?

La femme me regarde comme si j'avais perdu la raison, ce qui n'est sans doute pas faux. Je ne comprends rien à tout ça, et le seul fait d'essayer me donne le vertige.

La femme finit par me couper la parole.

— Puisque j'vous dis que c'est Jésus qui m'a donné c'téléphone !

Elle arrache l'appareil à Anatoly et le tient solidement dans sa main gantée.

— Mais comment Jésus vous l'a-t-il livré ? Il est tombé du ciel ou l'avez-vous trouvé dans un buisson ardent ?

— Il la enveloppé dans la bâche.

J'attrape Anatoly par le bras.

— Dans la bâche ? Vous avez trouvé le téléphone dans la bâche qui enveloppait Mélanie ?

— C'est qui, Mélanie ? La femme que l'ours a tuée ?

Oui, c'est là-dedans qu'Jésus l'a enveloppé ! Remarquez, il aurait pu trouver un autre emballage... Le téléphone était pris dans la jupe de la femme et il était plein de sang.

Elle me brandit le portable sous le nez. Il est nickel.

— Ça m'a pris deux jours pour le nettoyer !

— Le nettoyer ? Il y avait du sang dessus et vous l'avez nettoyé ?

Je lâche le bras d'Anatoly et je leur tourne le dos à tous les deux. Si je ne l'ai plus en face de moi, je résisterai peut-être à l'envie de l'étrangler. Dire qu'on aurait pu trouver de l'ADN qui aurait permis de prouver qu'il y a un lien entre Flynn Fitzgerald et ce meurtre ! Une bâche et un téléphone avec du sang dessus... Et maintenant, on n'a plus rien !

J'imagine que l'acquéreur de cette bâche à trois dollars a dû s'empresse de faire un grand nettoyage de printemps avant de l'utiliser comme toile de tente. Et même s'il ne l'a pas fait, quelques jours d'exposition au crachin de San Francisco s'en seront chargés à sa place... Naturellement, nous avons cette femme comme témoin oculaire, mais difficile de trouver quelqu'un de moins fiable en matière de témoignage ! Et dans une ville où plus du tiers de la population est asiatique, sa description de la mamie et du bambin ne va m'a m'aider beaucoup. Pour une fois, j'ai envie de me confier à la police, mais à cause de cette femme, je n'ai rien à leur apporter qui puisse les aider.

Anatoly attaque de nouveau.

— Vous ne voulez vraiment pas nous vendre ce téléphone

?

— J'sais pas. C'est un souvenir de not'sauveur, vous comprenez...

— Regardez !

Je plonge la main dans mon sac et j'agite en l'air un billet de vingt dollars et un de dix. Sans la regarder, car je n'ai pas suffisamment confiance en mon pouvoir de persuasion.

— Je vous propose trente dollars pour ce téléphone.

La femme a un hoquet de surprise.

— Vous voulez vraiment me payer c'truc trente dollars ?

Je finis par me retourner face à elle.

— C'est ça. Trente dollars en liquide ! Là, tout de suite.

La femme en reste bouche bée, la mâchoire pendante.

Elle fixe les billets que je tiens à la main.

— Trente dollars pour ce téléphone ?

Je hoche la tête, un brin exaspérée.

— Ma petite, vous m'avez pas bien entendue : ce téléphone est un cadeau du fils unique de Dieu ! Y a pas si longtemps, un type a vendu sur eBay un crêpe avec la tête de Jésus dessus, et il s'est fait soixante dollars ! Soixante dollars pour les restes du p'tit déj' de Jésus ! Alors que là, -

c'est quand même un téléphone Motorola i880 ! Avec des sonneries polyphoniques et tout le tremblement. Même le pape il a pas un téléphone aussi beau ! Et vous espérez l'acheter pour trente malheureux dollars ? Je suis peut-être folle, mais pas à c'point-là !

— Mais ces trente dollars, c'est tout ce que j'ai sur moi !

Anatoly s'empare de son portefeuille.

— Voilà encore dix dollars, ce qui fait quarante en tout.

— Vous m'en donnez cent et il est à vous ! Cent dollars, c'est encore du vol, mais j'ie ferai pour vous parce que vous êtes contre ces ours...

— Mais nous n'avons pas cette somme sur nous !

— C'est pas mon problème. Revenez avec une meilleure offre, et si j'ai encore le portable, j'pourrais être toujours d'accord pour vous l'vendre cent dollars.

Je brandis les billets comme si j'effaçais ses mots sur un tableau invisible.

— Non, non et non ! Il nous a fallu des jours et des jours pour vous retrouver. Je ne vais pas partir maintenant

en espérant vous retrouver plus tard.

— Ecoutez, pour quarante dollars, j'vous l'donnerai pas. Et j'ai pas non plus l'intention d'vous faire crédit.

La femme jette un oeil vers la voiture.

— Y a quoi, là, sur votre tableau de bord ?

Elle s'approche pour mieux voir.

— C'est pas une boîte de chocolats ?

— Si. Je viens de l'acheter au Chocolaté Café de Fillmore.

— Des chocolats noirs ?

Anatoly rejoint la voiture et sort la boîte.

— Ils disent que c'est de l'extranoir...

— Vous savez quoi ? Vous m'donnez quarante dollars, les chocolats et vos boucles d'oreilles en diamant, et moi j'vous donnerai le téléphone.

Je crie aussitôt :

— O.K. ! Affaire conclue !

Je lui donne l'argent et mes boucles d'oreilles (en priant le ciel pour qu'elle ne s'aperçoive pas que les diamants sont aussi vrais que les seins de Pamela Anderson !). Anatoly lui donne son billet de dix dollars et les chocolats de Marcus.

La femme sourit et me tend le portable. Puis tout à coup, elle se prend la tête à deux mains.

— C'est lui. C'est lui !

Je me retourne en m'attendant à tomber sur un ours rose, mais je ne vois rien.

— De qui parlez-vous donc ?

— Du diable ! Vous l'entendez pas ? Il arrive ! Il arrive sur son cochon volant !

Je scrute le ciel, mais la seule chose que je vois voler est un pauvre papillon à l'air accablé. Je suis envahie par une sensation profonde de désespoir. Cette femme me fait de la peine, elle a besoin d'aide. Et puis, difficile de démêler le vrai du faux, dans son histoire ! Elle a peut-être cru voir un

ours rose, et peut-être que Jésus lui a vraiment donné le Motorola de Fitzgerald. Dans un monde où des gens sont attirés sexuellement par des peluches, tout est possible...

La femme au chapeau alu agrippe la poignée de son chariot et décampe sans demander son reste en lorgnant à plusieurs reprises par-dessus son épaule. Nous la regardons

disparaître dans la foule, et nous rejoignons la voiture.

Nous restons un moment assis, à fixer sans rien dire le portable de Fitzgerald que je tiens toujours fermement dans la main.

Puis je fais une suggestion.

— On pourrait appeler la police.

— Oui, on pourrait.

Anatoly n'a pas l'air très enthousiaste.

Je m'explique.

— On pourrait leur dire qu'un type à la voix de Dark Vador m'a appelée pour me dire qu'il aimait les animaux.

Et qu'une femme avec un chapeau en alu qui croit que le diable se déplace sur un cochon volant était en possession d'un téléphone avec appareil photo intégré appartenant à un candidat républicain, lequel aurait, mais ce n'est pas certain, une propension à se déguiser en ours rose avec un tatouage arc-en-ciel pour se débarrasser des corps de ses victimes.

Un silence éloquent s'installe. J'examine encore le portable, et soudain, c'est l'illumination.

— Prends la direction du Park Presidio, puis tourne à droite dans Lake Street.

— Mais ta voiture n'est pas du tout là-bas...

— Nous n'allons pas chercher ma voiture. Nous allons chez Mary Ann.

*« Je choisis toujours les gens les plus ouverts et les plus honnêtes pour partager mes secrets avec eux. Comme ils n'ont pas beaucoup de raisons de se sentir honteux, j'essaie de leur faire partager un peu ma culpabilité. »*

C'est la Mort

Mary Ann est sur le point de se coucher. Les cheveux coiffés en queue-de-cheval, elle porte une robe de chambre bleu pâle un peu râpée.

Elle nous fait quand même entrer.

— Tout va bien ?

Anatoly prend place sur une chaise de la salle à manger.

Je préfère rester debout.

— Tu nous as caché quelque chose à propos de Fitzgerald,

n'est-ce pas ?

Le regard de Mary Ann se pose sur Anatoly, puis de nouveau sur moi.

— Je ne peux pas vous...

— Mary Ann ! Nous avons des raisons de croire que Fitzgerald a pu jouer un rôle dans la mort de Mélanie.

Elle porte la main à sa bouche.

— Quoi... ? Mais c'est impossible ! Fitzgerald n'est peut-être pas parfait, mais jamais il ne ferait... c'est... ça n'a pas de sens !

— Que t'a dit Rick à son sujet, Mary Ann ? J'ai besoin de le savoir.

Mary Ann regarde de nouveau en direction d'Anatoly.

Elle le connaît à peine, il est donc peu probable qu'elle parle devant lui.

Comprenant ce qui se passe, Anatoly se remet debout en soupirant.

— Je t'attends dans la voiture.

Il sort en me pinçant l'épaule au passage. Mary Ann et moi nous retrouvons donc face à face. Mary Ann semble nerveuse, voire inquiète. Quant à moi, je suis carrément fumasse.



— Mary Ann, depuis combien de temps sommes-nous amies ?

— Sophie, ce n'est pas le problème ! Rick m'a fait confiance et je l'aime vraiment ! Je ne peux pas te confier ses secrets !

— Même si trahir sa confiance peut sauver des vies ?

Mary Ann regarde fixement par terre.

— J'ai rencontré Fitzgerald plusieurs fois. Ce ne peut pas être un meurtrier, je le saurais.

— Mary Ann, écoute-moi. Ces dernières années, j'ai eu l'honneur, disons, contestable de faire la connaissance de quelques assassins, et jamais je n'ai soupçonné quoi que ce soit avant qu'ils ne brandissent une arme sous mon nez en me menaçant de mort...

Mary Ann continue de fixer le plancher. Puis elle me demande d'une voix à peine audible :

— Tu crois vraiment que Fitzgerald est un meurtrier

?

— Dis-moi juste ce que tu sais. Si l'info que tu as ne colle pas avec les indices que j'ai réunis, rien de ce que tu m'auras dit ne quittera cette pièce. Mais Mélanie et Eugène sont morts, Mary Ann, tu ne peux plus garder le silence.

Elle lève la tête et je vois des larmes briller dans ses yeux. Elle murmure :

— Ça ne me semblait pas important à ce point...

— De quoi parles-tu ?

— De la liaison coupable de Fitzgerald. C'est arrivé dans l'Iowa, quand il assistait à cette fameuse convention.

Rick l'a surpris en train de faire l'amour. Il avait des goûts sexuels un peu spéciaux.

— C'est-à-dire ?

— Une partie fine à trois. Une femme et un autre mec.

— C'est tout ce que Rick t'a dit à ce sujet ?

Mary Ann hausse les épaules.

— Je ne lui ai pas demandé de détails. Il m'a juste dit que c'était un « ménage à trois » sordide. Fitzgerald a promis à Rick qu'il ne recommencerait plus, mais il y a eu... des complications.

— De quel genre ?

— Fitzgerald a contracté une MST. Ce n'était pas grave, mais il l'a refilée à sa femme et maintenant, elle ne peut plus avoir d'enfants.

— Quel type de MST... oh, mon Dieu !

C'est à mon tour de porter la main à ma bouche.

— Fitzgerald lui a transmis une chlamydia ?

Mary Ann relève aussitôt la tête.

— Comment as-tu deviné ?

Après avoir cuisiné Mary Ann pendant un quart d'heure, j'ai bien vu qu'elle n'avait rien d'autre d'intéressant à me révéler. Je suis rentrée à mon appartement avec Anatoly.

Et nous sommes assis tous les deux là, sur le lit, moi en tailleur et lui les pieds solidement plantés sur le sol, les avant-bras sur les genoux, le menton dans les mains. C'est sans doute la première fois que nous nous retrouvons seuls dans une chambre sans penser au sexe. Enfin, ce n'est pas tout à fait juste... Nous n'arrêtons pas d'y penser, mais à propos des furry. C'est un peu comme lorsqu'on imagine ses parents en train de le faire : ça ne devrait pas nous faire flipper, et pourtant, c'est le cas !

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Anatoly me répond, en fixant toujours le plancher :

— On ne peut pas aller voir les flics.

— C'est en général ma position...

— Je sais. Et pour une fois, je suis d'accord avec toi.

— Euh... je devrais peut-être m'en réjouir, mais en réalité, je me pose des questions.

— Ah bon ?

— Je pense que si nous apportions à la police une pleine cargaison de preuves indirectes, ils pourraient prendre le temps de les trier. Pour l'instant, voici ce que nous avons : un témoin oculaire qui a surpris Fitzgerald en train de faire l'amour hors mariage, une lettre d'un furry parfaitement identifié qui supplie Eugène - connu pour susciter l'intérêt de ses patrons - de ne pas utiliser une info restée secrète susceptible de foutre en l'air des carrières politiques et des vies de couples. Nous savons que Peter avait une chlamydia, tout comme Fitzgerald. Nous avons aussi en notre possession le portable de Fitzgerald trouvé sur le corps d'une femme assassinée, ainsi qu'un témoin oculaire - voire trois - qui a vu un homme déguisé en animal se débarrasser du corps. Tous les ingrédients pour lancer un mandat d'arrêt.

— Ne rêvons pas...

Anatoly se redresse, puis se laisse tomber en arrière sur le lit.

— Rick a fait confiance à sa nouvelle petite amie, mais rien ne nous prouve qu'il serait d'accord pour parler de tout ça à la police. Et même s'il le faisait, les trois personnes intéressées ne nous aideraient que si Peter Strauss était compromis dans cette affaire. Et puis Sophie, des tas de gens ont une chlamydia !

Je demande, soudain inquiète :

— Pas toi, au moins ?

Il éclate de rire.

— Non, j'ai eu de la chance. Quoi qu'il en soit, c'est une MST bien plus courante que, disons, le sida ou la syphilis. Quant à cette SDF, elle a des hallucinations.

Peu importe ce qu'elle a vu, car rien de ce quelle dit ne sera recevable devant un tribunal. Demain, je ferai ma petite enquête pour savoir quel genre de voiture Fitzgerald possède, mais quand bien même ce serait une Ford verte, ça ne nous aiderait pas beaucoup vu que tu ignores si le véhicule que tu as aperçu la nuit où Eugène a été tué était une Ford... La seule chose que nous sachions concernant les deux autres témoins — si tant est qu'ils existent -, c'est que ce sont des Asiatiques. Au final, nous n'avons que le message de Peter, et ce n'est pas suffisant.

Je me tape (doucement) la tête contre le mur.

— Je ne sais vraiment plus quoi faire.

— Nous allons commencer par suivre Fitzgerald dans ses déplacements en ville. Anne ne nous a pratiquement rien appris de plus, je vais donc changer de tactique et focaliser mon attention sur son adversaire. Demain matin à la première heure, j'irai à Pleasant Hill et je le filerai pendant au moins vingt-quatre heures. Quand il rentrera chez lui le soir, je ferai un petit somme dans la voiture.

En d'autres termes, tu ne m'auras pas sur le dos pendant toute une nuit !

— Mais la fête des furry a lieu demain soir...

— Sophie, ce dont je viens de te parler est plus important.

Je dois...

Je finis la phrase pour lui.

— ... tenir ta promesse, voilà ce que tu dois faire ! Tu t'es engagé à enfiler ce costume pour m'accompagner.

—J'ai dit ça parce que je croyais que c'était notre meilleure

chance d'obtenir des tuyaux. Mais ce n'est plus vrai. Si Fitzgerald a bel et bien perdu son portable près du corps de Mélanie, ça devient très gênant pour lui. Sans compter qu'il se conduit comme un homme qui veut être pris.

J'ironise.

— Vraiment ? Dans ce cas, il pourrait s'arranger pour qu'on l'attrape plus facilement.

— Qui te dit qu'il ne le fait pas ? Chacune des menaces que tu as reçues fait référence axixjurry, mais il y a quelques

jours encore, tu ignorais totalement ce qu'était un furry.

Pourquoi attirer ton attention sur quelque chose de potentiellement

préjudiciable ? Pourquoi te suivre au Neiman et raconter qu'il attend quelqu'un pour déjeuner alors qu'il savait très bien que tu le verrais seul à sa table ? Et puis, pourquoi n a-t-il pas fait suspendre son abonnement quand

il s'est aperçu qu'il avait perdu son portable ?

— J'avoue que je n'avais pas pensé à ça.

Anatoly passe la main sur sa barbe naissante.

— Si j'étais d'humeur revancharde, je dirais que ta négligence prouve que je suis meilleur détective que toi.

— Oui, heureusement que tu n'as pas l'esprit de revanche.

Ceci dit, la fête de ce soir est peut-être notre seul espoir de trouver un témoin fiable pour attester que Fitzgerald est bien un furry.

— Si j'en crois ce qu'a fait Fitzgerald ces derniers jours, il

est clair qu'il n'est pas homme à changer de comportement juste par mesure de précaution. Si Fitzgerald a l'habitude de participer à ces fêtes, il s'y rendra ce soir encore. C'est pourquoi je garderai par prudence mon costume de gorille sous la main...

— C'est vrai ?

— Oui. Si Fitzgerald se rend à cette fête, je le suivrai.

Même si ma fierté en prend un coup...

Je saute au cou d'Anatoly.

— Oh, je t'aime... je veux dire, j'adore travailler avec toi.

Anatoly me lance un regard amusé.

— Depuis quand ?

— Depuis maintenant.

— Je vois.

Il me caresse la joue du revers de la main.

— Moi aussi... j'adore travailler avec toi.

Je le taquine.

— Dis donc, arrête de copier sur moi ! Si tu as l'intention de me conter fleurette, dis au moins quelque chose d'original !

— C'est toi la spécialiste des mots, pas moi.

— Et toi, quelle est ta spécialité ? Anatoly, c'est ta main que je sens ?

Il murmure :

— Chut ! Je suis en pleine enquête. J'ai un point très précis à vérifier...

*« Au boulot, on nous apprend qu'il n'y a pas de problèmes, rien que des solutions. Je dois avoir beaucoup de chance, car j'ai bien plus de solutions que tous les gens que je connais ! »*

C'est La Vie

Cette nuit-là, Anatoly me montre quelle est sa vraie , spécialité. Si nous n'étions pas tombés en panne de préservatif

sur le coup de 2 heures du matin, nous aurions sans /

doute passé une nuit blanche.

Le lendemain matin, il tente de me dissuader de partir en mission avec lui pour surveiller Flynn Fitzgerald. Il m'explique en long et en large que Fitzgerald est peut-être un meurtrier et qu'il pourrait avoir l'intention de s'en prendre à moi, alors qu'il n'a sans doute aucune idée de qui il est, lui, Anatoly, etc., etc. Puis il insiste, en me disant que ce que j'ai de plus intelligent à faire, c'est de rester chez moi et d'attendre qu'il m'appelle. Je souris, j'approuve d'un hochement de tête et je lui dis qu'il a entièrement raison, Il prend mon approbation pour argent comptant, ce qui prouve la véracité de ma théorie selon laquelle il existe une corrélation positive entre satiété sexuelle et crédulité.

Naturellement, Anatoly ne peut deviner quels sont mes vrais projets pour la journée. Personne ne le pourrait, car ce que je fais va totalement à l'encontre de ma personnalité : je passe au commissariat de police et je leur déballe toute l'histoire. Je comprends très bien les arguments d'Anatoly, peu enclin à se confier à eux, mais nous avons tellement de

morceaux de pièces à conviction qu'ils pourraient en faire bon usage... Qui sait ? Les exploiter. L'espoir fait vivre.

Le problème, c'est que leur réaction n'est pas celle que j'avais espérée. Ça les fait rire, mais rire ! Pas moyen de les arrêter. Et quand ils ne se contentent plus de rire «

discrètement

», ils explosent carrément !

C'est aux inspecteurs Kelly et Stone que je me suis adressée, et je dois dire à sa décharge que Kelly essaie au moins de rire sous cape, contrairement à la truffe gonflée aux stéroïdes qui lui sert de partenaire. Il se mord les lèvres

si fort qu'elles en deviennent presque blanches. Et je ne vous parle pas des larmes qu'on voit poindre dans ses yeux gris-bleu ni du léger tremblement de ses épaules... Je finis par lui dire en soupirant : « O.K., ça va, allez-y ! »

Et là, tout bascule. Il se plie en deux en s'agrippant aux accoudoirs de son siège pour ne pas tomber

par terre, secoué par un fou rire inextinguible.

Dès qu'il reprend son souffle, il demande avoir le portable

de Fitzgerald et la lettre de Peter, mais c'est Anatoly qui les a sur lui. Kelly me promet d'enquêter sur mon histoire, mais je n'en crois pas un mot. Peut-être parce qu'il pouffait de rire en me parlant.

Je finis par rentrer chez moi après avoir acheté un litre de crème glacée et une bouteille de vodka Absolut. Si quelqu'un a une bonne raison de boire, c'est bien moi !

D'autant qu'entre mes allées et venues incessantes et mes nuits d'amour, je suis condamnée à brûler mon trop-plein de calories au plus vite.

Je vide quelques verres jusqu'à 14 heures, je me balade un bon moment, puis je rentre chez moi et sur le coup de 16 heures, je pique du nez devant la télé. Deux heures plus tard, c'est le téléphone qui me réveille. J'ouvre un oeil et je cherche l'écouteur à tâtons.

— Allô?

— Sophie ? Rick Wilkes à l'appareil.

Je m'assieds et j'éteins le son du téléviseur. Pourquoi Rick peut-il bien m'appeler ?

— Sophie, vous êtes là ?

— Oui. Euh... comment allez-vous ?

Il évite de tourner autour du pot.

— J'ai discuté avec Mary Ann. Elle m'a parlé de votre conversation de la nuit dernière.

— Ah oui ?

— Je sais ce que vous pensez, que Mary Ann m'a préféré moi à l'amitié que vous partagez. Mais sachez que ce n'est pas le cas. C'est vrai, je me suis confié à elle, puis je l'ai suppliée de ne parler à personne de ces confidences. Elle se sentait mal à l'aise de devoir garder ces secrets pour elle, et elle l'est toujours. Elle m'a même demandé de ne rien lui confier d'autre s'il lui était interdit de vous en parler.

— Ah bon.

Si mon vocabulaire est aussi pauvre, ce n'est pas seulement à cause de la vodka que j'ai ingérée. C'est qu'en toute

sincérité, je ne sais pas quoi dire et que j'ignore ce que Mary

Ann a pu lui raconter. Contrairement à Rick, je n'ai pas pensé à lui dire de garder notre petite

conversation pour

nous. Rick travaille pour Fitzgerald, et s'il sait que je les ai dans le collimateur, ça pourrait poser problème.

Rick poursuit :

— Je sais bien que Fitzgerald n'est pas un saint, mais ce n'est pas un méchant non plus.

Puis il ajoute presque à voix basse :

— C'est vrai qu'il est hypocrite. Ça, c'est indéniable.

— Mais pourquoi a-t-il embauché Eugène ? Maggie a dit que tout le monde sait, au sein de votre équipe, que c'est Eugène qui est à l'origine de cette fameuse info sur Bruni et le scandale avec la jeune fille mineure. Si Fitzgerald avait quelque chose à cacher, pourquoi risquer d'être pris en engageant une personne comme Eugène dans son équipe ?

Je fais très attention au choix des mots. Mon truc, c'est essayer de soutirer le plus d'infos possible à Rick sans laisser

transparaître ce que je sais ou ce que je soupçonne.

— Maggie a menti.

— Elle a menti ?

M. Katz lève la tête et me fixe d'un air interrogateur, comme les chats savent le faire.

— Vous voulez dire que ce n'est pas Eugène qui a fourni

ce tuyau sur Bruni ?

— Si, c'était bien lui. Mais en dehors de Maggie et moi, il y a une autre personne qui était au courant. Nous étions tous trois les confidents d'Eugène.

— Et qui était cette troisième personne ?

— Mélanie.

J'accuse le coup. J'ai beau être anéantie par sa mort, je ne peux m'empêcher d'être un peu en colère contre elle.

Car c'est le genre d'information qui aurait pu m'aider. Et si elle l'avait partagée avec moi, qui sait, j'aurais peut-être pu la sauver.

Rick continue d'éclairer ma lanterne.



— Maggie aimait Eugène parce qu'il lui rappelait son père, mais elle n'a jamais voulu se mesurer à lui. Tout ce qui l'intéresse, c'est de gagner. Quant à Fitzgerald... il sait pour qui vous travaillez réellement et il nous a demandé, à Maggie et à moi, de ne pas vous parler. Lorsque Mary Ann nous a confié que vous vous joindriez à nous pour ce fameux déjeuner, ce qui a fait l'effet d'une petite bombe, Maggie a décidé qu'il était temps de vous lancer sur une fausse piste. Elle a tenu le raisonnement suivant : si vous pensiez que Fitzgerald avait voulu embaucher Eugène, compte tenu de ses antécédents, vous ne le soupçonneriez pas de... vous voyez de quoi je parle... de ces parties fines à trois.

— Attendez une minute ! Pour qui croyez-vous que je travaille ?

— Sophie, ne jouons pas au plus fin, d'accord ? Avant tout, sachez que je n'en ai pas parlé à Mary Ann. Je suppose

que vous lui avez dit que vous travailliez pour la National Review, et je m'en suis tenu à votre version. A moins que vous lui ayez dit la vérité et qu'elle n'ait pas jugé bon de m'en parler. Elle n'a pas son pareil pour garder les secrets.

— Rick, écoutez-moi bien. Qu'entendez-vous par « ne jouons pas au plus fin » ? Et pour qui croyez-vous que je travaille ?

— Pour Husler, bien sûr.

— Quoi ?

— Nous savons tout de l'article que vous écrivez sur les hommes politiques conservateurs et leurs fétichismes sexuels...

— Vous croyez que je travaille pour Larry Flint, l'éditeur de magazines pornos ?

C'est la conversation la plus surréaliste que j'aie jamais eue de toute ma vie. Dena elle-même refuserait de travailler pour Larry Flint !

— Ecoutez, je crois en la liberté de la presse, et Hustler fait partie de la presse. Une presse minable, mais quand même. Sachez que Fitzgerald m'a dit qu'il était en train de tourner une nouvelle page. Je ne continuerais d'ailleurs pas à travailler pour lui si ce n'était pas le cas.

On dirait que Rick a du mal à respirer normalement.

— Je sais que la situation n'a rien d'idéal. Comme je le disais à Mary Ann, la politique a énormément compté dans ma vie. Mon engagement en tant que républicain, mon soutien à un parti auquel je crois... Je vois bien que le parti a changé, et je sais que j'ai fait des compromis que je n'aurais pas dû faire sur le plan de l'éthique. Je compte d'ailleurs changer de cap, avec d'autres objectifs en tête.

Seulement voilà, si vous rendez cette information publique, si vous révélez qu'elle vient de moi, vous pouvez ruiner ma carrière politique. Jamais plus je ne trouverai de job. C'est un risque qu'Eugène

avait choisi de prendre, mais il était plus fort que moi. Je vous demande donc un très grand service, Sophie : s'il vous plaît, ne parlez pas de tout ça à Hustler. Je vous en prie, faites-le pour moi.

Je réponds sans hésiter :

— Je vous le promets.

— Vraiment ? Vous parlez sérieusement ?

Il se met à rire, visiblement soulagé.

— Merci, Sophie. J'aurais dû me douter que vous seriez raisonnable. Après tout, vous êtes l'amie de Mary Ann, une femme qui sort de l'ordinaire.

Il marque une pause avant d'ajouter :

— Elle est incroyable. J'ai beaucoup de chance d'avoir quelqu'un à qui parler et qui me comprenne vraiment.

— Rick, je dois partir.

— Bien sûr, je comprends. Merci encore, Sophie. Je compte sur vous pour tenir votre promesse.

Je raccroche et je regarde M. Katz.

— Tu te rends compte ? Hustler...

M. Katz cligne des yeux, sa façon à lui de hausser les épaules.

Après cette petite conversation, je ne pense plus du tout à boire. Je n'arrête pas de passer et repasser dans ma tête les paroles de Rick, pour essayer de comprendre toute l'histoire. J'essaie d'appeler Mary Ann, mais elle travaille. J'envisage même de joindre Anatoly, mais il faut que j'analyse toutes ces nouvelles données avant de relayer l'info à Anatoly. Quand je pense qu'on m'associe à Hustler ! J'aimerais encore mieux écrire pour un site web de fans des furry !

Je passe près d'une heure à tourner et retourner dans ma tête ce que je viens d'apprendre, puis je rassemble mon courage pour aller surfer sur le site web de Hustler.

J'ai de vagues souvenirs de Larry Flint révélant les liaisons extraconjugales d'hommes politiques, il y a quelques années. Je peux peut-être lire ces articles, ça pourrait être intéressant. Mais curieusement, impossible de trouver un seul article sur ce site web ! Ce n'est pourtant pas faute d'essayer. Si jamais Google transmet au gouvernement fédéral les sujets sur lesquels leurs clients surfent, c'est l'humiliation complète !

Mais alors, que faire ?

Il reste la fête de ce soir. Rick n'a jamais expressément dit que Fitzgerald était un furry. Et il y a fort à

parier qu'il n'irait pas trouver les flics avec une pareille info. J'ai donc besoin que quelqu'un le fasse. Je décide de prendre une bonne douche et après, j'enfilerai mon déguisement de gros chat pour aller à cette fête. C'est toujours mieux que rester assise chez moi à essayer d'imaginer pourquoi les gens me prennent pour une journaliste de magazine porno !

Je reste presque vingt minutes sous ma douche. Après m'être frictionnée, je reviens directement dans ma chambre pour enfiler le fameux costume. Je ne comprends toujours pas très bien pourquoi Rick m'a appelée. Était-ce pour me convaincre de ne rien « dire » sur lui et son candidat ?

Ou voulait-il seulement réparer les dégâts que ses petits secrets avaient pu faire sur mon amitié avec Mary Ann ?

Si la seconde réponse est la bonne, c'est vraiment gentil de sa part.

J'ai tout le costume sur le dos, sauf la tête, quand je remarque que M. Katz est planqué sous le lit. C'est compréhensible, compte tenu de l'étrange tenue que sa maîtresse a choisi de revêtir ! Je crois bien qu'à sa place, je ferais la même chose. Je m'assieds au bord du lit et je me penche pour me retrouver face à face - ou plutôt « face à moustaches » - avec lui. Il a l'air terrifié.

— Que se passe-t-il, mon vieux ? Tu as donné ta langue à un autre chat ?

— Non, à un chien !

C'est une voix d'homme. Je me redresse lentement et je me retourne vers la porte de ma chambre. Un homme se tient là, devant moi, déguisé en gros chien blanc aux oreilles pendantes. Il me sourit, la bouche fermée, un sourire apparemment bienveillant. Je ne vois rien de cet homme, si ce n'est ses mains. Il a choisi comme moi un déguisement sans pattes, ce qui lui permet de tenir d'une main ferme le pistolet qu'il pointe sur moi.

L'espace d'une seconde, je me dis que je vais m'évanouir.

— C'est une voisine qui m'a permis d'entrer dans votre immeuble. Elle m'a pris pour un singing telegram. J'ai d'ailleurs laissé un assortiment de ballons dans votre salon, mais je crains que vous n'ayez pas le temps d'en profiter.

J'ai la gorge sèche et je ne sais pas quoi dire. Ai-je oublié de fermer à clé la porte de mon appartement ou bien a-t-il défoncé la porte ?

L'homme-chien demande :

— Avez-vous parlé à la police ?

Je réussis à hocher la tête de façon quasi imperceptible, mais je change aussitôt de tactique en hochant cette 1. NdE : message délivré à domicile sous forme chantée.

Je hochais énergiquement la tête, consciente que cette attitude pourrait m'aider.

Je réponds d'une voix rauque :

— Je leur ai tout déballé sur votre compte, Fitzgerald.

Si vous me tuez, ils sauront précisément vers qui se tourner.

Ce n'est pas comme Anatoly, qui était pourtant censé te suivre ! Comment a-t-il pu perdre sa trace ? A moins qu'Anatoly ne soit là, juste derrière lui, et qu'il attende le bon moment pour me sauver. C'est possible, non ? Il y a encore de l'espoir.

L'homme-chien lève son pistolet, qu'il tient à présent pointé sur mon front. Comme il est grand, l'homme est obligé d'incliner sa tête de chien pour me voir à travers les trous du masque qui lui font des yeux de mouche.

Attendez une minute ! Fitzgerald n'est pas grand...

Je parle lentement, en pesant bien mes mots.

— J'ai dit que j'avais tout déballé sur Fitzgerald ? Ce n'est pas exactement ça. En fait, j'ai parlé aux flics de Fitzgerald et de vous.

— Comment savez-vous que je ne suis pas Fitzgerald ?

— Parce que je sais qui vous êtes, et les flics aussi.

C'est faux, j'ignore qui il est. Sa voix m'est vaguement familière, mais il y a quelque chose qui sonne faux, c'est très déroutant. C'est comme si j'entendais quelqu'un qui a toujours parlé comme un plouc s'exprimer avec la voix d'un présentateur de JT... C'est à ce moment-là que ça fait tilt ! J'en reste médusée.

— Vous êtes Johnny, n'est-ce pas ?

De sa main libre, il agrippe le museau surdimensionné du

costume et arrache le masque. C'est bien cet idiot congénital

qui se tient droit devant moi. Mais cette fois, il ne perd pas les pédales. Il est si calme et si maître de lui que j'ai du mal à le reconnaître, même à visage découvert. Aucune lueur ne brille au fond de ses yeux et sa bouche n'esquisse pas le moindre sourire, fût-il nerveux. Cet homme est sérieux, effrayant et d'une certaine manière, fascinant de perversité.

C'est un peu comme ça que j'imagine la mort.

Je prononce son nom aussi tendrement que possible, en priant le ciel de réussir à lui donner le change en lui faisant le coup du charme.

— Johnny, vous n'avez pas vraiment envie de faire ça.

— Vous avez raison. Mais j'en ai marre de ce petit jeu, et la façon la plus rapide d'en finir est de vous tuer et de mettre ça sur le dos de Fitzgerald. J'ai parlé à Rick. Je sais que vous avez assemblé les pièces du puzzle exactement comme je le souhaitais, et vous venez juste de confirmer mon hypothèse : vous êtes allée parler aux flics.

Il choisit soigneusement ses mots. Pas de grand discours, pas de bavardage inutile.

— Rick est aussi dans le coup ?

Mon Dieu, et Mary Ann ? Elle est peut-être menacée de mort, elle aussi !

— Non. Rick parle un peu trop, du moins à ceux en qui il a confiance. Il a un faible pour les imbéciles naïfs et pleins d'entrain. C'est un rôle auquel je me suis attelé, ce qui m'a valu l'honneur d'être pris pour confident.

Depuis peu, Rick a désespérément besoin d'un homme de confiance. Il traverse une crise d'identité et il a besoin du soutien d'un homme qui puisse jouer le « petit frère » auprès de lui.

Son regard s'attarde un instant sur mon réveil.

— C'est la bonne heure ? J'ai dû faire une erreur de minutage...

— Vous pouvez remettre l'opération à plus tard. Me tuer demain, par exemple, non ?

Il esquisse un sourire sincèrement amusé. Mais le pistolet est toujours pointé sur moi.

— Je pourrais vous tuer tout de suite, ça ne changerait rien. Mais si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais attendre un peu. Anne est en train de me fabriquer un alibi, et si nous patientons encore un quart d'heure, je serai plus en sécurité.

— Ne me dites pas que vous êtes de mèche avec Anne ?

Seigneur ! Anatoly avait raison, et je ne l'ai pas écouté.

L'idée même que Johnny puisse être derrière ces crimes me semblait tellement grotesque que je crois avoir réussi à convaincre Anatoly qu'il faisait fausse route. Et maintenant, il se pourrait que cette erreur me coûte la vie.

— Pourquoi êtes-vous surprise à ce point ? Anne est une femme très sexy. En plus, c'est la femme de Sam, et Sam a une dette envers moi à cause de Jocelyn.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

Il me reste quatorze minutes. Comment me tirer de ce pétrin en quatorze minutes ?

— Forcément. Vous n'êtes pas ce que j'appelle une brillante détective.

Il soupire, comme si ma bêtise constituait pour lui un énorme fardeau.

— Cette salope de Jocelyn ma quitté pour Sam. Elle n'avait pas le droit de faire ça.

Les battements de mon coeur s'accélèrent tandis que des bribes de la conversation que j'ai eue récemment avec Sam dansent dans ma tête. J'essaie de me rappeler ce qu'il a dit à propos de Jocelyn...

« Elle était plus jeune que moi et venait juste de passer son diplôme de sciences politiques... »

Comme Johnny.

« Avant de me rencontrer, elle avait l'habitude de sortir avec des hommes brutaux et autoritaires... »

Je murmure :

— Vous avez tué Jocelyn.

Johnny se contente de répondre :

— Elle était à moi et elle m'a trompée. Il fallait qu'elle paye !

— Vous êtes en train de me dire qu'Anne a séduit le type qui a tué la première femme de son mari ? C'est vraiment n'importe quoi !

— Anne ne sait rien de ma liaison passée avec Jocelyn, et elle ne m'a pas séduit. C'est moi qui l'ai draguée, et ça n'a pas été facile. Mais savez ce que c'est... le chemin le plus rapide pour gagner le coeur d'une femme passe par l'élimination de son adversaire.

— Ce que vous dites est faux...

Johnny rapproche le pistolet de ma tempe. Je m'empresse de corriger ma phrase.

— ... pour les hommes. Mais vous avez raison, en ce qui concerne les femmes, c'est tout à fait exact. Je n'arrête

pas de dire aux mecs que s'ils envisagent de sortir avec moi,

il faut d'abord qu'ils se débarrassent de mes rivales.

Johnny répond d'un ton tranquille :

— C'est comme ça que je vous aime, Sophie. Terrifiée, et prête à faire ou à dire n'importe quoi pour vivre quelques minutes de plus. On se croirait un peu dans La Mégère apprivoisée, non ?

Oui. Sauf que même quand il était soûl au dernier degré, Petruccio ne se serait jamais déguisé en chien aux oreilles tombantes !

Ceci dit, je garde cette réflexion pour moi parce que Johnny a au moins raison sur un point : je suis terrifiée.

Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit qui puisse l'inciter à appuyer sur cette fichue gâchette.

Johnny poursuit son récit.

— J'ai découvert plusieurs messages codés entre Peter et Fitzgerald. Même après les avoir déchiffrés, j'ai trouvé que le choix des mots était extrêmement circonspect. Mais j'avais une petite idée de ce qui se passait. L'étape suivante a été d'obtenir des informations de Rick. Je vous l'ai dit, Rick a besoin de gens de confiance pour se lâcher, surtout après cet incident/WTT}/ dans l'Iowa.

— Vous parlez de cette histoire à trois avec Fitzgerald et Peter ?

— Oui. Et ils étaient déguisés tous les trois. Le grand jeu.

— Qui était la troisième personne ?

Johnny hausse les épaules.

— Une femme. J'ignore qui elle est, je n'ai jamais su son nom. Mais je suis allé tout raconter à Anne et elle a eu la même réaction que moi : dès l'instant où les médias auraient vent de cette info, c'en serait fini de la carrière de Fitzgerald. Mais Anne et moi nous sommes trompés dans nos calculs. Nous n'avons pas vraiment prévu quelle serait la réaction des médias.

— Je n'y comprends rien. J'ai fait des tas de recherches sur Fitzgerald et je n'ai pas trouvé un seul article faisant allusion au fait qu'il pourrait faire partie des furry.

— Et pour cause ! Il n'existe aucun article de ce genre.

Nous avons appelé des tas de gens, des anonymes, pour avoir

des tuyaux et vous savez ce qu'ils nous ont répondu ?

Je secoue la tête en silence.

— Ils ont tous rigolé. Tout le monde a cru que ces appels

étaient des canulars. Même les tabloïdes qui font paraître régulièrement des articles sur les bébés extraterrestres nous ont envoyés balader ! Ça aurait posé moins de problèmes si Fitzgerald avait été démocrate. Il y a des tas de publications dirigées par des fanatiques de droite qui impriment n'importe quoi pour faire passer les femmes du parti libéral pour des nymphomanes adoratrices de Satan.

Ces mecs ont l'art de transformer de pures spéculations en faits avérés. Mais s'il s'agit d'un candidat de leur bord, c'est une autre paire de manches ! Voilà pourquoi Anne a embauché Peter. Nous espérions qu'il nous donnerait quelque chose à nous mettre sous la dent, mais naturellement, il ne l'a pas fait.

Johnny secoue la tête. On le sent frustré. Il parle d'une voix de plus en plus criarde et je note qu'il émaille son discours de termes crus et de jurons. Quel genre d'homme est-ce donc ? Le sait-il lui-même ?

— Alors nous sommes passés au plan B. Anne essayait toujours de convaincre Peter, et moi Eugène. Vous savez, Rick m'a dit ce qu'Eugène avait fait à Bruni, alors je me suis dit qu'il ne serait pas très difficile de lui faire prendre cette histoire de furry au sérieux. J'ai fabriqué un indice pour le mettre sur la bonne voie, et Eugène a découvert très vite que son patron était un sacré pervers.

— Seulement voilà, Eugène n'a pas donné suite...

Une nouvelle minute vient de s'écouler.

— Peter l'en a dissuadé. En fait, Eugène éprouvait de la pitié pour ce malade, et aussi pour Fitzgerald.

On voit bien que Johnny trouve la compassion d'Eugène écoeurante.

— Ou peut-être détestait-il Anne si fort qu'entre deux maux, il a opté pour le moindre, à savoir la candidature de Fitzgerald. Qui sait ? Toujours est-il que, quelles que soient ses raisons, il est resté muet comme une carpe.

— Et comment avez-vous géré la situation ?

Bon sang, il doit bien y avoir dans cette chambre quelque chose qui puisse me servir d'arme...

— Anne a commencé à s'impatienter. Elle a appelé Peter au bureau après les heures de travail, quand il n'y avait personne dans le coin, et elle n'y est pas allée par quatre chemins : elle lui a révélé de but en blanc qu'elle savait tout sur ses jeux de basse-cour avec Fitzgerald. Et elle a ajouté quelle allait tout raconter à la presse. Elle a secrètement enregistré la conversation pour que Peter n'ait qu'une chose à faire : confirmer ses accusations. Elle n lui demandait rien d'autre ! Mais vous savez ce que cet enfoiré a préféré faire...

Je hoche la tête en silence.

— Il s'est assis à son bureau et a rédigé un petit message d'adieu avant de sauter par cette fichue fenêtre sous les yeux d'Anne !



— Oh mon Dieu !

— Oui, et ça a presque tout fichu en l'air. Anne a été tellement secouée qu'elle a failli tout laisser tomber, moi Étienne l'idée de démasquer Fitzgerald. Mais en insistant, j'ai fini par la convaincre que c'était la liaison entre Peter et Fitzgerald qui avait conduit Peter au suicide, et non sa menace à elle de tout raconter. Il n'est jamais très difficile de convaincre les gens de ce qu'ils ont envie d'entendre...

Bref, je suis alors passé au plan C.

— Le plan C... ?

Il me reste huit minutes et je n'ai aucune idée de ce que je pourrais faire !

— Oui, le plan C. La situation était la suivante : Fitzgerald

savait qu'Eugène l'avait démasqué et les relations entre les deux hommes s'étaient manifestement détériorées. Alors j'ai décidé de tirer profit de la situation. Il fallait juste donner l'impression que Fitzgerald essayait de tuer Eugène. Tout ce que j'ai eu à faire, c'est d'enfiler un de ces déguisements de furry et d'emprunter la fourgonnette de Fitzgerald pour une nuit. Fitzgerald prêtait toujours volontiers son véhicule.

Il me fallait juste attendre qu'Eugène ait trop bu, ce qui lui arrivait régulièrement, de tirer plusieurs fois sur lui en le manquant, puis de démarrer en trombe. Si Eugène était persuadé que Fitzgerald avait tenté de l'abattre, il serait allé à la police, en dépit de ce qu'il pensait d'Anne.

— Le problème, c'est que tout a foiré. Au lieu de faire semblant de le tuer, vous l'avez bel et bien abattu par accident.

Quelle idiote ! Dire que je n'ai pas pensé à ça une seconde !

— Viser et tirer avec un masque sur la tête, c'est très difficile. Cette nuit-là, j'étais déguisé en hippopotame, c'est un costume très encombrant.

— Et Mélanie, dans tout ça ?

Son nom est brusquement sorti de ma bouche. Mais les mots tuent rarement et Johnny reste impassible. Il ne cille même pas. La mort de Mélanie lui est parfaitement indifférente.

— Je me suis lié d'amitié avec elle, pensant qu'elle pouvait m'être utile. Mais là encore, j'ai fait un mauvais calcul. Elle est venue chez moi au moment où elle était le plus fragilisée, sans s'annoncer et totalement hystérique.

Elle m'a dit qu'elle avait juste besoin d'un ami pour l'aider à surmonter une crise de panique. Malheureusement pour elle... Anne était là.

— Vous l'avez tuée uniquement parce qu'elle avait découvert que vous couchiez avec Anne !

— C'est drôle, vous réagissez exactement comme Anne !

Quand je repense à la façon dont elle a pété les plombs après

la mort de Mélanie, on aurait cru que j'avais tué sa soeur, alors qu'elle ne lui avait même jamais adressé la parole !

Mais ce qu'Anne et vous ne semblez pas comprendre, c'est que j'ai un plan à long terme. Si quelqu'un vient à découvrir que je baise avec Anne, tout risque de foirer, et je ne peux pas prendre ce risque.

Je suis au bord de l'hyperventilation. Il me reste six minutes et je n'ai toujours pas le commencement d'un début d'idée. Une petite voix dans ma tête me souffle :

« Continue de le faire parler, gagne du temps. C'est toujours ce qu'il faut faire quand on est pris en otage. »

— Pourquoi Fitzgerald m a-t-il suivie au Neiman ? Ou peut-être suivait-il Maggie et Rick ?

Les yeux de Johnny se plissent. On dirait deux petites fentes.

— Vous êtes la fille la plus stupide que j'aie jamais rencontrée.

— Pardon ?

— Fitzgerald ne suivait personne. Je lui ai inventé un déjeuner de travail pour donner l'impression qu'il vous suivait. Je voulais aussi que vous le voyiez à San Francisco juste avant qu'on ne découvre le corps de Mélanie à Océan Beach. J'ai su dès le début que vous ne travailliez pas pour la National Review. N'importe quel lecteur qui aurait eu le courage de dépasser la page un de vos bouquins l'aurait tout

de suite deviné ! Je savais que vous vouliez aider Mélanie à trouver l'assassin d'Eugène, alors je me suis arrangé pour faire croire qu'il s'agissait de Fitzgerald. J'ai appelé Fitzgerald pendant son interview avec vous et je lui ai dit que vous travailliez pour le Husler, juste pour qu'il pète les plombs devant vous. Et à vous, j'ai dit que Fitzgerald conduisait une fourgonnette verte, car je savais que vous l'aviez aperçue juste avant que je tire sur Eugène.

— Attendez une minute ! Vous m'avez dit que Fitzgerald

conduisait une voiture de sport...

— Non. Une Sportrac ! Une Sportrac Ford ! C'est une fourgonnette.

— Si je comprends bien, le succès de votre plan dépendait de ma connaissance des voitures ? Ça ne pouvait pas marcher.

— Pas seulement des voitures, de tout ! Et puis je sais aussi que Rick n'a pas dévoilé tous les petits secrets de Fitzgerald à Mary Ann, mais il lui en a dit beaucoup.

La voix de Johnny monte de plusieurs décibels. A présent,

il crache ses mots, les dents serrées.

— Les filles comme Mary Ann racontent tout à leurs amies. Alors encore une fois, pourquoi avez-vous mis tout ce temps à soupçonner Fitzgerald ? Pourquoi ? Pourquoi faut-il que les gens soient aussi stupides ? J'ai subtilisé le portable de Fitzgerald et je l'ai caché sur le cadavre de Mélanie ! Je n'ai même pas résilié l'abonnement comme il m'a demandé lorsqu'il a constaté la disparition de son téléphone, juste pour m'assurer qu'il serait ainsi plus facile de remonter jusqu'à lui ! Seulement voilà, personne n'en a tiré de conclusions ! Sans compter toutes ces menaces que je vous ai faites par téléphone... Combien de temps vous a-t-il fallu pour comprendre que je parlais des furry ?

Soudain, ma nature reprend ses droits. Je sens la colère me gagner. Je lui lance :

— Bon, maintenant ça suffit ! Lâchez-moi un peu !

Pourquoi étais-je censée savoir ce qu'est un furry ?

Johnny ironise.

— Vous ne le saviez pas ? Mais où vivez-vous ? Dans une grotte ?

Je me mets à hurler :

— J'en ai marre, marre et plus que marre ! Je n'arrête pas d'être traquée par des fous furieux qui veulent me tuer et ça commence à bien faire ! Je suis une fille bien, intelligente, assez perspicace en matière de politique. Une personne généreuse, qui aime la mode. Et même si je ne connais pas très bien toutes les perversions sexuelles de l'homme, ne me prenez pas pour une ingénue ! Et si vous tenez absolument à me tuer, la moindre des choses serait quand même de me laisser ôter ce déguisement ridicule !

Je veux mourir en Vivienne Tarn !

— Vous êtes complètement hystérique.

— Naturellement ! C'est ce qui arrive aux gens quand on les oblige à regarder le canon d'un pistolet !

Voilà que je commence à pleurer. C'est bien la dernière chose que j'aie envie de faire... J'aurais voulu être forte face à ce malade mental, mais c'est plutôt raté. Je me sens comme une femme sur le point de mourir dans une tenue qui ne lui convient pas. Les gens vont jaser : « Savez-vous qu'elle a été tuée par un chien anthropomorphique et qu'elle-même était déguisée en version générique de Hello Kitty ? » Et ma mère - ma fofolle de mère, névrosée mais si merveilleuse — devra supporter les quolibets des gens sur la mort de sa fille. Je ne peux pas laisser faire ça, c'est hors de question ! Je ne veux pas que ma mort apparaisse sur le site des Darwin Awards !

La colère de Johnny est retombée. A présent, il fait montre de tendresse feinte.

— Chut, moins fort... Ça pourrait être pire, songez que dans une minute, tous vos soucis auront pris fin.

Ce n'est pas comme Anne... Elle, elle a dû se faire à l'idée qu'elle ne s'appartient plus. Anne est à moi, vous comprenez ? J'ai bien pris soin de cacher mon implication dans ces crimes, mais j'ai aussi fait en sorte que toute la responsabilité retombe sur les épaules d'Anne si jamais l'envie m'en prenait. Il me suffira d'un claquement de doigts pour l'impliquer dans deux meurtres. Si je lui dis de sauter, elle devra me demander de quelle hauteur... Si je lui dis de me faire une gâterie, la seule question qu'elle sera en mesure de me poser, c'est « là, tout de suite ? » Elle est à moi. Mais en supposant qu'elle continue à se montrer coopérative, et il le faudra bien, c'est Fitzgerald qui ira en taule pour les meurtres d'Eugène et de Mélanie... Et le vôtre, bien sûr. Ensuite, Anne gagnera cette élection faute d'adversaire, et dans quelques années, son mari mourra dans un accident de voiture. Ses électeurs la plaindront et je l'aiderai à utiliser cet élan de sympathie pour se forger une meilleure réputation. Son étoile continuera de grimper au firmament de la politique et elle m'épousera au moment où je jugerai bon de le faire, et je serai l'homme de l'ombre, celui qui tire les ficelles en coulisses. Chaque décision politique sera prise par moi. Les gens s'imaginent que Karl Rove est puissant ? Attendez de voir ce que j'ai prévu au menu !

Son regard se pose de nouveau sur mon réveil.

— Parfait. Anne doit être à la fête organisée pour les fiançailles de son ami, à présent. Elle raconte à tout le monde

qu'elle est tombée par hasard sur le conseiller personnel de Fitzgerald dans un café. Elle a maintenant des tas d'alibis, et elle m'en procure un par la même occasion. Pour vous, le moment est venu de mourir.

— Anatoly saura la vérité.

— L'homme qui a remplacé Darrell Jenkins pour filer Anne ? Oui, je vois qui c'est. Dommage qu'il n'ait jamais pris la peine de suivre Fitzgerald ! Mais de toute façon, ça n'a plus d'importance.

— Vous vous trompez. Anatoly a pris la décision de suivre Fitzgerald.

Johnny éclate de rire.

— C'était bien joué... Mais à l'heure qu'il est, Fitzgerald est seul chez lui, et sa femme est allée voir sa soeur.

— Fitzgerald vous a peut-être dit qu'il restait seul chez lui, mais c'est faux. En ce moment même, il est à une fête organisée par les furry, et Anatoly ne le lâche pas d'une semelle. Anatoly m'a d'ailleurs appelée il y a moins d'une demi-heure et il m'a dit qu'il venait d'appeler les flics pour leur demander de le rejoindre là-bas. Pourquoi croyez-vous que j'aie enfilé cet accoutrement ? Je voulais me rendre à cette fête incognito pour voir ce qui s'y passait. A l'heure qu'il est, les flics doivent être en train d'interroger Fitzgerald.

Vous comprenez ce que ça signifie, bien sûr ? Fitzgerald a un alibi en béton. Pas vous.

— Vous mentez.

— Appelez Fitzgerald et demandez-lui où il est.

Téléphonez chez lui. Appelez son portable. Pas celui que vous avez mis près du corps de Mélanie, le nouveau. Allezy, Johnny, faites-le !

Johnny tourne la tête vers la droite en direction du buffet où se trouve mon téléphone. Je vois qu'il hésite, c'est évident. Il tient son pistolet d'une main moins ferme.

Suis-je toujours en plein dans sa ligne de mire, ou à un ou deux centimètres ? Je suis toujours assise sur mon lit, penchée en avant, les bras autour des genoux. Et Anatoly qui n'arrive pas ! Je suis toute seule. Enfin, pas vraiment...

M. Katz s'est enfin décidé à sortir de dessous le lit et il se frotte contre mes chevilles en me regardant d'un air interrogateur.

Johnny se retourne vers moi.

— Je n'ai pas l'intention d'appeler...

Je ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase. Je fais une chose horrible : je lance mon chat en l'air comme une balle de base-bail... et il atterrit sur le visage de Johnny, toutes griffes dehors.

Le pistolet tombe. Je note qu'il n'était pas dirigé à deux centimètres de sa cible (moi en l'occurrence), mais à moins d'un centimètre. A présent, le pistolet se trouve par terre et Johnny hurle en essayant de se libérer des griffes de M. Katz. Mais dans un accès de panique, M. Katz essaie de se trouver une porte de sortie vers le haut et non vers le bas, toujours à grands coups de griffes. L'épaule en avant, je charge Johnny comme un joueur de football américain et je réussis à le faire tomber. M. Katz se libère enfin d'un bond et s'enfuit de la chambre sans demander son reste. Le pistolet est à ma portée, mais Johnny a réussi à poser une main sur mon épaule, l'autre sur ma hanche, et il essaie de me faire tomber sur le dos pour me clouer au sol.

Je m'empare alors du pistolet, et je tire...

Je viens de tuer Johnny Keyes.

Je me libère de son emprise et je contemple l'homme déguisé en chien qui se vide de son sang sur mon parquet.

Je tremble tellement que je claque des dents, et je suis prise de nausée. Mais je n'éprouve guère de remords. Car je ne peux m'empêcher de me dire que Johnny Keyes est l'homme qui a assassiné mon amie.

Je laisse tomber le pistolet et je compose le 911.

*« Tout est bien qui finit bien, dit-on. Encore faut-il qu'il y ait une fin... »*

C'est la Mort

Il en faut, du temps, pour que la police accepte enfin de voir en moi une victime et non une meurtrière. Mais je comprends parfaitement leur perplexité. Car je suis là, déguisée en chat, debout près du cadavre d'un homme déguisé en chien. Cela ressemble étrangement à une querelle d'amants furry qui aurait mal tourné...

Heureusement pour moi, j'apprends que je ne suis pas la

seule femme que Johnny ait sous-estimée. Apparemment, Anne Brooke ne s'est pas rendue aux fiançailles de son amie - elle a préféré aller trouver le shérif. Elle a décidé de tout avouer, sachant parfaitement que, ce faisant, elle mettait fin à sa carrière politique et pouvait même atterrir en prison. Mais après avoir versé des torrents de larmes, elle s'est dit que rien ne pouvait être pire que devenir

« l'objet » de Johnny.

La police m'emmène au commissariat et me pose toute une batterie de questions, puis elle finit par me laisser partir.

En sortant, je tombe sur Anatoly qui m'attendait, debout devant sa Harley, un casque dans chaque main.

Je me dirige vers lui et je lui dis d'un ton très calme :

— J'ai tué un homme, ce soir.

— Je sais.

Il me tend un des casques.

— Je t'emmène en balade.

J'enfile le casque et j'enfourche la moto derrière lui. Je ne lui demande même pas où nous allons, mais tant que ce n'est pas chez moi et que je ne reste pas seule, ce n'est pas important.

Nous sillonnons les rues de la ville, en remontant Telegraph

Hill jusqu'à la Coit Tower. Nous sommes en semaine et hors saison, il y a donc peu de touristes. Anatoly se gare et me conduit vers un endroit d'où l'on peut voir à la fois les lumières du Golden Gate et du Bay Bridge.

— C'est là que nous sommes venus pour notre premier rendez-vous, tu te souviens ?

Je hoche la tête. J'essaie de me replonger dans le souvenir de ce moment. Tout n'a pas été parfait, à ce rendez-vous.

Pour commencer, ma voiture a été mise à sac par un type à l'affût... Mais c'est toujours mieux que de raconter les événements de la nuit.

Anatoly me dit, l'air songeur :

— A l'époque, je n'avais pas confiance en toi.

— C'était réciproque.

— Mais ça ne m'a pas empêché de te désirer.

Je souris. Ça aussi, c'était réciproque.

Anatoly poursuit.

—J'avais de bonnes raisons pour ça : tes yeux en amande,

tes lèvres rouges et pulpeuses, ta peau de bronze, la courbe de ta chute de reins qui attirait irrésistiblement l'oeil sur ton fabuleux fessier...

— Anatoly !

— Il n'y avait pas que ça, Sophie. J'ai aussi adoré ton énergie. Tu es une fille solide. Ces dernières années, tu en as vu des vertes et des pas mûres, mais jamais tu n'as perdu ton courage ni ton sens de l'humour. J'adore discuter avec toi parce que je sais que tu rends coup pour coup.

Je ne peux pas te briser, rien ne le peut. Pas même ce qui est arrivé ce soir.

Nous restons quelques instants sans rien dire. Je regarde les broussailles qui ont envahi le versant de la colline ployer au gré du vent. Je finis par rompre le silence.

— Je ne me sens pas coupable de l'avoir tué.

— Tu ne dois pas.

— Pourtant...

— Tu as fait ce qu'il fallait faire, Sophie. Tu n'as pas à avoir de regret.

Je tape sur le trottoir du bout de ma chaussure. Je ne veux plus parler de ça, du moins tant que je n'aurai pas bu un verre. J'essaie de changer de sujet.

— Où Fitzgerald est-il allé, aujourd'hui ?

Je vois la mâchoire d'Anatoly se crispier.

— Anatoly ? Mon Dieu, ne me dis pas qu'il est allé à cette fête organisée par les furry ?

— Si, il y est allé. Il a d'abord pris une chambre d'hôtel à Concord, puis il est sorti avec son déguisement sur le dos camouflé sous son trench-coat. Il a aussi changé de voiture. Il a pris le maximum de précautions, mais j'ai quand même réussi à ne pas le perdre de vue.

— En quoi était-il déguisé ?

— En lémur.

— Non, c'est vrai ? Les lémurs sont très mignons. Je n'irais sans doute pas jusqu'à faire l'amour avec une ces bestioles, mais j'aime bien les regarder au zoo.

— Intéressant...

— Si je comprends bien, tu as été obligé de le suivre jusqu'au bout. Tu as participé à cette fête. Dis-moi ce que les autres furry ont pensé de ton déguisement !

Anatoly grommelle quelque chose que je ne saisis pas.

J'insiste.

— Tu disais ?

— Ils se sont fichus de moi.

— Qui ça ? Les furry ?

— Apparemment, l'idée que Johnny se faisait des furry était un peu has been. Ils ne se déguisent pas en animaux de bandes dessinées, ils portent des costumes un peu plus élégants...

— Es-tu en train de me dire que tu n'étais pas assez bien pour eux ?

— Je crois que les vieux gorilles dominants, ce n'est pas leur truc.

— Mais tu n'as rien d'un vieux gorille !

Je fais un pas vers lui et je noue mes bras autour de son cou.

— Toi, tu es King Kong.

Cette nuit, je décide de récupérer mon héros (M. Katz) et d'aller dormir chez Anatoly. Je ne me sens pas prête à

revenir sur la scène du crime. Nous restons chez lui deux

semaines. Je me tiens au courant de l'actualité concernant



Fitzgerald et Anne à travers les journaux. La presse a surnommé cette histoire le « Furrygate » et s'en est donné à coeur joie. Anne a été accusée de complicité, ainsi que de

« complicité d'acte de violence » ou un truc de ce genre.

Quant à Fitzgerald, son appartenance au monde des furry

l'a obligé à renoncer à sa candidature, sur l'insistance du parti républicain. On ne sait pas très bien qui sera le prochain sénateur du comté de Contra Nostra, mais dans l'ensemble, les gens sont d'accord pour dire que, quel que soit l'heureux élu, il lui faudra être meilleur que Fitzgerald et Anne.

La liaison entre Fitzgerald et Peter a été, elle aussi, largement commentée dans la presse. Après un instant d'hésitation, je décide d'appeler Tiff. Il n'est pas certain qu'elle ait envie d'avoir de mes nouvelles, mais je veux quelle sache que je suis là en cas de besoin.

A ma grande surprise, elle semble en pleine forme.

Elle a décidé de gober la version de Dena qui considère son frère comme un original et non comme un monstre.

Elle a même appelé Dena et lui fait un soin du visage à l'oeil pour la remercier de l'avoir aidée à gérer la situation.

Personnellement, j'ai tout fait pour l'amadouer et j'ai réussi à la convaincre de prévoir un déjeuner avec moi la semaine prochaine. Elle m'en veut toujours un peu de lui avoir menti à notre première rencontre, mais elle estime que j'ai déjà été suffisamment punie comme ça pour en rajouter.

Mary Ann va très bien, elle aussi. J'ai eu une petite conversation avec elle deux jours après les révélations sur Johnny. Elle m'a présenté ses excuses pour avoir été si réticente à me dire ce qu'elle savait sur Fitzgerald, et elle m'a dit à quel point Rick était angoissé par cette affaire. Il aimait sincèrement Johnny et il était un peu désolé pour Fitzgerald. Mais les récents événements l'ont aidé à prendre une décision sur son affiliation politique. Dès qu'il a appris ce qui s'était passé, il est allé voir les services administratifs pour demander une nouvelle carte d'électeur. Aujourd'hui, c'est officiellement un « libertaire ».

J'ai aussi eu une petite conversation avec Leah. J'ai reconnu qu'elle avait raison concernant mes rapports avec Mélanie. J'ai chargé Mélanie de tout le poids de mes émotions concernant la mort de mon père et ensuite, je l'ai évitée pour ne pas avoir à affronter de nouveau ces émotions. Et même si je l'ai rarement vue ces dernières années, Mélanie était mon amie. Sur l'insistance de Leah, j'ai passé le plus clair de mon temps chez Anatoly à pleurer la perte de cette amitié. Il faut aussi que je parvienne à régler mes problèmes liés à la mort de mon père, mais ça attendra un peu...

Naturellement, je finis par réintégrer mon appartement.

Anatoly m'a bien proposé de rester à mes côtés pendant quelques nuits, mais j'ai refusé. Je ne voulais pas que le souvenir de Johnny reste ancré dans ma mémoire au point d'avoir la trouille de me retrouver seule chez moi.

Apparemment, M. Katz est d'accord, car à la seconde même où nous poussons la porte de l'appartement, il reprend ses bonnes vieilles habitudes - me harceler pour avoir à manger et me lancer des coups d'oeil furibards si je ne le sers pas assez vite !

Je m'empresse donc de lui donner son repas (maintenant,

il a droit à des menus de gourmet qui coûtent les yeux de la tête, mais je le lui dois bien !), et je me laisse tomber sur mon canapé. C'est alors que je vois clignoter le voyant de mon répondeur. Comme j'ai déjà pris connaissance de mes messages, c'est forcément un nouvel appel. Je me penche pour écouter la communication.

C'est une voix d'homme.

« Sophie, c'est moi ! Ça fait un bail que je n'ai pas eu de tes nouvelles. J'ai lu beaucoup d'articles sur toi, ces derniers temps.

C'est un peu comme si tu jouais les Nancy Drew dans la vraie

vie. Figure-toi que ça tombe bien parce que je suis revenu en

ville et j'ai quelques petits soucis. Tu me connais... Tu pourrais

peut-être me dépanner en souvenir du bon vieux temps ? Il pourrait y avoir un lemon drop à la clé... »

Je presse sur la touche « effacer ». M. Katz sort de la cuisine et me lance un regard inquiet.

Je hurle d'une voix stridente :

— Ça pour le connaître, je le connais ! J'ai à peine fini de mettre en déroute une bande d'ours et de chiens anthropomorphiques, et voilà que maintenant, je dois m'occuper de ce salaud !

Il faut dire que « salaud » est le mot le plus gentil qui me vienne à l'esprit pour parler de mon ex-mari.